

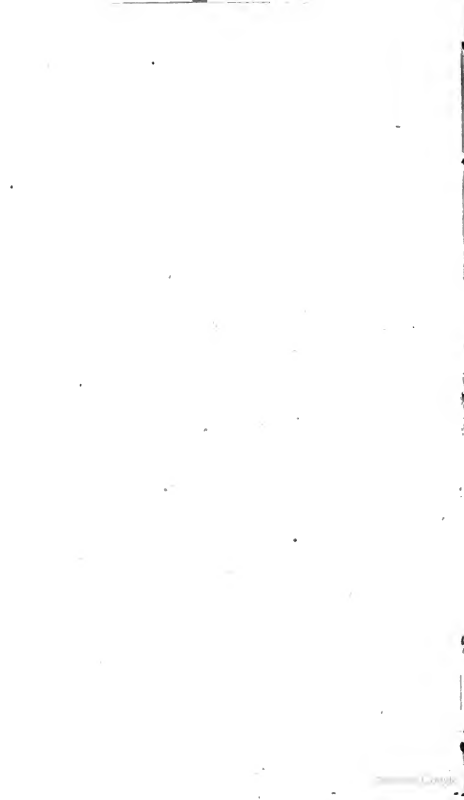
7

6

41

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •





MÉMOIRES
DE LA COUR
D'AUGUSTE.

TOME PREMIER.

Tome I.

A

7.6.41

MÉMOIRES
DE LA COUR
D'AUGUSTE,
TIRÉS DE L'ANGLAIS

Du Docteur THOMAS BLACKWELL,
& de M. JEAN MILLS, Ecuyer,
son Continueur.

PAR M. FEUTRY, de la Société
Philosophique de Philadelphie, &c.

SECONDE ÉDITION,
revue & corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS, RUE DAUPHINE,
La seconde Porte-cochère à droite par le Pont - Neuf ;
Chez L. CELLOT, Gendre & Successeur
de CH. ANT. JOMBERT Pere, Libraire
du Roi, pour l'Artillerie & le Génie,
AU FOND DE LA COUR.

1 7 8 1.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

*Quæ enim tanta gravitas! quæ tanta
constantia, magnitudo animi, probitas,
fides! quæ tam excellens in omni genere
VIRTUS, in ullis fuit, ut sint cum ma-
joribus nostris comparanda!*

CICERO.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

À

SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE CHEVALIER

ROBERT AINSLIE, &c.

Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.



MONSIEUR,

*Vous offrir cette Rédaction
Françoise des MÉMOIRES DE LA*

* A iij

6 É P I T R E

COUR D'AUGUSTE *, écrits d'abord en Latin, ensuite imprimés** dans votre langue, est moins un hommage qu'une sorte de restitution ; je n'ai même saisi la circonstance de cette Édition nouvelle, que pour vous donner un léger témoignage de ma vive reconnoissance. Au surplus, Monsieur,

* Cette nouvelle Edition, qui devoit paroître plusieurs années, a été retardée par des événemens imprévus.

** En trois volumes in-4°. Le premier & second à EDIMBOURG ; l'un en 1753 : l'autre en 1755. Le troisième & dernier ne fut imprimé qu'en 1763, à LONDRES.

DÉDICATOIRE. 7

que votre Excellence ne s'alarme point ; je m'interdirai son éloge : je cacherai également l'amitié dont elle m'honore ; ce seroit faire le mien. Vous êtes Anglois , Monsieur ; je suis Flamand : c'est peindre , en deux traits , l'énergie de votre Ame , & la franchise de la mienne. Vous avez déjà les suffrages des Hommes d'Etat , des Hommes instruits , des Hommes aimables : daignez agréer celui d'un cœur simple & sensible.

Je suis depuis long-tems , à ce dernier titre seul , & serai toute la

8 ÉPITRE DÉDIC.

*vie avec un respect aussi sincere que
mérité,*

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
FEUTRY,

*Avocat au Parlement de Flandres ;
ancien Maire Titulaire de la Ville
de Châtillon-sur-Loing ; de la So-
cété Philosophique de Philadel-
phie.*

A V I S

D U L I B R A I R E .

CES Mémoires, divisés en quinze Livres , formant ensemble trois Volumes , sont en quelque sorte l'abrégé ou le précis de l'Histoire Romaine de M. Rollin & de M. Crévier , son continuateur , avec la suite & le complément de cette Histoire , jusqu'à la mort d'Auguste inclusivement. Il sembleroit donc convenable que les possesseurs de ce grand Ouvrage , dont celui-ci (nous ne craignons pas de l'avancer) peut soutenir le regard & l'approche , eussent aussi ces Mémoires. Il paroîtroit de même encore utile que ceux

A v

qui ne peuvent se procurer cette Histoire volumineuse , & par conséquent fort chere , mais qui néanmoins voudroient voir le coup d'œil intéressant de l'origine, des progrès, des révolutions, & de la chute de la plus illustre des Républiques, en fissent également l'emplette. Nous osons ajouter, que , dans cet Avis, nous consultons moins notre intérêt que celui des jeunes Lecteurs , auxquels ces Mémoires sont spécialement destinés.





AVERTISSEMENT

DU RÉDACTEUR.

LES Écrits sur une Nation aussi célèbre que les Romains ne sauroient être trop multipliés, sur-tout lorsqu'ils sont le fruit du génie & de la science. Ce n'est qu'en comparant ces Ouvrages qu'on peut réussir à connoître parfaitement cette ancienne République, l'objet de l'admiration & des recherches des plus grands hommes. Les critiques savantes des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere ; leurs points de vue différens, leurs diverses réflexions, & leurs sentimens quelquefois opposés, rendent cette lecture plus intéressante & plus instructive.

« Quoique, dans une entreprise de
» cette nature où la matiere du tra-
» vail est commune à tout le monde,

A vj

12 AVERTISSEMENT

» on soit exposé (dit M. Middleton (1))
» à répéter bien des choses qui peu-
» vent avoir été déjà publiées, un
» auteur qui a quelque génie, trouve
» toujours, dans son sujet, des parties
» assez neuves pour faire donner à
» son ouvrage la qualité d'original, &
» pour obtenir le droit de prétendre
» que son travail est à lui, &c. »

Ces considérations, & le succès
que les Mémoires de la Cour d'Au-
guste (2) ont eu en Angleterre, nous
ont déterminés à les rédiger, & à les
publier en François.

(1) Dans sa belle & modeste Préface de
l'Histoire de Cicéron. Cet ouvrage estimable est
traduit par feu l'Abbé Prévôt, en 4 volumes
in-12 ; seconde édition (1749), chez Didot
à Paris.

(2) Le premier volume a paru, in-4°, à
EDIMBURGH, en 1753 ; & le second en 1755 :
le troisième est de M. Mills, Continuateur de
feu le docteur Blackvell ; il n'a été publié
qu'en 1763.

La première idée du Docteur Blackwell n'étoit point de s'étendre sur les siècles antérieurs à l'usurpation d'Auguste ; mais , entraîné par la richesse de sa matière , il n'a pu résister au plaisir d'étaler son érudition.

Entre la fin des Mémoires de Jules-César , ou plutôt du supplément d'Hirtius , & le commencement des annales de Tacite , il se trouve une sorte de lacune dans la partie la plus intéressante de l'Histoire Romaine. Tous les traits principaux , épars dans différens écrivains , se trouvent ici rassemblés , tels que la mort du Dictateur , le siège de Modene , la proscription , les deux batailles de Philippe , le siège de Pérouse , les combats de mer donnés près des côtes de Sicile , les expéditions contre les Parthes , l'affaire décisive d'Actium , la réduction d'Alexandrie , enfin le changement de la République en Monarchie.

14 AVERTISSEMENT

Ce n'étoit pas le plan primitif de l'auteur , comme on l'a observé , de remplir ce période de l'Histoire. Ainsi cet ouvrage pourroit être actuellement mieux intitulé : *Discours historiques , politiques , philosophiques , & militaires , sur les Romains , depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort d'Auguste inclusivement*. Au reste, la dénomination d'un livre est assez indifférente , quand il est bon. Celui-ci a été jugé tel (1), & l'on nous a fait également l'honneur d'approuver notre travail.

Nous croyons cependant devoir convenir , de bonne foi , que les Jour-

(1) Voyez le *Journal de Trévoux* , du mois de Mars 1755 , page 669 ; & celui des *Savans* , en décembre , second vol. 1754 , page 852 de l'édition in-4°.

Indépendamment du jugement favorable qu'ils ont porté du fond de cet ouvrage , ils ont bien voulu applaudir à notre rédaction , & nous rougirions de rapporter ici les louanges qu'ils nous donnent à cet égard.

nalistes de Londres, après avoir fait l'éloge du fond de cet ouvrage, & sur-tout des réflexions profondes que l'on y rencontre souvent, en ont trouvé le style trop oratoire (1), trop nombreux, & n'ont pas approuvé les louanges excessives qui y sont répandues, & que l'auteur adresse à

(1) On peut en juger par l'échantillon suivant que nous avons cru devoir supprimer dans le corps de l'ouvrage, ainsi que plusieurs autres morceaux que le bon goût rejette. « Malheureux Octavien ! » (s'écrie le Docteur Blackwell au quatrième livre, vers la fin) « pourquoi préférez-vous le » crime à la vertu, l'infamie à l'honneur, » & la fausse gloire à la grandeur réelle? » Pourquoi prêtez-vous l'oreille à des conseils pernicieux? L'amour de la Patrie; » de la liberté, du bonheur public, vous » eût rendu cher à vos compatriotes & à la » postérité. Votre aurore sera détestée à jamais. Toute la politique & la beauté de » votre regne ne pourront effacer les taches » de votre perfidie primitive, &c. »

M. Pelham (1), auquel il avoit dédié ces Mémoires.

Il n'a pas été difficile d'éviter ces légers reproches; mais on craint bien d'en avoir peut-être mérité de plus graves.

Pour justifier, au moins, les libertés qu'on a prises dans la refonte de ces Mémoires (2), nous renvoyons le Lecteur à l'avertissement de M. l'Abbé Prévôt, qui est à la tête de son excellente traduction de Cicéron que nous venons de citer : « Il n'en est point » de l'Histoire, dit cet élégant écrivain, » comme d'un ouvrage de Poésie ou » d'éloquence, dont le mérite consiste

(1) *Il est mort en 1754. Il étoit frere du Duc de Newcastle.*

(2) *Nec tamen exprimi verbum à verbo necesse erit, ut interpretes indiferti solent. CICERO, DE FINIBUS.*

Quoiqu'on ait tâché de mettre de la rapidité dans la narration, on peut assurer cependant qu'on n'a rien supprimé d'essentiel.

» proprement dans les pensées & l'ex-
 » pression. Un traducteur qui entre-
 » prend de rendre en François les Odes
 » d'Horace , ou le Panégyrique de Pli-
 » ne, s'attache , autant qu'il est possible,
 » à les représenter tels qu'ils sont, &
 » ne doit espérer de succès que par
 » cette voie. Dans la traduction d'une
 » Histoire (ou , ce qui est égal , des Mé-
 » moires qui y servent) , c'est à la re-
 » présentation des faits qu'il faut s'at-
 » tacher ; & l'intérêt de la justesse
 » (& de la chaleur) peut quelquefois
 » obliger le traducteur d'abandonner
 » la route de son original , lorsqu'il
 » en découvre une plus sûre , pour
 » donner ces qualités à sa narration ,
 » &c. »

C'est ce qu'on a tenté de faire ; on
 n'ose pas se flatter d'avoir réussi.

Nous croyons devoir insérer ici
 l'Ode suivante , qui étoit à la tête
 de l'Ouvrage Anglois , & qu'on verra
 sans doute avec plaisir.

O D E
D'ERINNA DE LESBOS,
Sur la Ville de ROME.

IMITATION DU GREC.

FILLE de Mars, Rôme belliqueuse,
Reine dont le front est ceint d'une cou-
ronne d'or & de lauriers ! les mortels sont
autant soumis à ton empire qu'aux décrets
invariables du ciel.

Ce vieillard redoutable ; dont la tête
chenue est respectée des Dieux mêmes, le
destin t'a fait asseoir sur le Trône du monde,
pour y donner des loix à toutes les Ré-
gions de la Terre.

Des chaînes de diamans environnent les
plus vastes mers, & te les assujettissent :
les Peuples les plus sauvages reconnoissent
ta suprême domination.

Le tems, qui renverse les plus grands
États, cimente ta puissance ; & dans sa
course éternelle & rapide, il conduit d'une
main toujours sûre, le brillant gouvernail
de ton empire.

Souveraine des Nations ! tu produis enfin
autant de grands hommes & de héros que
la féconde Cérès fait croître d'épis dans
les champs.

F I N.



INTRODUCTION

DU DOCTEUR BLACKWELL.

LES connoissances , que nous acquérons par l'expérience , sont sans doute préférables à celles que l'étude seule nous donne : mais , pour arriver au point de perfection qu'on se propose d'atteindre par l'un ou l'autre de ces moyens , il faut nécessairement les employer tous deux. On peut alors , en joignant à une lecture solide & réfléchie une profonde connoissance des hommes , devenir un jour utile à la société. C'est ainsi que le génie & l'art réunis se prêtent un secours mutuel , & produisent des chefs-d'œuvre en tout genre.

L'union de ces deux genres de connoissances est très-rare. Les hommes , qui se livrent à la lecture & à la spéculation , semblent

20. INTRODUCTION.

ne point assez estimer ceux qui s'adonnent à l'administration des affaires , & dont les productions utiles y sont analogues. Ces derniers , à leur tour , paroissent trop dédaigner la littérature & la spéculation. La République des lettres a souvent ressenti les funestes effets de ce dédain réciproque. Delà cette foule d'ouvrages uniquement de théorie , ou de pure pratique.

Ces réflexions s'offroient naturellement à mon esprit , lorsque je cherchois les causes de l'ignorance où nous sommes , sur les anecdotes d'une Cour aussi célèbre que celle d'Auguste , par le nombre de grands hommes qui la composoient. Nous n'avons conçu une haute opinion de sa magnificence , de la justesse & de la délicatesse de son goût , que sur la foi de quelques Poètes contemporains : on ignore presque entièrement les

INTRODUCTION. 21

anecdotes d'un regne de quaranté-quatreans; & l'on n'a qu'une idée imparfaite du caractère des personnes qui l'ont illustré.

Jamais siecle cependant n'a produit de plus grands écrivains, & en plus grand nombre, sur-tout depuis la fin des guerres civiles, jusqu'au milieu du regne de Tibere; mais la sombre cruauté de ce Prince leur imposa silence: il étoit trop dangereux d'écrire, & même de parler. Dans les beaux jours d'Auguste, au contraire, les écrivains, encouragés par son exemple, ne se lassoient point de produire des chefs-d'œuvre nouveaux: l'émulation alors étoit si générale, que les personnes les plus qualifiées auroient eu honte de ne pouvoir parler ou écrire, avec la même dignité qu'elles agissoient.

Le tems, ce cruel destructeur, n'a pas épargné un seul de ces écrits; les nombreux ouvrages d'Auguste

22 INTRODUCTION.

sa réplique au Caton de Brutus , ses exhortations à l'étude de la Philosophie, la vie de Drusus, la sienne * propre ont tous péri. Les mémoires de Mécène, de Pollion, d'Agrippa, de Dellius ont eu le même sort. Nous sommes encore privés de la dernière partie de l'Histoire Romaine de Tite-Live ; il l'avoit conduite jusqu'au règne d'Auguste : il y décrivait les guerres de ce Prince, rendoit compte des traités, & peut-être rapportoit-il les anecdotes de sa Cour. On a deux grandes raisons pour regretter la perte de ces écrits : ces auteurs , étant dans le secret des affaires, traitoient une matière qu'ils connoissoient parfaitement ; & ce règne est celui de l'Empire Romain, qui mérite le mieux d'être connu.

Ce siècle , si fertile en grands hommes & en héros, dont les vertus respectives excitent & nourris-

* En 13 Livres.

INTRODUCTION. 23

sent l'ambition de ce qu'il y a de plus généreux parmi les humains, ce siècle, dis-je, souffrit dans peu de tems d'étranges révolutions. Mais ces troubles, ces orages offrent aux lecteurs un spectacle bien plus intéressant que les annales insipides des indolentes Monarchies de l'Orient. Celles-ci ne présentent que des noms de Souverains qui succéderent au trône & aux fersails de leurs peres, qui vécurent tant d'années, eurent tel nombre d'enfans, & ordonnerent à des muets d'étrangler leurs freres, leurs amis & leurs ministres. En parcourant au contraire les fastes des Nations guerrieres, libres & civilisées, on y trouve des exemples de fermeté, de générosité & de constance. C'est une source intarissable de leçons instructives sur le grand art de connoître les hommes. La variété des événemens qui développent les différentes passions, montre à découvert leur caractère réel.

24 INTRODUCTION.

Il n'est point dans l'Histoire Romaine d'événemens plus intéressans que ceux que je vais tracer. On y verra les horreurs d'une guerre cruelle, & de la plus dure tyrannie. On y verra la confusion, la violence, l'inhumanité, tous les crimes enfin déchirer à la fois le sein de l'état. Mais le calme va reparoître ; la scène change ; les calamités fuient ; la paix & la justice ramènent la tranquillité & l'algresse publique.

Mon dessein n'est pas d'écrire un livre d'antiquités , de relever une erreur , & de déterminer l'année d'un Consul , ou le jour précis d'une bataille. Mes vues , j'ose le dire, sont plus grandes : je tâcherai de montrer les causes de la grandeur , de la décadence & de l'esclavage d'un peuple qui fut généreux , libre & maître d'un grand Empire. Je donnerai l'histoire de cette domination sous Auguste ;
j'exposerai

INTRODUCTION. 25

j'exposerai la politique de ce Prince, & celle des grands hommes de son regne. Je ferai tous mes efforts pour réparer en quelque sorte la perte de la plus grande partie de leurs mémoires. Je chercherai à les peindre : je parlerai de leurs emplois, de leurs ouvrages, de leurs caprices, & de leurs plaisirs.

Par ce moyen, on pourra connoître les mœurs & les caractères de ces personnages célèbres ; on sera en état de juger sagement les productions du génie Romain. Quelle satisfaction n'aura-t-on pas de pouvoir découvrir ces finesse & ces détours adroits que Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, &c. employoient dans leurs ouvrages, pour prendre par leur foible les amis puissans auxquels ils les adressoient ! La grande Bretagne aujourd'hui n'est pas moins remarquable par le nombre des Mécènes, & par la variété des génies, que

Tomel.

B

26 · INTRODUCTION.

Rome , avant qu'elle fût soumise à un maître , ou plutôt avant que ce maître déployât sa puissance, Dans les derniers tems du regne d'Auguste , on vivoit avec une grande liberté ; on pouvoit suivre sans contrainte son caractère & ses inclinations. L'un étoit orgueilleux de sa naissance ; l'autre de ses charges ; un troisieme , méprisant le faste , ne cherchoit son bonheur que dans la tranquillité d'une vie privée. Le premier , au moindre mot échappé sur la noblesse de son sang , laissoit paroître sur son visage une joie mêlée d'une fierté douce ; le second étoit charmé d'entendre parler de consulats , de triomphes , de gouvernemens de Provinces : le dernier sourioit de leur vanité , & prenoit plaisir à faire à table quelque fine raillerie sur les Licteurs & sur leurs faisceaux.

Horace est l'homme de son tems qui a le mieux connu les hommes.

INTRODUCTION. 27

Zélé partisan des vertus publiques, il mêla toujours dans ses lettres aux Princes & aux Ministres, des traits & des maximes sur la bonté, la modération, la clémence & l'intégrité. Il fut long-tems en haute faveur auprès du premier favori d'Auguste, & refusa constamment les emplois de la plus grande confiance. Il aimoit le plaisir : il joignoit à la douceur & à la sincérité de son caractère, une grande vivacité d'esprit, une ame philosophe & beaucoup de connoissances. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités, il fit les délices de ce qu'il y a avoit de plus distingué à Rome : il n'est presque personne de haute considération à qui il n'ait adressé une Epître, une Satyre, ou une Ode. A mesure que nous connoissons mieux ces personnages, nous lisons ses écrits avec plus de goût ; & si nous pouvions pousser cette connois-

28 INTRODUCTION.

fance jusqu'à la familiarité , nous comprendrions alors toutes ses pensées & toutes ses expressions. Nous nous représenterions facilement des hommes , tels que Pol-
lion , Trébatius , Lollius , Pison ,
&c. recevant & lisant ses lettres. Nous verrions alors sur leurs fronts la joie produite par ces éloges délicats , ou la honte secrète causée par ces reproches & ces instructions légèrement touchés , par ces traits fins dont ils n'auroient osé paroître mécontents , & qui lui ont valu tant d'amis illustres , & cette réputation qui durera autant que ses ouvrages.

Pour connoître parfaitement Horace & ses amis , il faut franchir le cercle de leurs plaisirs , les suivre dans le cabinet , & examiner leur conduite politique. Cette connoissance exige nécessairement , & avant tout , celle de la constitution de l'ancienne Rome , & du pouvoir de ses Magistrats ,

INTRODUCTION. 29

Comment se former une idée juste de leur crédit & de leur rang , si l'on ignore leur talent & les fonctions de leurs Charges ? Cette matiere importante n'a point été assez profondément traitée , parce que la plupart des personnes qui ont écrit sur l'Histoire Romaine , s'étoient trop renfermées dans la spéculation , & avoient peu d'expérience du monde ; & que celles qui ont travaillé sur le plan de ce gouvernement , n'ayant consulté que les Auteurs Latins , qui n'expliquent pas certains termes obscurs connus alors de tous les Romains , elles n'ont pu l'exposer d'une maniere bien précise.

Les ouvrages des Auteurs * étrangers, qui vécurent à Rome , & qui approfondirent ces loix & cette discipline , sont les seules

* Polybe Mégalopolitain, Denis d'Halicarnasse , Diodore de Sicile , Strabon le Géographe , &c. &c.

30 INTRODUCTION.

sources où l'on peut puiser , sur la République Romaine , des notions exactes ; parce qu'écrivant dans leur langue , & pour leurs compatriotes , qui n'avoient nulle idée de cette constitution , ils leur expliquoient ces termes , & leur donnoient des idées claires sur la nature de ce gouvernement , comme s'ils avoient écrit pour nous.

C'est par eux , & sur-tout par l'immortel Polybe , que nous connoîtons cette ancienne République ; nous pourrions alors facilement découvrir les causes de ces différentes révolutions , & enfin de la perte de sa liberté. Sans ce secours , nous ne parviendrions jamais à notre but.

Il se passa à la Cour d'Auguste bien des choses intéressantes , sur lesquelles les Auteurs contemporains jugerent à propos de garder le silence : mais certains événemens , qu'il étoit aussi important

INTRODUCTION. 31

que dangereux d'écrire , furent tracés avec toute l'adresse imaginable. Il est très-curieux de développer ces faits équivoques , de voir avec quelles couleurs ces écrivains nous les ont présentés , & de sentir les points qu'ils ont voulu cacher. Leur silence même devient instructif à cet égard. C'est ainsi qu'un courtisan habile & vertueux peut , par sa contenance seule , exposer la vérité aux yeux du Souverain.

Ce ne fut qu'après de longues & cruelles agitations , pendant lesquelles le sang le plus pur de Rome fut versé , qu'Auguste devint le maître de la République. Il en changea totalement la constitution ; & détruisit l'essence de la liberté : mais il conserva les anciennes formes & les apparences des Magistrats. Il falloit donc observer des décences , des cérémonies & des égards , quand il se

B iv

32 INTRODUCTION.

présentoit des affaires délicates.

C'est dans ces occasions qu'on peut juger de la discrétion, de l'imagination & de la politique de ces Auteurs ; & qu'on peut voir s'ils étoient réellement capables d'instruire & de former un homme d'Etat : ou si nous ne devons les regarder que comme de simples Rhéteurs & Versificateurs. Ces beaux traits que nous lisons , & qui échappent au vulgaire , doivent donner une idée de l'écrivain & de la disposition du Mécène.

Leur mérite & leurs talens réciproques les rendirent , d'âge en âge , l'objet de l'admiration & des discours des Lettrés & des Gens du monde : on les citoit comme les seuls modeles de la politesse & du bon goût. Une sorte de tradition nous transmet plusieurs particularités sur leurs personnes , sur leurs aventures , & sur leur manière de vivre , que quelques com-

INTRODUCTION. 33

pilateurs ont recueillies. Ces fragmens épars, consolation unique, & foible dédommagement de la perte des mémoires, que nous avons déplorée, contribueront encore à nous faire caractériser cette illustre société d'amis, le principal ornement de la Cour d'Auguste. Lorsqu'enfin nous serons parvenus à la connoissance de ces caractères, & à celle des affaires publiques, nous serons en état de prononcer sur le plus grand événement de l'Histoire de Rome, & sur les ouvrages immortels de ses Ecrivains.

Pour remplir ce projet, nous croyons devoir rappeler l'origine & les progrès de cette Capitale du monde: nous exposerons, le plus clairement qu'il nous sera possible, toutes les parties de la constitution de cette célèbre République, & nous examinerons attentivement l'état de ses affaires à la

34 INTRODUCTION.

mort du grand usurpateur *. Ce gouvernement , tel que Polybe , le plus grand politique de l'antiquité , nous l'a décrit , sera comparé avec celui de la grande Bretagne : ce parallele , je crois , ne sera pas indifférent aux Nations voisines , nos émules : elles verront peut-être , avec empressement , tous les ressorts du ministère actuel des Isles Britanniques. Enfin , on a tâché de rendre cet Ouvrage aussi agréable qu'instructif. Il sera sans doute échappé bien des fautes ; on prie les Lecteurs , pour l'avantage des Lettres , de vouloir bien les indiquer ; & l'on recevra leurs avis , dont on fera usage , avec toute la reconnoissance possible.

* *Jules - César.*





MÉMOIRES DE LA COUR D'AUGUSTE.



LIVRE PREMIER.

*Origine , Grandeur & Puissance
des Romains.*

ROME , qui , sous Auguste ; étendoit sa domination sur les plus belles contrées du monde connu , n'étoit dans son origine qu'une foible Colonie d'Albe. Mais les circonstances de sa fondation , sa situation avantageuse , le caractère de son Peuple , ses premiers succès , l'ont insensiblement portée à ce point de grandeur & de puissance où elle est parvenue.

B vj

Romulus, petit-fils de Numitor par sa fille Ilia ou Rhéa, fut, il y a environ 2480 ans (1), reconnu de la famille royale d'Albe. Rhéa, qui étoit vestale, fit adroitement courir le bruit pendant sa grossesse, que Mars en étoit l'auteur. On y ajouta foi d'autant plus facilement, que, dans ces tems de superstition, on croyoit que les Dieux se communiquoient souvent aux mortels. Numitor se faisoit descendre d'Enée (2), Prince vertueux & chéri du Ciel, puisque les Grecs, à la destruction de Troye, l'épargnèrent avec Antenor, & leur permirent même de chercher un nouvel établissement pour les restes infortunés de leurs compatriotes. Après bien des courses périlleuses, ils vinrent enfin se fixer en Italie. Les descendans d'Enée régnerent pendant plusieurs générations à Albe, Bourgade, peu distante du terrain où les murs de Rome furent depuis élevés.

Romulus étoit courageux & entreprenant : les Bergers parmi lesquels il avoit été élevé, le choissoient tou-

(1) En datant de 1754.

(2) ΕΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, Κρηστικός.

jours pour Chef, lorsqu'ils étoient affaillis par les brigands des montagnes voisines. Sa haute naissance ne tarda pas à devenir publique. Numitor, vers ce tems, fut détrôné par Amulius son frere ; Romulus, indigné, se mit à la tête de sa troupe rustique, qui lui étoit totalement dévouée ; surprit l'usurpateur, le défit, & remit sur le Trône le légitime Souverain.

Après cette expédition, son peu d'attachement pour une Ville qu'il n'avoit presque jamais habitée, ou plutôt le desir de régner, l'engagea à former une Colonie. Quinze cents hommes suivirent sa fortune, & s'attachèrent à lui, dans l'espérance d'améliorer leur sort. Il alla avec eux jeter les fondemens d'une nouvelle Ville.

Les circonstances étoient favorables. L'Italie alors n'étoit presque point peuplée ; elle étoit divisée en plusieurs petits Etats, dont chacun avoit ses Coutumes & ses Loix particulières. Les Gaules, l'Espagne, l'Occident & le Nord, ignoroient toute discipline : les ténèbres de la barbarie couvroient encore ces vastes Régions. L'Orient cependant étoit civilisé ; & la Grèce auroit pu facilement con-

quérir l'Italie , si elle eût tourné ses armes de ce côté-là. Mais , heureusement pour l'enfance de Rome , elle étoit occupée à observer les démarches du Grand Roi (1) , qui alors étoit au faite de la puissance , & qui méditoit la conquête de l'Univers. Ainsi la Grece , loin de nuire à cet Etat naissant , lui servoit au contraire de boulevard contre les invasions Asiatiques , jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour se défendre lui-même.

Après avoir marqué les limites de sa Ville nouvelle , Romulus consacra un asyle (2) pour tous ceux qui s'y réfugioient. Il fit publier cette consécration dans les tems où les petits Etats ses voisins célébroient leurs jeux & leurs fêtes. Cette publication eut l'effet désiré ; les bannis , les mécontents , les indigens , les transfuges accoururent en foule de toutes les parties de l'Italie. Il les reçut avec bonté , & il vit bientôt un Peuple nombreux se ranger sous ses étendards.

Il faut donc considérer la fondation de Rome , non comme une Colonie

(1) C'est ainsi qu'on nommoit le Roi de Perse.

(2) Ovid. fast. liv. 3.

tirée d'un Etat bien réglé, dont elle dûr conserver les Loix ; mais comme un mélange (1) de peuples divers (2) accoutumés à une vie errante & barbare, & qui ne connoissoient ni gouvernement, ni discipline.

Tels furent les premiers habitans de Rome, peuple dont toute la ressource ne consistoit que dans leurs bras, & qui ne subsistoit encore que de pillage & de rapines. Incapables de repos, ils inquiétoient sans cesse leurs voisins, qui les haïssoient, & qui ne pouvoient se garantir de leur violence que par la force. Comme ils ne connoissoient ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié, il falloit, pour changer leur caractère féroce, les gouverner avec douceur ; c'est pourquoi Romulus leur accorda de grands privilèges, & leur donna part aux affaires publiques. Insensiblement la crainte de la réunion & de l'invasion de leurs voisins, qu'ils devoient regarder comme ennemis, leur inspira (3) l'amour de

(1) Il y avoit d'abord la troupe rustique de Romulus, ensuite le corps des Volontaires d'Albe, & les transfuges.

(2) C. Plinii, *nat. hist. lib. 3, cap. 5.*

(3) Tite-Liv, liv. 2.

40 MÉMOIRES DE LA COUR
la paix, & par conséquent celui de la patrie.

Rome, étant située sur la Côte occidentale de l'Italie, pays alors peu connu des Grecs, se trouvoit environnée de petits Etats, qui, jaloux de sa prospérité, l'attaquerent successivement, & par la fraude, & par la force. Ces guerres, pendant lesquelles Rome fut plusieurs fois réduite à toute extrémité, durèrent presque sans interruption, pendant près de quatre siècles. Toutes ces Nations (1) défendoient réciproquement leur liberté jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

C'est ainsi que, dès leur établissement, les Romains furent sans relâche exercés au métier des armes. A mesure qu'ils subjugoient leurs voisins, ils étendoient leur domination en époussant les querelles particulières de leurs alliés (2). Quand une fois ils déclaroient la guerre, ils la soutenoient jusqu'à ce que l'ennemi eût subi la loi. Cette conduite fit succéder les guerres

(1) Les Antemnates, les Crustumniens, les Capouans, les Samnites, les Véliens, les Eques, les Volques, les Fidenates, les Herniques, les Toscans, les Gaulois, &c.

(2) *Cicero apud Nonium.*

les uns aux autres; tous les Citoyens étoient soldats, & les Magistrats commandoient les armées. Leur courage & leur habileté se manifestoit de plus en plus; & avant même que l'Italie fût entièrement soumise, Rome, accoutumée aux travaux & aux dangers, fut en état de résister à Annibal, le plus fier & le plus redoutable de ses ennemis.

Cette observation générale regarde l'état postérieur de la République Romaine, & se trouve liée avec une autre non moins importante; c'est que, par anticipation, nous devons remarquer que, pendant ces quatre siècles de guerres pour la domination de l'Italie seule, les mœurs des Romains furent formées, leur génie déterminé, leurs idées d'honneur & de félicité établies: les Loix & la Religion devinrent respectables, & les fondemens de ces passions & de ces vertus qui soutiennent l'homme dans les plus grandes entreprises, furent jettés dans tous les cœurs.

Lorsque Rome eut enfin rassemblé ce mélange extraordinaire de peuples, son gouvernement dut sa première forme à sa situation & aux circonstances des tems.

Les Citoyens furent d'abord divisés en deux ordres : les Patriciens & le Peuple. Cette division , qui semble naturelle aux sociétés primitives , se conserve assez difficilement. Romulus choisit cent Patriciens les plus éclairés pour former le Sénat. Ce Corps étoit composé de vieillards à qui l'on donna le titre respectable de *Peres*. Le Peuple formoit le gros des Légions ; elles pouvoient disposer du butin fait à la guerre , & avoient quelque part aux affaires publiques. Ces deux Corps , & Romulus à leur tête , constituoient l'Etat Romain. Ainsi cette République formoit en même tems une armée bien disposée , un Gouvernement civil , & une Monarchie limitée. Les pouvoirs respectifs de ces Corps furent depuis tempérés par une suite d'événemens qui contribuerent à perfectionner le plan de Romulus.

Le Roi présidoit aux Sacrifices , aux Fêtes publiques , & remplissoit , comme Souverain Pontife , les principales cérémonies de la Religion. Dès ce tems , la Sacrificature étoit la première dignité de l'Etat. Il étoit encore le gardien des Loix , & jugeoit en dernier ressort les causes importantes. Il

pouvoit seul convoquer le Sénat, indiquer les assemblées du Peuple, & dire le premier son avis; mais sa plus grande prérogative, dont il eut de fréquentes occasions de jouir, étoit le commandement despotique des armées en tems de guerre.

Le Sénat connoissoit des matieres publiques; il délibéroit & donnoit son opinion; c'étoit le Conseil du Roi: mais, sans l'aveu du Prince, ce Corps statuoit de la paix, de la guerre, & choisissoit, parmi ses membres, les principaux Officiers de l'Etat. Aucun emploi de confiance ne pouvoit être rempli que par un Patricien. Il semble, par cette politique, que le Peuple, qui, dans la suite, eut tant de part aux affaires, & qui devint plus puissant que les premiers ordres de l'Etat, n'auroit dû conserver ni acquérir aucun privilege.

Le privilege du Peuple consistoit d'abord en ce qu'il pouvoit se choisir ses Magistrats & son Roi. Ce pouvoir qui s'étendoit sur toutes les parties de l'Etat, n'étoit limité que par l'obligation où le Peuple étoit de faire ce choix dans le Corps seul des Patriciens. Il ratifioit aussi ou rejettoit sans appel

les loix & les réglemens que le Sénat propoſoit à leurs aſſemblées. On pouvoit appeller à leur Tribunal dans les cas de haute trahiſon , de meurtres , & de malverſation dans les charges (1). En un mot , il ordonnoit de la paix & de la guerre. C'étoit le Sénat qui , dans les premiers tems , approuvoit ou annulloit la délibération du Peuple ſur ce dernier objet ; mais , dans la ſuite , ce fut précifément le contraire.

Cette conſtitution admirable ſoutint Rome dans ſon origine , & jetta les fondemens de ſa puiffance. Le grand but de ſes premières loix (& qui doit être celui de toute adminiſtration équitable) étoit d'aſſurer les poſſeſſions & les droits des Citoyens. Nous parlerons des heureux effets de cette ſorte de gouvernement, quand nous ſerons parvenu à ſon point de perfection ſous les Conſuls.

L'inſtitution que Romulus fit des Cliens & des Patrons , produiſit les plus grands biens. Les deux ordres furent bientôt unis par une bienveillance réciproque : le Patricien prenoit le Plébéien ſous ſa protection , avec tout

(1) *Cic. apud Senec. Epiſt. CVIII.*

ce qui lui appartenoit ; il le dirigeoit dans ses affaires , lui expliquoit les loix , plaidoit ses causes ; il étoit tuteur légal de ses enfans , & son héritier universel , s'il mouroit sans tester (1), & sans parens. Le Client, de son côté, prenoit à cœur l'honneur & les intérêts de son Patron ; il l'accompagnait au Sénat , dans les places publiques , & lui donnoit sa voix pour l'exercice des hautes charges de l'Etat ; mais il ne pouvoit témoigner ni pour ni contre dans les affaires de son Patron : & celui-ci, qui étoit dans le même cas à l'égard du Client , n'en pouvoit , sous peine d'infamie , recevoir aucun argent pour les services qu'il lui rendoit. On a vu souvent des Cliens se cottiſer pour donner aux filles de leurs Patrons ruinés , une dot proportionnée à leur naissance.

Cette heureuse institution cimentait l'union de deux ordres naturellement opposés : elle prévint les ruptures & appaisa même les discordes publiques aussi long-tems qu'on ne toucha point au plan fondamental du gouvernement. Ces bons effets franchirent les murs

(1) *Ex lege XII tabularum.*

46 MÉMOIRES DE LA COUR

de Rome , se répandirent dans l'Italie , & s'étendirent avec la domination jusqu'aux extrémités de l'Empire. La protection d'un Patricien attachoit à Rome les villes les plus éloignées : plus les Cliens étoient nombreux & considérables , plus le patron étoit illustre & respecté. Heureux moyen de concilier les passions & les intérêts des particuliers avec le bien public , & de faire servir l'ambition au bonheur des particuliers !

La mort ne détruisoit pas cette union qui étoit , pour ainsi dire , héréditaire ; le fils , par honneur & par intérêt , gardoit les engagemens du pere : ces liens étoient sacrés. Le Patron , qui , dans une circonstance pressante , abandonnoit son Client , étoit déshonoré (1) : mais il avoit , comme un pere , le droit de punir de mort l'ingratitude grave & marquée de son Client (2).

Voilà les sources de l'ordre & de la discipline des Romains. Ce premier plan tracé par Romulus , fut la base

(1) *Lex XII tab. apud Servium in Æn. VI.*

(2) *Homo sacer is est. . . &c. S. P. Festus de verb. signif.*

de ses conquêtes. Pour rendre sa nouvelle Ville florissante, il augmenta, des peuples vaincus, le nombre de ses sujets (1). Au lieu d'en faire des esclaves, il leur accordoit des privilèges. Cette politique eut tout le succès qu'il en espéroit. Ses voisins devinrent successivement Citoyens de Rome; il sacrifia tout à la gloire & à l'agrandissement de ses États: il consentit même à partager la Souveraineté, pour attirer de nouveaux peuples dans son Royaume.

L'enlèvement si connu des Sabines alluma une guerre qui, sans doute, seroit devenue sanglante. Les armées étoient en présence; les dards commençoient à voler, lorsque ces nouvelles épouses (2), déjà accoutumées à Rome, vinrent avec grands cris se jeter entre les combattans, & conjurer leurs peres, leurs freres & leurs époux, de ne point s'entre-détruire. Cette démarche, aussi courageuse que touchante, calma la fureur de ces Guerriers, & les réconcilia de bonne

(1) ΔΙΟΝΥΣ. Ἀλυσχαρν. Αρχαίοιολ. Bib. α.

(2) *Matronalia* . . . Hor. lib. 3, ode 8 ad Mæcenat.

foi. La paix se fit entre les deux Nations. Romulus, pour engager Titus-Tatius, Prince des Sabins, à venir avec son peuple s'établir à Rome, voulut bien partager le Trône avec lui.

Par cette conduite de son Fondateur, Rome se peupla à un tel point, qu'après l'espace d'environ trente-six ans, elle eut la gloire de former de ses enfans, une Colonie considérable. Romulus enfin termina sa glorieuse & pénible carrière d'une façon à faire soupçonner que les Romains étoient encore aussi cruels que jaloux de leur ancienne indépendance.

Il invita un jour le Sénat à une revue générale qu'il vouloit faire de ses Légions dans la plaine voisine. A peine fut-on assemblé, qu'une éclipse de soleil obscurcit les cieux. Un tonnerre épouvantable ajouta encore à l'horreur de ces ténèbres : la tempête fut si violente, qu'en un moment l'armée fut dispersée. Le Roi disparut pendant l'orage ; de manière qu'il n'en resta aucun vestige. On publia que les Dieux, au milieu des foudres & des éclairs, l'avoient transporté au Ciel. Julius Proculus assura le lendemain au peuple, que Romulus lui étoit apparu
cette

cette nuit, avec les marques de la Divinité, & lui avoit dit : « qu'il étoit » le Dieu Quirinus, & que Rome seroit un jour la capitale de l'Univers. Mais il courut un bruit sourd (1), que le Sénat, prévoyant & voulant éviter le despotisme absolu, profita du désordre causé par l'ouragan pour faire assassiner son Souverain.

Les différentes Nations qui composoient l'Etat, ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un Chef. Il n'y avoit point de Sénateur ni de Patricien d'un mérite assez distingué pour réunir les suffrages du peuple ; ce qui empêcha la rupture ouverte des différentes factions, & retarda l'élection d'une année, pendant laquelle il se commit peu de violences.

La jalousie de ses voisins mettoit sans cesse, pendant cet interregne, l'Etat en danger. Les Patriciens, pour se soustraire aux malheurs de l'Anarchie, mirent, pour ainsi dire, la Royauté en Commission, que dix d'entr'eux exerçoient alternativement pendant cinq jours. Le Sénateur faisoit porter devant lui, par des Licteurs,

(1) ΠΛΥΤΑΡΧ. ΝΟΙΜΑΖ.
Tome I.

les haches & faisceaux , attributs de la Souveraineté. Mais la puissance ne résidoit que dans le nombre complet des dix. C'est ainsi que l'autorité royale faisoit sa révolution en cinquante jours, & la recommençoit successivement jusqu'à la fin de l'année.

Le peuple , accoutumé aux triomphes & aux caresses de Romulus , se lassa bientôt de ces phantômes de Souverains , & voulut un Roi. Les Patriens en sentirent la nécessité : ils envoyèrent à l'assemblée du peuple un rescrit , par lequel ils le prioient de nommer un Prince , en l'assurant qu'ils approuveroient cette nomination , si le successeur étoit digne du grand Romulus. Les Plébéïens , flattés de cette démarche des Sénateurs , ne voulurent pas leur céder en générosité , & donnèrent à cet auguste Corps un plein pouvoir de créer un Roi.

Le Sénat étoit composé de Romains & de Sabins , en nombre presque égal , en sorte que la division étoit à craindre. Mais il y avoit un homme qui vivoit à la campagne , dont la sagesse , la justice & la piété étoient si généralement reconnues , qu'on n'eut pas plutôt prononcé son nom , qu'il fut

D'AUGUSTE. LIV. I. 51
unanimentement élu pour remplir le
Trône.

Ce fut Numa Pompilius , Sabin de
nation , homme d'un âge mûr , d'un
caractere doux , bienfaisant , & qu'on
regardoit comme particulièrement fa-
vorisé du Ciel , à cause de la pureté
de ses mœurs. Il eut bien de la peine
à quitter sa retraite , pour se charger
des soins pénibles d'un Gouverne-
ment. Mais après avoir consulté les
Dieux , il consentit à tout , suivit les
Ambassadeurs de Rome , & fut revêtu
de l'autorité royale aux acclamations
sinceres & réitérées des peuples.

Il prit les rênes du Gouvernement
dans des circonstances critiques. Les
peuples , par de longues guerres & par
cet interregne , étoient plus audacieux :
fiers de leurs victoires sous Romulus ,
ils reprenoient leur férocité naturelle.
Il étoit bien difficile de les contenir ;
& de les renfermer dans les bornes
de la raison & de l'équité.

Le sage Numa , qui connoissoit par-
faitement la mauvaise disposition de
ces peuples , s'appliqua d'abord à adou-
cir leur caractere. Mais voyant que
tous les moyens humains qu'on em-
ploieroit pour y parvenir , seroient

insuffisans, peut-être même dangereux & nuisibles à l'établissement de son autorité naissante, il eut recours au pouvoir de la Religion : ce moyen est puissant pour la multitude. Il inspira la crainte des Dieux (1) pour réussir à les faire respecter. Dès ce moment, dans toutes les délibérations publiques & dans les nouveaux réglemens qui se firent, il introduisit insensiblement des cérémonies religieuses plus décentes, & un culte divin plus majestueux.

Il voulut qu'on n'entreprît rien sans implorer la Divinité, & sans interroger les Aruspices. Pour en donner l'exemple, il les consulta solennellement à son avènement au Trône, en observant avec eux le vol des oiseaux pour savoir si c'étoit la volonté du Ciel qu'il régnât, ou qu'il continuât de mener une vie privée.

Pour donner plus d'autorité à cette pieuse & politique institution, il créa plusieurs Ordres de Sacrificateurs & de Prêtres, auxquels il donna la direction du culte divin. Il prescrivit les rits & les différentes cérémonies, l'ordre des Sacrifices, les tems des

(1) *Ovid. Fastor. lib. 3, §. 33.*

fêtes : il composa les formules des prières & les hymnes en l'honneur des Divinités particulières. Il divisa l'année en douze mois , assigna des fonds pour la subsistance des Prêtres & pour les frais des Sacrifices ; il ordonna la forme des vêtemens & des instrumens sacrés. C'est ainsi qu'en fixant l'attention des peuples aux choses célestes , il les détourna de leurs idées sanguinaires , mit un frein à la licence , & leur inspira des mœurs. Ces réglemens religieux devinrent par la suite une partie essentielle du Gouvernement civil.

Pour faire appercevoir l'intention & l'esprit du Législateur , nous donnerons une idée succinte de quelques Ordres fondés par Numa. Il nomma d'abord un Grand-Prêtre (1) dont la tête , pendant les cérémonies , étoit couverte d'un voile (2) de laine ; il devoit sacrifier à Jupiter. Un autre d'égale dignité fut créé pour sacrifier à Romulus Quirinus ; & un troisième à Mars. Numa institua encore en l'honneur du Dieu de la guerre , douze

(1) *Flamen.*

(2) *Virg. Æneid. lib. 3.*

Prêtres Saliens (1) qui , aux jours de fêtes , portoient les Anciles (2) en dansant & chantant les hymnes composées par Numa.

Ces cérémonies furent établies par ce Prince vertueux pour faire sentir , à ce mélange de peuples , que chacun d'eux étoit membre d'une société protégée par le Ciel ; & pour leur inspirer l'amour de la patrie & la crainte des Dieux.

Ce Prince parvint à un âge fort avancé : un regne pacifique de quarante-trois ans lui donna le loisir d'affermir son plan de Religion , & de le graver profondément dans l'esprit d'un peuple crédule. On ne sauroit peindre l'ardeur de ce bon Roi pour l'observance de ses réglemens ; il en donnoit le premier l'exemple. A le voir si sérieusement occupé des cérémonies religieuses , on l'auroit cru persuadé de la divinité de sa mission. Il n'est peut-être pas aussi extraordinaire qu'on le pense , de voir des novateurs (3) se convain-

(1) *Saliare carmen*. Hor. liv. 1 , Ode 36 , 37 , liv. 2 ; Ode 3 , & ad August. Epist. . .

(2) Les douze Boucliers qu'on prétendoit être envoyés du Ciel.

(3) Pasquier , *Recherches de la France* , liv. 3 , chap. 43.

tre par la suite, que leurs systêmes sont d'institution divine.

Numa employa toute sa vie à perfectionner la Religion Romaine. Il y ajoutoit sans cesse quelques nouvelles cérémonies, dont la majesté & la grandeur pussent attirer le peuple, & l'accoutumer à implorer les Dieux pour la prospérité de la patrie. Il instruisit ses sujets de la nature des vertus : il érigea des Temples à la VÉRITÉ & à la PROBITÉ, vertus si essentielles à toute association.

Par ces moyens, il persuada aux Romains que les Dieux immortels dirigeoient l'Univers, & que leur providence conduisoit les événemens ; qu'ils observoient toutes les actions des hommes ; qu'ils récompensent les bons, & punissoient les méchans (1).

Cette persuasion donna une grande autorité aux Interpretes de la volonté des Dieux : il n'étoit pas permis, sans l'aveu des Augures, d'exécuter le moindre projet dans les affaires publiques. Ils prédisoient les événemens de la guerre & de la paix. Ils renvoyoient les assemblées du peuple,

(1) Cicero, de legibus, lib. 2.

56 MÉMOIRES DE LA COUR
annulloient les loix , déplaçoient les
Magistrats ; en un mot , rien ne se fai-
soit sans leur approbation. On a vu
même des Généraux abandonner des
entreprises couronnées jusqu'alors des
plus grands succès , sur la simple re-
montrance des Augures (1).

Le but du Législateur , par ses ins-
titutions sacrées , étoit de contenir la
multitude ; il y réussit. Cette politique
ôta au peuple le pouvoir de rien con-
clure dans leurs assemblées , au préju-
dice du bien public. Pour cet effet il
fut statué que les Augures seroient
pris dans le corps des Patriciens , &
non choisis par le peuple , mais par
les membres mêmes de leur College.
Cet ordre conserva sa haute réputa-
tion jusqu'à la décadence de l'Empire.
Les Empereurs réunirent en leurs per-
sonnes les grandes dignités de l'Etat :
une des premières qu'ils adopterent ,
fut celle d'Augure. On voit parmi les
attributs de la Puissance suprême , sur
les revers des médailles , la Verge pas-
torale (2) avec laquelle les Augures

(1) *Cic. Cato major.*

(2) *Lituus , virga brevis . . . &c. quâ Au-
gures utuntur, A. Gelli Noſt. Attiq. lib. 5, c. 8.*

frappoient l'air dans l'exercice de leurs fonctions.

Deux choses contribuerent à faire facilement recevoir aux Romains, comme des décrets du Ciel, ces différentes institutions. La première est que la plupart des cérémonies n'étoient pas nouvelles : c'étoit un composé des rits sacrés de tous ces peuples, en sorte que chacun d'eux reconnoissoit les cérémonies de sa Nation. Ce ne fut pas un culte tout nouveau que Numa introduisit, mais un mélange de Religions. Leurs cérémonies, réunies & célébrées avec pompe & magnificence, inspiroient aux peuples plus de vénération & plus de respect.

Ce seroit une entreprise trop difficile, pour ne pas dire impossible, d'introduire dans tout un pays une Religion entièrement nouvelle. Quoiqu'on ait souvent tenté l'exécution de ce grand projet, l'Histoire ne nous offre point de semblable phénomène. Il est vrai qu'on a vu des Nations extirpées, & de nouveaux habitans d'une autre Religion prendre leurs places : une Secte particulière a pu être chassée d'un pays, & le reste persécuté jus-

qu'à ce qu'elle fût totalement détruite. Mais on n'a jamais vu une Nation entière embrasser tout d'un coup un Culte étranger : il n'y a point d'exemple de cette révolution.

Il est différent d'introduire une Religion dans un pays où l'on n'en connoît aucune, comme chez quelques Sauvages ; & de vouloir abolir l'ancien Culte d'un peuple ; c'est ce qui n'a pu même se faire chez les Iroquois de l'Amérique, malgré le zèle de nos Missionnaires.

On ne peut forcer les hommes à embrasser de nouvelles opinions. Le tems, la persuasion ou la séduction peuvent seuls opérer la réussite de ce projet. Pour cet effet, il faut tâcher de colorer les dogmes nouveaux, de façon qu'ils aient quelque ressemblance avec les anciens. Les Fondateurs des Religions de l'antiquité adapterent en partie leur doctrine particulière, aux notions & aux idées déjà reçues. Zoroastre, dans un climat brûlant, introduisit le Culte du feu, image sensible du soleil, qu'on y adoroit. Les Egyptiens, nourris par les périodiques & féconds débordemens du Nil, reconpurent pour principes de toutes

choses , l'humidité & la puissance végétative. Salmoxis , dans les glaces du Nord ; & Odin le Saxon , mêlerent à leur Culte religieux l'intempérance & les plaisirs de la table ; ils promirent à ces Scythes , pour la récompense future de leurs vertus , un festin (1) éternel dans une salle magnifique.

Numa , comme ces Législateurs , adopta les Dieux des Sabins , des Toscans , & des autres peuples de l'Italie. Le petit nombre de Divinités inconnues qu'il introduisit avec les cérémonies qu'il crut devoir leur être propres , étoit essentiel à ses projets & aux circonstances des tems.

Pour mettre le sceau de la divinité à la Religion Romaine , ce Prince alloit souvent seul passer des heures entières dans un souterrain profond , où il feignoit d'avoir de fréquens entretiens avec la Déesse Egérie. Le peuple , toujours crédule , reçut alors avec autant de respect que d'avidité , toutes les Ordonnances du Roi sur la Religion ; il les regardoit comme autant d'oracles auxquels il falloit se

(1) Histoire de *Museus*.
Πλάτο ΠΟΔΙΤΕΙΩΝ. Bib. B.

soumettre, si on ne vouloit attirer la colere céleste sur soi & sur toute sa postérité.

Les anciens nous ont laissé mille anecdotes sur les amours des Dieux, & sur leurs prétendues communications avec les mortels, même dans les siècles les plus éclairés du Paganisme. Il ne sera pas inutile d'entendre sur cette matiere un de leurs Prêtres.

Plutarque nous dit, en parlant de Numa & de la Déesse Egérie, que ce trait ressemble aux anciennes traditions des Phrygiens, des Bithyniens & des Arcadiens sur les Histoires d'Athis, d'Hérodote & d'Endymion. « Les Dieux, est-il dit ailleurs, se plaisent quelquefois à se communiquer aux mortels chastes & vertueux ; ils veillent sur leurs mœurs, ils les combattent de biens, & les garantissent des dangers ; mais il est difficile de croire que leur amitié s'étende plus loin.

» C'est ainsi qu'Apollon aima Hyacinthe, Phorbas, Admete & Hypolite (1). On assure que ce dernier ne pouvoit aller à Cirrha (2), sans que

(1) Le Sicynien.

(2) Dans le voisinage de Delphes,

la Sybille ne publiât son voyage.

» Les Egyptiens cependant ont cru
 » qu'une mortelle pouvoit être unie
 » plus intimement avec la Divinité ,
 » & que , par cette union , elle pou-
 » voit même devenir mere. Mais ils ne
 » croyoient pas qu'une Déesse pût
 » avoir les mêmes liaisons avec les
 » hommes.

» On dit encore , que Pan aima
 » Pindare , & admira ses Odes. Ar-
 » chilocheus & Hésiode furent égale-
 » ment chéris des Dieux. On a cru
 » qu'Esculape visitoit souvent Sopho-
 » cle , & qu'une autre Divinité prit le
 » soin de ses funérailles. Si les Dieux
 » accordent ces faveurs aux Poètes ,
 » pourquoi ne les accorderoient - ils
 » pas aux Fondateurs des Empires &
 » aux Législateurs des Nations , tels
 » que Zaleucus , Minos , Zoroastre ,
 » Licurgue & Numa ? Lorsque les
 » Dieux avoient conversé avec ces
 » grands hommes sur les matieres les
 » plus importantes, ils recherchoient
 » les Poètes pour se distraire avec
 » eux des soins qu'ils avoient pris
 » d'instruire les premiers. On peut au
 » reste douter de ces choses ; on pour-
 » roit même croire que les Législateurs

» ont feint ces révélations pour con-
 » tenir les peuples , & les contraindre
 » à contribuer , par l'observance de
 » leurs loix , au bien général de la so-
 » ciété ».

Quoique Numa & son Prédécesseur eussent pour but la prospérité de l'Etat , leur conduite cependant fut bien différente. Romulus le forma & l'agrandit par ses conquêtes ; son Successeur l'affermir par le bon ordre & par la tranquillité publique. Chacun d'eux agit selon son caractère : le premier , jeune , ambitieux , entreprenant , soutint son Royaume par la guerre ; le second , âgé , prudent , vertueux , le fit fleurir par la paix.

Quelque pouvoir qu'ait la Religion pour modérer pendant un tems l'ardeur d'un peuple guerrier , Numa n'ignoroit pas son insuffisance dans le cours indolent d'une longue paix. Pour éteindre , ou du moins pour mieux couvrir ce feu caché , il distribua les Citoyens en Bourgades (1) , leur assigna des terres à cultiver , & établit à chaque division un Inspecteur (2) qui

(1) *Pagi*,

(2) *Curio*,

devoit lui rendre compte de la conduite des familles, de leur négligence, ou de leur application au travail. Cette sage institution étaya toutes les autres, mit le plus utile de tous les arts, l'agriculture, en honneur, & détourna les deux grandes sources du vice, l'oisiveté & l'indigence.

Il faut avouer cependant que ces deux Princes ne perfectionnerent pas le plan de la constitution Romaine. Ils ne déterminèrent pas précisément la nature, le but des Charges publiques, ni les pouvoirs qui y étoient attachés. Ce Gouvernement ne prit son auguste forme que par degrés. Ce ne fut qu'après bien des changemens dans ses parties principales, qu'il atteignit sa juste proportion. Instruit enfin par ses malheurs & par l'expérience, il est parvenu au faite du pouvoir & de la grandeur (1).

Les traités publics & particuliers, passés pendant les regnes suivans, ne sont pas essentiels pour l'intelligence de la constitution de cet Etat. Il suffit de savoir qu'après la mort de Numa, Rome, sous cinq Rois, s'agrandit,

(1) ΠΟΔΥΒΙΟΥ, *ιστορ. Bib.* 5.

64 MÉMOIRES DE LA COUR
s'embellit & étendit (1) sa domination.
Ses Citoyens enfin opprimés par la
tyrannie de Tarquin le Superbe , re-
couvrèrent leur liberté.

Tullus Hostilius , Successeur de Nu-
ma , étoit un Prince guerrier. Il défit
les Véïens & les Sabins , incorpora
les habitans d'Albe dans le nombre des
Citoyens , leur donna le Mont Célien
pour s'y établir , & fit écarteler le per-
fide Metius Fufetus leur Général.

Ancus Martius , fils de la fille de Nu-
ma , héritier des vertus de son grand-
pere , fit rédiger & publier ses loix ;
il étoit pacifique & pieux. Il jeta un
pont sur le Tibre , & établit une Co-
lonie à Ostie ; Rome , par ce moyen ,
devint , pour ainsi dire , un port de
mer. Il conquit plusieurs Tribus Lati-
nes , & agrandit a ville , en les pla-
çant sur le Mont Aventin.

Tarquinius Priscus , Prince politi-
que , opulent , magnifique , fit fermer
une partie de la ville d'une muraille
de pierre ; commença le grand ou-
vrage des Egouts , posa les fondemens
du Capitole , enleva Collatia & son
territoire aux Sabins.

(1) Dans l'espace de 163 ans.

Servius Tullius étoit sage & éloquent. Quoique né dans le Palais de Tarquinius Priscus, d'une Captive nommée Ocrisie, il épousa la fille de ce Roi, & succéda à son trône. Il rechercha la faveur du peuple pour balancer l'autorité de la Noblesse. Il introduisit les Loix Agraires (1); confirma l'institution des Bourgades (2), donna le beau règlement du Cens (3), & réprima l'insolence de la vile populace, en subdivisant les 193 Centuries en six classes, dont la première étoit formée des personnes les plus considérables du peuple. Il bâtit les Esquilies, réduisit la Toscane, assembla le Grand Conseil du nom Latin; renonça au pouvoir de juger les causes particulières; & sur le modèle des institutions de Lacédémone, dont il étoit originaire, il projeta d'abdiquer la Couronne, ou du moins de la partager.

Tarquin le Superbe assassina son beau-père, s'empara du Trône, méprisa le Sénat, & opprima le peuple. Il bâtit le Capitole, creusa le grand

(1) Pour le partage des terres,

(2) *Pagi*. (3) *Census*.

Egoût, vainquit les Gabiens par la perfidie de Sextus Tarquinius son fils, qui viola Lucrece. Ce crime révolta le peuple déjà aigri par la tyrannie du pere ; & lui fit enfin secouer le joug & abolir la royauté.

Sans entrer, dans ce moment, dans un plus grand détail, il feroit utile de rappeler encore les heureuses circonstances des premiers tems de Rome. Ce fut un bonheur pour les Romains de ce que leur Fondateur, forcé de les traiter avec modération, ait partagé avec eux sa puissance. Ce fut-là le fondement de leur liberté & de leur grandeur. Sous Romulus, le peuple prit tant de goût pour l'indépendance, que les plus sages de ses successeurs n'osèrent toucher à ses droits : quand les Tarquins formerent cette entreprise, ils travaillèrent eux-mêmes à la ruine & à l'extirpation de leur maison.

Les Patriciens de tous tems eurent grande part à l'administration ; mais leur autorité s'augmenta considérablement par les interregnes dont la durée successive montre que le Royaume étoit électif, & qu'ils n'ont jamais perdu de vue le pouvoir suprême.

Pendant ces interregnes, leur forme de gouverner que nous avons décrite, marque combien ils étoient jaloux de la liberté, & fait voir qu'ils favoient commander & obéir, sans devenir ni tyrans ni esclaves.

Une des circonstances remarquables de l'enfance de Rome, fut la longueur paisible du regne de ses premiers Rois ; l'autorité royale ne se soutint que par la foiblesse des peuples, elle cessa aussi-tôt qu'ils furent en force.

Le moindre revers ruine une nouvelle société : les délibérations tardives des assemblées ne peuvent donner un secours assez prompt. Rome, dans son établissement, avoit un Chef qui, par honneur & par intérêt, s'étoit engagé de la défendre. Mais, quand le peuple fut assez nombreux pour ne plus craindre de revers, il chassa ses tyrans, & chaque Citoyen, par une noble émulation, chercha à se signaler pour le bien & la gloire de sa patrie.

D'une troupe de fugitifs (1), les Romains devinrent, en moins de trois siècles, une Nation considérable & disciplinée. Le peuple étoit actif, guer-

(1) *Cicero, apud August. Ep. 8.*

68 MÉMOIRES DE LA COUR
rier, industrieux ; la Noblesse étoit
vive, expérimentée & endurcie aux fa-
tigues des armes. Les Romains avoient
déjà une haute idée d'eux-mêmes,
& ils comptoient sur une protection
particulière des Dieux pour la pros-
périté de l'Etat.

Cette suite d'événemens nés, pour
ainsi dire, de leur constitution, leur
a ouvert la route des conquêtes &
de l'Empire du monde. Quand on
considère leur situation, parmi tant
d'ennemis, on ne doit plus, sous les
Consuls, être étonné de la politique,
des vertus, & de l'héroïsme de ce
Peuple.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

Parallele du Gouvernement des Romains , sous les Consuls , & du Ministère présent de la Grande-Bretagne.

ON a vu des gens d'esprit soutenir que la forme d'un gouvernement ne contribuoit point à élever le génie du peuple , & à le faire briller parmi ses voisins. Pour appuyer cette opinion , ils disent que la France a produit de plus grands hommes , entretenu de plus puissantes armées , & fait plus d'exploits dans ces derniers tems , que quand elle jouissoit de toutes ses prérogatives ; tandis que Venise , constamment libre , soudoie des soldats & des Généraux étrangers pour sa défense , sans que , depuis plus d'un siècle , on ait vu de Vénitiens se distinguer par des vertus militaires & par d'autres grands talens utiles à la société.

Pour pouvoir expliquer cette sorte de phénomène , il seroit nécessaire de montrer par l'Histoire de ces deux

Pays, que l'Etat Vénitien, sous le vain nom de République, est en effet depuis long-tems dans l'esclavage; & qu'au contraire la France jouit encore, à certains égards, de beaucoup de liberté, sous un Gouvernement presque arbitraire. Mais nous n'entrerons point ici dans cette discussion : quiconque consultera les fastes de ces deux Nations, pourra y voir que les guerres soutenues par la France contre les Anglois, & que les divisions intestines qui la ravagerent depuis François II jusqu'à Louis XIII, formerent la Milice Françoisise. On y verra encore, que l'urbanité générale, & les anciennes formes de justice qu'on a conservées, tiennent aux François, pour ainsi dire, lieu de constitution (1). La guerre civile est une espece de liberté militaire, & une ancienne coutume acquiert insensiblement force de loi.

La France a plusieurs avantages naturels qu'on ne peut lui ravir sans un grand abus de la puissance, & sans commettre bien des fautes dans le Gouvernement. C'est un vaste & fertile

(1) Pasquier, Recherches de la France. Liv. 2, ch. 2 & 3.

Royaume, dont le climat heureux & vanté dans tous les siècles, a toujours produit une race belliqueuse.

Les François sont doux, spirituels & industrieux; quoique ce ne soient ni les loix ni la Justice, malgré le but de leur institution & leur force primitive, mais une espèce de coutume & d'humanité politique, qui les garantissent du despotisme; ils sont en effet à peu près aussi libres, & vivent aussi heureux que bien d'autres peuples qui vantent tant leur liberté. Le Roi est le maître de la vie & des biens de ses sujets; mais en France on ne tranche la tête, & on ne confisque les biens de personne, sans instruire son procès. A la Cour même on a soin de ne faire aucune impolitesse au moindre des sujets.

La corruption des mœurs, qui depuis long-tems regne en Italie, & le luxe, effet de l'opulence, ont affoibli la République de Venise (1). On ne s'opposa point aux progrès de ce mal. Il faut avouer qu'il est bien difficile d'y obvier efficacement. La prospérité des

(1) *Tassoni Sechia rapita. Cant. 1.*

Guicciardini Hist. d'Italia. Lib. VI & VIII.

Vénitiens introduisit les vices dans leurs Etats. Leurs succès contre les Génois & les Pisans les rendirent maîtres de la Méditerranée ; Venise devint alors l'entrepôt & le magasin général des Indes , de la Perse , & fournilloit tout l'Occident. C'est ainsi qu'étant le centre du commerce de l'Europe , elle acquit des sommes immenses. Fière de ses trésors , elle forma , à l'exemple de l'ancienne Rome , des desseins contre la liberté de l'Italie , & s'empara même de plusieurs villes.

Dans le tems qu'elle méditoit ces conquêtes , les Portugais doublerent le Cap de Bonne-Espérance (1) , ouvrirent une route aux Indes , & rapporterent avec moins de danger les trésors de l'Orient aux parties Occidentales de l'Europe. Les Vénitiens ressentirent bientôt les effets de cette découverte ; leur commerce changea de face ; les sources de leurs richesses tarirent , & ils cessèrent de songer à étendre leur domination. Les succès

(1) Ce Cap fut découvert par Barthelemi Diaz en 1487.

*Camoens , Lusitana. Canto IV.
Comestagio , Hist. di Portogallo,
Machiavel , Hist. Fior. Lib. I.*

des Portugais, si avantageux aux Nations de l'Europe, portèrent à Venise un coup mortel, dont vraisemblablement elle ne se relèvera jamais.

Vers ces mêmes tems, les Espagnols (1) découvrirent & conquièrent l'Amérique, d'où ils rapportèrent de grandes richesses. Cette nouvelle découverte acheva de ruiner le commerce de Venise, & d'abaisser sa puissance en sapant les fondemens sur lesquels elle s'étoit élevée. Mais ce qui découragea & énerva totalement le génie des Vénitiens, c'est l'autorité arbitraire du Conseil des Dix, qui dispose à son gré de la vie & de la mort des Citoyens (2). La cabale des Nobles, à la tête du Gouvernement, regarde ce Conseil comme le plus ferme appui de leurs pouvoirs; mais il est la terreur du reste de la Nation. Aussi long-tems que cette autorité sans bornes subsistera, jamais le Gouver-

(1) *Cervantes, Novel. V.*

Lettera di F. Pallavicino.

Verdizotti de Fatti Veneti. Lib. XI.

(2) Il peut même citer un Sénateur, l'emprisonner le reste de ses jours, ou le faire mourir, sans rendre raison de cette conduite, & sans que sa famille ose s'en plaindre.

74 MÉMOIRES DE LA COUR
nement Vénitien , quelque nom (1)
qu'on veuille lui donner , ne fera une
constitution libre , parce que la vo-
lonté seule des Magistrats , qui ne de-
vroient que mettre les loix en exéc-
ution , fait la loi même aux Citoyens.
Il importe peu que ce soit un ou plu-
sieurs qui exercent cette puissance illi-
mitée. Les trente , & même les quatre
cents Tyrans d'Athènes opprimoient
les peuples aussi cruellement qu'un
Denis (2) , ou qu'un Néron.

La tyrannie de ce Conseil (3) , non
moins odieuse que celle des Décem-
virs à Rome , ne peut manquer d'ar-
rêter l'effor du génie inséparable de
la liberté & de l'indépendance. Un
homme élevé & nourri dans la crainte
d'un Tribunal si redoutable , ne peut
avoir des vues bien grandes , & doit
ignorer jusqu'au nom d'amour de la
patrie.

La liberté , ce don précieux du ciel ,
consiste dans un libre & généreux
exercice de toutes les facultés huma-
ines , tendant , ou du moins non con-

(1) On le dit Aristocratique.

(2) Le Tyran.

(3) *Boccalini Ragguagt. di Parnaso. V.*
ΗΑΤΩΝΟΣ Νόμος, Η.

traire au bien de la société. L'intime conviction de notre indépendance, met le comble au plaisir de posséder ce bonheur inestimable. Cette persuasion dans un beau naturel, élève l'ame, anime le cœur, les discours & les gestes; elle lui fait mépriser les vils détours & les ruses basses; le rend humain, sincère & généreux.

L'homme d'une conduite irréprochable, & certain de la protection des loix, parle & agit avec une noble assurance. Comme il leur doit la sûreté de ses biens & de ce qu'il a de plus cher au monde, il emploie ses talens pour les faire respecter, & exposeroit sa vie pour les défendre.

Mais, si, au contraire, il se méfie de la force des loix; s'il dépend de la volonté d'un seul qui peut injustement l'opprimer, il ne manquera pas, si sa puissance égale son courage, de tout tenter pour détruire la tyrannie. S'il est forcé de subir le joug, il change insensiblement de sentimens & de conduite; il devient timide (1), fourbe, rampant; il mesure ses paroles & ses actions, crainte d'offenser ses maîtres:

(1) *Horat. lib. I. Epist. XVII ad Quintium.*

il n'ose approuver ce qui est juste, ni condamner ce qui est injuste. Il ne connoît plus d'amis ni de patrie. Les procédés généreux sont bannis de son cœur ; la bassesse de son ame enfin se voit sur son front sillonné. Ce changement affreux justifie cette mémorable sentence : qu'un jour de servitude (1) peut éteindre la moitié du génie.

Il faudroit donc conclure de tout ceci, qu'une constitution libre ne peut seule donner aux hommes les qualités que la nature leur refuse : que cependant la liberté développe l'esprit, fortifie le courage, & concourt aux grands talens ; & que le despotisme, au contraire, parvient à les étouffer.

Jettons un peu les yeux sur le monde ancien, nous verrons que ce fut la constitution & les mœurs qui ont porté les Nations belliqueuses à ce haut point de gloire & de puissance où la plupart sont parvenues. Les Egyptiens, les Medes, les Perses, les Grecs & les Lacédémoniens conquièrent les Nations voisines, & maintinrent leurs conquêtes tant qu'ils n'a-

(1) ΤΟ ΗΜΙΣΥ ΤΗΣ ΨΥΧΗΣ ΑΦΑΙΡΕΤΑΙ
ΔΟΥΛΙΑΝ ΗΜΑΣ. *Hom.*

bandonnerent point ces vertus qui les avoient rendus si formidables.

Voyons ces mêmes Nations vaincues par d'autres peuples conquérans. L'opulence, le luxe, la mollesse, l'oisiveté, tous vices pros crits par leurs constitutions, furent les causes de leur décadence.

C'est ainsi que les mœurs & la constitution des Romains triomphèrent de l'Univers. Ce peuple étoit formé d'hommes ordinaires, moins robustes, moins nombreux, moins savans, moins riches que les Nations qu'ils ont subjuguées ; mais ils leur étoient supérieurs par la discipline & par des vertus particulières.

Le moment étoit venu où Rome devoit être enfin libre, & produire les Maîtres des humains. Les Citoyens, quoiqu'opprimés sous la tyrannie de Tarquin le Superbe, n'avoient encore osé former le dessein d'en délivrer la patrie. Un jeune Romain dont le Tyran avoit tué le pere & le frere, renfermoit seul ce glorieux projet dans son cœur : pour en assurer l'exécution, & le mieux cacher à tous les yeux, il feignit d'être dans une sorte d'imbécillité.

L. Junius Brutus étoit un de ces esprits mâles qui sont lents à se former. Tels étoient Cimon (1), T. Manlius (2), & Richard (3). Quand ces esprits tardifs sont mûrs, ils agissent avec une vigueur & une constance incroyables ; rien ne les intimide, & ne peut les arrêter. Tel étoit ce grand Patriote, qui, voyant avec une juste indignation les loix foulées, & le peuple gémir dans le plus honteux & le plus dur esclavage, cherchoit avec soin, sous le masque de la stupidité, le moment favorable de briser les fers de sa patrie.

Ce moment s'offrit bientôt : Sextus Tarquinius, fils du tyran, viola Lucrece. Ce crime fut encore aggravé par les circonstances de la mort de cette illustre Romaine. Elle assembla ses parens, & après les avoir instruits de la grandeur de l'affront qu'elle avoit reçu, elle les conjura de la venger, & se frappa à leurs yeux d'un coup de poignard.

Junius Brutus étoit présent à cette

(1) Général Athénien.

(2) Fils de L. Manlius Imperiosus.

(3) Roi d'Angleterre, surnommé Cœur de Lion.

scène tragique : sans se répandre en plaintes inutiles sur le sort de cette vertueuse & austère Citoyenne, il arracha ce poignard encore fumant, jura de venger l'innocence opprimée, & de poursuivre le tyran jusqu'à l'extinction de sa race.

Lucrece & L. Collatinus son mari, étoient alliés aux principaux Sénateurs. Chacun d'eux prit ce fer vengeur & suivit l'exemple de Brutus. On transporta le corps ensanglanté de Lucrece dans la place publique ; le peuple, à la vue d'un spectacle si touchant, s'assemble & s'attendrit : il n'est pas plutôt informé des circonstances de cet événement, que l'indignation & la fureurs'emparent de la multitude.

Junius Brutus alors, à leur grand étonnement, prononça un discours mâle, éloquent, qui découvrit sa haute capacité, & le fit juger digne de conduire cette grande entreprise. Il rappella le meurtre de Servius leur bienfaiteur, l'usurpation de son gendre dénaturé, leur tyran ; il exposa sa vie odieuse & tissée de crimes, ses mépris pour les loix & pour leurs immunités, les injures faites au peuple & au Sénat : enfin, en montrant le

80 MEMOIRES DE LA COUR
corps pâle & défiguré de Lucrece ,
il peignit l'attentat de Sextus avec des
couleurs si vives , que l'on s'écria unani-
mement : « Aux armes , aux armes
» contre les Tarquins » !

Junius tâcha de modérer cette im-
pétuosité ; il représenta combien il
étoit nécessaire de procéder réguliè-
rement dans une affaire de cette im-
portance. Il divisa le peuple par tribus,
selon l'usage des élections solennelles ;
proposa le fameux décret pour dé-
pouiller Tarquin le Superbe du Trône
& le bannir à jamais des terres de leurs
Etats.

Le Sénat fut convoqué (1) : il ratifia
ce décret qui passa tout d'une voix.
L'amour de la liberté , & l'horreur du
pouvoir arbitraire s'emparèrent de
tous les cœurs : les Ordres s'unirent
& jurèrent par les plus terribles ser-
mens de ne jamais reconnoître de Rois
des Romains.

Tarquin , qui faisoit le blocus d'Ar-
déa , au premier avis des mouvemens
du peuple , vint à Rome avec préci-
pitation pour appaiser la sédition qu'il
croyoit encore naissante ; mais le Sénat

(1) Pomponius , tit. de Origine juris.

lui fit refuser l'entrée de la ville. Brutus, dans ce moment, se rendit au camp, où, ayant fait publier le décret, il fut nommé Général & regardé comme le libérateur de la patrie. La royauté fut abolie; & les Tarquins détrônés sans répandre de sang, errèrent quelque tems de ville en ville. Tarquin le Superbe, après d'inutiles tentatives pour remonter sur le Trône, termina enfin ses jours, & sa mémoire à Rome fut odieuse à jamais.

Cet événement forme la célèbre période consulaire, deux cents quarante-quatre ans après la fondation de cette ville. C'est l'époque d'où les Romains ont daté le plein exercice de leur liberté; l'élévation du génie, & la source de leurs vertus & de leur grandeur. Cette révolution doit naturellement nous exciter à connoître l'origine de la nouvelle institution & du système consulaire.

Tite-Live (1) dit expressément que ce système fut pris des mémoires de Servius Tullius leur sixième Roi. Ce Prince populaire, qui découvrit la source du bon ordre (2), songeoit,

(1) *Hist. lib. I.* (2) Le Cens.

81 MÉMOIRES DE LA COUR

ainsi que nous l'avons remarqué , à assurer son Trône , contre les desseins des Tarquins , en voulant partager le sceptre. Les coutumes du Péloponnèse & de l'Italie avoient quelque conformité entr'elles. Les anciens Pélasges (1), les Arcadiens, les Argives y avoient envoyé des Colonies. Servius étoit descendu d'une Tribu Latine ; il étoit savant (2), & pouvoit par conséquent avoir eu quelque connoissance de la constitution de Lacédémone, où deux Rois exerçoient conjointement l'autorité suprême. Ainsi ce Prince en a pu donner quelques idées dans ses mémoires , qu'on trouva à sa mort parmi les projets de réglemens qu'il avoit dessein d'introduire à Rome (3).

Mais il est à croire que , dans cette révolution , la multitude des affaires , & la fermentation des esprits , ne laissèrent à Brutus & aux principaux Sénateurs , que le tems , sans changer l'ordre établi , de toucher aux points essentiels de la constitution pour éviter de nouveaux tyrans. On proscrivit le

(1) ΔΙΟΝΥΣ 'Αλκαρι'. Αρχαιολ. Bib. a.

(2) Cicero apud August. de Civitate Dei lib. 22, §. 6.

(3) Tacit. Hist. lib. 3.

nom royal ; on le déclara impie ; on créa deux Magistrats suprêmes , qui s'observoient réciproquement , & dont l'autorité expiroit avec l'année. Le peuple , après ce tems , pouvoit leur demander compte de leur gestion pendant le Consulat. Ces Magistrats étoient électifs , & gouvernoient souverainement , chacun leur mois. La constitution à d'autres égards ne fut guere changée ; mais les modifications qu'on y fit prévinrent l'abus de la puissance , assurèrent la liberté publique , & contribuèrent beaucoup à leur gloire. Le plan général du gouvernement , par un Roi , la Noblesse & le Peuple , n'étoit cependant pas détruit (1) ; l'exercice de l'autorité royale ne fit que passer en d'autres mains , avec les restrictions que nous venons de marquer. (1) Les pouvoirs & les privilèges du Sénat & du peuple , fruit de leur amour pour la liberté sous leurs premiers Rois , demeurèrent essentiellement les mêmes.

Lorsque les Romains eurent conquis l'Italie , la Sicile , & porté pendant deux ou trois siècles la gloire de leurs armes au-delà des mers , ils firent

(1) Cic. *Tusc.* lib. 4.

84 MÉMOIRES DE LA COUR
des changemens importans dans leur République. Ils créèrent de nouvelles Magistratures, augmentèrent les pouvoirs des anciennes, à mesure que, dans leur primitive constitution, ils trouvoient des avantages ou des inconvéniens.

Pour mieux sentir ces progrès & ces changemens, il faut se rappeler que le Sénat sous Romulus & les Rois, étoit un Conseil d'Etat, & une Cour de Justice. Quoique ses membres fussent destinés à remplir les Charges les plus honorables, les pouvoirs de ce Corps, au fond, étoient cependant inférieurs à ceux du peuple. Mais après l'expulsion des Tarquins, & l'établissement de la République, la puissance du Sénat fut beaucoup augmentée. Les vertus & la haute capacité des Patriens, portèrent le peuple à leur confier les affaires les plus importantes; un petit nombre d'entr'eux seulement, dont le mérite & le génie étoient supérieurs, s'étoient ménagés cette confiance : on leur laissa ces parties de la puissance suprême, qui demandoient le plus d'intégrité, d'habileté & de promptitude dans l'exécution. Dans la suite des tems, Rome s'agrandit & se

peupla à un tel point, que les assemblées (1) générales des ordres inférieurs devinrent si tumultueuses, que l'on eut beaucoup de peine à recueillir les voix (2). Bientôt ces assemblées ne se convoquèrent plus dans les occurrences ordinaires, & le Sénat se vit insensiblement chargé du courant des affaires publiques. C'est ainsi que le plan primitif du Gouvernement s'améliora ; & nous allons le reprendre de son point de perfection, pour le comparer avec plus de justesse à celui de la Grande-Bretagne.

Il étoit composé de deux Consuls, du Sénat & du peuple. *Les Consuls*, comme chefs de la République, étoient revêtus de l'autorité royale (3). Douze Licteurs portoient devant eux les haches (4) & les faisceaux. Les Consuls représentoient la dignité du Gouver-

(1) *Comitia.*

(2) *Pompon. tit. de Origine Juris. Instit. Imper. lib. 1, tit. 2.*

(3) *Cic. de leg. lib. III.*

(4) Lorsqu'un Consul sortoit de Rome ; les haches se mettoient dans les faisceaux ; & on les en ôtoit à son retour, par respect pour le Peuple Romain. Cette coutume fut introduite par Valerius Publicola.

ΔΙΟΝΥΣ. Αρχαιολ. Βιβ. 5. §.

nement, & faisoient en Rois, les honneurs de l'Etat. Tous les Magistrats, à l'exception des Tribuns, leur obéissoient. Ils faisoient exécuter les loix, & veilloient, tant à la police de la ville, qu'à la tranquillité des provinces. Les Envoyés des Cours étrangères étoient d'abord présentés aux Consuls, qui les introduisoient au Sénat. Ils présidoient à cette auguste assemblée; obligeoient les Sénateurs d'y assister; demandoient les opinions, & modéroient les disputes. Ils pouvoient présenter des décrets; les dresser, & les publier au Capitole quand le Sénat les avoit reçus. Ils convoquoient & tenoient les grandes assemblées du peuple, leur proposoient des loix, & ratifioient les décisions de la pluralité des voix. L'élection des plus hauts Magistrats ne pouvoit avoir son effet, quant à l'exercice, sans leur consentement.

Ce qui relevoit encore la dignité consulaire, c'étoit le commandement en chef des armées en tems de guerre. Cette prérogative, inséparable de leur charge, la faisoit d'autant plus rechercher, que Rome, sous les Consuls, ne fut presque jamais en paix.

Ils donnoient les brevets, ordonnoient les levées, fournissoient les armes, tiroient du Questeur (1) qui les suivoit à la guerre, les sommes dont ils avoient besoin pour le bien du service. Ils étoient aussi les dispensateurs des récompenses, des punitions, & avoient sur le soldat droit de vie & de mort. Mais, avec toute cette autorité, ils étoient aux ordres du Sénat, & devenoient responsables au peuple de leur conduite, à l'expiration du tems de leurs charges.

Le Sénat dispoisoit du trésor public, (2) & pouvoit, par ce moyen, soutenir à son gré, ou faire échouer une entreprise. Il imposoit les taxes sur les revenus (2) des particuliers, & dirigeoit les Ediles dans la construction des ouvrages publics. On ne pouvoit rien toucher au trésor sans une ordonnance du Sénat & des Consuls; & personne n'avoit les honneurs du triomphe sans leur aveu. C'étoit dans le Sénat qu'on délibéroit des loix, à l'exception de celles qui regardoient les privilèges du peuple. On tira longtemps du Sénat les grands Officiers de

(1) Trésorier.

(2) Censur.

(1) Avec alors en vertu avec
 en main : c'est-à-dire dans l'état
 de la loi : c'est-à-dire dans l'état
 de la loi : c'est-à-dire dans l'état

la République , & les Juges civils & criminels. Ces derniers se choisissoient au sort ; il y avoit cependant des charges auxquelles ce pouvoir de juger étoit annexé. Ces prérogatives en imposoient au peuple : le Plébéien avoit tout à craindre ou à espérer d'un Patricien qui pouvoit aspirer à tous les emplois ; ainsi il lui étoit ordinairement soumis.

Le Sénat s'arrogea encore la suprématie en matière de religion ; il décidoit des nouvelles Divinités , des rites nouveaux , des révélations , des expiations ; & s'il se présentoit quelque difficulté au dessus de l'esprit humain , il recouroit alors aux livres des Sibylles ; mais avant que de donner une dernière décision, il consultoit le Grand Prêtre & le College des Augures.

L'autorité du Sénat (1), qui , au dedans , étoit balancée par celle du peuple , n'avoit point de bornes au dehors. C'est lui qui donnoit audience aux Ambassadeurs des Nations étrangères , & envoyoit ceux des Romains dans les autres Cours , avec des inf-

(1) Cicero , *de legibus* , lib. 3 , & *Orat. in Vatinius*.

structions & des pouvoirs plus ou moins étendus. Ces derniers étoient quelquefois chargés de reconnoître les pays, de disposer des Provinces, & même des Royaumes. C'est pourquoi la plupart des Princes étrangers, peu instruits des affaires de cette République, & recevant des ordres du Sénat, le supposoient maître absolu du Gouvernement Romain. (1)

Le Peuple décidoit de la paix & de la guerre, ratifioit (1) ou annulloit les traités, &c. & jouissoit des plus grands privilèges, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Cependant il déferoit souvent aux avis du Sénat, principalement en ce qui concernoit les affaires étrangères, dont il se mêloit rarement, à moins qu'il n'y fût porté par quelques Tribuns violens. Mais il falloit le consentement du peuple, & la marque (T) des Tribuns, pour qu'un décret eût force de loi. Les plus hauts Magistrats ne pouvoient mettre à mort un Citoyen Romain, sans l'ordre du peuple (2). En un mot, il étoit maître de deux princi-

(1) Tite-Liv. hist. liv. 9.

(2) Pompon. tit. II, de origine juris.

(1) Tite-Liv. hist. liv. 9.

(2) Pompon. tit. II, de origine juris.

paux ressorts de tout gouvernement ; les récompenses & les punitions.

On briguoit les suffrages pour obtenir le Consulat , les Charges de Préteurs , les Gouvernemens de Provinces , & toutes les dignités de l'Etat. On appelloit au peuple de tout autre Tribunal ; les Consuls mêmes étoient soumis à son jugement , & le Général le plus heureux lui rendoit compte de son expédition.

Il semble que , par le plan de ce Gouvernement , les Consuls avoient la puissance exécutive ; que le Sénat étoit la partie délibérative & jussive , & que le peuple , balançant l'autorité de ces deux Corps , avoit les pouvoirs d'élection & de décision.

Il est aisé de montrer comment ces différentes parties dépendent les unes des autres , & se soutiennent mutuellement en tems de guerre , comme en tems de paix , même lorsque le repos & l'abondance rendent les peuples , toujours inquiets , plus sujets à remuer. On appercevra facilement la ressemblance de la constitution Romaine avec celle de la Grande - Bretagne ; & si on les compare (1) avec

(1) *Statuo esse optime constitutam rempubli-*

attention, on verra que l'avantage est du côté de l'Angleterre. Londres voit moins de tumulte, de désordres, & jouit, à certains égards, d'une liberté moins interrompue que l'ancienne Rome.

L'homme d'Etat en Angleterre est également responsable de sa conduite, & sujet à un sévère examen; mais il n'est pas exposé, comme on l'étoit à Rome, aux insultes & au caprice d'une populace insolente (1). Si, à d'autres égards, les Anglois n'ont pas une aussi grande liberté que les Romains; s'ils n'ont point, par conséquent, des vertus & des génies aussi sublimes que ces derniers, il y a toute apparence que leur Gouvernement sera plus durable que celui de cette ancienne République.

Les Romains connurent bien les inconvéniens de leur constitution, puisque, pour y remédier, ils eurent recours à des moyens extrêmes & dangereux. Lorsqu'après l'expulsion

cam, quæ ex tribus generibus illis, regali, optimati, & populari confusa modice, &c. ... Cic. apud Nonium in modicum.

(2) *Cic. orat. pro L. Murena.*

52 MÉMOIRES DE LA COUR.

des Rois (1), l'Etat se trouvoit dans un danger pressant, ils créoient, pour éviter la lenter des décisions d'une assemblée nombreuse, un Souverain absolu, mais *temporaire*, à qui il falloit obéir sans réplique. On le nomma d'abord *Maître du peuple*; on lui donna ensuite le nom moins odieux, de *Dictateur* (2). Il abdiquoit son autorité au bout de six mois, & quelquefois plus tôt, si le danger pour lequel il avoit été élu, étoit tout-à-fait dissipé.

Quand ils eurent subjugué tous leurs voisins, il y eut peu d'occasions où un Dictateur fût nécessaire; ils craignoient d'ailleurs l'abus qu'il auroit pu faire de la puissance qui lui étoit confiée. Leur innocence disparut avec leur pauvreté; l'ambition & l'avarice s'accrurent avec leurs richesses & leur domination. Dans les cas urgens, on conféroit aux Consuls, si le Sénat avoit confiance en eux, la puissance dictatoriale par un décret dont la simplicité est admirable; il ne portoit que ces mots, *que les Consuls veillent à ce que la République ne reçoive point de*

(1) XENOΦΩΝ *Αραβας*. Bib. 5.

(2) M. T. Varonis de *Lingu. Lat. lib. 4.*

(1) *Cicero pro manilio* §. 11. *menor potestas*.

dommage. Ce qu'on fit quelquefois au tems des conjurations : car , après la ruine de Carthage , & la conquête de la Macédoine , Rome n'eut presque point de guerres étrangères qui fussent dangereuses. Ce décret , si simple en apparence , donnoit aux Consuls un pouvoir presque illimité (1).

Un autre moyen encore de remédier au vice de la constitution , étoit d'augmenter les pouvoirs & le nombre des Magistrats. Dans la première jeunesse de Rome , si l'on peut s'exprimer ainsi , deux Chefs suffisoient pour veiller au bonheur de la République. Les premiers Consuls étoient non-seulement des Officiers d'Etat , mais ils exerçoient encore les Charges de Juges Civils. Dans la suite , après la défaite des Gaulois , des Samnites , des Capouans , & après avoir porté leurs conquêtes au-delà des mers , les Romains créèrent des Proconsuls , des Préteurs , qui pouvoient convoquer le Sénat , tenir les assemblées du peuple , commander les armées , & régir les Provinces , de même que les Consuls.

(1) Sallust. Bell. Catilin. c. 20.
potum far leg. 3. cap.
non multum. 6. cap.

94 MÉMOIRES DE LA COUR

Les affaires s'accumulant à mesure que l'Empire s'agrandissoit, on créa, pour soulager les Consuls, des Censeurs qui tenoient les registres du nombre des Citoyens & de la valeur de leurs biens fonds. Ces Magistrats, qui, dans leur création, n'avoient que des pouvoirs fort bornés, les étendirent au point, non - seulement d'appeller la liste des Sénateurs, des Chevaliers & des Plébéiens, mais encore de chasser & de dégrader ceux qu'ils jugeoient ne pas se conduire selon leur rang. Ces charges, avec le tems, formèrent un Tribunal suprême, & une sorte de supplément aux loix. Les Censeurs alors veilloient sur les mœurs de tous les Romains, & sur la propriété de leurs biens ; ils étoient par conséquent les maîtres de deux ressorts qui ont le plus d'ascendant sur les hommes ; l'intérêt & l'honneur.

Aussi long-tems que ces vertus régnerent à Rome, que le courage ne fut point amolli par le luxe, & que la mort fut préférée à l'ignominie ; la Censure étoit une des premières dignités de la République. Les Dictateurs, les Consuls, les Proconsuls, devenoient ordinairement Censeurs,

*(1) d'intérêt ne jouit non
influer ne fin bon, ne
suis ingrat*

& ils exerçoient cet emploi avec une sévérité incroyable, Non - seulement les grands crimes & la corruption grossiere des mœurs encouroient toute leur indignation ; mais ils punissoient aussi la pétulance extrême, la conduite irréguliere, & l'indécence marquée. Plus de soixante Sénateurs furent chassés du Sénat pour des raisons que notre luxe nous fait paroître ridicules ; le Censeur Fabricius en usa avec la même sévérité envers P. Cornelius Rufinus, qui avoit été deux fois Consul, & une fois Dictateur ; parce qu'il possédoit vingt marcs d'argenterie. Emilius Lepidus, quoique Chef des Augures, eut le même sort, parce qu'il avoit environ pour douze cents livres de loyer (1). L. Flaminius, homme consulaire, frere de Titus Flaminius, qui vainquit Philippe (2), fut pareillement chassé du Sénat par l'inflexible Caton, pour avoir, pendant son repas & sous ses yeux, fait exécuter un criminel, pour satisfaire l'odieuse & barbare curiosité d'une vile courtisane.

(1) C. Vellei Paterc. lib. 2.

(2) Roi de Macédoine.

Ces rigides Censeurs ne s'épar-
gnoient pas même entr'eux. M. Li-
vius Salinator (1), homme grave, sé-
vere & vindicatif, ayant déplu au
peuple pendant son Consulat, fut ac-
cusé par un Tribun, & condamné par
les Tribus, à l'exception d'une seule.
Il fut exilé à la campagne, où il vé-
cut dans la plus austère retraite (2).
Les Consuls enfin reconnoissant son
innocence & son mérite, l'obligèrent
à reprendre sa place au Sénat. Peu de
tems après, les Consuls M. Marcellus
& T. Quintius Crispinus ayant été
surpris & tués par Annibal au moment
qu'Asdrubal son frere passoit les Alpes
pour venir le joindre avec un trésor
& une armée, le Sénat engagea le
peuple à nommer Consuls Livius
Salinator & C. Claudius Néro, comme
étant, l'un par sa fermeté & sa pru-
dence, l'autre par son ardeur & son
activité, les plus propres à s'opposer
au progrès de l'ennemi, & à repous-
ser ses violentes attaques. Quoique
Claudius & Livius eussent eu autre-
fois quelques contestations ensemble,

(1) Ainsi nommé d'une taxe sur le sel.

(2) Pendant huit ans.

le premier ayant témoigné contre le second dans sa cause devant le peuple, ils oublièrent leurs griefs réciproques, s'embrassèrent au milieu du Sénat, & concerterent si bien leurs opérations, qu'ils remporterent une grande victoire contre Asdrubal, & sauvèrent la Patrie de la ruine dont elle étoit menacée.

Ils triomphèrent ensemble, & finirent le tems du Consulat dans la plus grande union; mais ayant été tous deux élus Censeurs, la dissention se remit insensiblement entr'eux. En passant un jour en revue les Centuries des Chevaliers Romains, de l'ordre desquels ils étoient tous deux, ils parvinrent à la Tribu Pollienne, qui étoit celle de Livius. Claudius alors ordonna au crieur public de citer Salinator; ce qui étant fait, il lui ordonna de vendre (1) le cheval qu'il avoit reçu de la République, parce qu'il avoit été autrefois condamné par le Peuple Romain. Arrivé à la Tribu Arnienne, Livius ordonna à son tour qu'on citât Claudius, & le

(1) Maniere de dégrader un Chevalier Romain.

dégrade pareillement , parce que premièrement il avoit rendu un faux témoignage dans sa cause devant le peuple ; & secondement , parce que sa réconciliation avec lui n'étoit pas sincère : se tournant ensuite vers la multitude , il dit d'un air grave , que le peuple ne pourroit se laver de l'imputation de légèreté ou d'injustice , puisqu'il l'avoit condamné innocent , & appelé ensuite aux rangs de Consul & de Censeur : qu'ainsi il imposoit une amende pécuniaire à trente-quatre Tribus , exceptant la Tribu Méciennne , parce qu'elle ne l'avoit ni condamné à l'expiration du premier Consulat , ni favorisé pour l'élever au second ; qu'à l'égard de son collègue , l'ayant déjà amendé une fois avec sa Tribu , la Loi défendoit de le noter d'une double censure , quoiqu'il l'eût mérité par sa double prévarication. C'est ainsi que cette Magistrature étoit la gardienne des mœurs romaines.

La méfintelligence entre les Patriciens & le peuple s'accrut avec la prospérité. Le peuple prétendoit que , contribuant le plus au soutien & à la gloire de l'Etat , en payant les taxes , & en

formant les légions, il étoit juste qu'il participât aux honneurs des emplois ; qu'ainsi il exigeoit que l'un des Consuls fût toujours pris de son Corps. Les Patriciens s'opposèrent vivement à cette prétention ; mais après de longues disputes, ils céderent au nombre & à la force, & l'on créa un Consul annuel Plébéien. En reconnoissance de cette cession, & pour faire pencher la balance du pouvoir de leur côté, les Patriciens demandèrent & obtinrent la création (1) de la Préture & de l'Édilité. Ces Magistratures devoient être élues par Centuries, & exercées par les seuls Patriciens.

Le Préteur étoit d'abord Juge suprême dans les causes particulières, & tuteur né des orphelins. Il jugea ensuite des concussions des Gouverneurs de Province, des injures faites aux Alliés, & de toutes sortes de violences contraires aux loix ; on l'appelloit Préteur de la Ville. Un siècle (2) après, on créa un second Préteur pour la campagne ; le nombre s'augmenta ensuite à mesure que l'Empire étendit ses

(1) L'an de Rome 388.

(2) L'an de Rome 510.

100 MÉMOIRES DE LA COUR
conquêtes. Jules César, pour favoriser
ses créatures, le poussa même jusqu'à
dix, en leur donnant l'autorité de Gé-
néraux, & de Juges dans les Provin-
ces, dont les gouvernemens, après la
Préture (1), leur échétoient par le sort.

Les deux Ediles Curules (2) avoient
sous les Censeurs, l'inspection des
temples, des portiques, & des autres
édifices publics. Ils veilloient à la beau-
té & à la régularité des rues; ils avoient
aussi la surintendance des aqueducs,
fixoient les prix des denrées, visitoient
(3) les maisons de désordre, tenoient
une liste des prostituées, & régloient
la police de la Ville. Mais ce qui leur
donnoit une grande considération, c'é-
toit l'ordonnance des jeux solennels
qu'on célébroit en l'honneur des Dieux
& à la mort des grands hommes. Les
Ediles faisoient quelquefois célébrer
ces jeux à leurs dépens; c'étoit le vrai

(1) Sous les Empereurs il y avoit dix-huit
Prêteurs, & six Ediles.

(2) Ainsi nommés à cause de leur Chaise
d'yvoire.

(3) *Invenies voluptatem circa balnea & su-
datoria ac loca Ædilem metuentia, fornice-
scilicet & popinas. Seneca.*

Licentiam stupri apud Ædiles vulgare. Tacit.

moyen de gagner la faveur des Peuples, & d'obtenir leurs suffrages pour les hautes Magistratures de l'Etat.

Un Romain qui vouloit parvenir aux dignités suivoit, après avoir reçu la robe (1) virile, un Consul, un Préteur ou un Préfet à l'armée ou dans un Gouvernement. Après quelques années de bon service, il étoit présenté & recommandé au peuple pour être Tribun Militaire; dans cet emploi il se perfectionnoit dans la science des armes & du ministère public jusqu'à trente ans; il briguoit ensuite la place de (2) Questeur. Cinq ans après, il pouvoit être Tribun du peuple, s'il étoit Plébéien; ou Edile Curule, s'il étoit Patricien. Plus tard, il se mettoit sur les rangs pour être Préteur, & pouvoit enfin, après trois ans, obtenir le Consulat (3). Ces différens grades étoient indispensables; par ce moyen, le Noble ou le Plébéien opulent ne pouvoit, à la faveur de son

(1) A seize ans.

(2) Il étoit chargé du paiement des troupes. Un Sénateur ancien pouvoit faire entrer un Questeur dans le Sénat, où il avoit voix délibérative.

(3) *Tit. Liv. Hist. lib. 3.*

nom ou de ses richesses , s'avancer ni faire avancer ses fils , sans avoir acquis l'expérience & la capacité nécessaires pour remplir dignement les plus grands postes de la République.

Dans toutes les nations civilisées , il se forme naturellement un ordre entre la Noblesse & le Peuple ; & cet ordre n'est pas le moins considérable d'un Etat. Sans avoir la mollesse & l'orgueil du Noble , la bassesse & l'inconstance du Peuple , il réunit leurs vertus communes. Les Chevaliers Romains étoient à peu près dans ce milieu ; cette ancienne République auroit souffert moins de révolutions , si cet ordre avoit eu plus de part aux affaires , & plus d'intimité avec le Sénat : ce corps mitoyen donna toujours des preuves d'une grande valeur (1), & d'attachement au bon parti (2).

On leur assigna par la suite des places particulières au théâtre , par la loi de M. Roscius Otho (3) ; & la poli-

(1) *C. Plinii*, lib. 33, cap. 2.

(2) *Sueton. Tranquill. in C. J. Cæsare* §. 14.

(3) Il fut Tribun pendant les Consuls de C. Calpurnius Piso , & M. Acilius Glabrio. L'an de Rome 686.

Horat. Epod. Od. 4, Epist. 1.

(1) *Il fut Tribun pendant les Consuls de C. Calpurnius Piso, & M. Acilius Glabrio. L'an de Rome 686.*

tique salulaire de Cicéron les unit étroitement à l'ordre des Patriciens.

Pendant cette union , la balance de l'autorité pencha toujours du côté du Sénat , & dans les troubles excités par les Tribuns du peuple , les avis les plus sages furent toujours suivis. Mais le trop sévère Caton ayant désobligé les Chevaliers Romains , en leur refusant une diminution sur la ferme des revenus publics, dont ils étoient chargés; & Jules César , cet ennemi de la liberté , les ayant corrompus , ils abandonnerent le Sénat , sans se jeter du côté du peuple , & demeurèrent spectateurs tranquilles de la ruine de leur Patrie.

Sous le Gouvernement Consulaire ; les Chevaliers Romains formoient un des trois grands corps de la République ; & quoiqu'ils ne pussent agir séparément , & ne donner leur voix que comme partie du peuple , cependant par leurs richesses , leurs mœurs (1), leurs talens , & sur-tout par les prérogatives que leur donnoit la ferme des revenus publics , ils avoient assez de crédit pour faire réussir ordinairement

(1) Horat. de Arte poetica , vers. 248.

- les projets qu'ils approuvoient, & faire échouer ceux qui ne leur convenoient pas.

Il est inutile, pour l'intelligence de ces Mémoires, d'entrer dans le détail des subdivisions des parties constitutives de la République, & des formes des procédures particulières. Il est seulement à remarquer que les trois parties primitives du Gouvernement Romain furent dans la suite séparées en trente-cinq Tribus; que la Cavalerie (1) fut divisée en trois escadrons de cent (2) hommes chacun; que ces Tribus furent subdivisées en dix Curies, qu'on subdivisa encore en dix autres parties (3). Ces divisions & subdivisions furent d'abord commandées par trois Tribuns, par trente Chefs (4) de quartiers, par trois cents Officiers (5) subalternes, qui conduisoient les plus petites bandes du peuple (6).

Par ces divisions, l'économie de l'Etat Romain, si l'on peut ainsi parler, influoit sur les moindres branches de la République, & y portoit l'esprit

(1) Elle fut anciennement nommée *Celeres*,

(2) *Centuries*. (3) *Décuries*.

(4) *Curiones*. (5) *Decuriones*.

(6) Denis d'Halicar. *Αρχαιολ. Bib. b.*

d'ordre & de subordination. Elle facilitoit le cours des affaires civiles, les levées de troupes, & donnoit aux Officiers les moyens d'acquérir des talens dans l'exercice de leurs emplois.

Nous croyons avoir présenté une idée assez précise de la forme extérieure & de la texture générale de la constitution Consulaire ; il nous reste à décrire le ressort principal & intérieur du Gouvernement Romain ; l'élévation du génie, la grandeur des sentimens, la pureté des mœurs, & les vertus publiques qui furent l'ame & la vie de ce glorieux Empire.

Ces dons précieux, & ces austères vertus conduisoient leurs entreprises, inspiroient des avis salutaires, soutenoient leur courage, & animoient toutes les parties de l'administration. Après l'expulsion de leurs tyrans chaque Romain parut prendre un nouvel être. Le Patricien s'égaloit aux Rois, & le Plébéien se croyoit au-dessus des hommes ordinaires ; ils ne craignoient que les loix, & ne s'entretenoient que d'idées d'honneur & de félicité au-dedans, de conquêtes & de gloire au-dehors. L'observation d'Hé-

rodote (1) sur la délivrance des Athéniens , peut s'appliquer aux Romains. « On voit », dit cet Historien , « par les fastes de presque toutes les nations , que la liberté élève l'homme : le peuple d'Athenes gémissant sous la tyrannie de Pisistratè & de ses fils , n'égalait pas ses voisins ; mais dès qu'il eut secoué le joug , il les surpassa bientôt ». Ce noble courage , inséparable de la liberté , devint , pour ainsi dire , habituel au Peuple Romain , & forma même le caractère national.

Les Tarquins exilés de Rome , sollicitèrent les Cours étrangères en leur faveur : quelques Princes épousèrent leur querelle , comme étant commune à tous les Rois. Porfenna entr'autres , Prince Toscan , marcha à Rome , à la tête d'une puissante armée , investit la ville , coupa les vivres , & la réduisit à toute extrémité. Ce fut alors que les Romains firent paroître ce courage invincible que la liberté inspire ; ce fut alors qu'Horatius Coclès arrêta seul l'armée des assiégeans à la tête d'un pont sur le Tibre jusqu'à ce qu'il fût abattu derrière lui ; qu'il se jeta ensuite

(1) ΤΕΡΤΙΟΝ.

tout armé dans le fleuve, & rentra dans la ville à la nage. Ce fut alors que C. Mutius Scévola se brûla la main qui avoit manqué le Prince Toscan ; & que les Romains , quoique pressés par la famine , répondirent aux Envoyés de Porsenna , qu'ils étoient résolus de tout souffrir , même la mort , plutôt que de recevoir les Tarquins. Ce Prince admira leur courage , & les laissa jouir de leur liberté.

Après avoir résisté à cette vive attaque , la liberté prit de plus profondes racines. L'intégrité de leur administration produisit des exemples admirables de vertus. La pauvreté , l'industrie , l'innocence , la modestie , la soumission , la justice , la foi publique , soutinrent leur courage & la fierté de leurs sentimens. La modération dans la prospérité & la magnanimité dans les malheurs devinrent les vertus favorites des Romains.

Ceux qui ont écrit sur leurs mœurs nous ont laissé beaucoup à désirer ; ils nous les dépeignent modérés , généreux , également capables de commander & d'obéir. Ils nous les proposent enfin comme les modèles de toutes les vertus publiques & particulières ; mais

ils ne nous instruisent pas assez sur la formation de ces mœurs, sur leurs sources, leurs progrès, & sur leur corruption; faute de ces connoissances, nous ne pouvons pas retirer tout le fruit & toute l'utilité que l'histoire nous offre.

Pour ne pas tomber dans les mêmes défauts que nous reprochons à ces Ecrivains, nous remarquerons que les premiers habitans de l'Italie étoient un mélange de plusieurs nations (1). Les plus anciens semblent avoir été des Celtes (2) ou des Gaulois. C'étoit une

(1) Il y a des preuves évidentes de ce mélange dans leur langue. Le Latin est un Grec corrompu; il s'y trouve aussi plusieurs mots orientaux, *cano*, *pateo*, *canna*, *calumnia*, & cent autres, parmi lesquels se trouve même le nom de *Rome*, ainsi appelée de la hauteur sur laquelle on commença à la bâtir. Ces mots sont venus des Lydiens & des Phrygiens établis dans la Toscane & aux environs de Rome. Le reste de la langue latine est tout Celtique, idiome qui régna long-tems après la fondation de Rome dans le voisinage de cette Ville, dans la Gaule à la rive droite du Po, & parmi les habitans des Apennins. Tels sont les mots, *mare*, *ignis*, *aqua*, *gladius*, *nanus*, *saxum*, *palus*, *lacus*, & une infinité d'autres, &c.

(2) Les Romains les nommoient *aborigenes*,

race d'hommes féroces , dont les mœurs sauvages ont donné lieu sans doute à l'origine des fables , au sujet des monstres qui habitoient les côtes de l'Italie. Quelques Tribus errantes de la Lydie & de la Phrygie ont introduit parmi eux la connoissance des arts utiles à la vie , & porté des semences de Religion , selon que nous pouvons le conjecturer par l'origine orientale des noms de leurs Dieux & des instrumens de leur culte ; mais il est certain que les Grecs peuplerent les parties méridionales de l'Italie , & les deux côtes de la mer. De toutes ces nations Grecques les peuples du Péloponnese semblent avoir le plus affectionné le climat de l'Italie (1). Hercule , Evandre , Phalanthe , & d'autres Héros , y conduisirent des Colonies de la jeunesse surnuméraire du Péloponnese ; l'Italie devint aussi le refuge des peuples chassés de leur domaine par les différentes invasions , & de ceux que l'indigence y attira pour améliorer leur sort.

Ces transmigrations se firent longtemps avant que le luxe eût pénétré

(2) ΘΟΥΚΥΔΙΔ. *Bib.* 4.

dans la Grece , & particulièrement dans le Péloponnese. Le luxe étoit une plante Asiatique qui ne prit d'abord racine que dans les villes voisines & florissantes par le commerce. Il ne gagna le Péloponnese que long-tems après ; les montagnes qui bordent l'Arcadie & la Laconie , les en garantirent pendant plusieurs siècles ; & c'est de là que sortirent les principales Colonies qui peuplerent les côtes Italiques. C'étoit une nation hardie , sobre (1) , remarquable par la force du corps , & par l'inflexibilité de l'esprit.

Ces Colonies du Péloponnese conserverent les mœurs de leur ancienne patrie ; elles se mêlerent avec les Celtes sauvages , & les Toscans superstitieux , sans adoucir leur férocité , caractère distinctif des premiers peuples de l'Italie. Elles tempérerent cependant cette férocité par les différens usages qu'elles y apportèrent , parmi lesquels on peut compter la coutume Spartiate de manger en public (2). Cet

(1) La plupart ne vivoient que de glands. Ils avoient , sans doute , un moyen de les préparer pour la nourriture , en leur ôtant leur brûlante âcreté.

(2) ΑΙΔΙΑΝ. Ποικίλ Ιστορ. Βιβ. Γ'. §. 20. Υαί

usage salutaire arrêtoit l'intempérance, maintenoit la décence & l'union, cimentoit les amitiés, animoit le cœur, & inspiroit l'amour de la patrie.

Dans les premiers tems de Rome, on ne se mettoit point à table que tous les conviés ne fussent arrivés, afin de pouvoir donner les places les plus honorables aux vieillards. Après le repas, au lieu de chanter des airs légers ou efféminés (1), ils célébroient les hauts faits de leurs ancêtres, & enflammoient les jeunes cœurs du desir impatient de les imiter. C'est ainsi que se forma une nation martiale & avide de gloire. De toutes les inventions humaines, il n'y en a point qui contribue plus à la tempérance que le repas public : en y en-

vu, de ce siècle même, en Flandres, jusques vers 1730, le peuple & l'état mityen, prendre très-souvent un repas frugal, dans les beaux jours d'été, le soir, hors de leur porte; ce qui formoit dans les rues un coup d'œil fort intéressant pour les étrangers; mais depuis la conduite indiscrete, pour ne rien dire de plus, de quelques jeunes Officiers de la garnison, les bons Bourgeois se sont retirés au sein de leurs foyers, & ne reçoivent plus, ou que fort difficilement, le Militaire chez eux.

(1) Cicero, *Tusc. quæst.* 1.

YI2 MÉMOIRES DE LA COUR

tendant fans cesse exalter les services rendus à la patrie, & la gloire des triomphateurs, le courage s'anime, s'élève & se fortifie. La République de Crete, & la Monarchie mixte de Sparte, les deux plus belliqueuses nations de la Grece, s'opposoient autant à l'intempérance de la jeunesse, qu'elles l'excitoient à l'amour des vertus. Les trophées de Miltiades, élevés après la défaite des Perses, troubloient le repos du jeune Thémistocles, & la vue de la statue d'Alexandre, faisoit répandre des larmes à un jeune & ambitieux Romain (1), qui admiroit bien plus la témérité de ce conquérant, qu'il n'aimoit le bonheur de ses Concitoyens.

Par ces institutions, la jeunesse Romaine s'accoutuma à la modération, à la modestie au-dedans, & aux fatigues au dehors. Elle apprit à vaincre les passions, & à ne céder qu'à la gloire. Les femmes à Rome tenoient une conduite régulière, elles étoient sobres, & s'abstenoient de vin (2) : elles ne recevoient point de visites, & n'alloient point aux spectacles sans le

(1) Jules César.

(2) ΑΙΜΙΑΝ, Περὶ τῆς Ἰουρ. Βίης, Β. Σ. λυγ.

consentement de leurs maris. Pendant l'espace d'environ 250 ans, on ne vit aucun divorce à Rome. Les femmes, par leurs vertus, s'attiroient beaucoup de respect. Les Officiers de Justice n'auroient pas osé mettre la main sur une Romaine, quoique nommée de comparoître au suprême Tribunal. Les Magistrats accompagnés des Licteurs & de la pompe des Faisceaux, leur cédoient le pas quand ils les rencontroient dans les places publiques (1); le mari même jouissoit de la même prérogative quand il se trouvoit en voiture avec sa femme (2). Leur parure étoit riche & magnifique; on ne leur refusoit rien à cet égard; la pourpre & l'or étoient prodigués; elles coloroient leurs cheveux avec une espece de cendres dont quelques Italiennes se servent encore aujourd'hui.

Les deux grandes sources des vertus romaines étoient la pauvreté primitive qui ne pouvoit donner d'asyle aux vices; & la conservation des mœurs péloponnésienues, qui toutes portoient au bien. On ne peut être ab-

(1) *Verrii Flacci fragm.*

(2) *Valerius Maximus, lib. 2.*

seulement vicieux sans avoir connoissance du vice ; & les premiers Romains ignoroient jusqu'au nom du luxe qui en est le germe. La mollesse , la volupté , la débauche , signes certains de la destruction inévitable des plus grands Empires leur étoient inconnues. La cruauté & la violence formoient leur caractère ; ces qualités , il est vrai , étoient barbares & dangereuses , mais elles étoient plus propres à se tourner en vertus que ces vices efféminés qui énervent le corps & font dégénérer l'ame. Ce caractère féroce fut adouci par le sage Numa , ou pour mieux parler , cette férocité fut assujettie par la discipline & la religion ; elle devint ensuite salutaire à l'État , parce qu'on la dirigea de façon à la faire tomber seulement sur les ennemis de la patrie.

Les coutumes du Péloponnèse prirent de si fortes racines dans l'Italie , qu'Aristote crut que celle des repas publics étoit nationale ; il dit même que cet usage ne venoit ni de Lacédémone , ni de l'Isle de Crete , d'où l'on croit que Lycurgue tira le plan de ses loix , mais de l'Énotrie (1). « C'est-

(1) Ancienne Italie.

» là , continue-t-il , que les plus an-
 » ciens Historiens assurent qu'Italus
 » régna ; qu'il donna son nom à ce
 » Promontoire de l'Europe situé entre
 » les Bayes Scylétiques & Lamiaques ;
 » & qu'il changea celui d'Enotriens en
 » Italiens. Des Pâtres , il forma des
 » laboureurs , promulgua des loix , &
 » institua les repas publics long - tems
 » avant Minos (1) ».

Quelle que fût l'origine de cette institution , il est certain qu'elle étoit suivie chez les Grecs & chez les anciens Italiens. On pourroit même citer beaucoup d'usages communs aux deux nations. Les hommes , quelque peu dévots qu'ils soient , portent toujours avec eux l'empreinte de la religion de leur patrie. Les Pélasges chassés d'Argos , bâtirent à Valérium un temple à la Déesse Junon , & ils conservèrent leurs anciennes cérémonies. D'autres Tribus donnerent à leurs nouvelles demeures les noms des montagnes & vallées de leur ancienne patrie. Les Eléens qui s'établirent en Italie sous la conduite d'Hercule , consacrerent le Mont Capitolin à Saturne (2). Enfin

(1) ΑΡΙΣΤΟΤΕΛ. Πολιτ. Η.

(2) Le Mont Saturnien étoit en Elide d'après

le peuple du Péloponnèse fonda dans les environs de Rome (1) plusieurs petites villes qui subsisterent pendant plus de 700 ans.

De tous les Grecs, les Péloponnésiens avoient le plus de vertus publiques ; & de ces derniers, la Tribu Dorique l'emportoit sur ses rivales, par la tempérance & par la valeur : leur idiome, leur musique, leur architecture, leur démarche même avoient quelque chose de mâle qui marquoit la vigueur & le génie de cette nation, dont les anciens Italiens descendoient. Ils retinrent autant du caractère Péloponnésien que le Latin ressemble à la Langue Dorique.

Avant que de parler d'une autre source des vertus romaines, nous observerons qu'en général il y a un caractère public & particulier ; une religion publique & particulière ; & qu'il y a de même deux sortes de sagesse & de philosophie (2). Dans un Etat bien

le territoire Pisane qu'arrosait l'Alphée. Il y a une autre Pise entre la Ligurie & l'Etrurie.

(1) ΔΙΟΝΥΣ. Ἀρχαιολ. Βιβ. α.

(2) Chez presque tous les peuples du monde aujourd'hui ; & sur-tout en France, on ne connoît que la Philosophie particulière :

séglé, un Citoyen peut ignorer les raisons de l'excellence des institutions, & observer aveuglément les loix, en vivant philosophiquement. Mais ce fut la philosophie publique (à qui l'on doit ce que nous avons de plus précieux dans la vie) qui contribua à former les mœurs des anciens Romains. C'est dans sa source qu'on a puisé le plan des Gouvernemens de Crète & de Lacédémone, d'où sont venus les Colonies qui peuplerent l'Italie. Vers ces tems où l'on commençoit à sentir le prix des loix & d'une sage constitution, fleurissoit une secte nombreuse de Philosophes.

Pithagore fixa (1) son école à Croton: les Citoyens les plus respectables y coururent en foule: plus de six cents personnes, tant de la Ville que des Etats voisins, vécurent sous lui dans le plus grand silence, cultivant leurs

les vertus publiques semblent y être ignorées.

(1) Sous Servius Tullius, pénultième Roi des Romains.

Pythagore vint en Italie dans la quarante-deuxième Olympiade. Les Consuls commencèrent dans la quarante-septième, vingt-cinq ans après. *Jamblique*.

esprits, & formant leurs mœurs selon les regles les plus séveres de la sobriété. La Philosophie Pythagoricienne n'étoit pas purement spéculative : elle joignoit la pratique à l'instruction ; réprimoit les mouvemens impétueux , & formoit ces douces habitudes qui font le bonheur de la vie. On la reçut bientôt dans toute l'Italie méridionale comme une révélation divine. La doctrine de Pythagore régnoit au tems que les Romains cherchoient à perfectionner leur politique. Nous en découvrons quelques vestiges dans leur religion , dans leurs loix , & nous en découvririons davantage , s'ils n'avoient pas eu la vanité de se dire les inventeurs de cette admirable discipline, & de cacher (1) qu'ils en étoient redevables à un étranger.

La dernière & principale source de leurs mœurs , de leur sagesse tant publique que particuliere , & par conséquent de leur grandeur , fut la nécessité , mere de l'industrie , des vertus , & de la discipline qui en maintient l'exercice. Les dangers cimentent l'union. Cette vérité confirmée par l'expérien-

(1) *M. T. Cicero , Tuscul. lib. 4.*

ce, n'a jamais été mieux constatée que dans l'enfance de Rome. Ce nouvel Etat fut assailli de tous côtés par les nations voisines, qui envioient sa prospérité, redoutoient son courage & sa puissance naissante. Albe, leur ville mere, en devint même jalouse; & rivale impitoyable, elle s'unit à ses ennemis pour la détruire. Les Volsques, les Eques, les Sabins, les Samnites, les Latins, les Etruriens firent alternativement tous leurs efforts pour l'abattre; & les Gaulois ne cessèrent de la menacer. Tant d'acharnement contre les Romains fit naître dans leurs cœurs cet amour de la patrie qu'aucun peuple n'a porté à un si haut point. La valeur, la fermeté redoubloient à la vue des périls qui, loin de les décourager, les animoient au contraire & les préparoient sans cesse à de nouvelles attaques.

La nécessité produisit encore la discipline militaire, & ce bel ordre dans leurs armées, qui furent l'admiration & la terreur du monde. Un ennemi puissant qui cherche à vous surprendre, vous fait assurer votre camp; & lorsque vous entrez dans les Etats, vous marchez avec autant d'ordre que

de précautions. Cette discipline acquise par tant de batailles, leur donna enfin la supériorité sur tous ceux qui osoient se montrer devant eux.

Ce fut cette même nécessité qui leur fit respecter l'ordre qu'ils regardoient comme la première cause (1) de la victoire. Il lui sacrifioient tout, amis, proches, enfans : plusieurs ont perdu la vie même pour avoir vaincu contre les ordres. Un ennemi doit tout craindre, quand il trouve de tels hommes en rête ; sa défaite est presque certaine. Ce fut encore la nécessité qui les porta à garder inviolablement leurs traités & à agir de la meilleure foi avec leurs alliés pour qui ils avoient une affection cordiale. Les Romains toujours pressés par quelques ennemis, avoient besoin de secours puissans, de correspondances promptes & sûres, de provisions, de chevaux, de recrues, & sur-tout de la valeur & de la fidélité de ces alliés dans un jour décisif de bataille : ils ne pouvoient donc s'en assurer qu'en les traitant bien, en les faisant jouir de leur liberté, de leurs privilèges en

(1) *T. Livii hist. lib. 8.*

D'AUGUSTE. *LIV. II.* 121
tems de paix , & en les soutenant en
tems de guerre.

On seroit moins étonné de voir attribuer tant de choses à la nécessité, si l'on réfléchissoit sérieusement sur soi-même & sur sa conduite particulière : avec un peu de bonne foi nous verrions que ce n'est souvent qu'à elle que nous devons le peu de sagesse, de modération, & de vertu qui nous rendent recommandables à la société. Il est certain , à l'égard d'une nation , qu'elle doit être forcée à la pratique des vertus publiques , quelquefois par les dangers du dehors , comme les Vénitiens ; & quelquefois par l'oppression & les calamités intérieures , comme les Hollandois. Il faut éprouver soi-même l'adversité ; l'exemple des autres touche faiblement. La littérature , l'urbanité , les arts , le goût , n'inspirent jamais à un peuple l'idée de secouer le joug , encore moins le courage de la réaliser par une constance à toute épreuve , & absolument nécessaire pour effectuer ce haut dessein. La Providence semble avoir fait naître successivement à Rome toutes les nécessités requises pour la rendre la Capitale du plus vaste Empire qui fût au monde.

Tome I.

F.

Ses vertus augmentèrent à proportion de ses nécessités ; mais quand elle n'eut plus rien à craindre du dehors, ses vertus s'évanouirent. Semblable à un athlète qui , ayant vaincu tous ses adversaires , vit dans un honteux repos ; elle devint pesante , -massive , & engendra ces humeurs qui hâterent sa dissolution & sa ruine.

Ce furent-là les sources principales des vertus romaines , & les chaînes des événemens qui perfectionnerent leur constitution civile , militaire & religieuse. Le but principal de cette constitution étoit d'inspirer l'amour de la gloire. Le caractère distinctif de Rome consistoit à être propre à conquérir un vaste domaine , & , ce qui est plus difficile encore , à le conserver dans toute sa splendeur (1).

(1) Il est dit quelque part , que le despotisme seroit le meilleur gouvernement , si l'on pouvoit être assuré d'avoir toujours de bons Rois ; il est vrai que , dans ce cas , il y auroit moins d'abus : mais cette supposition est absurde & démentie par l'histoire de tous les tems. Il faut bien peu connoître les hommes pour l'avoir faite. La raison & l'expérience démontrent que le despotisme ne peut jamais élever le génie , & rendre un peuple puissant.

Il faut distinguer une constitution propre à entretenir la tranquillité intérieure d'un Etat ; d'avec celle qui est formée pour conquérir. Ce sont deux buts différens qui requierent différens moyens (1). Une nation contente des limites anciennes de son territoire, n'a pas besoin pour jouir de la tranquillité qu'elle desire, d'une forme de Gouvernement propre à étendre son domaine. L'état primitif des affaires de Rome conduisit ce peuple à une forme (2) particulièrement calculée pour la conquête.

Les Rois ou les hommes revêtus de la puissance suprême pour toute la vie, ne peuvent remplir leurs charges avec la même vigueur qu'un autre dont la réputation dépend de bien s'en acquitter pendant un tems seulement. Il n'est

(1) *Peuple malheureux ! s'écrie un Auteur célèbre, dont le Roi est un conquérant ! . . .* Le grand Gustave, à qui ses Courtisans donnoient ce titre, leur répondit avec une sincérité vraiment héroïque, « que lui & ses » pareils étoient les fléaux de la terre, dont » la Divinité se servoit quelquefois pour punir les crimes des hommes ». . . .

(2) Le Consulat, dont toute l'énergie consistoit dans l'émulation, & à se faire un nom immortel.

pas même possible à l'homme d'agir pendant le cours de la vie avec ce courage & cette activité qui animent une succession prompte d'hommes placés à la tête des affaires dans la maturité, dans la force (1) de l'âge, & qu'une noble émulation excite à s'entre-surpasser. Il y a peu de Consulats qui ne soient remarquables par quelques grandes actions; & si le contraire est arrivé, l'Historien en parle comme d'une chose extraordinaire. Combien d'années oisives & léthargiques s'écoulent dans les Monarchies ! En bonne politique on est à présent convenu que la guerre est de tems en tems nécessaire à un Etat pour lui faire connoître sa force, sa foiblesse, ses ressources; pour maintenir le courage, source des plus grandes vertus qui languissent & se perdent dans un pernicieux repos. J'appelle ici vertus, la tempérance nationale, la magnanimité, la justice, la discipline qu'on n'acquiert jamais

(1) Le Chevalier Temple dit qu'il a vu plusieurs projets importans échouer, parce que le Ministre étoit sujet aux vapeurs, & que plusieurs occasions favorable de vaincre l'ennemi se sont échappées, parce que le Général étoit souvent tourmenté de la goutte.

dans la prospérité & dans l'abondance. De toutes les passions humaines, il n'y en a point qui produise de plus grands effets que l'émulation ; & jamais celle-ci n'eut un plus vaste champ qu'à Rome au tems des Consuls. Les Collegues se faisoient un point capital de s'égaliser. Ce puissant aiguillon les suivoit à la guerre, & les rendoit impatiens de se signaler par quelques faits éclatans, dignes de l'admiration de leurs Concitoyens. Plusieurs batailles, qu'un Général seul n'auroit osé risquer, se donnerent avant l'arrivée du Collegue, pour avoir l'honneur entier de la victoire & du triomphe. D'autres se donnerent aussi, afin de finir la campagne avant l'expiration du commandement, pour que les successeurs ne pussent recueillir le fruit des fatigues & des périls essuyés.

Ces Consuls entroient toujours de très-bonne-heure en Campagne ; ils comptoient sur la guerre, & la desiroient vivement comme l'unique voie du triomphe & de l'immortalité. On ne peut exprimer l'ardeur avec laquelle ils alloient à l'ennemi. Les obstacles jusqu'alors crus invincibles, disparoissoient devant eux. Accompagnés de

l'élite des jeunes Patriciens, des Tribuns & des Centurions expérimentés; soutenus d'une armée nombreuse, soumise & par conséquent redoutable, ils approchoient des frontières ennemies : malheur à la nation contre laquelle ils tiroient l'épée ! Ils lui envoient d'abord un Hérault qui annonçoit l'arrivée des légions, exaltoit la justice & la clémence des Romains, & propofoit des conditions de paix. Si on les acceptoit, le Consul en faisoit part au Sénat, & demandoit des ordres pour marcher contre une autre nation ; si au contraire les propositions étoient rejetées, il s'avançoit alors dans le pays ennemi avec autant de promptitude que de circonspection, faisant reconnoître les bois, les rivières, les hauteurs, & fortifiant son camp tous les soirs. L'armée accoutumée à cette discipline & à la frugalité ne desiroit qu'une bataille décisive ; mais si l'ennemi l'évitoit, on pénétroit dans ses meilleures Provinces qu'on mettoit à contribution ; on s'emparoit des villes que l'on prenoit d'affaut (1), ou que l'on recevoit

(1) A l'aide du Belier & de la Tortue.

à capitulation. Les articles étoient religieusement observés, & loin de faire aucune violence aux habitans, on étendoit au contraire leurs privilèges & on amélioꝛoit leur sort.

Le second caractère de Rome conquérante, étoit la liberté de la constitution civile. Le courage & l'habileté d'un Général peuvent bien quelquefois faire opérer des merveilles, même à une armée médiocre; mais s'il n'est pas ordinairement secondé par l'ardeur & par la bravoure de ses troupes, il succombera à la fin. Cette valeur ne vient que de la liberté publique & de la tempérance particulière. Des réglemens trop rigoureux arrêtent l'effor du génie; il faut que, dans un bon gouvernement, il y ait matière à contestation, pour former les esprits, & les rendre propres aux affaires. Où tout est commandement absolu d'un côté, & soumission aveugle de l'autre, toutes les vertus disparaissent; il n'y a plus de vivacité, de générosité, de constance, d'éloquence, d'adresse, & d'autres qualités nécessaires pour servir la patrie. Sans lâcher la bride aux passions, on peut leur donner du jeu; l'expérience nous

instruira des mesures qu'il faut prendre pour les bien gouverner.

Les divisions intestines n'empêchoient point les Romains de poursuivre leurs conquêtes : ces contestations aiguïsoient au contraire les esprits, & avoient le courage aussi long-tems qu'elles n'étoient suivies que d'une manière régulière & pour ainsi dire égale. Elles montroient encore au peuple qu'il étoit libre, & au Patricien, qu'il devoit se rendre recommandable par les plus grandes vertus, ou demeurer à jamais méprisé. Une longue suite d'aïeux illustres, ne pouvoit, aux yeux des Romains, excuser l'orgueil & l'insolence d'une Noblesse efféminée. Le Tribun jaloux, éloquent & hardi instruisoit sans cesse les peuples de leur droit, & les excitoit au mépris du Noble arrogant, lâche, voluptueux, & sans mérite.

Ce peuple, dans les plus violentes agitations, reconnut toujours le pouvoir des loix & de l'autorité publique. Les premières divisions des ordres montrèrent l'innocence des mœurs & du caractère primitif de cette nation. Quand le peuple se crut blessé, il ne prit pour prétexte de sa

retraite sur le Mont-Sacré, ni la religion, ni le bien public : il ne s'arma point, & ne nomma point de chef pour le conduire contre le Sénat, le forcer d'accorder ses demandes, & le dépouiller de son autorité : il se contenta de se plaindre ouvertement des richesses (1) exorbitantes, des prérogatives arbitraires des Patriciens, & refusa obstinément de porter plus longtemps le poids de l'Etat, sans de meilleures conditions (2). Il ignoroit alors la parricideuse politique de P. Clodius, de J. César, & n'imaginoit pas qu'on pût couvrir une action contraire aux loix par une observance apparente des loix-mêmes.

Ce n'est donc pas, comme nous venons de le dire, une police sévère ni la multiplicité des loix qui rendent un Etat propre à la conquête & à sa conservation. Il y avoit plusieurs Etats semblables en Italie & dans la Grece, qui ont été absorbés par le génie su-

(1) On ne peut trop le répéter, la disproportion excessive des biens dans un Etat, ainsi que leur trop d'égalité, tendent à sa ruine. On peut facilement remédier à ce mal. Ce projet est dans l'humanité.

(2) *Tit. Liv. hist. lib. 2.*

130 MÉMOIRES DE LA COUR
 périeur de la belliqueuse Rome. Le
 Gouvernement des Locriens fut re-
 gardé par deux Juges (1) célèbres
 comme le plus régulier du monde : la
 Crete , Sparte & l'Aréopage leur four-
 nirent des loix que Zaleucus compila
 avec le plus grand soin : cependant ils
 ne firent pas de conquêtes tandis que
 Rome subjugua ses voisins, & réduisit
 enfin les Locriens à reconnoître sa
 puissance. Sparte même, quoique for-
 mée pour la guerre, ne put étendre
 sa domination, & conserver en même
 tems l'austérité de sa police intérieure.
 Tant que ses Citoyens purent revenir
 passer l'hiver à Lacédémone, elle se
 signala glorieusement dans la défense
 de la Grece. Mais aussi-tôt que les
 Spartiates se virent dans un climat
 étranger, ils perdirent bientôt leurs
 loix, leur liberté & leurs vertus.
 Semblables à une plante transportée
 loin de son terroir natal; ils dégéné-
 rerent de façon que lorsque T. Fla-
 minius alla secourir la Grece, il les
 trouva dans l'esclavage, & gémissant
 sous la plus cruelle tyrannie (2).

(1) ΠΛΑΤΩ. Νόμ. Α. ΣΤΡΑΒΩΝ. Βίβ. 5.

(2) ΠΟΛΥΒΙΟΥ. Ιστορ. Βίβ.

Réfléchissons encore un moment sur l'origine & les progrès du Peuple Romain. Nous verrons que ce ne fut qu'après bien des dangers & des revers que Rome parvint à ce haut point de grandeur où elle s'est insensiblement élevée par son courage & par ses vertus ; qu'elle donna des loix aux nations , & qu'elle devint la maîtresse du monde. Elle s'affermnit plus par le sang des Horaces , des Decius , des Curtius , que par celui de Remus & de Titus Tatius. La liberté romaine fut rachetée par le sang des Brutus & de tous ceux qui périrent à la guerre de Porfenna. Combien de millions de braves Guerriers moururent les armes à la main , pour l'agrandissement & la gloire de leur Empire ! Rome même fut saccagée par les Gaulois ; Pyrrhus & Porfenna mirent l'Armée Romaine en déroute ; les Samnites lui firent ignominieusement subir le joug ; Annibal tailla plusieurs fois en pièces les légions , tua des Consuls , pillâ des villes , & traversa l'Italie depuis les Alpes septentrionales , jusqu'au Cap le plus méridional de l'Abruzze.

Voilà ce qui distingua cette célèbre République de tous les Etats qui ont

précédé l'établissement consulaire. Les Romains ne furent pas seulement un peuple guerrier pendant quelques générations ; ce ne fut pas seulement le succès de quelques entreprises qui établit leur puissance : ce fut au contraire une nation entière de soldats, un Etat conquérant qui soutint les guerres les plus cruelles contre toutes les Puissances pendant plus de quatre siècles, & qui, par des vertus publiques & particulières, subjuga les nations les plus belliqueuses du monde alors connu.

Trois batailles, deux contre les Assyriens, & une contre les Lydiens, jetterent les fondemens de l'Empire des Perses. Trois autres, au Granique, à Issus, à Arbèles, transférèrent ce même Empire à Alexandre & aux Grecs. Un pareil nombre de combats rendit Gengis-Kan maître de l'Asie ; son petit-fils Cubli-Kan soumit le Mangi (1), par le gain de deux batailles. Les Sarrafins conquièrent l'Egypte & l'Afrique sans grande effusion de sang, (si l'on en excepte celui répandu aux croisades) & les Turcs s'emparèrent de l'Empire d'Orient avec beaucoup

(1) Chine Méridionale.

de facilité. Mais le moindre terrain des environs de Rome ne fut gagné qu'à la pointe de l'épée. Il n'y eut point de Province (1) conquise qui ne fût achetée du plus pur sang des Romains. Ils livrerent plus de combats pour l'Espagne seule que les plus grands conquérans n'en ont donnés pour toute l'étendue de leur domination. Comme ces guerres continuelles étoient la source de la Grandeur Romaine, elles conserverent la supériorité de ce peuple sur ses rivaux. Le caractère martial ne consiste point dans un courage bouillant, ou dans une fougue impétueuse, mais bien dans une habitude constante & ferme, de supporter les fatigues, de braver les dangers; dans une intrépidité qui ne se démente jamais, & dans l'honneur qu'on doit préférer à tout, même à la vie.

Cette habitude, acquise par l'expérience & par l'exercice continuel des armes, fit donner à leur armée le nom d'*Exercitus*, & donna lieu à cette façon de parler *Domi & Militiæ* (à la Ville & au Camp) pour marquer qu'u-

(2) Il faut excepter les legs d'Attalus & de Nicomede, au Peuple Romain.

ne grande partie de la vie d'un Romain se passoit à la guerre. Si ce peuple ambitieux eût facilement soumis ses voisins, & qu'il se fût de même rendu maître de l'Italie, il est à présumer que, content de cette brillante conquête, il se seroit livré à une vie molle & efféminée, comme firent les Sybarites & les Tarentins. Ce fut la guerre continuelle qui rendit les Légions Romaines si redoutables. Les dangers, qui menaçoient cette République naissante, furent les sources de sa gloire. C'est le défaut de nécessités qui assoupit le génie d'un peuple, & qui laisse rouiller ses armes : faute d'un voisin inquiet (1), ambitieux, & d'un rival redoutable, les plus grands Empires sont tombés en décadence (2); ce n'est que par-là, si l'on peut ainsi parler, qu'on peut dater la jeunesse, la virilité & la vieillesse d'un Etat.

Depuis la fondation de Rome jus-

(1) *L. Gracian. El. Pol. Fernando.*

(2) Robert Bruce, Roi d'Ecosse (au quatorzième siècle), célèbre par son adversité & par son courage, donna, en mourant, cet avis à son peuple : *De ne conclure que des trêves, & jamais de longues paix avec ses voisins.*

qu'au siècle d'Auguste, le Temple de Janus ne se ferma que deux fois. D'abord sous Numa, ensuite entre la première & la seconde guerre Punique sous les Consulats de C. Atinius Bulbus & T. Manlius Torquatus, le vainqueur de la Sardaigne (1).

La guerre épuise & corrompt les Etats (2) qui la font avec des mercénaires, soit nationaux, soit étrangers; mais elle n'étoit qu'un exercice salutaire pour les Romains, qui, par leur constitution, étoient tous soldats (3).

(1) L'an de Rome 518.

(2) Dans le tems que les Vénitiens & les Génois faisoient la guerre par eux-mêmes, que la Noblesse servoit & commandoit leurs flottes, leurs Républiques étoient florissantes. Mais à présent qu'ils mènent une vie molle & efféminée, & qu'ils chargent des mercénaires de les défendre, ils sont devenus les peuples les plus dégénérés & les plus vicieux de l'Europe. *Machiavel, hist. Florent. lib. 1.*

Quels exploits ne firent pas les Hollandois, lorsque, resserrés dans leurs pays, ils résistoient contre la Puissance Espagnole! Comparez ces exploits avec ce que firent leurs troupes soudoyées à Fontenoy, à Lawfeld, à Hulst, à Berg-op-zoom. . . &c.

(3) Les grades supérieurs, particulièrement les Gouvernemens de Province;

Ils n'entrenoient pas toujours des armées sur pied ; leurs Officiers ne recevoient de paie qu'en tems de guerre. Le corps volontaire de la milice étoit formé de la jeunesse Romaine , qui s'assembloit autour du Consul , lorsqu'il plaçoit son Tribunal dans le *Forum* (1). C'est - là que du registre des Censeurs on appelloit les Citoyens propres à la guerre , pour leur faire donner leur nom , & prêter le serment au Général. Par ce moyen , tout le monde servoit , & le Vétéran rendu à *ses foyers* , jugeoit de la conduite de son Général & du courage des soldats.

Sous ce gouvernement , Rome devint la gloire de la terre , & le centre des Nations. Ce peuple conquérant & généreux n'étoit point sanguinaire , lorsqu'il étoit vainqueur : si l'humanité n'avoit point été une de leurs principales vertus , leur domination ne se feroit pas soutenue si long-tems : mais joignant une fermeté inébranlable , contre un ennemi armé , à une clémence

étoient conférés par le Sénat , & quelquefois par la pluralité des voix du peuple. Les emplois subalternes étoient à la disposition du Général.

(1) Le marché , la place publique ;

généreuse pour les vaincus ; & n'exigeant d'autres conditions , après la victoire , que celles qu'il avoit proposées auparavant ; en dédaignant également d'en accepter d'autres dans l'adversité, que lorsqu'il avoit encore les armes à la main , ce peuple devint à la fois l'admiration & la terreur du monde. Dans l'espace de 245 ans depuis l'établissement du Consulat , les Romains subjuguèrent tous les Etats de l'Italie , depuis les Alpes Gauloises jusqu'à la mer de Sicile , en les rendant alliés ou sujets. Ce fut-là où les Consuls & les Légions apprirent l'art de la guerre (1).

Les peuples de la Sicile les invitèrent les premiers à passer la mer pour les secourir contre l'oppression des Carthaginois. Après 52 ans de guerre , Cl. Marcellus réduisit enfin cette Isle en Province Romaine par la prise de Syracuse , malgré les menaces d'Annibal , & les machines d'Archimede. M. Atilius Regulus , que le mépris de la vie a rendu immortel , mena le premier l'Armée Romaine en Afrique. Scipion l'ancien humilia & abaissa l'or-

(1) On célébra vingt-quatre triomphes dans la seule guerre des Samnites.

gueil de sa Capitale par la dernière défaite d'Annibal ; & son petit-fils adoptif , en démolissant Carthage , rendit son domaine tributaire de Rome , environ deux cents ans après la première expédition. Deux autres siècles s'écoulerent depuis l'invasion des deux Scipions (1) en Espagne , jusqu'à la réduction totale de ce vaste pays sous César Auguste. La Phalange Macédonienne fut rompue & battue par le Consul Paul Emile ; L. Mummius défait la Ligue Achéenne , le dernier effort des Grecs pour conserver leur liberté. Fulvius Nobilior abattit la férocité Etolienne. Lucius Scipio , frère du grand Scipion , enleva à Antiochus toute l'Asie en deçà du Mont Taurus ; le Sénat donna ces conquêtes aux Rois de Pergame ses alliés & ses amis. Après qu'Aristonicus fut fait prisonnier par M. Perpenna , la possession de ces provinces retourna aux Romains par les legs d'Attalus. L'Île de Chypre tomba en leur puissance par la mort de Ptolomée , qui se tua , craignant l'arrivée de l'inflexible Caton. La Gaule Transalpine fut envahie par Domitius Eno-

(1) Ils étoient freres.

barbus & par Fabius Maximus , qui , contre l'usage des Romains , éleverent , pour monument de leur victoire , des colonnes sur les champs de bataille. Mais la réduction entière des Gaules fut , soixante-dix ans après , entreprise & exécutée par Jules César (1) , ennemi juré de la liberté.

Voilà le cours des progrès d'une ville qui , peuplée d'environ 3000 (2) hommes , devint , en 460 ans , depuis l'établissement du Consulat , pour ainsi dire , la Capitale du monde. Tout l'Occident lui étoit soumis , & la Mer Atlantique bornoit son empire ; mais la valeur & la conduite du grand Pompée étendit encore considérablement ses limites vers l'Orient , en rendant l'Asie mineure , qui le bornoit de ce côté-là , le centre de sa domination. Ce grand homme , quoique jeune (3) encore , leva un corps de troupes parmi les cliens de sa maison , & prit le parti du Sénat dans les guerres civiles de Sylla & de Marius. Il débuta , dans sa carrière , par combattre pour la

(1) *C. Velleii Paterculi. lib. II.*

(2) *ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ Αὔγου. ΚΑΙΣΑΡΕΣ.*

(3) A vingt-trois ans.

gloire de sa Patrie opprimée. Il passa en Afrique & la soumit en peu de tems. Après cette expédition, il rentra dans Rome sur un char de triomphe, honneur qui, avant lui, n'avoit jamais été accordé à aucun Chevalier Romain. On l'envoya ensuite en Espagne contre le redoutable Sertorius; & il réduisit plus de 800 villes entre les Pyrennées & les extrémités du Portugal. Dans le compte qu'il rendit au Sénat de son expédition, il supprima, par grandeur d'âme, ce qu'il fit d'éclatant contre ce célèbre Capitaine (*Sertorius*), & triompha une seconde fois, n'étant encore que Chevalier Romain. Mais ces hauts faits, qui suffisoient pour illustrer à jamais la vie d'un homme, ne sont, pour ainsi dire, que ses essais, si on les compare à ses campagnes en Orient : il faudroit des volumes pour décrire seulement les victoires qu'il y a remportées. On ne sauroit trop regretter la perte des mémoires de son Secrétaire (1). Mais nous pouvons nous former quelque idée de ses conquêtes par l'inscription (2) du Temple de Minerve, qu'il voua à son départ de Rome.

(1) Le savant Théophraste de Mytilène.

(2) *La voici.* Pompée le Grand ayant ter-

L'espace immense de pays dont il s'empara, étoit alors rempli de grandes (1) villes, & habité par des nations nombreuses & opulentes. Ces régions furent depuis dévastées par les Sarrafins, les Tartares, & par les Turcs. Pompée, après avoir vaincu le fier Mithridates dans un combat nocturne, qui se donna en Arménie, reçut l'hommage de Tigranes, Roi de cette contrée. Il traversa la Médie, l'Albanie & l'Ibérie jusqu'à la Mer Caspienne, en subjuguant toutes ces nations. Tirant ensuite vers le midi, il mena son armée victorieuse au travers de la Mésopotamie, de la Syrie ; & descendant par le Mont Liban, il arriva à Damas, où les Arabes vinrent se soumettre à lui ; il alla aux portes de Jérusalem, qui lui furent fermées par la mésintelligence qui régnoit parmi les Juifs. La Ville

miné une guerre de trente ans, défait, tué ou reçu à discrétion 2083000 hommes (*les nombres sont différens dans Pline ; on lit 2183000*) ; ayant coulé à fond, brûlé ou pris 846 vaisseaux ; reçu à capitulation 1538 villes, forts, &c. & conquis tout le pays entre la Mer Rouge & la Mer Noire, a accompli son vœu à Minerve (*Déesse de la sagesse & de la guerre*).

(1) Voyez l'ancienne Géographie.

Sainte fut bientôt emportée ; mais Pompée l'épargna : il se fit ouvrir le Temple , pénétra jusqu'au fond du Sanctuaire , & emmena Aristobule , le plus jeune des freres qui se disputoient le Trône de la Judée. Ce jeune Prince , motif de la résistance des Juifs , fut conduit à Rome , & suivit le char (1) triomphal du vainqueur.

De toutes ces actions illustres , celle qui fait le plus d'honneur à Pompée , est qu'à son retour avec ses légions en Italie , où les troubles lui fournissoient un prétexte plausible pour rester armé , il congédia ses troupes , & rentra dans Rome en simple particulier. On s'attendoit à le voir profiter des circonstances pour se rendre maître de la

(1) *On y voyoit cette inscription : Le 28 Septembre , sous les Consulats de M. Mésala & de M. Piso , Pompée ayant exterminé tous les Pirates qui infestoient les côtes de la Méditerranée , & assuré l'empire de la mer aux Romains , triompha de l'Asie , du Pont , de l'Arménie , de la Paphlagonie , de la Cappadoce , de la Cilicie , de la Syrie , de la Scythie , de la Judée , de l'Albanie , de l'Ibérie , de la Bactarrie , de l'Isle de Crete , de Mithridates & de Tigranes , deux des plus puissans Rois de l'Orient.*

République ; ce qu'il auroit pu faire très-facilement ; mais il préféra le bonheur de ses compatriotes , & voulut respecter la liberté & les loix.

Quelle gloire pour ce héros d'avoir , dans une occasion si critique , résisté aux charmes flatteurs de la puissance souveraine ! Quel plus grand amour de la patrie ! Quel modele de vertus civiles & militaires ! Son nom fera à jamais respecté par les vrais amateurs du bien public ; tandis que ceux des tyrans & des usurpateurs , qui ont foulé aux pieds les droits sacrés de l'humanité , seront dans tous les tems en exécration aux ames honnêtes.

Nous avons , je crois , assez clairement tracé le plan de la constitution du Gouvernement Romain , & développé les causes de ses conquêtes ; il nous reste à examiner comment elles ont pu se conserver. C'est une maxime fondée sur l'expérience , qu'il est plus facile de les faire que de les maintenir.

Le gain d'une bataille décisive peut seul faire conquérir un Royaume ; mais sa conservation ne peut s'effectuer que par trois moyens. En extirpant la nation subjuguée , comme firent les Espagnols en Amérique ; en tenant

dans le pays des forces supérieures aux habitans , comme firent les Sarrafins en Espagne , & les Saxons en Angleterre ; ou enfin en gagnant les cœurs des vaincus , comme firent les Romains. Sans l'un de ces moyens , il est presque impossible de conserver une conquête. L'histoire nous fournit des exemples de Royaumes aussi facilement envahis que perdus , faute de semblables précautions. Avec quelle rapidité Charles VIII , Roi de France , ne se rendit-il pas maître du Royaume (1) de Naples , & d'une grande partie de l'Italie ? Avec quelle facilité n'en fut-il pas chassé ? Quels furent les progrès rapides de Charles XII , Roi de Suede ! La perte seule de la bataille de Pultowa (2) terrassa ce Conquérant. Les Romains , au contraire , ne perdirent aucune province conquise ; & si cela est arrivé , soit par les incursions des Parthes dans la Syrie , ou par celles de Mithridates dans l'Asie & dans la Grece , on les regagnoit à la première campagne.

Pendant les deux premiers siècles de

(1) Brindes seule résista.

(2) En Ukraine.

la République, les Romains, outre leurs autres vertus, étoient inviolablement justes. Le crime particulier étoit un prodige, & le crime public étoit aussi inconnu à Rome que l'adultère à Sparte. L'institution du College de leurs Héraults fait honneur à l'humanité. C'étoit un Conseil d'hommes respectables qui examinoient à la rigueur les motifs d'une guerre, & déterminoient, si l'on pouvoit l'entreprendre avec justice, avant qu'elle fût décidée par le Sénat ou par le peuple. Ce Conseil prescrivoit les termes auxquels on pouvoit la déclarer justement, & envoyoit à l'Etat agresseur un de ses membres revêtu de toute la pompe Romaine, pour demander solennellement réparation des injures, & pour lui déclarer la guerre en cas de refus. La justice est de toutes les vertus celle qui soumet le plus facilement le cœur des hommes. Nous ne pouvons nous empêcher d'honorer secrètement celui qui nous condamne lorsque nous sommes réellement coupables. Où cette vertu préside, presque toutes les autres s'y trouvent. Parmi celles que firent naître les périls de Rome naissante, nous avons déjà parlé de la

bonne foi dans ses traités , & de l'affection cordiale qu'elle portoit envers ses alliés ; quelques - uns d'entr'eux furent incorporés dans Rome , & furent bientôt naturalisés. On donna aux autres (1) des immunités & des privilèges. Les Romains n'étoient pas moins jaloux de leur gloire & de leurs intérêts que de ceux des Nations & des Rois amis. C'est pourquoi ils détruisoient (2) , & réduisoient en servitude les peuples qui s'obstinoient à les combattre ; mais ils remplissoient leurs conventions avec leurs alliés , & les protégeoient de toutes leurs forces ; en sorte qu'ils faisoient régner les Princes qu'ils favorisoient & détrônoient les autres.

Voilà comme les Romains (3) par les liens sacrés de l'amour , s'attachoient la plupart des Nations vaincues. Leur humanité & leur sagesse produisirent encore deux excellens moyens pour assurer leurs conquêtes. Ce fut d'abord de traiter avec amitié les Etats libres , dont les constitutions avoient le plus de ressemblance avec la leur. Ils respectoient la liberté par-

(1) Rhodiens , Athéniens.

(2) ΜΑΚΚΑΒΑΙΩΝ Α. Κεφ. 5, §. 11, 12, 13.

(3) Tacit. *Vita Agricol.*

tout où ils la trouvoient , & ne manquoient jamais de la rétablir où elle avoit été abolie. Ils entreprirent même plusieurs expéditions , dans le dessein seul de délivrer des peuples opprimés par la tyrannie. Ces peuples qui devoient leur liberté & leur bonheur aux Romains , leur restoient par reconnoissance inviolablement attachés. Il n'y a point d'exemple qu'ils aient jamais envahi un Etat libre , à moins qu'ils n'en eussent reçu les plus grandes injures , ou éprouvé les plus noires perfidies. Carthage & la ligue Achéenne ; rivales de Rome , vouloient abattre sa puissance. Carthage fut détruite , la ligue fut rompue , & Corinthe rasée. Mais la liberté fut bientôt rétablie dans les Etats indépendans dont fut composée cette ligue , qui , dans le fond , n'étoit l'ouvrage que d'un seul homme (1) ambitieux , téméraire & entêté. On ne s'apercevra de l'importance de cette observation qu'en se rappelant que toute la Grece , à l'exception de la Macédoine , toute la Côte de l'Asie mineure , avec les Isles voisines & la plus grande partie de la

(1) *Diaus*,

Propontide & du Pont-Euxin , étoient alors remplies de Républiques & d'Etats libres. Les Rois de Macédoine , d'Egypte , de Syrie , du Pont , & les Successeurs d'Alexandre , en avoient subjugué plusieurs. Quelques-uns de ces Etats étoient même opprimés par leurs propres Citoyens, Rome se faisoit une gloire de les secourir & d'exterminer leurs tyrans. Voilà les moyens que les Romains employoient pour gagner les cœurs , & pour s'attacher les nations.

Ils étoient encore , pour le même effet , dans l'usage de mener dans les terres conquises des Colonies , qui , pour ainsi dire , formoient au sein de ces Provinces , des forteresses inexpugnables ; elles y portoient le langage , les mœurs & les Loix Romaines dont la connoissance & l'amour s'éendoient jusqu'aux extrémités de l'Empire. Ces Colonies n'étoient pas composées de criminels ou du rebut de la vile populace , mais des plus pauvres Citoyens dont la probité étoit reconnue. Au commencement ces Colonies se formoient de Légions entières de Vétéranes auxquels , à la paix , on donnoit pour récompense les ter-

reins les plus fertiles des provinces conquises. Les légions fortoient de Rome avec leurs Tribuns, leurs Centurions, leurs Officiers, & alloient à leur destination où elles passoient le reste de la vie dans l'aisance; formant chacune une petite République & s'entretenant des travaux de leur jeunesse & de leurs victoires (1). Cette heureuse méthode d'étendre leur puissance & de la conserver, fut la pratique constante des Romains. Elle étoit aussi ancienne que leur fondation. Le nombre & la grandeur de ces Colonies ont toujours été regardés comme les plus beaux monumens de la gloire des plus célèbres Capitaines. En effet, quelle gloire plus grande que de former de nouveaux Etats; de rendre la liberté à d'autres, & de civiliser des peuples sauvages!

Si quelqu'un, peu instruit, demandoit comment ces foibles établissemens pouvoient se conserver dans des pays ennemis, à des distances immenses de Rome; & comment ils se garantissoient des suites funestes des complots secrets, comme il arriva,

(1) *Tacit. annal. lib. 14.*

150 MÉMOIRES DE LA COUR
en Angleterre , à une Colonie Ro-
maine, qui fut détruite par la célèbre
Boadicée, lorsque Suetonius Paulinus
étoit occupé à réduire l'Isle de Man ?
On répond qu'il y avoit peu de na-
tions (1) aussi féroces que les anciens
Bretons , qui d'ailleurs ne furent ja-
mais entièrement soumis aux Romains.
Il n'y a pas le moindre vestige de leurs
armes au-delà du Mont-Grampien à
l'embouchure de la riviere de Dée (2)
qui arrose l'Ecosse , & s'étend jus-
qu'au lac de Lomond , dans la partie
occidentale de ce pays ; en sorte que
la moitié de l'Ecosse vers le nord ne
vit jamais de Romains armés , à l'ex-
ception de quelques descentes de leur
flotte, lorsque sous Agricola elle fit le
tour des Isles Britanniques.

(1) *Tacit. vita Agricol.*

Mezerai, Abrégé Chron. pag. 397.

(2) Elle passe près d'Aberdeen à Pulmore,
où l'Auteur écrivit cet ouvrage.

Quant au massacre de la Colonie Romaine
dans la Grande - Bretagne , M. Blackwell
auroit bien pu ajouter qu'outre la férocité
naturelle des Bretons , les Romains s'étoient
attiré ce juste châtiment par la violence
inouïe qu'ils commirent à l'égard des deux
Princesses filles de Boadicée , que quelques
Auteurs, par corruption, ont nommée *Voade*.

L'agrandissement de l'Empire Romain faisoit la sûreté de ses Colonies. On distribuoit sur les frontieres différens corps de troupes, de façon qu'ils pouvoient se prêter un secours mutuel ; ils n'habitoient point les villes, crainte de se corrompre par le luxe ou par l'oïveté ; ils campoient ordinairement : nulles forteresses ne défendoient ces camps, ou plutôt, si l'on peut ainsi parler, ces villes *mobiles & temporaires* où l'ancienne discipline étoit rigoureusement observée. Ces légions protégeoient les Colonies jusqu'à ce qu'elles fussent assez fortes pour se défendre elles-mêmes, que les peuples fussent accoutumés à bien vivre avec elles, ou jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-mêmes provinces intérieures par le reculement des limites. Cette milice incomparable faisoit une chaîne autour de l'Empire, maintenoit la tranquillité des frontieres, sans être à charge à leurs Habitans, & les veilloit de si près qu'il leur étoit bien difficile de former aucune révolte qui pût devenir dangereuse.

On a donc vu, par tout ce qui a été dit, que la police intérieure & le système extérieur de l'ancien Gouverne-

ment Romain, combinés avec les circonstances de sa fondation, sont les sources primitives de leurs mœurs, de leurs vertus, de leurs conquêtes, & de leur grandeur. On a vu que ce ne fut point par le nombre & par la force de leurs soldats que les Romains subjuguèrent tant de nations. Ils ne dévastèrent point d'Empires par de barbares invasions comme les Goths & les Vandales. C'étoit un peuple peu nombreux, moins robuste que les Gaulois, moins rusés que les Carthaginois, moins savans que les Grecs, & moins riches qu'aucun d'eux; mais la supériorité de leurs vertus acquises parmi les dangers rendit insensiblement la foible Colonie de Romulus, maîtresse de l'Univers; ce furent ces vertus qui rendirent Rome redoutable aux nations, humilièrent tant de Rois, & firent regarder le Sénat comme une assemblée de demi-Dieux.

« Ne croyez pas, dit Caton (1), » que ce fut par la force des armes que » nos ancêtres éleverent cette Répu-

(1) Discours au Sénat, le seul qui soit resté de ce grand homme. Nous devons la conservation de ce discours à Cicéron.

» blique au point où nous la voyons :
 » dans ce cas elle seroit déjà parvenue
 » au faite de la grandeur ; car nous
 » avons des armées plus nombreuses,
 » un plus grand nombre d'Alliés , de
 » plus vastes magasins , plus de che-
 » vaux , d'armes , d'argent , &c. Non ;
 » c'étoit des choses d'une nature dif-
 » férente qui rendirent nos aïeux si
 » redoutables ; des choses qu'à notre
 » honte , nous ignorons : les vertus ,
 » la discipline , la tempérance , la mo-
 » dération , la justice , un esprit fer-
 » me , désintéressé dans le conseil , &
 » nullement aveuglé par la passion ,
 » ni dominé par le plaisir (1) ».

Si nous voulions particulièrement
 décrire les mœurs Romaines, & mon-
 trer à quel point les vertus furent
 portées dans ces heureux tems de la
 République , on y ajouterait d'autant
 moins de foi , que notre siècle est ce-
 lui des vices , & qu'on ignore , pour
 ainsi dire , aujourd'hui , jusqu'au nom
 de vertu. On manque d'expression
 pour peindre l'esprit de ces Patrio-
 tes , si vif & en même tems si calme ;
 aussi propre à commander qu'à obéir,

(1) *Sallust. bell. Catilin.*

& que les menaces , les périls , ne pouvoient ébranler ; que les dons , les richesses ne pouvoient éblouir ni corrompre , & que les plaisirs ne pouvoient détourner de l'amour constant du bien public. Dans l'espace immense qu'embrassoit leur Empire , depuis l'Euphrate à l'Orient , jusqu'à la mer Atlantique à l'Occident ; depuis le Danube & le Tanais au Nord ; jusqu'aux déserts brûlans de la Lybie ; combien de nations en servitude délivrées ! de peuples barbares civilisés ! de déserts habités , de villes bâties , & de monumens érigés ! On voyoit par-tout la liberté , la justice , les loix , & la félicité répandues dans ce vaste domaine. Rome sembloit être la ville des nations , & l'Italie la patrie commune de tous les hommes.

Voilà en général une esquisse de l'ancienne République Romaine. Notre objet n'est pas d'en faire l'histoire , ni de tracer les caracteres de ses premiers héros. Pour entrer dans le détail que nous voulons éviter , il faudroit dire comment les Décius se vouerent pour le salut de Rome ; comment les Curius & les Camiles gouvernerent & s'immortaliserent par leur désintéresse-

ment & par leur pauvreté ; comment les Flaminius & les Fabrices firent leurs conquêtes. Il faudroit encore faire voir comment moururent les Scipions , & quelles vies leurs fils menerent. Sur-tout il faudroit peindre l'inflexible Caton , &c. Mais il nous suffit actuellement d'avoir montré que les Romains furent redevables de leur grandeur à ce gouvernement & à ces mœurs , & que (ce qui est plus surprenant) telle fut la force de ces tems de justice , de tempérance & de magnanimité , qu'elle jetta les fondemens d'une puissance absolue au-dehors & d'une discipline exacte au-dedans , que ni l'avarice des gouvernemens postérieurs , ni la dissolution des mœurs , n'ont pu entièrement détruire , pendant l'espace de près de 500 ans.

Nous devons naturellement, de tout ceci , tirer cette leçon importante que les Souverains ne doivent jamais oublier ; que tout plie devant la vertu , & qu'elle est l'unique voie & la plus sûre pour arriver à la grandeur véritable & permanente.

Fin du second Livre.

 LIVRE TROISIEME.

*Suite du parallele, &c. . . Déca-
dence des Romains, corruption
des mœurs, perte de leur liberté.*

L'UN des objets de ces Mémoires étant de montrer que la vertu, la liberté & la vraie grandeur sont naturellement unies, on va détourner un moment les yeux du lecteur pour lui faire voir, par des exemples étrangers aux Romains, les moyens dont deux puissans Monarques se servirent pour étendre leur domination, & pour se rendre formidables en Europe. Les préjugés & la corruption ont introduit parmi nous cette opinion dangereuse, que l'artifice & la force (qu'on ose qualifier de politique) suffisent pour agrandir une nation. L'histoire nous offrira des exemples plus frappans, plus persuasifs & plus propres à détruire cette fausse maxime que des raisonnemens abstraits. La ruse, la fraude & la force peuvent se soutenir quel-

que tems ; mais les Souverains qui emploient ces indignes moyens, sont bientôt décriés, & se privent par-là de ceux qu'ils pourroient dignement mettre en usage pour s'élever à l'avenir. Il y a environ 150 & quelques années (1) que l'Allemagne, l'Espagne, la plus grande partie de l'Italie, les Pays-Bas & le vaste Continent de l'Amérique étoient réunis sous la domination de Charles-Quint, Prince doué de grands talens. Ebloui par l'éclat de tant de Couronnes, & enflé par les succès de ses premières campagnes, il conçut l'ambitieux & vaste projet de la conquête de l'Europe & de la Monarchie universelle. Les circonstances étoient peu favorables : les Princes (2) ses contemporains étoient de grands hommes. Après quelques tentatives inutiles, il se rebûta bientôt, & se laissa du tumulte des affaires : il abdiqua l'Empire en faveur de son frere Ferdinand, & donna ses autres Etats (3) héréditaires à son fils Phi-

(1) En datant de 1553.

(2) François I. Henri VIII. Soliman le Magnifique.

(3) L'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, & les Indes.

158 MÉMOIRES DE LA COUR
lippe, en lui recommandant la modération.

Soit que l'ardent Philippe II inspirât cette idée (de Monarchie universelle) à ses sujets, soit qu'ils en fussent déjà remplis, il est certain qu'au commencement de son regne, & surtout après les batailles de S. Quentin & de Lépante, les Espagnols ne parloient d'autre chose que de conquêtes (1) & d'empire. Il faut cependant avouer, si nous voulons bien considérer leurs avantages, que leur ambition sembloit alors être fondée. Sous le prétexte spécieux d'étendre la foi, ils s'armèrent des parties essentielles de la puissance; ils assemblèrent une armée aguerrie, formée par Charles-Quint, & accoutumée à vaincre dans plusieurs climats, & se munirent d'un trésor inépuisable que leur donnoient les mines du Pérou. D'ailleurs, ils avoient déjà une vaste domination sur des peuples belliqueux, & ils étoient intimement unis aux Maisons Allemandes, Espagnoles & Italiennes, qui toutes avoient de prétendus droits sur

(1) Philippe II prit pour devise un cheval fougueux franchissant une barrière, avec ces mots : *Nec sufficit orbis*.

les Royaumes qu'ils ne pouvoient conquérir sous le simple prétexte de religion.

La France, comme une barrière insurmontable, se trouvoit sur leur chemin ; mais la race des (1) Valois s'éteignit ; une ligue puissante se forma contre le successeur légitime ; la guerre civile étoit allumée, & le Trône vacant sembloit être à la disposition de la fortune. Les Espagnols, dans ces circonstances, heureuses pour eux, avoient, non loin de Paris, une armée formidable conduite par un Général (2) d'une prudence consommée. Philippe avoit encore une double prétention sur l'Angleterre ; premièrement en vertu des droits de la Reine son épouse, soutenus par le nombreux parti des Catholiques ; secondement, parce qu'Elisabeth (3) étoit hérétique & excommuniée : d'ailleurs le Pape lui avoit fait présent du Royaume d'Irlande, comme fief du S. Siege. L'Empire d'Allemagne alors étoit divisé, & l'on croyoit que l'Empereur,

(1) Henri III.

(2) Alexandre Farnese, Prince de Parme.

(3) Reine d'Angleterre.

dont la santé étoit toujours chancelante, abdiqueroit à son tour la Couronne Impériale en faveur de Philippe II son neveu. Les conjonctures étoient donc favorables à ce Prince; & la Nation Espagnole, célèbre par la sagesse, la fermeté de ses conseils & par sa gloire militaire, se voyoit la force en main pour s'en prévaloir.

Considérons à présent les moyens que cette nation, gouvernée par un Prince subtil, ferme, cruel & regardé comme un grand politique, employa pour exécuter le gigantesque dessein de subjuguier l'Univers, & pour rendre Madrid la Capitale des deux mondes, comme elle s'en vantoit hautement.

Philippe, pour être tout entier aux affaires du dehors, commença par assurer la tranquillité du dedans. Il chassa d'abord les Maures de l'Espagne (1), ce qui ôta encore à cette contrée, déjà affoiblie par les Colonies envoyées en Amérique, la cinquième partie de son peuple. Il abolit ensuite les privilèges des Pays-Bas qui se révolterent ouvertement. Quel-

(1) *Dom Lorenzo, Vanderhammen & Leon,*

ques concessions cependant faites à propos, appaisèrent le peuple & tranquilliserent les esprits jusqu'à ce que l'Espagnol recommençât ses violences & ses meurtres : ce qui fit une telle impression sur les Flamands, que Philippe & ses successeurs ne purent jamais venir à bout de les dompter après une guerre cruelle de soixante ans.

Rien n'est plus absurde que de vouloir, par la force, soumettre un peuple à un Gouvernement étranger ; surtout lorsque les personnes & les possessions mêmes des propres sujets ne sont pas assurées, & que la religion, différente de celle des peuples qu'on veut conquérir, les condamne au feu & aux derniers supplices. D'autres nations pouvoient-elles espérer d'être mieux traitées que les sujets (1) mêmes de l'Espagne, qui se distinguèrent sous Charles V, & à la valeur desquels Philippe devoit la plus glorieuse victoire, l'honneur de son règne ? N'est-ce point une horrible tyrannie d'avoir fait périr sur l'échafaud Egmont, Lamoral, Horn, après les

(1) Les peuples des Pays-Bas.

services signalés qu'ils rendirent à la Monarchie Espagnole, principalement à la journée de S. Quentin ?

L'Europe étant instruite de ces traits odieux, les Espagnols n'eurent plus que la force pour tous moyens de faire des conquêtes : ils ne pouvoient espérer de soumissions volontaires ; les Pays-Bas résolurent de tout souffrir plutôt que de gémir davantage sous leur joug. Ils soutinrent constamment la guerre avec un courage indomptable, & défendirent leurs villes jusqu'à la dernière extrémité. Cette guerre ruineuse & éloignée épuisa à la fin le trésor Espagnol ; l'expédition contre l'Angleterre & l'Irlande, avec des secours envoyés à la ligue Francoise, acheverent d'abaisser sa puissance au-dehors, tandis que l'industrie, source de la prospérité d'un Etat, languissoit au-dedans : en sorte qu'en moins de 130 ans la Monarchie Espagnole, qui avoit menacé tout l'Europe, se vit dépouillée de l'Italie, de la Sicile, des Pays-Bas, & resserrée dans ses anciennes bornes (1). On lui a même ôté une grande partie de l'A-

(1) Les Pyrénées.

mérique , & la nation (1) que leur invincible *Armada* (armée navale) devoit rendre tributaire, est actuellement en possession de la (2) meilleure forteresse , & du plus beau port de (3) l'Espagne.

Peu de tems après que ce Royaume se fut ruiné par le projet de la domination universelle , on croit que la France , animée par un grand nombre de succès heureux , conçut le même dessein. Cette ancienne Monarchie avoit à la fin absorbé les petites Principautés qui l'environnoient. Après l'extinction des guerres civiles , elle s'éleva à un haut point de puissance. L'étendue de ce pays fertile , l'industrie de ses habitans augmentèrent tellement ses forces & ses revenus sous deux regnes heureux , que cet Etat devint la terreur & l'objet de l'envie des nations voisines. La France avoit des armées plus nombreuses que l'Espagne n'en avoit eues autrefois ; ses Provinces se tenoient l'une à l'autre , & le génie martial suppléoit au défaut d'un trésor étranger : la Noblesse fai-

(1) Les Anglois. (2) Gibraltar.

(3) Port-Mahon.

soit la guerre à ses dépens , tandis que le produit des manufactures fournissoit un fonds suffisant pour la paie des soldats , & pour les dépenses extraordinaires.

La situation de l'Europe sembloit favoriser ce dessein qu'on attribue aux François. L'Espagne s'étoit affoiblie ; son revenu étoit dissipé , & ses Provinces étoient épuisées. L'ordre , la discipline s'évanouirent sous une succession de Princes foibles , pendant laquelle les Grands devinrent orgueilleux & méprisables. Par toutes ces raisons l'Espagne étoit incapable de s'opposer à ce projet ; une partie de l'Italie fut intimidée , & l'autre se laissa gagner par l'éclat séduisant de l'or. Le Pape fut insulté , Gênes bombardée , la Sicile envahie , le grand Duc & la plupart des Princes de l'Italie furent corrompus & devinrent pensionnaires de la France.

On agit de même avec les Puissances du Nord : les plus pauvres reçurent ouvertement de l'argent , & le Roi de la Grande - Bretagne , à cette occasion , s'allia avec la France. Mais le grand point étoit de s'assurer de l'Empire ; c'est alors qu'elle déploya

toute sa politique. L'Electeur de Cologne, l'Evêque de Munster, & quelques autres Princes embrasserent le parti François ; tandis que le Turc donnoit beaucoup d'inquiétude & d'occupation à l'Empereur , qui , par lui-même , n'étoit pas trop puissant, & dont les forces étoient encore diminuées par les révoltes de ses Etats héréditaires.

Tout étant ainsi préparé , l'Armée Françoisise tomba sur les Provinces-Unies. Leurs frontieres que , par une économie bien mal entendue & assez ordinaire aux Républiques , on avoit négligé de fortifier , furent enlevées avec une rapidité inconcevable. Cette armée commandée par son Roi , ne trouvoit point d'obstacles ; les villes se rendoient à son approche : quelques-unes se défendoient jusqu'à l'ouverture de la tranchée seulement. Ce Monarque s'empara de quatre Provinces en les parcourant , sans recevoir le moindre échec ; mais enfin la situation du pays & ses écluses redoutables arrêterent seules le cours & le progrès de ses victoires. Les provinces qui restoient à conquérir , & que la nature défendoit , étoient plus puissantes que

les autres ; elles rassemblèrent toutes leurs forces pour s'opposer à l'irruption des François sous la conduite du jeune Prince d'Orange ; elles implorèrent le secours des Puissances de l'Europe qui, jalouses de la grandeur des François, formèrent une ligue en faveur des Provinces Unies. Le Parlement d'Angleterre se joignit à elle en forçant son Roi (1) de rompre avec la France. Les Armées Françaises, comme des torrens, se répandirent bientôt en Italie, en Allemagne & en Espagne, où le grand Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat, enchaînoient la victoire. La mort de ces grands hommes affoiblit l'Etat ; sa gloire ne se soutint qu'en Espagne, dont la Couronne resta, avec la possession de l'Amérique, à la maison de Bourbon. La perte des batailles de Turin, d'Hochstet, de Ramillies, de Malplaquet, & de presque toutes les villes fortes de la Flandre affligea sensiblement Louis le Grand, & diminua la puissance de son Royaume qui sentit alors combien un Roi pacifique est préférable à un Roi conquérant.

(1) Charles II.

Les bienfaits attachent les hommes : le peuple qui voit les honneurs & les richesses dispensés à des personnes du premier mérite , dont il espere son bonheur , s'efforce de les soutenir , & sacrifieroit tout pour le salut de la patrie & du Souverain sous lequel il jouit d'une heureuse tranquillité : voilà la voie la plus sûre d'assurer la gloire , la félicité d'une nation , & de faire , dans une guerre juste , des conquêtes durables. Lorsque les Romains subjugoient un peuple , ils rendoient sa condition meilleure , protégeoient les personnes & les familles , assuroient leurs possessions , maintenoient leurs privilèges , quand ils n'étoient pas directement opposés à la souveraineté de leurs loix : ils aimoient mieux même se relâcher quelquefois à cet égard que de désobliger ces peuples. C'est ainsi qu'insensiblement les vaincus s'accoutumoient à l'obéissance , & que les mœurs & les vertus Romaines affermissoient leurs conquêtes.

Nous allons à présent considérer la décadence de cet Empire , les causes de sa ruine & de l'état de ses affaires immédiatement avant le regne d'Auguste. Quoique le récit des malheurs

touche les cœurs sensibles , & semble peu agréable , on y trouve cependant une sorte de plaisir , quand on peut trouver les sources de ces maux , & découvrir les erreurs , les fautes qui entraînent la chute des plus grands Empires. Nous avons trouvé les causes de l'élévation de la République Romaine , dans la composition admirable de son Gouvernement , & dans les circonstances de sa situation primitive ; il nous reste à examiner s'il manquoit quelque chose à la perfection de sa constitution , & si ce défaut contribua à corrompre Rome , ou si n'ayant plus rien à conquérir , elle se relâcha de ses mœurs austères , & si ce relâchement entraîna sa perte.

Les associations dont tous les Etats se font insensiblement composés , quels que fussent les motifs de leur formation primitive , n'ont pu long - tems subsister sans se diviser en deux partis : cette séparation est naturelle. Ceux dont le génie , l'industrie , les travaux , la fertilité de leur domaine , les ont fait vivre dans l'abondance , ont élevé leurs enfans d'une manière conforme à leur fortune ; ils leur ont inspiré des idées de magnificence & de grandeur ;
la

la liberté & le bonheur font d'ailleurs naître la franchise, la probité, l'aisance dans le discours & dans les actions. Ces hommes favorisés de la nature, & sensibles à la gloire & au bien de la société, se sont recherchés mutuellement pour statuer ensemble sur ce qui feroit le plus convenable à l'intérêt commun : ces assemblées fréquentes formerent une faction, qu'on appelloit à Rome, *Optimates*, ou le parti de la noblesse.

Les hommes au contraire mal par-tagés des dons de la nature, ou que l'indolence, la lâcheté, & les autres vices ont appauvris, ont formé la populace. Les besoins de la vie cependant les ont forcés de s'adonner aux travaux les plus vils, pour lesquels il ne faut que peu d'industrie & d'intelligence. L'habitude alors les a rendus insensibles à la gloire, ainsi qu'à la honte. Ils ont ignoré la grandeur & la bassesse des actions ; tout autre sentiment que celui du sordide intérêt, des plaisirs grossiers des sens ou de la douleur âpre, a été étouffé dans leurs cœurs. De-là ils sont devenus capables de tous les crimes ; & l'éducation barbare qu'ils ont donnée à leurs en-

170 MÉMOIRES DE LA COUR
fans , a achevé le caractère de la population. Le bas peuple de toutes les nations hait & porte envie à la noblesse , qui à son tour le méprise , & souvent le maltraite. Dans les Etats libres où le peuple a quelque part dans le Gouvernement , cette haine se manifeste davantage ; il se réjouit quand il peut humilier un noble ; il poursuit alors sa ruine avec le plus vif acharnement.

Cependant il est douteux que de lui-même il puisse renverser un Etat , ou y produire de grands changemens. Il est vrai qu'il menace & s'attroupe quelquefois ; mais toute sa fureur retombe sur quelques particuliers. Les peuples ne sont vraiment dangereux que quand un homme d'esprit & de courage se met à leur tête , & dirige leurs violences. Ils sont capables alors de bouleverser un Empire , & d'y faire des mutations permanentes : n'a-t-on pas vu quelquefois d'ambitieux particuliers profiter avec succès des fermentations populaires pour accomplir leurs funestes desseins ? C'est pourquoi il est de la dernière importance de fixer les limites du pouvoir , & de déterminer la juridiction de ces partis que la na-

ture a séparés, pour éteindre, s'il est possible, la querelle la plus dangereuse qui soit parmi les hommes. Ils ont de tous tems jetté de la confusion, même dans les Monarchies; mais si la constitution d'un Etat libre favorise l'un plus que l'autre, tôt ou tard l'Etat sera troublé, & deviendra à la fin la proie d'un tyran. Voilà le vice originel de la République Romaine. La puissance du Sénat & celle du peuple étoient trop confondues; leurs limites réciproques peu réglées; &, si l'on peut s'exprimer ainsi, les sphères où ces deux grands corps devoient se mouvoir, n'étoient pas assez distinctement marquées.

Dans ce Gouvernement la guerre ne pouvoit s'entreprendre, ni la paix se conclure, sans une parfaite intelligence entre le Sénat & le peuple; au cas de division, on créoit un Dictateur: ainsi les deux partis avoient recours à la force pour faire agréer leur résolution. Au tems de la guerre contre Jugurtha (1), le peuple, à la sollicitation d'un de ses Tribuns favoris (2),

(1) Roi de Numidie.

(2) *Manlius Mancinus*.

conféra au Plébéien C. Marius , la Province de Numidie , que le Sénat avoit donnée au Patricien Metellus. Le peuple étoit alors extrêmement irrité contre la noblesse. Le Sénat , voulant éviter de plus grands troubles , accorda cette Province à Marius , & le chargea même de la conduite de cette guerre. Ce défaut dans la constitution , semblable à un poison lent & secret qui coule dans les veines d'un corps robuste , resta caché aussi longtemps que le grand exercice & la tempérance conserverent sa vigueur. Mais aussi-tôt que l'opulence & le luxe s'introduisirent à Rome , les symptômes parurent , le venin ne tarda pas à faire son effet , & produisit la tyrannie & la mort.

Ce fut dans les tems de leurs premières paix que ce défaut de la constitution commença à se faire sentir. Le peuple , qui portoit le plus grand poids de l'Etat , avoit alors le loisir de réfléchir sur sa situation ; il devint jaloux des Patriciens , murmura , fit une cabale , forma ensuite une faction , & se révolta. Nous n'entrerons point dans le détail de ce qui s'est passé dans ces contestations ; pour les finir , on créa

une Magistrature nouvelle, sacrée & dépendante dans l'exercice, de ses égaux seulement. Ce furent les Tribuns du peuple qui eurent le pouvoir négatif sur tous les autres Magistrats, même sur les Consuls. L'objet de leur institution, comme nous avons remarqué dans notre premier livre, étoit de protéger le peuple. Ces Tribuns avoient le droit de suspendre les décrets du Sénat. Quoiqu'ils se mêlassent par la suite de toutes les affaires, ils ne concouroient en rien aux élections du Dictateur : ils étoient après lui les seconds en pouvoirs & les seuls Magistrats civils pendant son absence (1).

Le peuple, satisfait d'avoir obtenu de tels protecteurs, devint tranquille & continua à vivre avec beaucoup d'ordre aussi long-tems qu'il fut employé aux guerres étrangères. Mais au retour de la paix, les contestations se renouvelèrent, souvent même par la manœuvre des Tribuns : le Sénat, à la fin, fatigué des demandes importunes & retirées des Plébéïens, consentit à ce qu'ils participassent non-seulement aux dignités prétoriales &

(1) ΠΛΟΥΤΑΡΧ. ΑΝΤΩΝΙΟΣ.

aux Lieutenances des Provinces, mais encore au Consulat. Le peuple, souvent injuste & presque toujours mécontent, voulut encore que les deux Consuls fussent tirés de son ordre; & il l'obtint. Les Patriciens seuls autrefois jouissoient des honneurs & des dignités de la République. Ces changemens considérables en entraînèrent beaucoup d'autres après eux. Il ne faut pas les perdre un instant de vue; c'est de-là qu'on peut dater la ruine de l'équilibre entre les parties de l'Etat. Cette Monarchie mixte, dégénérée en Démocratie, le plus mauvais des Gouvernemens, annonçoit, par ses convulsions, sa perte prochaine.

Par ces changemens, le peuple fut conduit par des chefs qui fomentoient les divisions, entretenoient les jalousies, les murmures, en exagérant leurs griefs. Le Sénat quelquefois, pour faire taire un Tribun séditieux, le revêtoit de dignités dont il étoit indigne. Ces Tribuns, auteurs de tous les défordres, déchirèrent le sein de la République Romaine, jusqu'à sa dissolution (1) totale. Depuis le tems de Sp.

(1) *Florus*, §. 13, lib. 3.

Mælius, qui périt dans son entreprise, c'étoit la méthode des perturbateurs du repos public de se mettre à la tête de la populace. Ce fut par son moyen que les Gracches, Apuleius Saturninus, Livius Drusus essayèrent de se rendre maîtres de l'Etat ; & que Marius, Cinna, César ravirent la liberté à leur patrie. Le scélérat Clodius, pour parvenir à ses fins, obtint de son ami Jules César, lorsqu'il fut Consul, la permission de renoncer à sa noblesse ; il se fit ensuite adopter par un Plébéien, & fut déclaré Tribun du peuple (1).

(1) Il faudroit être de la dernière ignorance pour confondre la Populace Romaine avec la Chambre des Communes de la Grande Bretagne. Il y a une grande différence entre une multitude d'Artisans obscurs, pauvres, & une Assemblée choisie, composée de la noblesse non titrée & des plus riches Négocians de l'Angleterre ; leur éducation & leurs sentimens les élèvent au dessus des vils appas d'un spectacle pompeux & des largesses qu'on pourroit y répandre ; moyens usités pour corrompre la Populace Romaine dont les entreprises détruisirent la forme du Gouvernement, jetterent la confusion dans l'Etat & causèrent sa ruine. Il ne se forma jamais de dessein contre la liberté de la Grande Bretagne ; qu'on ne cherchât avant tout d'abatre le Parlement. Le plus noble des Sénateurs Ro-

Il y avoit dans la constitution Romaine un autre défaut qui prenoit sa source dans l'innocence primitive, & dans la bonne foi ancienne de ce peuple. Ce furent les pouvoirs vagues & indéterminés des Magistrats particuliers.

Tel avoit été le bonheur de cet Etat, que les charges pendant plus de quatre siècles, furent remplies par des hommes d'une si grande vertu, qu'il étoit inutile de leur rien prescrire. L'amour de la patrie & l'approbation des citoyens les retenoient dans le devoir & dans de justes bornes ; mais quand les mœurs se corrompirent, quand l'impudence tint lieu de courage, & que la pauvreté passa pour infâme, aucun frein ne put retenir les ambitieux. Ils s'emparèrent des hautes charges de l'Etat : comme les loix (1) ne leur prescrivoient point de limites, ils en abusoient impunément. Si quel-

qu'un n'auroit assurément pas dédaigné le titre de Membre de la Chambre des Communes.

(1) La forme de leur commission portoit : *Ut Consul, Proconsul, Prætor animadverteret, curaretque, uti ei è Republicâ fideque suâ videretur.*

que puissance pouvoit les contenir, elle résidoit dans la partie la plus corrompue du peuple. Les Tribuns empêchoit (1) que les arrêts & les décrets ne passassent : ils éludoient les loix, & les Consuls dispofoient de l'armée, souvent au détriment de la République.

Telle est l'inconstance & la vicissitude des choses humaines. Tous les Empires ont eu leurs périodes & leurs révolutions ; peut d'états cependant ont résisté plus long-tems que les Romains aux mœurs étrangères : & jamais la pauvreté (1) n'a été si long-tems en honneur que chez eux. Leurs vertus avoient jetté de si profondes racines, qu'il fallut bien des siècles pour les extirper. Ils donnerent d'abord dans la magnificence qui, dans le fond, n'étoit pas tout-à-fait contraire à leurs mœurs, en ce qu'elle ne régnoit alors que dans les ouvrages publics. Ces monumens (3) des premiers siècles de Rome, étoient dignes de sa grandeur ; mais par la suite ces édifices furent né-

(1) Par leur *Veto*. (2) *Tit. Liv.*

(3) Le Capitole, les Aqueducs, les égouts, les grands chemins, &c. . .

gligés; la magnificence, la profusion furent transportées dans les maisons particulières; les arts agréables, & la frivole littérature s'emparèrent de ces heures qu'on donnoit aux exercices militaires, aux cliens, aux soins de ses terres. Avant ce tems, un Romain lettré étoit un phénomène; il est même plusieurs sciences & plusieurs arts qu'ils ne connurent depuis que très-imparfaitement. Virgile (1) lui-même, qui ne fit son Poëme que pour louer Auguste, avoue que les Romains firent peu de progrès dans la peinture, la sculpture, la fonte des métaux, l'astronomie, &c. Il donne sur toutes ces choses la préférence à la Grece; mais il dit que les Romains excelloient dans les vertus & dans l'art de gouverner.

N'ayant plus de rivaux redoutables, ils se livrerent aux jeux & aux plaisirs qui, à la vérité, convenoient encore à leur caractère martial (2). Dès que leurs légions eurent séjourné dans l'Asie & dans la Grece, elles rapporterent à Rome des arts & des vices qui jusqu'alors y étoient inconnus. On

(1) *Excudent alii, spirantia mollius ara,*

(2) *Conditæ post frumenta. Hor,*

en usa d'abord avec beaucoup de réserve ; mais les générations suivantes secouant toutes contraintes, se plongèrent dans les plus grands excès.

Le legs d'Attalus (1), Roi de Pergame, riche province de l'Asie, fut le premier poison donné à la tempérance Romaine : la démolition de Carthage & de Corinthe, la conquête de la Macédoine (2) remplirent Rome de statues, de peintures, de vases, & d'autres instrumens du luxe, qui d'abord ne furent employés qu'aux usages publics. Les statues décorent les portiques, les amphithéâtres ; les vases servoient aux fêtes des Dieux ; car les Scipion, les Paule Emile, les Mummius (3) n'apportèrent ces richesses que pour augmenter le trésor public & pour décorer Rome. Par une générosité incroyable aujourd'hui ils ne voulurent toucher aucunement à ces dépouilles dont ils pouvoient si facilement s'emparer.

(1) Il institua le Peuple Romain, son héritier.

(2) Depuis ce tems, le Peuple Romain ne paya plus de taxe au trésor public.

(3) Il fut surnommé Achaïcus, à la dé faite de la Ligue Achéenne.

Mais sous le voluptueux & bouillant Sylla, la jeune noblesse, qui le suivit en Asie, prit goût aux festins somptueux; on construisit de superbes salons; on se couronna de roses; on but dans des coupes d'or & de pierres précieuses: ce fut le regne de la profusion. Pour soutenir cette énorme dépense, il fallut opprimer les Alliés, piller les Provinces, fouler le Peuple, & violer tous les droits divins & humains. L. Cornelius Sylla étoit d'une force extraordinaire de corps & d'esprit: nous avons perdu, avec ses Mémoires écrits de sa main, la peinture la plus expressive des passions élevées au faite de la puissance & de la grandeur. Il portoit souvent la volupté jusqu'à la plus infame débauche. Il étoit sans cesse environné, même dans les momens les plus sérieux, d'Histriens & de Courtisanes. On connoît la force de l'exemple; on doit juger par-là quelle dut être, pendant sa puissance, la vie des Officiers de son armée accoutumés aux plaisirs & au luxe asiatique. Son affranchi Chrysogone, qui amassa par toutes sortes de voies, des richesses immenses, donnoit, après son maître, le ton à cette jeunesse effrénée; outre

un palais magnifique qu'il avoit à la ville , les bords de l'Anio & du Tibre étoient semés de superbes maisons de campagnes qui lui appartenoient; elles étoient ornées des meubles les plus précieux , & remplies des dépouilles des nations , & des meilleures maisons de Rome. Ce favori possédoit les morceaux les plus rares & les plus exquis de Delie & de Corinthe , parmi lesquels on voyoit la célèbre *Atuepsa* (1) qu'il acheta un prix exorbitant. C'est delà qu'on peut encore dater la chute déplorable des vertus romaines & les causes du progrès rapide de la corruption des mœurs. L'Armée Romaine n'étoit pas , comme chez d'autres peuples , une partie séparée du gros de la nation , & qui pouvoit être corrompue sans en infecter le reste. Elle étoit au contraire tellement unie à l'essence de la République , que le vice dut nécessairement se communiquer aux par-

(1) Ἀτρεψα, *Ollæ ænæ fuit genus ita dictum , quasi per se ipsum coquens , quod tam artificiosè factum esset , ut minimo supposito igne facile bulliret. Meminit hujus modi ollæ: Cicerone pro Sexto Roscio amer : cujus tantum præteritum fuisse dicit , ut prætereuntes , audito præteritum totum fundum venire arbitrantur.*

ties vitales de l'Etat. L'avarice s'empara de presque tous les cœurs; les vertus & la pauvreté devinrent méprisables; l'opulence & les vices, au lieu de punition, reçurent des applaudissemens. Les grandes maisons n'alloient plus à la guerre; les hommes puissamment riches, ne cherchoient plus les Gouvernemens de provinces. Les meres avoient assez de crédit pour faire nommer Questeurs ou Prêteurs leurs fils, fort jeunes encore, & pour leur procurer des provinces opulentes & paisibles dans la Grece & dans l'Asie. C'est là qu'au lieu de s'exercer aux armes pour en frapper l'ennemi, comme faisoit l'ancienne Jeunesse Romaine, ils menotent une vie molle, efféminée, & s'accoutumoient aux rapines & aux concussions: cette corruption prévalut à un tel point, qu'après la défaite d'Annibal, & les conquêtes de l'Espagne, Caton disoit, en faisant allusion à un vers d'Homere, « qu'il n'y avoit » plus qu'un seul homme (1) dans l'armée devant Numance, & que les autres n'étoient que de vains simulateurs, qui n'en méritoient pas le nom. C'est ce qui donna lieu au Plébécien

(1) Scipion,

Marius de mépriser hautement la mollesse des Nobles, qui n'étoient propres qu'à montrer les portraits de leurs ancêtres. Salluste (1), à cette occasion, dit de ce Plébéien, « qu'il étoit alors » l'espérance & la seule ressource des » Romains ». Ce même Historien dit ailleurs, « que Rome, semblable à une » mere féconde, mais épuisée, n'avoit » depuis long - tems produit un seul » grand homme jusqu'à ce que par un » dernier effort, elle mit au monde » deux enfans de caractère opposé; Ju- » les César & M. Porcius Caton ».

Après la mort de Crassus, Rome, par ce défaut d'exercice, ne put fournir que deux Généraux pendant les guerres civiles. Si l'Orateur Romain (2) avoit joint à son éloquence, l'habileté militaire, il auroit joué un plus grand rôle dans la cause de la liberté, & il ne se feroit point humilié à l'approche de ceux qui marchaient à Rome avec un corps de troupes.

Que l'on nous permette à présent de comparer la constitution Britannique avec celle de Rome. Il semble d'abord que la sûreté de la liberté, des possessions, & de la vie des particu-

(1) *Bell. Jugurth.* (2) *Cicero.*

liers est dans la Grande - Bretagne à peu-près la même qu'à Rome. Le privilège d'être jugé par ses Pairs, par les *Jurés* ; & l'acte (1) du *habeas corpus* sont les boulevards de la liberté Britannique. La Noblesse Romaine ne jouissoit pas de la première de ces prérogatives, puisqu'elle étoit jugée en dernier ressort, par l'assemblée du peuple. Mais celle des *Jurés* semble avoir été instituée sur ce qui se pratiquoit à Rome. Quand les Rois & les Consuls, leurs Successeurs, se sont débarrassés des Jugemens des causes particulières, le Préteur, en prenant possession de sa charge, formoit une liste de Juges, dont on choisissoit un certain nombre au sort, pour terminer les causes : mais les parties pouvoient respectivement récuser ceux qui ne leur convenoient point. Cette liste étoit quelquefois composée de quinze personnes par Tribu, tirées des Tribus mêmes. Elles connoissoient des causes tant civiles que criminelles. Les *Jurés* Anglois sont composés de douze personnes choisies, de la même condition de celles dont

(1) Acte par lequel les sujets ne peuvent être détenus prisonniers plus de six semaines, sans qu'on fasse leur procès.

les causes sont à juger : les Parties respectives peuvent également les discuter, en donnant de solides raisons. Les quinze Juges Romains donnoient leur voix par billets ; ils étoient cependant plus sujets à être corrompus que les *Jurés* d'Angleterre, qui ne sont nommés que selon l'occasion. Le Préteur à Rome prononçoit la Sentence à la pluralité des voix des quinze Juges, ce qui ne peut pas être comparé avec l'institution (1) admirable des Juges *Circulaires* de la Grande-Bretagne, qui, étant alternativement & successivement obligés de parcourir toutes les Provinces du Royaume, ne peuvent facilement faire d'intimes liaisons, & sont par conséquent plus difficiles à corrompre. L'acte du *habeas corpus* dans la Grande-Bretagne ressemble en quelque sorte à celui de l'abolition du *Nexus* (2) à Rome, & à l'appel en dernier ressort au peuple Romain ; ce qui suspendoit toute exécution de sentence. Mais les loix Porciennes & Semproniennes surpassoient l'Acte Anglois du *habeas corpus*. Elles défendoient de

(1) Sorte de tenue d'*Affises*.

(2) Pouvoir d'emprisonner un homme pour dettes. Il fut aboli l'an de Rome 428.

mettre à mort aucun Citoyen , sans l'autorité du peuple ; & elles ont établi l'exil , comme le dernier supplice qu'on pût infliger à un Romain.

Quant à la liberté publique & particulière , aux possessions & à la vie d'un chacun , il est certain que la constitution de la Grande - Bretagne surpasse celle de Rome en trois points principaux.

Premièrement le Peuple Romain agissoit en corps collectif , & le Peuple Anglois agit par ses représentans : la différence de ces deux corps est semblable à celle qu'il y a entre une populace effrénée , & une assemblée régulière d'hommes sensés. Dans la naissance de Rome le pouvoir du peuple que la vertu guidait , n'étoit point dangereux ; mais le nombre des Citoyens augmentant , les *Comices* ou assemblées devinrent irrégulières & tumultueuses. Les contestations des deux ordres (1) furent d'abord discutées avec ménagement ; le peuple alors ne cherchoit que du soulagement à ses maux. Il voulut ensuite partager avec le Sénat la puissance suprême. Les loix

(1) Les Patriciens & les Plébéiens ;

de Sylla réprimerent pendant quelque tems l'insolence d'une populace nombreuse ; mais ces loix ayant été révoquées à sa mort , le tumulte & la confusion recommencerent au champ de Mars. C'étoit à cette multitude séditieuse que les chefs (1) de partis s'adessoient ; & elle favorisoit presque toujours leurs funestes projets. Si deux esprits violens , tels que Métellus & Hypséus , aspiroient à la même dignité , ou si l'un proposoit une loi , & que l'autre s'y opposât , comme Clodius & Milo , alors ils armoient leurs esclaves , partageoient la populace , environnoient le temple , & s'emparoit de la place publique : des Tribuns emportés , comme les Sulpitius , les Glaucias , enflammoient encore les séditieux , & les opposoient à la sagesse du Sénat. Enfin , comme nous l'avons déjà dit , ce pouvoir désordonné du peuple fut le poison qui insensiblement fit périr ce grand corps.

Si le Peuple Romain avoit eu des représentans , c'est-à-dire , si cinq ou six cents personnes choisies parmi la Noblesse non titrée , & parmi les gens

(1) Sp. Cassius, Jules César , &c.

vivans noblement , avoient représenté le peuple , avec pouvoir de passer ou de rejeter les loix , de donner ou de refuser des commissions , Jules-César (1) auroit trouvé beaucoup plus de difficultés à se former un parti considérable. Les spectacles & les largesses auroient fait peu d'impression sur des hommes qui eussent chéri les loix & la liberté ; & ce corps respectable dont la plus grande partie des membres auroit déjà occupé des emplois importants , se seroit bien gardé de donner le gouvernement des Gaules à un homme si dangereux , pour lui laisser le tems (2) de former à sa fantaisie une armée prête à marcher contre Rome à son premier commandement.

La suprême Magistrature à Rome n'étant qu'annuelle , elle devenoit sujette à bien des inconvéniens ; comme aux tumultes & aux corruptions au tems des élections ; elle entraînoit encore une vicissitude de conseils , de conduite , & un esprit de turbulence

(1) Avec toute son adresse & ses prodigalités intéressées , il ne put former dans le Sénat qu'une faction composée des plus méprisables Sénateurs qui presque tous étoient des scélérats.

(2) Dix ans.

aussi nuisible dans la paix que dans la guerre. La succession héréditaire remédie en quelque façon à ces inconvénients. La liberté publique à Rome n'étoit pas mieux assurée par le changement annuel de ses premiers Magistrats , que celle des Îles Britanniques par la succession héréditaire de leurs Rois , parce qu'à Rome , la liberté de ce changement , & ce changement même dépendoit de la partie la plus vile & la plus corrompue de la République. Tout l'accord entre ce peuple & ses chefs consistoit seulement en ce qu'ils devoient le gouverner pendant l'année ; selon les coutumes établies , à moins qu'ils ne fussent élus de nouveau par le peuple ; au lieu que la Nation Britannique a fait un contrat (1) formel avec ses Rois qui , à leur avènement à la Couronne , jurent solennellement de l'observer.

Mais ce qui rend le Gouvernement d'Angleterre infiniment supérieur à celui des Romains , c'est la division *tripartite* (2) de la puissance législative , la plus sublime institution de l'esprit humain. Rome & Sparte , dans les beaux

(1) *Magna charta*. (2) En trois parties.

190 MÉMOIRES DE LA COUR
jours de leur République , avoient
quelque chose à-peu-près semblable.
Le Sénat propoſoit & rédigeoit les
loix ; le peuple les examinoit & les ra-
tifieoit ; les Conſuls les mettoient à exé-
cution. A Sparte , les Ephores (1) &
le Sénat propoſoient les loix , le peu-
ple les approuvoit , & les Rois avoient
le pouvoir exécutif ; mais à Rome , ni
le Sénat ni les Conſuls ne pouvoient
annuller un décret fait par le corps
collectif du peuple. Le Sénat gagnoit
quelquefois les Tribuns les plus mo-
dérés pour donner leur *veto* (2) aux dé-
crets pernicieux paſſés dans les Comi-
ces (3) : quelquefois auſſi la Nobleſſe
aſſembloit ſes cliens pour arrêter le
torrent d'une multitude vénale ; mais
rien ne pouvoit empêcher l'effet d'un
décret (4) du peuple. Il ne faut pas
confondre les termes de *populus* & de
plebs , quoiqu'ils ſemblent tous deux
ſignifier *le peuple*. Le premier com-
prend tous les ordres , en un mot, tous
les Romains ; & le ſecond exclut tous
les Patriciens , ſans exception. Quand
le plebs étoit confondu avec les Patri-

(1) Ce terme ſignifie *Inspecteur Général*.

(2) *Opposition. Empêchement.*

(3) *Aſſemblées du peuple.* (4) *Plebiscitum* ;

ciens, il formoit (1) alors la plus grande partie du *populus*, & l'emportoit sur la Noblesse & sur le Sénat par les cabales des Tribuns turbulens qui leur faisoient donner leur voix par Tribus & non par Centuries; ensorte que la voix du plus vile manœuvre équivaloit à celle du Consul qui, dans ses triomphes, avoit attaché des Rois à son char, & qui même avoit rempli l'éminente dignité de Dictateur. Les Consuls (2), à la vérité, pouvoient refuser de faire le rapport de l'élection d'un sujet indigne, & de mettre à exécution un décret dangereux du peuple; mais il se mettoit dans le cas d'être accusé par un Tribun vindicatif, & d'être obligé de comparoître devant une multitude irritée qui étoit en même tems juge & partie: ainsi peu de personnes vouloient courir ce risque.

Licurgue avoit laissé à Lacédémone un Gouvernement Aristocratique (3) que les Ephores changerent en oligarchique (4). Ils ne furent d'abord insti-

(1) *Lege Hortensia.*

(2) *C. Vell. Partec. lib. II.*

(3) Gouvernement où la Noblesse commande.

(4) Gouvernement où la puissance sur-

292 MÉMOIRES DE LA COUR
 rués que pour contenir les Rois & le
 Sénat ; mais ils devinrent peu à peu
 les Inquisiteurs de l'Etat : ils s'arroge-
 rent le droit de faire la paix ou la guer-
 re , de régir les finances , de subjugu-
 er les Magistrats & les Rois mêmes ; d'em-
 prisonner & de punir de leur propre
 autorité (1) , ainsi que le Conseil des
 dix à Venise , avec cette différence ,
 que les Ephores (2) étoient annuels ,
 & que les *Dieci* de Venise sont pour
 la vie.

Le Gouvernement parfait , cet ob-
 jet des desirs des plus grands politiques
 (3) , le dernier effort de leur habileté ;
 & qu'ils ont toujours cru ne pouvoir
 exister qu'en spéculation , se voit au-
 jourd'hui dans la constitution Britan-
 nique. Son Gouvernement est mixte &
 composé de trois parties ; la Monar-
 chique , l'Aristocratique , & la Démono-

cratie réside dans un petit nombre de per-
 sonnes.

(1) ΞΕΝΟΦ : ΛΑΚΕΑ , Πολιτικά.

(2) L'histoire ne nous apprend pas si on
 les continuoit dans leurs charges , ou s'ils
 pouvoient être élus plusieurs fois.

(3) Platon , Aristote , Polybe , Cicéron ,
 Tacite , Rawleigh , Burlamaqui , Montes-
 quieu , &c. . . , Sidney , vol. I. chap. 2 ;

26

cratique

cratique. Le pouvoir de chacune est si naturellement proportionné, & si heureusement combiné, qu'elles se contiennent & se soutiennent mutuellement : telle est la composition *trine* de la législation Angloise : ces trois pouvoirs *négatifs* conservent les prérogatives des Rois, les privilèges des Pairs (1), l'indépendance des Communes (2); chacune de ces puissances peut empêcher les deux autres de passer des loix contraires au bien public; en sorte qu'il faut un concours unanime pour qu'un décret ait force de loi.

Nous avons parlé de l'abandon où étoit l'exercice des armes chez les Romains après la défaite d'Antiochus & la conquête de la Macédoine; & des abus affreux qu'en faisoient ceux qui suivoient encore cette profession. Les armes, comme nous avons vu, servoient à protéger les alliés; on les employa depuis à les opprimer, & même à ravager les Provinces Romaines. Leurs Gouverneurs étoient aussi absolus que le sont à présent les Bachas en Turquie : « Nos Provinces sont foulées », dit Cicéron (3); « nos amis

(1) De la Noblesse. (2) Du peuple.

(3) In Q. Cæcilium,

» trompés; le seul espoir qui leur reste
 » est dans la punition de leurs tyrans ». La célèbre accusation intentée contre Verrès, Préteur de la Sicile, nous donne l'exemple le plus frappant de vexations, d'iniquités, & d'impunité. La corruption qui régnoit dans tous les Tribunaux, faisoit dire hautement à Rome (1), qu'un homme riche, quelque crime qu'il eût commis, seroit toujours renvoyé absous.

Quoiqu'alors les mœurs des Romains fussent entièrement dégénérées, ils vouloient conserver l'apparence de leurs anciennes vertus. Le goût du patriotisme fut remplacé par celui de l'architecture, des arts, de la magnificence & des festins : la vaine littérature, le libertinage, & les apparences de l'amitié formoient, selon eux, le suprême bonheur; car ils préféroient les apparences aux réalités, l'ambition particulière à la gloire publique, & la chimère du faste à la grandeur solide : c'est ainsi qu'ils abandonnerent les principes de leurs ancêtres.

On ne pouvoit autrefois exercer

(1) Ne pourroit-on pas, à la honte de notre siècle, dire aujourd'hui la même chose dans presque tous les Etats de l'Europe ?

aucune Magistrature de la République avant l'âge prescrit par les loix , & avant qu'on eût passé par les grades inférieurs ; mais on en fut bientôt dispensé , ainsi que de consulter les Dieux avant que d'entrer en exercice. Si on observoit cette dernière cérémonie , on trouvoit moyen de corrompre l'Augure, qui assuroit que Jupiter avoit donné son approbation par un coup de tonnerre que personne n'avoit entendu. Ces Magistratures n'étoient plus brigüées que pour réparer le délabrement des fortunes , causé par les dépenses excessives. Les Colonies qu'on faisoit de l'Italie entière , pour ainsi dire , les faubourgs de Rome , n'étoient plus composées que de la populace la plus corrompue à qui l'on accordoit le domaine des villes prises d'assaut ; c'est ainsi que l'on payoit ces scélérats des voix qu'ils avoient données en faveur de quelque cause injuste.

Cette horrible dépravation enfin ébranla les fondemens de la République Romaine. La charge de Censeur , aussi despotique autrefois sur les mœurs que celle de Dictateur dans l'Etat , devint odieuse & impraticable. Le triomphe , cette glorieuse récompense du

mérite éminent , & des plus grandes vertus , étoit prostitué à des hommes qui en étoient indignes : il ne servoit que pour l'ostentation, & que pour étaler l'opulence. Plusieurs entrèrent dans Rome sur un char triomphal , qui pour leurs crimes méritoient d'être traînés sur la claie. La force, l'audace, quelquefois la naissance seule , & un vain nom remportoient les honneurs de la République ; mais le plus souvent on les achetoit de la populace , des sommes si immenses qu'elles paroissent incroyables.

Ennius, ce digne citoyen , vivoit dans les commencemens de la dépravation des mœurs. Il s'aperçut du poison caché , & il en prévint les suites funestes. Comme il aimoit la vertu & la patrie , il prononça ce vers mémorable dont la dureté se ressent encore de l'ancien caractère Romain.

(1) *Moribus antiquis stat res Romana virisque.*

« Ce vers », dit Cicéron , « semble » avoir été prononcé par un Oracle.
 » Car », ajoute-t-il , « il eût été im-

(1) La République Romaine ne se soutient aujourd'hui que par les hommes & les mœurs d'autrefois.

» possible aux plus grands hommes de
 » fonder & de conquérir un aussi vaste
 » Empire que le nôtre , si le peuple
 » n'avoit pas eu d'excellentes mœurs ;
 » & les mœurs n'auroient rien fait par
 » elles-mêmes , si de tels hommes ne
 » les eussent conduites ».

Ce fut à l'expulsion des Rois que chaque Romain commença à se sentir libre. C'est de ce moment que les talens & le génie se développèrent. Nous avons remarqué avec quelle rapidité cette nation s'éleva depuis l'époque de sa liberté. L'ardente soif de la gloire , & une émulation noble s'emparèrent de tous les cœurs. Les Loix ne portoient pas tant les anciens Romains au bien public que leur inclination naturelle ; ils réservoient les animosités & les querelles particulières pour les faire retomber sur l'ennemi public : mais ils s'entre-disputoient la prééminence de la vertu. Nous voyons chez eux plus de punitions pour avoir combattu contre les ordres , ou pour avoir continué le combat après le signal de la retraite , que pour avoir abandonné les rangs ou les étendarts. En tems de paix , on maintenoit l'autorité plus par des bienfaits que

par la terreur ; ils pardonnoient aisément les injures , & se vengeoient rarement d'une insulte.

Les vices s'introduisant insensiblement , les Loix sévères furent instituées ; plusieurs grands hommes voulurent s'opposer au progrès de ces vices & même les extirper : il étoit trop tard , la contagion avoit déjà gagné tous les corps de la République. Ce fut alors que le Gouvernement Romain , le meilleur & le plus juste autrefois , devint le joug le plus cruel & le plus intolérable. D'abord cependant ce fut plutôt l'ambition (1) que l'avarice , qui gâta le cœur des Romains. Tous indistinctement desirerent les honneurs & la gloire ; les uns , pour réussir , employèrent des moyens louables , & les autres se servirent de moyens infâmes.

Lorsque , par les victoires de Sylla , la tranquillité publique fut rétablie , ses Officiers & ses créatures exercèrent toutes sortes de violences & de rapines envers leurs concitoyens. La conduite de Sylla dans la guerre contre Mi-

(1) L'ambition a quelque ressemblance avec la vertu.

thridate avoit préparé ces maux. Pour gagner l'affection de son armée, il ferma les yeux sur ses désordres & sur ses déprédations contraires à toutes loix ; cette impunité, jointe aux délices de l'Asie, corrompirent les troupes.

L'armée victorieuse de retour en Italie, après avoir défait la faction *Marienne* sous les murs de Rome, se permit les mêmes licences que dans les Régions Asiatiques. La grande prospérité est un ennemi dangereux ; la vraie sagesse même le redoute. Que ne doit-on pas attendre d'une armée indisciplinée, corrompue, & que les victoires encore ont rendue audacieuse & insolente ?

Depuis ce tems l'opulence seule fut en honneur, tout lui cédoit ; la vertu devint languissante, obscure : l'austérité des mœurs passoit pour méchanceté cachée ou pour misanthropie. La Jeunesse Romaine s'abandonna aux plus grands excès, & s'énerva. On pillà pour fournir aux dépenses ; on négligea ses biens ; on envia ceux des autres : & levant enfin le masque, on perdit toute honte & toute pudeur. Cette jeunesse ainsi élevée, ne tar-

pas à se ruiner & à prendre ensuite conseil du désespoir & du crime. Accoutumé aux plaisirs (1), on s'en prive difficilement ; on succombe aux tentations , & l'on n'est bientôt plus effrayé des moyens infâmes qui peuvent entretenir la mollesse & la profusion.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains. On peut consulter à ce sujet l'excellent Ouvrage (2) de M. de Montesquieu ; ses réflexions sont profondes , justes & présentées avec autant de force que de génie.

Quoique plusieurs autres grands Ecrivains nous peignent la déprava-

(1) *C. Sallust. Bell. Catilin.*

(2) Outre les ouvrages nombreux & connus que nous avons en France sur les Romains , il y a particulièrement une Histoire d'Auguste , in-12 , deux petits volumes imprimés à Paris, chez Jean de Caille en 1686.

Quoique le caractère de César ici ressemble fort à celui qui est tracé dans cet ouvrage anonyme , il ne paroît pas que M. Blackwell l'ait consulté , ces deux ouvrages n'ayant presque rien de commun. Au reste , l'Anonyme n'a pas de grandes vues , c'est un simple & froid compilateur.

tion des mœurs Romaines comme générale alors, il faut cependant les lire avec discrétion à cet égard : le luxe, à la vérité, s'étoit répandu par-tout ; mais la constitution subsistoit ; la liberté n'étoit pas abolie ; elle étoit convertie en une licence effrénée. Il y avoit encore quelques Romains dont les cœurs n'étoient pas infectés de la contagion commune : il en étoit même qui ne pouvoient jamais se corrompre, quoique forcés de vivre dans le sein de la scélératesse ; leurs vertus & leur mérite, qui brilloient dans cette obscurité, en jettoient plus d'éclat.

Tels furent Catulus, Lentulus, Cotra, Lucullus, Pompée, M. P. Caton, l'exemple des vertus ; & Jules César, le modèle des scélérats (1). Ces grands hommes se distinguèrent parmi d'autres grands hommes, & feront à jamais l'admiration de la postérité.

Voilà quel étoit l'état de l'Empire Romain au tems de Jules César. Cet homme ambitieux descendoit d'une maison noble & ancienne : il se livra dans sa première Jeunesse aux débau-

(1) On se fait communément une si grande idée de César, qu'on sera peut-être étonné de cette qualification.

ches les plus infames ; dès qu'il com-
mença à s'instruire des affaires publi-
ques , il fit paroître tous les talens qui
constituent le grand homme : il les
employa (1) malheureusement avec
succès contre sa patrie , dont il devint
l'oppresseur & le tyran (2).

César étoit naturellement brave ;
éloquent , prodigue , ferme , patient
dans les fatigues , dans les dangers ,
& constant dans la poursuite de ses
desseins : il avoit une figure très-agréa-
ble , & un génie fort étendu. Il étoit
souvent rêveur , inquiet , & son ambi-
tion ne connoissoit point de bornes ;
tous ses desirs ne tendoient qu'à la
souveraine puissance : aucune conspi-
ration ne s'est formée de son tems à
Rome où il n'eût quelque part. Quoi-
que sa maison eût été de tous tems in-
violablement attachée au Sénat , il se

(1) *Voyez l'Histoire d'Auguste qu'on vient de
citer. L'objet de ces Mémoires , comme on
l'a observé dans l'introduction , n'est pas
d'écrire une vie particulière fort ample. Celle
de César [dans cette Histoire] est assez éten-
due ; mais elle est écrite sans chaleur & sans
rapidité : Voyez encore à ce sujet Plutarque ,
&c. . .*

(2) Il changea la forme du Gouverne-
ment , & anéantit la liberté.

déclara ouvertement pour la vile populace : son but étoit d'humilier la Noblesse, & de détruire les loix. Sylla, qui s'étoit apperçu des mauvaises intentions du jeune César, & qui prévoyoit les troubles qu'il auroit excités un jour, le laissa vivre avec la plus grande répugnance. A la mort de Sylla, César faisoit sa première campagne en Cilicie sous Servilius Isauricus ; mais sur le bruit que M. Lepidus, alors Consul, vouloit se mettre à la tête de l'ancienne faction de Marius, pour révoquer les loix de Sylla, & se rendre maître de la République, il abandonna l'armée, & se rendit précipitamment à Rome pour avoir part à cette nouvelle sédition. Lepidus perdit la vie dans cette entreprise ; le jeune César protégea ses complices : soutenu par la populace, il eut assez de crédit pour faire casser la Sentence d'exil prononcée contr'eux.

Devenu Tribun militaire, charge honorable qui étoit conférée par la voix des Tribus, il appuya de tout son pouvoir les chefs de la faction *Marienne*, qui vouloient rétablir la puissance des Tribuns du peuple que le Dictateur Sylla avoit considérablement di-

minuée. Ce Dictateur fit de grands changemens dans le Gouvernement Romain : il rétablit d'abord cette primitive institution , que rien ne pouvoit être proposé dans les assemblées du peuple , avant que le Sénat eût délibéré & donné son décret. Ensuite il ordonna que le peuple donneroit ses voix par Centuries , & jamais par Tribus : il abolit la puissance négative (1) des Tribuns du peuple , les priva du privilege de pouvoir convoquer le Sénat , & les empêcha de se mêler de toute autre affaire que de celles qui regardoient les intérêts des Plébéïens. Enfin il ôta à ceux qui n'étoient point de l'ordre des Patriciens, le pouvoir de juger les causes publiques & particulières ; ce qui mettoit la vie & les possessions des Citoyens à la discrétion de la Noblesse.

Lépidus avoit essayé d'abolir ces loix , la plupart salutaires ; mais Q. Catulus son collègue , le contraignit à fuir en Sardaigne (2) où il mourut de douleur. Lépidus ne tarda pas à être remplacé dans ses vues dangereuses par une foule d'ambitieux qui trouvoient qu'il étoit bien plus aisé d'ob-

(1) Le *Veto*. (2) ΠΑΟΥΤΑΡΧ.

tenir de la populace les charges de la République que de l'aveu des Patri-
ciens. Ceux-ci d'ailleurs, par l'irrégula-
rité de leur administration, sembloient
autoriser ces indignes voies. On atta-
qua ensuite séparément les loix de Syl-
la, qui toutes furent successivement
révoquées. La République alors re-
tomba dans ses désordres ; elle fut li-
vrée de nouveau à la turbulence des
Tribuns & à la fureur d'une populace
corruptible : pour effectuer ces change-
mens malheureux, & particulièrement
pour rétablir les Tribuns dans le privi-
lege du *veto*, personne n'agit avec
plus d'ardeur que le jeune César.

Parvenu à la Charge de Questeur,
il alla en Espagne, où il se laissa bien-
tôt de faire son devoir ; il abandonna
le Préteur, la Province, & revint en-
core une fois à Rome dans l'espérance
d'un soulèvement. On fait que les co-
lonies Romaines, dispersées dans l'Ita-
lie, formoient un corps puissant ; quel-
ques-unes encouragées par les derniers
troubles, avoient demandé toutes les
prérogatives des Citoyens Romains.
César parcourut ces Colonies, & les
auroit portées à la révolte, si les Con-
suls n'avoient retenu dans les environs

de Rome plus long-tems que de coutume les légions destinées pour la Cilicie.

Son projet ayant échoué, il se rendit à Rome pour demander l'Édilité qui lui fut accordée. Peu de jours avant que d'entrer en exercice, on le soupçonna d'avoir conspiré avec M. Crassus, ci-devant Consul, P. Sylla & P. Autronius nommés à cette dignité, mais dont l'élection n'eut point lieu, ayant été convaincus de corruption. Le but de cette conspiration étoit d'égorger les membres du Sénat, de faire Crassus Dictateur, de nommer César son Lieutenant, de rétablir P. Sylla & Autronius dans le Consulat; & enfin de détruire la République. Crassus ayant sans doute manqué de courage, ne parut pas au jour indiqué; & César alors ne voulut pas donner le signal convenu, qui étoit de jeter bas la robe.

Ce nouveau projet n'ayant pas réussi, il s'associa avec le jeune & téméraire Cn. Piso, qui, par ses débauches & ses folles prodigalités, avoit dissipé son patrimoine. Il entra ensuite dans une autre conjuration avec une bande de scélérats, qui devoient assassiner les Consuls, & mettre en leur place le

même Autronius & L. Catilina : ce dessein affreux , qui devoit s'exécuter au commencement de Décembre , ayant transpiré , les conspirateurs le remirent au 6 de Février suivant. Ce jour étant venu , le bouillant Catilina manqua l'entreprise par sa précipitation ; il donna le signal avant que les esclaves armés fussent assemblés. Le Sénat , pour se défaire de Cn. Piso , l'envoya dans l'Espagne ultérieure : avant son départ, il convint avec César de tout tenter pour ranimer la faction de Marius ; mais il fut assassiné sur la route par sa suite , à cause de sa cruauté ; sa mort mit fin à cette conspiration , mais non pas aux complots de César.

S'étant ruiné par ses dépenses excessives dans l'exercice de l'Édilité , il gagna la multitude par ses largesses , & corrompit un des Tribuns , qui proposa dans une assemblée du peuple de le revêtir de la dignité prétoriale , & de lui donner le commandement d'une armée , pour rétablir Ptolomée (1), allié des Romains , que le peuple d'Alexandrie avoit détrôné. Le corps de la No-

(1) Roi d'Egypte , & pere de la fameuse Cléopâtre.

bleffe s'opposa à ce dessein , & le décret ne passa pas. Pour se venger des Patriciens , César fit redorer la statue & les trophées de Marius , les plaça au Capitole dans un jour solennel , à la vue de la populace , dont Marius avoit été le protecteur , & se déclara ouvertement son successeur dans la haine qu'il avoit portée au Sénat , & dans son affection pour le peuple (1).

Apuleius Saturninus , un des plus violens Tribuns du peuple , autrefois favori de Marius , & ensuite trahi par cet homme perfide , avoit commis toutes sortes de crimes , & même des meurtres à Rome. Le peuple outré , & ayant à sa tête C. Rabirius , aussi Tribun , poursuivit Saturninus jusques dans le Capitole , où il s'étoit réfugié , & le tua à coups de pierre. César réveilla cette affaire 40 ans après , & fit accuser par une de ses créatures Rabirius de rébellion. Le jour marqué pour le jugement étant arrivé , & le Juge devant être élu par le sort , le nom de César fut , à sa secrète satisfaction ,

(1) Ce fut à cette occasion que Catulus dit que César ne minoit plus le Gouvernement par ses complots secrets , mais qu'il l'attaquoit ouvertement & à coup de béliet.

tiré de l'urne fatale : il fallut cependant observer toutes les formalités de la Justice , & entendre les deux parties ; mais malgré les témoignages en sa faveur , & malgré les loix , Rabi-rius fut condamné avec tant de précipitation , que sur l'appel simplement il fut renvoyé absous par le peuple , tant l'iniquité de ce jugement étoit visible.

César , élevé à la dignité prétoriale , la seconde de la République , après les Consuls , commença à former avec plus de soins ses projets criminels. Il continua ses liaisons avec Catilina : on ne fait pas précisément quelle part il eut à la conspiration de ce dernier ; mais il fut accusé par deux témoins d'avoir conspiré avec lui pour brûler Rome , massacrer les Sénateurs , & ravager l'Empire. Voyant que le complot étoit découvert , il eut l'adresse d'envoyer à ce sujet quelques informations à Cicéron , alors Consul. Etant ensuite accusé devant le Sénat , il somma Cicéron de rendre témoignage de son innocence , ce que le Consul ne put s'empêcher de faire , & ce qu'il fit avec une grande prudence : ce trait politique le sauva d'une double accusation , l'une

devant le Questeur Novius, & l'autre devant le Sénat ; mais personne ne douta de la réalité de son crime. César, non content d'avoir échappé lui-même à une juste punition, prit encore la défense des traîtres avec tant d'ardeur, qu'il encourut l'indignation de tous les gens de bien : un grand nombre de Chevaliers Romains, qui gardoit les avenues du Sénat, le menaça de l'épée, enforte que quelques Sénateurs s'effrayèrent & prirent la fuite. C. Curio & plusieurs de ses amis le couvrirent de leurs robes, & eurent bien de la peine à le sauver : ces menaces cependant l'intimidèrent, & il n'osa plus paroître au Sénat cette année.

Dès qu'il fut entré en exercice (1) de sa charge de Préteur, il somma Q. Catulus (2) de comparoître devant le peuple, & de rendre compte des grandes sommes dépensées pour la réparation du Capitole (3) ; mais le mérite & la probité (4) du premier Sénateur de

(1) Le premier jour de l'an.

(2) Prince du Sénat

(3) Il avoit été consumé entièrement dans les guerres civiles de Marius & de Sylla.

(4) Q. Catulus, *quem neque periculi tem-*

Rome ayant été généralement reconnue, César échoua encore dans son entreprise. Rien ne pouvoit arrêter cet esprit remuant ; il s'affocia bientôt avec le Tribun Metellus Nepos, qui, malgré ses collègues, avoit déjà proposé plusieurs loix pernicieuses, & se mirent ensemble à la tête de la populace, si ouvertement, qu'ils furent tous deux dépouillés de leurs dignités, & déclarés incapables d'exercer leurs charges pendant le cours de l'année. Malgré cet arrêt, César eut la hardiesse de faire placer son tribunal dans la place publique, & de juger les causes à l'ordinaire comme Préteur ; mais ayant été averti que le Sénat avoit donné ordre de le chasser de son tribunal, il mit bas sa robe prétoriale, & se retira chez lui où il résolut de vivre paisiblement aussi long-tems que le bon ordre régneroit dans la République.

La nouvelle de sa disgrâce s'étant répandue dans la multitude, un gros de peuple s'amassa autour de la maison de leur protecteur, le priant d'une manière séditieuse de reprendre les

pestas, neque honoris aura, potuit unquam de suo cursu, aut spe, aut metu, dimovere. Cicero.

fonctions de sa charge , & lui promettant de le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Mais, soit que César ne fût pas encore revenu de sa frayeur , & qu'il ne jugeât pas la populace capable de résister aux légions consulaires ; soit qu'il craignît le sort de Saturninus , ou qu'il prévît les bons effets qu'auroient produit ses refus , il renvoya, à la surprise agréable des honnêtes gens, cette assemblée tumultueuse, la pria de se retirer & de se comporter en bons Citoyens. Le Sénat qui avoit été convoqué à la première nouvelle des mouvemens du peuple, ayant appris, contre son attente, le bon procédé de César , lui envoya des députés pour lui marquer la satisfaction qu'il ressentoit de cette conduite digne d'un Magistrat Romain. Il fut ensuite invité au Sénat, où il reçut de nouveaux applaudissemens. On biffa l'acte de sa dégradation, & on le rétablit dans sa Préture. César auroit pu jouir de ces honneurs avec l'estime de ses Concitoyens, & obtenir légitimement les plus hautes dignités de sa patrie, s'il avoit voulu préférer le bon ordre au trouble, & la société des gens de bien à celle des scélérats.

A la sortie de la Préture, le Gouvernement de l'Espagne ultérieure lui échut une seconde fois. Pour s'y rendre, il se hâta de quitter Rome avant que les affaires des provinces fussent entièrement réglées, que ses instructions fussent dressées par le Sénat, & que le nombre de troupes qui devoit servir sous chaque Préteur fût fixé (1). Ce départ précipité & effectué contre toutes coutumes, fit voir que César craignoit quelque accusation, ou d'être arrêté pour dettes (2). Arrivé dans son Gouvernement, au lieu de protéger les alliés de la République, il les accabla par des taxes, ou plutôt par des contributions excessives; il pilla même quelques villes du Portugal, qui lui avoient envoyé des députés, & qui de bonne foi avoient ouvert leurs portes. Ces déprédations injustes & criantes le mirent en état de payer une grande partie de ses dettes. Sans avoir pourvu à la prospérité, ni même à la sûreté de ces provinces, il les abandonna; & sans attendre son successeur, il revint

(1) Πλατάρχ. ΚΑΤΩΝ.

(2) Il devoit environ trente-quatre millions de France avant qu'il exerçât aucune charge.

encore à Rome très-précipitamment pour demander le triomphe & le Consulat.

L. Lucceius & M. Bibulus poursuivoient cette dignité. Lucceius étoit opulent & très-propre à entrer dans toutes les vues de César, qui n'avoit plus rien à donner : le peuple ne l'aimoit pas ; mais César, par son adresse, engagea Lucceius d'acheter lui seul les voix du peuple pour eux deux, en lui promettant de gagner la multitude en sa faveur.

Toutes les manœuvres de César étoient connues du Sénat : les gens de bien détestoient la scélératesse de ses mœurs, & craignoient à juste titre les conséquences de son élévation à la suprême dignité, sur-tout si son collègue lui ressembloit. C'est pourquoi la Noblesse engagea M. Bibulus de promettre à la populace une plus grande somme que celle de Lucceius : les Patriciens se cottièrent entr'eux pour fournir à cette dépense, & Caton même approuva ce projet, en disant que cette corruption étoit au moins utile au bien public : ce moyen réussit. Bibulus & César furent nommés Consuls : le corps des Patriciens, pour empêcher

ce dernier de faire beaucoup de tort pendant son Consulat , borna son département à l'inspection des forêts & à la réparation des grands chemins. Cette politique fit perdre patience à l'ambitieux César , dont la passion favorite étoit de dominer , & lui fit prendre d'autres mesures pour arriver à ses fins.

Cn. Pompée & M. Crassus étoient alors les plus puissans de l'Empire : ils avoient été Consuls ensemble , & leur Consulat fut une scène continuelle d'*oppositions*. Tous deux étoient grands politiques , éloquens & capables de conduire les plus grandes entreprises. Crassus s'étoit acquis beaucoup de crédit , tant par ses connoissances de l'administration du Gouvernement , des loix , des formalités de la Justice , que par ses immenses richesses. Mais Pompée l'effaçoit par son habileté militaire , par la splendeur de ses triomphes , par le nombre de ses cliens , parmi lesquels il comptoit plusieurs Rois , par ses trésors formés des dépouilles des nations qu'il avoit conquises , & enfin par les emplois qu'il avoit à sa disposition. Aussi long - tems que ces deux hommes furent divisés , la liberté

n'avoit rien à craindre. Leur puissance étoit réciproquement contre-balancée, & le Sénat conservoit l'équilibre entre les deux factions.

Le pénétrant César s'apperçut bientôt que leur intelligence jointe à son crédit sur la populace Romaine, envahiroient, sans contredit, la souveraine puissance. Dès ce moment il travailla de tout son pouvoir à les réconcilier. M. Crassus étoit son ami ; la ressemblance des mœurs (1) les avoit autrefois liés. Il avoit délivré César des mains de ses créanciers inexorables à la fin de sa Préture. Il ne lui restoit donc qu'à gagner Pompée. Ce grand homme avoit beaucoup de probité & de régularité dans ses mœurs ; il étoit doux & très-définitéressé. Son ambition le portoit bien à vouloir être le premier de la République, mais non pas à s'en rendre maître (2). Son penchant pour le peuple lui fit quelquefois faire des choses inconsidérées & contraires à son bon naturel. Ce fut lui qui, après avoir, à la mort de Sylla, contribué à détruire la faction de Ma-

(1) *S. Hist. Bell. civ. in.*

(2) *C. Vell. Patercul. lib. 2, §. 29 & 33.*
rius,

rius, & abattu la puissance des Tribuns du peuple, rétablit cette puissance funeste, pour se conserver la faveur de la multitude. César étoit l'idole de la populace, comme l'avoit été Catilina (1). Pompée ne croyant pas ce premier capable de devenir son rival, voulut bien répondre à ses avances, imaginant que César lui auroit pu être utile parmi les Tribus pour faire confirmer par elles tout ce qu'il avoit statué en Orient. Le rusé Consul parvint à rapprocher ces hommes puissans, & à obtenir enfin qu'ils se revissent. Cette entrevue réussit, & le résultat fut que rien dans l'Etat ne se feroit contre la volonté de Pompée, de Crassus & de César.

Cette fatale union sappa les fondemens de la liberté. C'étoit une vraie tyrannie, quoique cachée ; une vraie oligarchie ou un Gouvernement de trois personnes aussi despotiques qu'un conquérant à la tête d'une armée formidable. Le cours de la liberté, si l'on peut ainsi parler, fut détourné de son lit. Les Citoyens dont l'esprit d'indépendance fut rétréci dans des bornes trop

(1) *Sallust. Bell. Catilin.*

étroites, s'accoutumerent (1) à faire leur cour à ceux qui dispoſoient arbitrairement des charges, des emplois & qui expliquoient les loix ſelon leur intérêt ou leur caprice. De-là naquit l'habitude ſervile de la dépendance, mere de l'eſclavage, qui abattit la fierté & le courage des Romains. Inſenſiblement on oublia les vertus; ſource de toute félicité, & on ſ'accoutuma à fixer les yeux ſur ce *Triumvirat* (2), dont le mélange odieux de vertus & de crimes avoit élevé ces trois perſonnes au-deſſus des loix & de la conſtitution de la patrie. Pompée ferma les yeux ſur la conduite irrégulière des créatures de ſes collègues. Craſſus protégeoit les méchans, ſans commettre de crimes lui-même; mais Céſar prit une route différente.

Pour accabler le Conſul Bibulus ſon collègue, il chargea l'infame Vatinius de ſe mettre à la tête de la populace, & de l'engager à iñſulter ce Conſul, & à le chaffer de la place publique à coups de pierre. Cet indigne procédé fit voir aux Romains ce qu'ils devoient

(1) *Cic. ad ſam. lib. 1, Epiſt. 8 & 9.*

(2) Ce n'eſt point du fameux Triumvirat dont on parle ici.

attendre. La violence est une dissolution de tout gouvernement ; & quand elle est exercée dans le sanctuaire de la Justice , & sur-tout contre un des Chefs , elle devient une insulte atroce & intolérable.

Les loix Agraires avoient été une source intarissable de troubles entre le Sénat & le peuple , & causerent enfin la ruine du revenu public. César , au lieu de s'y opposer , proposa en son nom cette loi pernicieuse avec la chaleur d'un Tribun furieux pour s'assurer l'attachement de la multitude. Les terres de la Campanie avoient , depuis leur conquête , été réservées comme un fonds inaliénable de ce revenu public , & comme le grenier de Rome. Une partie de ce canton appelé le Champ (1) étoilé , avoit été consacré à différens usages de religion , avec d'horribles imprécations contre ceux qui auroient osé le profaner ou l'aliéner. Mais nulle considération divine ou humaine ne pouvoit détourner César de ses projets. Escorté par Vatinius & sa bande , il proposa la loi par laquelle ces terres devoient être distribuées à la

(1) *Campus stellatus.*

partie la plus indigente de la populace ; non par le sort , selon la coutume ; parce qu'il n'auroit pu alors gratifier ses créatures ; mais par vingt Commissaires qu'il choisit à cet effet.

Après ce coup porté à la République , il remit aux fermiers des taxes & du revenu public la troisieme partie du prix de leur bail , au renouvellement duquel il leur fit défense de faire des offres trop hautes : en un mot , il dissipa le revenu public pour se faire un plus grand nombre de créatures.

On s'étonnera peut-être comment un seul homme , quoique Consul , a pu faire toutes ces choses sans obstacle de la part des grands hommes qui se trouvoient à Rome alors , & qui , ayant passé par toutes les charges , avoient encore quelque autorité que les vertus & l'amour du bien public leur avoient si justement acquise. Mais qu'on sâche que la plupart de ces personnages dépendoient de Pompée & de Crassus , amis de César ; que ces deux premiers avoient , à leur honte , eu part à la loi agraire ; & que les autres n'osoient paroître à cause de la violence de Vatinus , qui , à la tête d'une troupe d'esclaves & de vils gladiateurs , les

thassoit de la place publique , lorsque César vouloit y paroître.

Le Consul Bibulus , qui , comme nous venons de le dire , avoit reçu ce sanglant affront , n'eut ni le courage ni la fermeté de se servir de son pouvoir , en armant ses esclaves & ses cliens , & de repousser la force par la force ; il se renferma chez lui , & se contenta de publier un manifeste contre les usurpations de son collègue : cet écrit fut si universellement approuvé (1) , que César , outré de dépit , fit assiéger la maison du Consul par Vatinius & sa troupe pour la détruire & assassiner Bibulus ; mais il étoit sur ses gardes : ces furieux assaillans furent repoussés , & l'infamie de cette action retomba sur César. L. Lucullus , homme d'un génie & d'un goût exquis , étoit le plus grand rival de Pompée dans le talent & la gloire militaire. Ses victoires , la magnificence de sa vie privée , & son affabilité lui donnoient beaucoup de crédit dans la République. Il voulut se déclarer ouvertement contre César ; mais la conduite trop intéressée qu'il avoit tenue en Asie ,

(1) *Cicero ad Atticum.*

lorsqu'il y commandoit, donna lieu à César de répandre sur son compte mille calomnies, pour l'effrayer par des accusations de tant de crimes; la politique de César fit son effet. Lucullus, déjà vieux & aimant le repos, cessa toute poursuite.

M. Porcius Caton, rigide observateur des loix, & ami constant de la vertu, ne pouvoit être qu'ennemi de César. Caton depuis long-tems avoit démasqué ses desseins pernicioeux; aussi étoit-il son adversaire déclaré. Ce fut par son avis que César & Métellus, lorsqu'ils n'étoient que Tribuns, furent dégradés. Il persévéra dans sa fermeté à s'opposer à toutes les vues de César, quoique Consul & soutenu de Pompée & de Crassus. Il fit voir en plein Sénat les funestes conséquences de son mauvais gouvernement, & prédit enfin la ruine de la République. César irrité ordonna au Licteur de le faire descendre de sa place (1), & de le mener en prison. Caton, toujours inébranlable, suivit le Licteur, en continuant de haranguer contre l'aliénation des meilleurs fonds de la Répu-

(1) *Restrum*

blique, & le dëssein pour lequel ils avoient été aliénés. Caton, conduit en prison, étoit un triste spectacle pour Rome. Les Sénateurs, les Chevaliers & la partie la plus saine du peuple suivoient ce modele des vertus, insulté par le protecteur du vice. Leurs cœurs étoient ferrés; la douleur étoit peinte sur tous les fronts. César observoit de loin ce vertueux & austere patriote, pour voir si au lieu de se laisser mener en prison, il n'en appelleroit point au peuple, s'il ne prieroit point quelque Tribun de parler en sa faveur, ou s'il ne donneroit point quelque'autres marques de soumission; mais le voyant inflexible & résolu de tout souffrir plutôt que de s'humilier devant celui qu'il regardoit comme le tyran de la patrie, il en rougit de honte; &, sur le murmure confus qui commençoit à s'élever en faveur de Caton, dont le mérite éminent le faisoit universellement respecter, il envoya un de ses Tribuns mercénaires pour lui rendre la liberté.

M. T. Cicéron, la gloire du Barreau, & le modele de tout Magistrat Supérieur, avoit sauvé du feu & du carnage Rome, qui, libre encore, lui

donna le glorieux nom de pere de la patrie (1). *Ce Triumvirat* mit tout en œuvre pour le gagner ; mais sa probité & ses vertus publiques ne purent être corrompues. Il s'éloigna des affaires de la République , puisqu'il lui étoit impossible des'opposer aux desseins des tyrans. Crassus, qui haïssoit les gens de bien , étoit depuis long-tems l'ennemi de Cicéron , qui , aussi bien que Caton , avoit déjà pénétré les vues ambitieuses de César. Tandis que , jeune encore , celui - ci se ruinoit en festins somptueux , l'Orateur Romain remarqua quelle espece de convives il invitoit , & dit à cette occasion : « Que
 » César , par toute sa conduite , lais-
 » soit voir un esprit tyrannique , im-
 » périeux , & qui seroit un jour fu-
 » neste à sa patrie ; mais , ajoutoit-il ,
 » quand je considere l'élégance de sa
 » chevelure , je ne peux me persuader
 » qu'une telle tête puisse jamais for-
 » mer le projet d'abolir les loix , &
 » de détruire la liberté ».

Les doutes de Cicéron étoient alors éclaircis ; César s'étoit démasqué :

(1) *Roma , patrem Patria Cicéronem , libera dixit. Juv. Sat. 8.*

c'est pourquoi l'Orateur Romain employa son éloquence auprès de Pompée pour le détacher de Crassus, de César, & pour le mettre dans le parti de la République. Mais, soit que Pompée craignît de déplaire à Julia (1), qu'il aimoit beaucoup; soit qu'il se plût à dominer, Cicéron ne put rompre cette union fatale.

César, voyant ce dernier inviolablement attaché à la République, & ayant su que dans son plaidoyer pour son ancien collègue C. Antonius (2), il s'étoit plaint amèrement des malheurs des tems, il permit à Clodius de se faire adopter par un Plébéien, le fit créer Tribun pour faire ôter à Caton sa part dans l'administration des affaires, & pour envoyer Cicéron en exil. Clodius rendit ces deux importants services à son protecteur, & accéléra par ce moyen la ruine de sa patrie.

Après la révocation des constitutions de Sylla, & le rétablissement de la puissance des Tribuns, la sûreté du gouvernement ne subsistoit plus que

(1) Fille de César.

(2) Il étoit accusé d'avoir opprimé sa province.

par certains Réglemens établis par Numa, qui défendoient les assemblées du peuple aux jours que les Préteurs jugeoient les causes particulieres, ou tandis que les Augures consultoient les Dieux. Ces réglemens, autant politiques que religieux, avoient force de loix (1); mais le Tribun Clodius abolit encore ces loix, pour augmenter la puissance du peuple. Les boulevards de la République alors furent renversés; la constitution ruinée, les loix & la religion violées (2): la puissance des Censeurs les soutenoit encore un peu; ce scélérat Tribun l'anéantit également, en leur faisant défendre de punir un Romain, sans avoir auparavant été accusé devant le peuple, & condamné par les deux Censeurs (3). La République reçut ces coups pendant le Consulat de C. Gabinius, créature de Pompée, & de L. Pison (4). C'est ainsi que César violoit les loix de sa patrie, & opprimoit ses illustres défenseurs. Pour parvenir plutôt à

(1) On les nommoit Loix Eliennes & Fufiennes. *Cicero, Orat. in Vatin.*

(2) *Cicer. Orat. pro P. Sextio.*

(3) *Cic. r. in Pison.*

(4) Beau-pere de César.

son but , cet ambitieux corrompit à force d'argent un nommé Vettius (1) pour le faire jurer que les principaux Sénateurs l'avoient engagé d'assassiner Pompée. Vettius parut devant le peuple ; il eut l'audace d'accuser de ce crime odieux M. Bibulus , L. Lucullus , C. Curio pere & fils , L. Domitius , Cicéron , & plusieurs autres Patriciens du premier ordre. Mais il y eut un si violent soupçon de trahison , & une si grande rumeur dans l'assemblée , que le perfide Vettius fut constitué prisonnier. César (2) le fit empoisonner , de peur qu'il ne découvrit cet affreux complot. Les séditions , les conspirations , les meurtres , les parjures , le poison , voilà les moyens que Jules César employoit pour arriver à ses fins.

Les grands hommes & les gens de bien n'étant plus des assemblées publiques , où régnerent ensuite le désordre & la violence (3) , l'ennemi de la liberté ne garda plus de mesures , &

(1) Ce Vettius avoit témoigné contre César lors de la conspiration de Catilina.

(2) Cicero , *orat. in Vatini*.

(3) ΠΛΗΤΗΡΑ, ΚΑΙΣΑΡ.

aspira ouvertement à la tyrannie (1). Il détruisit une des constitutions fondamentales de l'Etat, en faisant ôter au Sénat le pouvoir d'ordonner des Provinces Consulaires : ce fut Vatinus qui proposa ce décret au peuple, par lequel la Gaule Cisalpine & l'Illyrie furent données pour cinq ans à César, avec une armée de dix-huit mille Romains. Le poison si long-tems caché dans le sein de la constitution, parut alors ; la Démocratie prévalut ; la partie la plus vile de la République donna la loi aux autres, & ce peuple mit dans la main d'un scélérat ambitieux l'épée avec laquelle il l'assujettit & le tyrannisa. La province que César s'étoit choisie, étoit une des plus opulentes de l'Empire. Les habitans étoient courageux & guerriers ; on y entretenoit toujours une armée régulière : c'étoit aussi la plus voisine de l'Italie & de Rome (2). Non content de ce gouvernement, il demanda encore celui de la Gaule Transalpine (3), qui n'étoit pas encore subjuguée, pour mieux discipliner les légions, & les ac-

{1} Sallust. (2) Cicer. Orat. in Pison.

{3} Gallia Transalpina, seu Comata.

coutumer au pillage. Le Sénat voyant qu'il obtiendrait tout du peuple, prévint ce nouvel attentat à ses prérogatives, en lui décernant la Gaule Transalpine ou Ultramontaine pendant cinq ans, malgré la vive opposition de Caton, qui dit hautement aux Sénateurs qu'ils mettoient eux-mêmes le tyran en possession de la citadelle (1) de l'Empire.

Les grandes passions peuvent difficilement se cacher; l'excès de la joie dévoile nos cœurs. César, quelque dissimulé (2) qu'il fût, ne put se contenir, lorsqu'il se vit revêtu de ce commandement. Il eut même l'impudence de dire en plein Sénat, qu'ayant, à la confusion de ses ennemis, obtenu tout ce qu'il desiroit, il les fouleroit d'orénavant aux pieds (3).

Cependant il se comporta d'abord avec assez de prudence dans la guerre qu'il soutint contre les Suisses, les Piémontois & les Allemands. Mais ayant reçu une prolongation de commandement pendant cinq autres années, il ne se contraignit plus. Au mépris du

(1) ΠΛΥΤΑΡΧ. ΚΑΤΩΝ.

(2) ΑΠΠ. Εμφ. Βιβ. β.

(3) Suéton.

droit des nations, il n'épargna aucun Etat; quelques injustes que fussent les motifs des guerres qu'il entreprit, il poussa si loin ses cruautés & ses violences, que le Sénat donna un décret pour envoyer sur les lieux des Commissaires qui devoient examiner la situation des Gaules Cisalpine & Ultramontaine. Quelques Sénateurs opinèrent même de livrer à ces Etats opprimés, l'injuste César, comme un ennemi commun.

Semblable aux anciens Gladiateurs qui, dans leurs écoles barbares exerçoient des esclaves à se servir de l'épée, & les accoutumoient aux blessures, pour paroître aux jours solennels des spectacles publics où ils devoient se battre pour défendre leur vie, César dans les Gaules disciplinoit les troupes, les accoutumoit au carnage & au butin, pour les préparer à la grande dispute contre la République (1). Dans le choix de ses soldats & des centurions, il ne regardoit ni la naissance, ni les mœurs, pourvu qu'ils fussent robustes & déterminés. Cependant il

(1) IOYAIAN. *Knirap.*

vouloit que ses Officiers fussent de famille, mais pauvres, braves & débauchés; d'ailleurs son armée étoit composée de Gaulois, de Germains & du rebut de Rome.

Pendant ces dix ans, il forma de cette manière son armée, amassant des trésors immenses pour se faire des créatures, corrompre le Peuple Romain, & remplir ses vues: rien n'étoit sacré pour lui; il pilloit les Provinces, les villes, les temples. Un homme qui, quoique Consul & Gardien public des effets civils & sacrés, avoit enlevé du Capitole une masse (1) d'or qu'il fit remplacer par du cuivre doré; un homme, dis-je, qui avoit osé commettre une telle action à Rome sous les yeux du Sénat, devoit tout oser dans les Gaules, sur-tout à la tête d'une armée licentieuse. César, par ces déprédations, acquitta non-seulement ses dettes énormes; mais remplit encore l'Italie de tant d'or, qu'on y échangeoit une livre de ce métal précieux pour neuf livres pesant d'argent monnoyé, au lieu que cet échange étoit alors environ à douze & demi, diffé-

(1) Elle pesoit 3000 l.

rence étonnante & presqu'incroyable : tous les moyens d'augmenter ses trésors étoient indifférens à l'avidité César ; il vendoit l'alliance de Rome , les Sceptres & les Royaumes au plus offrant. Il arracha de Ptolomée seul , ce Roi chassé de l'Égypte , près de six mille (1) talens , tant en son nom qu'en celui de Pompée : c'est avec ces fonds sacrilèges qu'il soutint la guerre contre sa patrie , & qu'il releva par la fuite l'éclat de ses triomphes.

Qu'on ne soit donc plus surpris que César , sans mœurs & sans fortune (2), ait pu s'élever au dessus de tant de grands hommes ses contemporains ; le funeste *Triumvirat* en fut la cause. Il s'appuya , pour ainsi dire , sur les épaules de Pompée & de Crassus , pour monter à ce haut degré de pouvoir où il est parvenu : il se servit adroitement de l'autorité de ces deux hommes puissans pour tromper les uns , & pour braver les autres. Son caractère , les circonstances

(1) Si Suétone parle du talent Attique ; les six mille font vingt-six millions. Si c'est monnaie d'Égypte , la somme est de plus de trente-trois millions.

(2) Il s'étoit ruiné fort jeune par ses débauches.

des tems , tout étoit propre à le faire réussir & à lui faire déployer ses talens : son génie étoit vaste & embrassoit tous les objets ; mais il brilloit principalement à la Guerre. Il étoit vif & d'une application constante ; sa dissimulation étoit profonde , & son affabilité extrême. Il maîtrisoit assez ses passions ; l'amour (1) cependant lui arrachoit quelquefois des hommages : mais l'ambition étoit son idole suprême , à laquelle il sacrifioit tout. Il faisoit tout céder au desir de régner ; ce fut dans cette vue qu'il se maria , qu'il donna sa fille en mariage , & qu'il répudia sa femme. C'étoit toujours dans cette vue qu'il gardoit ou violoit sa foi , qu'il cultivoit ou rompoit des amitiés , qu'il se montroit clément ou cruel ; en un mot toute sa conduite ne tendoit qu'à la suprême puissance.

Les mœurs Romaines alors étoient parvenues au point de donner lieu à un homme rusé & insinuant d'acquérir des dépendances. Si César eût paru deux siècles auparavant , il auroit probablement été , ainsi que Sp. Cassius & M. Manlius , précipité du haut de la

(1) ΙΟΥΔΑΙΑΝ. ΚΑΙΣΑΡΕΣ.

roche Tarpéïenne ; ses crimes l'auroient rendu odieux , & ses largeſſes auroient été mépriſées par ces grands hommes qui labouroient leur champ le jour même qu'on les créoit Dictateurs, & à qui les légumes ou des fruits ſuffiſoient pour vivre.

Dans ces tems heureux , on ne contractoit point de dettes conſidérables ; ainſi on n'employoit point de moyens infâmes pour les acquitter. Les crimes étoient preſqu'inconnus , & la profuſion ignorée.

Mais aux jours de Céſar, on donnoit à Rome une libre carrière aux plaiſirs & aux paſſions les plus extravagantes & les plus diſſolues. Les jeunes Patri-ciens étoient prodigues , les vieillards étoient luxurieux , les Tribuns étoient turbulens , les Vétérans ſ'accoutumoient au pillage ; la vile populace enfin ſe dévouoit au premier chef qui briguoit un gouvernement pour pouvoir ſ'enrichir , & qui ne ſ'enrichiſſoit que pour répandre des largeſſes dans la populace , afin d'obtenir d'elle une prolongation de commandement.

C'eſt ainſi que Jules Céſar ſ'eſt élevé, en ſe faiſant un parti de ſcélérats & d'indigens qu'il rallimba & qu'il

forma aux violences (1) & aux crimes. Les constitutions Romaines furent bientôt renversées ; les Loix Eliennes & Fufiennes furent abolies ; la fureur des Tribuns ne connut plus de bornes ; le Sénat (2) fut méprisé ; les Chevaliers Romains , trompés & séduits , se séparèrent du corps des Sénateurs ; la multitude décidoit des affaires les plus importantes de l'Empire ; ce fut par elle que César acquit cette autorité qui le rendit le maître de la République.

Le terme de son commandement étoit expiré ; il devoit congédier ses Troupes & retourner à Rome pour jouir des honneurs du triomphe. Mais il trouvoit l'état de Sénateur trop au-dessous de lui. Il ne vouloit pas ressembler aux Fabius , aux Emiles , aux Marcellus , aux Scipions : il ne pouvoit se résoudre à licencier son armée & à se confier , ainsi que Pompée , aux Loix de sa patrie ; le fruit de ses crimes eût été perdu. C'est pourquoi , sous le prétexte que l'intercession de quelques Tribuns en sa faveur , avoit été rejetée , il se détermina à désobéir aux

(1) *Cicer, Philipp. II.*

(2) On lui ôta la juridiction des Provinces ;

ordres du Sénat qui le rappelloit de son Gouvernement & à déclarer enfin la guerre à sa patrie. Il marcha promptement à Rome à la tête de ses troupes, passa le Rubicon & se rendit maître de l'Italie. Pompée alors & Caton, secondés du Sénat, des chevaliers & de la partie la plus saine du peuple, s'opposèrent à l'usurpateur. Mais après une guerre cruelle de cinq années, pendant laquelle César fit périr plus de cent mille (1) Romains dans les champs ensanglantés de Lérida, de Segre, de Dyrrachium, de Pharfales, de Thapsus, & de Munda. Il ravagea des provinces, rasa des villes, pilla les alliés & mit tout en combustion. Il revint à Rome victorieux, s'empara de la puissance suprême, & fit voir que la République n'étoit plus qu'un vain nom, qu'un phantome, sans forme & sans substance. Après avoir exercé pendant quelques mois la dictature perpétuelle qu'il se fit conférer, le tyran fut assassiné en plein Sénat par un nombre

(1) *Cn. Lentulus, L. Gellius, Censf. Lustrum condito, censa sunt Civium capita quadringenta quinquaginta millia. Caesar censum egit, quo censa sunt civium capita centum quinquaginta millia.* Tit. Liv. epitom. lib. 96. c. 11.

choisi de patriotes , ayant à leur tête le plus vertueux (1) des Romains.

La constitution Romaine , depuis long-tems minée par le luxe & par les vices , reçut une violente secousse en cette occasion : le remede qu'on y apporta , causa encore de nouveaux défordres. C'est ici le moment où C. Octavien , petit-neveu de César , & mieux connu sous le nom d'Auguste , va paroître sur le plus grand théâtre du monde. Tout ce que nous avons dit des Romains n'est , à proprement parler , que l'introduction à ce regne célèbre qui par excellence , donna à ces heureux tems , le nom de siècle d'Auguste. C'est pourquoi nous allons entrer dans un plus grand détail , & tâcher de remplir notre projet.

On a vu l'origine , les progrès , la grandeur & la décadence de la République Romaine ; on l'a vu passer de la confusion à l'ordre , de l'esclavage à la liberté , de la pauvreté à la vertu , & des vertus à la conquête de l'Empire du monde ; on l'a vu du faîte de la grandeur , de l'opulence , du luxe & des plaisirs , retomber dans la confusion &

(1) *Marcus Brutus.*

238 MÉMOIRES DE LA COUR
dans l'esclavage. Ces degrés & ces
marches font , dans la nature des
choses, si étroitement liés , que nous
pouvons hardiment prédire que l'on
ne verra jamais revivre ni les mœurs
Romaines , ni leur puissance , à moins
que le hasard ne forme une ville dans
un climat semblable , dans les mêmes
circonstances , & sous une pareille
constitution.

Fin du troisieme Livre.



LIVRE QUATRIEME.

Vie d'Auguste depuis la mort de Jules César jusqu'au Triumvirat.

LA mort tragique de César porta la consternation dans le cœur de ses créatures, qui toutes craignoient le même sort ; mais, par la plus grande imprudence, on leur donna le tems de revenir de leur frayeur. M. Brutus, au moment que César expiroit, voulut haranguer le Sénat : ce Corps, autrefois auguste, saisi d'une terreur panique, fut en un moment dispersé. Quelques-uns de ses Membres, voulant fuir avec trop de précipitation, furent même étouffés aux portes. Brutus, Cassius, & les autres Conjurés, voyant cette confusion, gagnèrent la Place publique, où, en déployant les Enseignes (1) de la liberté, ils se flattoient que le Peuple applaudiroit à leur action héroïque ; mais la multitude

(1) L'épée à la main, & le bonnet au haut de la lance,

se renferma : la frayeur devint si générale que les portes de chaque maison furent barricadées , comme si l'ennemi avoit pris Rome d'affaut. Tel est l'aveuglement de la populace ; rarement elle fait usage de la raison , & prend souvent ses bienfaiteurs pour ses ennemis.

Dans ces conjonctures, Brutus & ses amis se réfugièrent au Capitole pour y attendre l'événement que la nuit auroit pu produire en leur faveur. Ils se persuadoient que le Sénat , revenu de cette première surprise , se déclareroit hautement pour la liberté. Les tems étoient changés ; les branches de la République & la plus grande partie des membres de ce corps , si respectable autrefois , avoient été corrompues (1) par l'usurpateur. Ce tyran avoit passé au fil de l'épée tous ceux qu'il n'avoit pu séduire : tout enfin à Rome étoit dans un état déplorable. L'esprit généreux de l'ancienne République étoit évanoui ; c'est à cet esprit , que soutenoient les vertus d'un petit nombre de grands hommes , qu'étoient dûes les merveilles opérées sous le Gouvernement Consulaire.

(1) *Cicero , epist. ad Luc. ceium.*

Plusieurs

Plusieurs de ces hommes qui par leurs conseils & par leurs actions avoient conduit les plus grandes entreprises , périrent les armes à la main en combattant pour la liberté (1); d'autres (2) se donnerent volontairement la mort pour ne point survivre à l'esclavage de leur Patrie : le reste fut envoyé en exil par le Dictateur. Le plus grand nombre des Sénateurs cependant étoient partisans de la liberté ; ils auroient dans cette occasion sans doute agi avec vigueur , si certaines considérations ne leur eussent lié les mains.

César , vainqueur des jeunes Pompées & de sa Patrie , se laissa bientôt de mener une vie tranquille. Les personnes considérables dont il avoit fait mourir les peres , les freres , les amis , renouvelloient ses remords avec trop de vivacité pour qu'il pût les souffrir long-tems devant les yeux. L'action courageuse des Tribuns Flavius & Marcellus , qui punirent ceux qui avoient couronné ses Statues , le piqua extrêmement ; & le mauvais succès de l'entreprise de Marc-Antoine

(1) *Lucan. lib. 7.*

(2) *Scipio , Cato , Petreius , &c.*

qui vouloit le couronner (1) Roi à la célébration des Fêtes *Lupercales*, acheva de le dégoûter du séjour de Rome. Pour ruiner cette capitale du monde il projetta de transférer le siege de l'Empire à l'ancienne Troye ; mais il préféra d'aller à la guerre , son exercice favori : il vouloit d'abord châtier les barbares des incursions qu'ils avoient faites dans la Macédoine pendant les guerres civiles , & se proposoit d'envahir la haute & basse Pannonie (2) ; il devoit ensuite marcher vers l'Orient , passer l'Hellespont , venger sur les Parthes la mort de son ancien ami Crassus , & réparer l'ignominie de sa honteuse défaite. Le jour de son départ étoit même fixé ; mais il voulut avant tout , gratifier ses créatures , & tous ceux qu'il croyoit ses partisans : il leur conféra les charges vacantes , & , contre toutes loix , il multiplia les emplois , & nomma des successeurs (3) à toutes les dignités de la République. P. Dolabella , qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir

(1) Antoine , à cette occasion , prétexta un ordre du peuple.

(2) Aujourd'hui les pays héréditaires de la Maison d'Autriche.

(3) *Sueton., in Jul., §. 76.*

suivi César dans la Guerre civile ,
devoit être Consul le reste de l'année ;
le jeune A. Hirtius , l'un de ses principaux Officiers , & C. Vibius Pansa de famille Plébéienne , devoient être décorés de cette suprême dignité ; C. Trébonius (1) étoit nommé Proconsul de l'Asie mineure. Décimus Brutus , qui sous César subjuga Marseille , gouvernoit la Gaule Cisalpine ; & M. Lépidus la Gaule ultérieure : ils devoient tous deux succéder , dans le Consulat , à Pansa & à Hirtius. M. Brutus & C. Cassius , Préteurs de la ville , devoient à l'expiration de leurs Charges , avoir des Gouvernemens ; Brutus la Macédoine , & Cassius la Syrie.

C'étoient-là les plus hautes dignités & les Gouvernemens de la plus grande confiance. Quelques-uns des possesseurs actuels , ou de ceux qui étoient destinés à leur succéder , n'étoient point du parti de la République , & pouvoient faire beaucoup de mal. Les Sénateurs , amis de la liberté , ne jugerent pas à propos , à la mort de

(1) Ce fut lui qui , sous prétexte de cause avec Antoine , l'arrêta auprès du Sénat , jusqu'à ce que le tyran (César) fût tué.

César , de les porter au désespoir en les privant de leurs charges, ni priver le public du service des meilleurs Citoyens que le Dictateur eut soin de donner pour collègues aux scélérats. Ces considérations & la crainte qu'inspiroient les vétérans & les troupes de M. Lépidus (1), découragerent les Sénateurs & les firent agir avec moins de vigueur que les circonstances ne le demandoient.

Dans le projet de la conjuration pour le rétablissement de la liberté, on avoit proposé de joindre au sort de César, le Consul M. Antoine son favori, & de jeter leurs corps dans le Tibre. On devoit confisquer leurs biens, anéantir & biffer des registres publics tous les actes passés pendant l'usurpation ; mais M. Brutus s'opposa à la mort d'Antoine, en disant, « qu'il » ne falloit détruire que le tyran ; que » d'ailleurs Antoine étant revêtu de la » dignité Consulaire, & Lépidus du » Généralat de la cavalerie, il étoit » dangereux d'attenter à leurs jours ».

Les plus sages conjurés sentirent

(1) Général de la Cavalerie & Lieutenant de César Dictateur,

cette faute, & la regarderent comme la source de tous les maux qui dans la suite désolèrent la République Romaine, & lui ravirent de nouveau sa liberté.

Marc-Antoine, quoiqu'issu d'une famille noble & ancienne, devoit toute sa fortune à César; il étoit son cousin & son premier favori, il lui convenoit entout, c'est-à-dire, qu'il étoit brave, débauché & peu riche. Avec une meilleure éducation il auroit pu relever le lustre de ses ancêtres; mais il s'affocia dès sa première jeunesse avec les plus grands scélérats de Rome. Lentulus (1) Sura fut son beau-pere; C. Curion tuteur fut le premier qui le débaucha. Clodius & Gabinius furent ses amis; il suivit ce dernier dans son expédition contre l'Egypte: enfin il fit tant de dépenses que, jeune encore, il fut déclaré banqueroutier. Obligé de se cacher pendant quelque tems; il se servit de moyens infâmes pour se soutenir. Il étoit grand, bien fait, & avoit l'air martial; il aimoit les parties de plaisir dont il faisoit l'ame par son

(1) Il fut étranglé pour avoir trempé dans la conspiration de Catilina.

246 MÉMOIRES DE LA COUR
caractère bruyant & par ses plaisanteries. Les soldats avec qui il rioit & buvoit familièrement l'admiroient & lui étoient fort attachés; au reste il avoit des talens militaires, & se distingua dans plusieurs occasions. César lui donna le commandement de l'aîle gauche de son armée à la bataille de Pharsale; il le combla ensuite d'honneurs, de dignités & le choisit même pour Collegue dans le consulat : ils se brouillèrent cependant, mais ils ne tarderent pas à se raccommoder.

Antoine, effrayé de la mort de César, se sauva chez lui, où pour éviter un semblable destin, auquel il s'attendoit, il se déguisa en esclave. Il alloit fuir Rome, lorsqu'à son grand étonnement, il apprit que M. Brutus & les conjurés étoient satisfaits, & qu'ils n'en vouloient à la vie de personne. Il reprit aussitôt ses habits & les marques de sa dignité, mais il ne se rassura entièrement qu'après l'entrevue qu'il eut avec les Sénateurs unis dans la cause de la liberté. Il envoya sur le champ prier Brutus & les autres Patriotes de venir chez lui en pleine assurance; ceux-ci délibérèrent : deux jours se passèrent en négociations. An-

toine, pour ne laisser aucun soupçon sur sa bonne foi, envoya au Capitole le jeune Lépidus & son propre fils en otage. Brutus alors & ses vertueux amis descendirent dans la ville où le peuple & les plus illustres citoyens de Rome les reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie & avec des larmes de reconnoissance. Brutus prononça (1) un discours digne de lui : animé par l'amour de la Patrie, de la liberté & des vertus, il employa des expressions si nobles, si fortes & si sublimes, qu'il fut généralement applaudi par des acclamations réitérées (2).

La veille de ces négociations, Cicéron alla trouver Brutus & Cassius, & les pressa avec vivacité de convoquer, comme Préteurs, le Sénat au Capitole, sans avoir égard aux ordres d'Antoine & de Dolabella Consuls, tant pour délibérer de l'état de la République, & passer les décrets nécessaires, que pour réformer les Magistratures irrégulières & rétablir la liberté sur des fondemens solides. Heureux si l'on eût suivi un conseil si sage !

(1) Sur la Tribune aux harangues dans la place publique.

(2) *Cicer. ad Auic. lib. 15, epist. 1.*

Mais l'austere Brutus qui vouloit que tout se fît selon les Loix, aima mieux agir avec les Consuls, tels qu'ils étoient, pour montrer que la nécessité seule l'avoit porté à la violence, que d'affurer la liberté par des voies qui auroient pu paroître irrégulieres.

Après la harangue de Brutus, on se rendit au Temple de la Terre où le Sénat s'assembloit ordinairement. Cicéron à son tour prononça devant cette auguste assemblée un discours admirable, digne en un mot de son intégrité & de son éloquence. Il remercia les Dieux d'avoir prolongé ses jours jusqu'à ce moment où il revoyoit encore la République libre. Il parla du rétablissement & de la majesté des Loix, de l'autorité du Sénat, & des privileges du peuple, avec une dignité convenable à la grandeur de son sujet : se tournant ensuite vers Brutus & Cassius, il les salua du titre honorable de Libérateurs de la Patrie, & leur promit que leurs noms vivoient aussi long-tems qu'on parleroit des Romains.

Pour tranquilliser les esprits, & pour prévenir les désordres ultérieurs, Cicéron proposa, à l'imitation de la cé-

lebre Amnistie Athénienne, un acte qui fut approuvé unanimement. Il proposa encore de décréter des honneurs & des Provinces aux Libérateurs de la Patrie, ce qui fut également approuvé tout d'une voix. Calpurnius Piso demanda la confirmation des graces & des donations faites par César, & la ratification de tous les actes publics de son Gouvernement. Cette matiere étoit de la dernière importance : c'étoit sapper la liberté que de confirmer les faits d'un tyran. Mais soit que dans l'agitation où se trouvoient les esprits, on ne s'apperçût pas des fatales conséquences de cette confirmation, soit que le desir sincere de la concorde les aveuglât, Brutus & ses amis eurent la foiblesse inconcevable de souscrire aux demandes de Piso. Peut-être espéroient-ils par ce moyen de gagner les créatures de César, & de les mettre dans les intérêts de la République en les confirmant dans leurs possessions & dans leurs dignités. Mais ils se tromperent; ce fut cette clause malheureuse qui par la suite fit tomber l'Empire dans l'esclavage.

Les choses étant ainsi arrangées, le Consul Antoine revint de toutes ses

craintes , invita Cassius à dîner , pour montrer que sa réconciliation étoit sincère. A table , la conversation tombant naturellement sur les affaires présentes , Antoine avec un sourire forcé , demanda à son convive , « s'il n'avoit » pas sous sa robe un poignard caché ? » J'en ai toujours un , lui répondit Cassius , contre les ennemis de la liberté publique ».

Tout fut assez tranquille cette année (1) ; il y avoit même lieu de se flatter d'un peu de repos pour pouvoir se remettre des malheurs qu'on avoit soufferts pendant six ans par la seule ambition d'un citoyen. Mais les scélérats ne dorment jamais. Ils sont toujours plus remuans , plus actifs que les gens de bien qui se reposent sur l'intégrité & sur la justice de leur cause.

L. Calpurnius Piso , qui , sans autre mérite que sa naissance , avoit été revêtu de toutes les dignités de la République , étoit beau-père de César dont la grandeur l'avoit beaucoup flatté. Il demanda encore qu'on célébrât des funérailles publiques en l'honneur de son gendre ; ce qui fit naître de grandes

(1) 709 de la fondation de Rome.

contestations. C. Cassius qui en fut indigné, s'y opposa avec véhémence : il fut secondé par un grand nombre de vieux républicains. Mais le trop facile Brutus y consentit, ne prévoyant pas l'usage qu'on auroit pu faire de cette permission.

Le jour des obseques étant arrivé, Antoine dès la pointe de l'aurore, fit exposer le corps de César avec la plus grande magnificence, dans une sorte de *Chapelle* (1) dorée qu'il fit construire dans la place (2) publique, près de la Tribune aux harangues. Un lit de parade (d'*ivoire*) revêtu d'un manteau de pourpre brodé en or, offroit aux yeux des peuples, pendant la célébration des jeux funebres, le corps de César couvert de la même robe qu'il portoit le jour de sa mort. Cette *Chapelle* étoit ornée d'emblèmes (3) tirées des Tragédies d'Ajax (de *Pacuvius*) & d'Electre (d'*Accius*). Ce spectacle exci-

(1) Elle fut élevée sur le modèle du Temple bâti par César, & consacré à Vénus : *VENERI GENITRICI*.

(2) Le bûcher fut dressé près du monument Julien, au champ de Mars.

(3) Ne les ai-je sauvés que pour mieux me détruire ? &c.

ta la compassion de la populace pour leur ancien protecteur, & leur haine pour ses meurtriers.

A la mort des grands hommes, il étoit d'usage chez les Romains de faire leur éloge pour porter les vivans à imiter leurs vertus : Antoine rendit ce dernier devoir à César.

« Ses grandes qualités, disoit-il, & » ses hauts faits sont trop nombreux » & trop élevés pour pouvoir, dans un » discours passager, leur donner les » louanges qu'ils méritent ». Prenant alors le décret du Sénat qui décernoit à César les honneurs divins, il le lut (1) au peuple avec la formule du serment par lequel les Sénateurs s'obligeoient de tenir sa personne sacrée & inviolable. On imagine bien qu'il ne dit pas au peuple que ce décret & ce serment avoient été extorqués par un Tyran armé, le fléau de l'Empire. Il sembloit au contraire, pendant la lecture, faire comparaison de ces honneurs extrêmes avec l'état actuel du

(1) Suétone dit que ce fut le Crieur public qui le lut; & qu'Antoine n'y ajouta que quelques mots. Mais d'autres Auteurs, & Cicéron, dans sa deuxième Philip. disent le contraire.

Dictateur , par les sons plaintifs de sa voix , par la tristesse de ses regards & de ses gestes. Voyant enfin la multitude émue & attentive , il éleva la voix , & mêla , aux louanges de son ami , des traits capables d'exciter la pitié & l'indignation. Se tournant ensuite avec précipitation vers le lit de parade, il leva la robe ensanglantée de l'usurpateur , & découvrit son corps aux yeux de la populace. La fureur alors s'emparant des esprits , on brisa les bancs & les tables des Tribunaux ; on forma , avec d'autres matieres combustibles qu'on trouva sous la main , un bûcher sacrilege où , sans avoir égard à celui qui étoit préparé au champ de Mars , on brûla le corps de César au milieu du marché public.

La fureur sembloit augmenter avec la flamme : les Gardes Consulaires & les valets publics se joignirent à la multitude , en jettant leurs armes & leurs livrées dans le feu. Les femmes , saisies du même esprit , se dépouillèrent de leurs ornements & de ceux de leurs enfans , pour les brûler avec le corps de leur protecteur. Dans cette fermentation , une partie de la populace alluma des flambeaux à la flamme du bû-

cher , & courut aux maisons des libérateurs de la patrie pour y mettre le feu ; mais on y étoit sur ses gardes ; la Populace fut repoussée , & Antoine dans cette occasion perdit auprès du Sénat le peu de confiance qui lui étoit restée. Quoique ce ne fût que la lie du peuple , & un tas d'esclaves qui eussent célébré ces funérailles , & formé cette espèce de sédition, on n'ignoroit pas les vues pernicieuses de leur directeur suprême.

Les tyrans qui prodiguent ce qu'ils ont enlevé par la violence , ne manquent jamais d'être agréables à la vile populace , & d'être regrettés par tous ceux qui n'ont rien à perdre. Néron même étoit populaire , & fut pleuré après sa mort. Il n'est donc pas surprenant que les femmes aient montré tant de ressentiment aux funérailles du Dictateur (1) : elles avoient fait à peu près la même chose à la mort de Sylla (2) ,

(1) Il étoit célèbre par ses aventures galantes. Les Romains disoient qu'il étoit l'homme de toutes les femmes , & la femme de tous les hommes.

(2) La quantité de parfums fut si considérable , qu'on en forma son simulacre , & celui d'un liſteur , qui tous deux furent jetés dans le bûcher.

qui lui ressembloit beaucoup. Ne vit-on pas la populace, pour insulter à la joie des Sénateurs, lorsque le scélérat Clodius fut tué par le brave T. Annius Milo, enlever son corps, & le brûler aux portes du Sénat (1) ? Elle courut aussi avec des torches ardentes aux maisons de Lepidus & de Milo. Mais elle y trouva la même réception que les incendiaires *Césariens*.

La douleur & les cérémonies funèbres des Juifs (2), à cette occasion, sont trop remarquables pour les passer sous silence. Ils s'assemblerent plusieurs nuits de suite autour du tombeau de César, en faisant des cris & des lamentations horribles. Il est difficile de rendre raison de leurs larmes pour le destructeur des nations. Peut-être le regardoient-ils comme un homme particulièrement envoyé de Dieu pour les venger de Pompée qui avoit pris Jérusalem, & profané le Saint Temple.

Antoine, à l'exemple de l'usurpateur, forma le dessein de renverser la République (3). Il redoutoit le réta-

(1) Cet édifice fut consumé, ainsi que le Portique Portien.

(2) *Horat. Juvenal. & Cl. Rut. Numatiani itinerarium. vers. 381.*

(3) Πλατάρχ. ΑΝΤΩΝΙΟΣ. §

blissement de la liberté ; il le regardoit comme le seul obstacle à son ambition : d'ailleurs il avoit dissipé les sommes immenses qu'il avoit acquises sous César , & se trouvoit fort endetté (1). Il craignoit qu'on ne lui fit rendre compte de sa conduite pendant son *Tribunat*. En effet ce fut par ses manœuvres qu'il donna à César un prétexte d'allumer la guerre civile (2). Il ne pouvoit excuser ni le divertissement de la plus grande partie des deniers publics, pendant l'usurpation, ni l'entreprise qu'il avoit faite de couronner César, Roi de Rome, au mépris des loix fondamentales de l'Etat. Se voyant sans argent, & ayant besoin, à l'expiration de son Consulat, d'un gouvernement de Province pour accommoder ses affaires, il chercha à regagner l'amitié & la confiance qu'il avoit perdues par ses dernières démarches & par l'éloge qu'il avoit fait de l'ennemi de la patrie. Il changea donc de conduite, & réussit enfin à faire croire au Sénat que son changement & son retour étoient sinceres.

(1) *Cic. ad Atticum, lib. 7, epist. 8.*

(2) *Cic. Philip, 2.*

Il y avoit alors un Artisan (1) nommé Amatius Herophilus homme hardi & rusé. Il se disoit petit-fils du fameux C. Marius, l'idole de la populace Romaine. Amatius fut si bien gagner l'affection de la multitude, qu'une foule de monde le suivoit par-tout, comme l'héritier de leur ancien protecteur. Il étoit enfin parvenu à un si haut degré de popularité, qu'il fut le rival de César même. Au retour de Munda, ce dernier admit la populace dans ses jardins (2) pour recevoir des complimens sur ses conquêtes : Amatius s'y rendit aussi & se promena aux extrémités des jardins où il eut une cour aussi nombreuse que celle du Dictateur (3). En un mot, ce faux Marius étoit si puissant & si dangereux, que, pour éviter de nouveaux troubles, on le bannit de l'Italie. César craignoit de punir plus sévèrement un homme chéri de la populace à laquelle il devoit toute sa grandeur.

A la premiere nouvelle de la mort de l'usurpateur, Amatius revint à Rome; & pour prévenir un second exil,

(1) Il étoit Maréchal. (2) Sur le Tibre;

(3) *Valer. Max. lib. 9, cap. 15.*

il forma le dessein d'assassiner les principaux Sénateurs. Ce projet transpira, & donna à Antoine l'occasion (qu'il cherchoit) de gagner la confiance du Sénat. Sur le champ il fit saisir Amarius ; & sans autre forme de procès , il le fit mourir , par son autorité consulaire , comme perturbateur du repos public , & fit jetter son corps dans le Tibre , comme celui du plus vil malfaiteur. Cette action inattendue & louable en elle-même , surprit autant le Sénat qu'elle le réjouit. La rage & la haine de la multitude contre le Consul furent inexprimables : il perdit entièrement leur faveur ; & dès ce moment on commença à avoir meilleure opinion de lui.

Pour gagner de plus en plus la confiance du Sénat , il ne fit plus rien d'important sans consulter les principaux Sénateurs qu'il assembloit chez lui à cet effet. Il proposa de rappeler d'Espagne le jeune Sextus Pompée , & de le mettre en possession de la fortune & des dignités de son pere , dont la mémoire étoit chère à tous les gens de bien ; avec cette clause cependant , que, si César pendant sa Dictature avoit vendu, ou autrement disposé d'aucune

partie des biens de Pompée, le trésor public en paieroit l'importance à son fils. Pour ne laisser aucun soupçon sur la sincérité de son changement, & sur son amour pour la patrie, il proposa (1) ensuite, par une loi, d'abolir à jamais la Dictature, en disant qu'elle n'étoit qu'un nom pour couvrir la tyrannie, avec des imprécations contre ceux qui voudroient la rétablir; & de mettre à prix la tête de ceux qui la recevroient, & qui la fouroient. Enfin, il se conduisit avec tant d'art, qu'on le crut vraiment un patriote zélé. Cicéron (2), Brutus & les autres Sénateurs furent ses dupes; le Sénat même le félicita sur son retour au bon parti, dans les termes les plus flatteurs. Quoiqu'il fût aisé de voir que la clause insérée dans l'acte de rappel du jeune Sextus Pompée, étoit pour s'assurer de la belle maison & des jardins de son pere, qu'il avoit achetés de César; il étoit cependant difficile de ne pas se laisser tromper par ses autres actions. En effet, qui auroit pu croire que ses égards pour l'autorité

(1) ΔΙΩΝ. ΚΑΞΣ. ΒΙΣ. μδ.

(2) *Ad Attic. lib. 14, epist. 8.*

du Sénat ; sa proposition d'abolir la Dictature ; le supplice d'Hérophilus , eussent d'autres vues que le bonheur des peuples & la conservation de la liberté ? Il est cependant certain que le perfide Antoine ne fit toutes ces démarches , que pour mieux se faciliter les moyens d'arriver à ses fins en renversant l'Etat.

Se voyant en faveur auprès du Sénat , il représenta d'abord que sa personne étoit en danger de la part des amis d'Amatius Hérophilus , & pria les Sénateurs de lui accorder la permission d'armer une garde pour sa défense , contre les insultes de la populace. Cette crainte au reste n'étoit pas sans fondement. On avoit élevé à l'endroit où le corps de César fut consumé , une colonne (1) de marbre consacrée à sa mémoire , avec cette inscription : *Au Pere de la Patrie*. Chaque soir le peuple s'assembloit autour de ce monument d'une manière tumultueuse , ce qui ne présageoit rien de bon au Consul par l'ordre duquel Amatius leur Chef avoit été supplicié. Mais au lieu d'une garde ordinaire que le

(1) Haute de vingt pieds.

Sénat lui avoit accordée, Antoine leva un corps de près de six mille hommes, composé de vieux *Césaréens* avec leurs Officiers, ayant à leur tête Saxa, Capho, Clafitius, Mustela & Tiro, tous soldats de fortune, indigens, audacieux, haïssant le bon ordre, & prêts à tout entreprendre pour revoir encore ces jours de licence & de pillage, dont ils avoient joui sous César.

Dès que le Consul eut formé cette troupe, il commença à faire un usage extraordinaire de la clause du décret du Sénat, qui ratifioit toutes les donations & les constitutions publiques faites par l'usurpateur; en sorte que par un effet d'un sort bisarre, le Dictateur mort continuoit à gouverner la République. Ses réglemens furent observés, & ses dons furent distribués. Sa nomination à une charge étoit aussi valable que s'il avoit été en vie. Antoine en profita, tant pour lui que pour ses créatures : les amis de la liberté s'alarmerent avec raison de cette conduite, & se plainquirent hautement de ce que le tyran n'existant plus, la tyrannie subsistoit dans toute sa vigueur.

La nouvelle de la mort de César, qui s'étoit répandue dans toutes les

parties du monde alors connu , porta l'affliction & la terreur dans le cœur du jeune (1) C. Octavien , fils de sa niece. Son oncle l'avoit envoyé à Apollonie (2) pour y finir ses études : il l'avoit confié à Agrippa & à Salvidienus jusqu'à ce que lui-même fût arrivé dans la Pannonie , où il avoit envie de faire venir Octavien pour le mener dans l'expédition qu'il avoit projetée dans l'Orient. Les Centurions des légions qui devoient faire cette campagne , ayant appris la mort du Dictateur , vinrent trouver le jeune Octavien , & promirent de le soutenir , s'il vouloit venger la mort de son grand-oncle , leur Général. Une armée corrompue saisit tout prétexte , & obéit aux ordres du premier Chef qui se présente , plutôt que d'être renvoyée , ou d'obéir aux Loix. Agrippa & Salvidienus jugerent les offres des Centurions très - considérables : mais dans l'incertitude de l'état des affaires à Rome , sur-tout après un aussi grand coup d'éclat que le meurtre de César , ils crurent devoir les remercier de leur

(1) Il avoit environ dix-neuf ans.

(2) Ville maritime de l'Illyrie.

zele, & mener promptement Octavien en Italie.

Ils ne firent pas voile droit à Brindes (1), ne sachant pas la disposition des troupes de ce canton. Ils prirent terre à *Lupie* (2), port peu fréquenté, au Sud de Brindes, & envoyèrent reconnoître le pays, sonder l'inclination des soldats, & savoir s'il ne se trouvoit point dans ces environs quelques-uns de ces grands hommes qui avoient contribué au rétablissement de la liberté Romaine.

Tandis qu'il attendoit le retour de ses émissaires, C. Octavien reçut des nouvelles de tout ce qui se passoit à Rome. Il apprit que le Sénat avoit donné un acte d'amnistie, & de confirmation des donations de son oncle : il reçut une copie de son testament, par le dernier article duquel, César l'adoptoit comme héritier du nom, &

(1) Port de mer où l'on débarquoit ordinairement en venant de la Grece, ou de l'Orient.

(2) *Lupia*, selon Pomp. Mela ; *Λουπια*, selon Strab. *Lupia*, selon Ptolom. & *Lupfia*, selon Plin; ancienne ville d'Italie dans la Calabre sur la côte de la mer, entre *Brindes* & *Otrante*. C'est aujourd'hui la Tour de *S. Catalde*.

de la famille des Jules , en lui assignant une portion des biens de cette maison. Ces nouvelles le comblèrent de joie ; il partit sur le champ pour Brindes , où il fut reçu avec les plus grands honneurs par la garnison de cette place : il y sacrifia aux Dieux , & prit le nom de *César* aux acclamations des Légionnaires.

Toutes les créatures du Dictateur , qui étoient dans les environs de Brindes , se rendirent auprès d'Octavien ; elles craignoient de perdre la possession des biens confisqués par César. Quelques jours se passèrent en délibérations , après quoi le jeune Octavien pria ces Vétérans de se tenir tranquilles jusqu'à nouvel ordre ; & partit pour Rome.

Rien n'étoit plus hardi pour un jeune homme que de prendre un nom qui seul le mettoit à la tête d'un parti consterné ; & l'on auroit certainement traité Octavien de jeune téméraire , s'il n'avoit pas réussi : ce nom fameux l'exposoit à la haine , à l'envie , & à une rupture ouverte avec la République. Sa mere Atia qui s'étoit remariée avec L. Marcius Philippe , craignoit sur-tout ce dernier événement : L. M. Philippe
son

son beau-pere fit tous ses efforts pour l'engager à ne prendre ni le nom de César ni les dons qu'il lui avoit faits : il ne voulut même jamais l'appeller de ce nom , non plus que Cicéron , qui par hasard se trouva avec eux dans leur maison de campagne , voisine de la sienne , & dans laquelle Octavien s'étoit arrêté avant que d'entrer à Rome.

A son arrivée dans cette Capitale du monde , l'héritier de César trouva tout contre lui. Le parti du Dictateur , à l'empressement & aux caresses duquel il devoit s'attendre , lui tourna le dos. Antoine dominoit & vouloit marcher sur les traces de l'usurpateur ; M. Lepidus le secondoit : mais c'étoit un homme irrésolu (1) sur lequel on ne pouvoit compter. Cependant dans la confusion qui suivit la mort de César , il se prévalut de son Généralat (2) , obtint le commandement des troupes aux environs de Rome , & s'empara du suprême Sacerdoce. P. Dolabella (3) prit les faisceaux , & agit comme collègue d'Antoine. A. Hirtius & Vibius Pansa , qui devoient succéder au

(1) *Plancus ad Cicer.* (2) De Cavalerie.

(3) Il avoit été nommé Consul par César à l'expédition projetée de la Pannonie.

Consulat , n'avoient pas moins d'ambition que ces premiers ; Panfa cependant observoit des décences. C. Oppius (1), Grand-Maître de la Maison de César , Cornelius Balbus son premier Secrétaire , & Matus le Chef de ses Ingénieurs , possédoient des gouvernemens de Provinces ; ils étoient revêtus des dignités qu'on croyoit au-dessus de leur état , & en jouissoient avant l'âge prescrit par les loix.

Toutes les créatures de César desiroient le renversement des constitutions , parce qu'elles n'ignoroient pas que les Chefs de la Noblesse & les gens de bien devoient , selon l'ordre , diriger les affaires publiques. Cette idée les humilioit d'autant plus qu'elles avoient été les instrumens de sa puissance & les seuls canaux d'où découloient les graces & les revers. C'est pourquoi elles aspiraient après de nouveaux défordres , & vouloient la guerre civile.

Ces ennemis de la liberté ne cessent de publier que le plus grand des hommes avoit été indignement assassiné ; que , malgré l'acte d'amnistie ,

(1) *Com. Tacit. ann. 40.*

tout seroit renversé, si le gouvernement reprenoit son ancienne forme, & si les meurtriers de César restoient à la tête de la République. Par ces clameurs, ils se réunissoient dans l'opposition au parti (1) de Pompée; mais lorsqu'ils délibérèrent pour créer un chef de leur parti, il y eut une grande division parmi eux.

Il n'y avoit personne d'un mérite assez supérieur pour réunir tous les suffrages: chacun vouloit commander. Plusieurs d'entr'eux mêmes vinrent à pencher en faveur de la liberté publique, & tous se récrièrent contre Antoine, parce qu'il étoit plus puissant que les autres, & qu'ils le regardoient comme un obstacle à leurs desseins. Mais Antoine & le jeune Dolabella son collègue, pour se maintenir dans la suprême puissance dont ils étoient revêtus, convinrent, quoique peu amis dans le fond, de ne point s'entr'inquiéter.

Dolabella étoit d'une grande naissance; il avoit beaucoup de bravoure & d'activité: il aimoit la nouveauté,

(1) C'est ainsi qu'ils nommoient le parti de la République.

la débauche , & par conséquent la dépense. Tous les moyens d'arriver à ses fins lui étoient égaux ; il étoit fort dérangé : ainsi , avec ces qualités il ne devoit pas manquer de plaire à César. Il avoit eu quelque commandement dans les batailles de Pharsale , de Tapfus & de Munda. Il fut blessé dans cette dernière , qui fut la plus sanglante des trois , & où l'on étoit , de part & d'autre , déterminé à vaincre ou à mourir.

Antoine & Dolabella avoient déjà été collègues dans le Tribunat. César , après la bataille de Pharsale , poursuivit Pompée en Egypte : il les envoya tous deux en Italie pour gouverner Rome comme Tribuns du peuple. C'étoit la seule Magistrature civile qui dépendît du Dictateur. La guerre d'Alexandrie & les charmes de Cléopâtre retinrent César en Egypte : cette longue absence autorisa ces Tribuns à lever le masque. Soit que Dolabella fût pressé par ses créanciers , soit qu'il reçût beaucoup d'argent de tous les débiteurs de Rome , il proposa une loi (1) pour abolir toute dette. Par cette

(1) C'est ce que les Romains appelloient nouveaux registres : *tabula novæ*.

Loi le créancier devoit se contenter de tant pour cent, selon que ce règlement le prescrivait.

Les prodigues, les débauchés, les indigens, & c'étoit le plus grand nombre de la ville, devinrent les défenseurs de cette loi. Antoine voulut bien l'appuyer ; mais deux (1) autres Tribuns s'y opposèrent ouvertement, & prirent le parti de l'équité & de la tranquillité publique. Antoine & Dolabella furieux de cette opposition se conduisirent avec si peu de ménagement, que César, informé de ces désordres, & ayant terminé la guerre d'Alexandrie, hésita d'abandonner l'Arménie à Pharnaces (2) ou de retourner à Rome pour appaiser les troubles (3) ; mais des circonstances imprévues ramenerent la tranquillité. Antoine dans ce moment se mit dans la tête que le jeune Dolabella rendoit à sa femme des visites trop fréquentes & trop familières ; & quoiqu'assurément il ne fût pas lui-même fort scrupuleux (4) sur cette matière, il avoit peine

(1) *Asinius Pollio, Trebellius.*

(2) Fils de Mithridates.

(3) *Cæsar's Comm. de bello Alexand. §. 52.*

(4) *Πλεταρχ. Αιτιασις.*

à digérer ce soupçon. C'est le propre des hommes qui ont mené une vie licencieuse, d'être ordinairement plus jaloux que les autres. Il paya le douaire de sa femme (1), & , à la grande mortification de leurs amis communs, il la fit sortir de chez lui. De plus, il rompit avec Dolabella, s'unit à Asinius Pollio, & firent ensemble échouer le projet de l'abolition des dettes. Il fallut tout leur crédit pour réussir; car la populace étoit pour Dolabella. Elle avoit trop d'intérêt à la réussite de ce projet pour le perdre si facilement de vue. La populace indigente, déterminée enfin à faire passer cette Loi, s'assembla dans la Place publique: Antoine fut obligé d'envoyer des troupes pour contenir & pour disperser la multitude. Mais comme elles trouverent quelque résistance, elles firent main basse sur le gros du peuple; on tua quelques centaines (2) d'hommes: le reste fut bientôt dissipé, & chacun se renferma chez soi.

Ce trait qui, par les troubles qu'il

(1) Manière de faire divorce chez les Romains. Elle étoit sa cousine, fille de son oncle C. Antonius qui avoit été Consul avec Cicéron.

(2) *Tit. Liv. epitom. §. 113.*

fufcita, nous auroit été, au tems de l'ancienne Rome, auffi fidèlement décrit que les tumultes des *Livius* & des *Gracchus*, eft à peine légèrement tracé dans l'Hiftoire de la guerre civile. De plus grandes calamités fixoient alors l'attention publique, & faisoient regarder cette entreprise injufte comme le moindre des maux dont l'Etat fut accablé.

Depuis ce tems ces collègues devinrent ennemis irréconciliables : ils ne laifferent échapper aucune occafion de fe nuire par des traits qui marquoient l'impétuofité de leur caractère & la difolution de leurs mœurs. Lorsque Céfาร์ revint d'Efpagne, il fit *Dolabella* Conful. Antoine s'en plaignit hautement, & trouva le moyen d'engager le Dictateur à remplir lui-même, pendant quelque tems, les fonctions du Confulat. Le jour de l'élection étant arrivé, *Dolabella*, déchu de fon efpérance, fe leva en pleine afsemblée ; & peignit Antoine avec des couleurs fi noires, que Céfาร์ (1) même en rougit. Antoine répliqua du même ton, & n'eut pas honte, pour motiver fon op-

(1) *Cic. Philip. 2.*

position, de publier en présence de son beau pere, que Dolabella avoit séduit sa femme ; & ajouta que si on persistoit dans la résolution de nommer son adversaire Consul, il empêcheroit les Commices, comme Augure, ou déclareroit nulle & illégitime l'assemblée qui l'auroit élu. Le Dictateur, accoutumé aux écarts & à l'impudence de ses créatures, qui d'ailleurs le servoient utilement, souffrit cette nouvelle scene avec sa patience ordinaire ; mais il tint ferme dans sa premiere résolution, & désigna Dolabella pour son successeur au Consulat. Antoine, de son côté, tint sa parole, & quand l'élection se fit, & qu'elle eut même, avec les formalités accoutumées, passé deux classes, il renvoya en sa qualité d'Augure, l'assemblée à un autre jour. César perdit la vie peu de tems après ; & Dolabella méprisant les vains obstacles formés par l'Augure, prit les haches & les faisceaux. Antoine alors dissimula ; leur intérêt commun étoit d'assoupir toute animosité : ils prirent ce parti ; & , comme nous l'avons remarqué, ils concerterent dès ce moment leurs démarches. Nous ferons voir les conséquences de cet accord.

Le jour même de la mort de César, Calpurnia, sa femme, craignant la fureur de la populace & le pillage de sa maison, envoya chez Antoine ses effets (1) les plus précieux. On ne sauroit imaginer quel usage il fit de ce dépôt qu'il ne restitua jamais. Il corrompit Fabérius (2), & fit, par son moyen, dans les Tablettes de César, les altérations & les additions qu'il jugea à propos. L'acte du Sénat, qui confirmoit tout ce que César avoit fait, les rendoit légitimes & valides : il les fit ensuite publier au Capitole, comme les décrets du Gouvernement (3). Il porta cet abus & la mauvaise foi à un tel point, qu'il exempta des Royaumes, des Princes, des Provin-

(1) Il y avoit une grande quantité de bijoux de prix, plus de quatorze millions en argent : les tablettes & tous les papiers de César. *Plutar.*

(2) L'un des Secrétaires de César.

(3) Quand une loi passoit, le Consul la rédigeoit & la faisoit graver sur des tablettes de cuivre, & afficher aux murs du Capitole. Trois mille de ces tablettes furent brûlées au tems de Vitellius ; mais elles furent rétablies par Vespasien, qui en fit rechercher les copies par tout l'Empire. *Sueton.*

ces du tribut (1) qu'ils devoient à l'Etat Romain ; il rétablit des bannis dans les privileges des Citoyens , & dans la possession de leurs biens confisqués ; c'est par ces moyens infames qu'il acquit des sommes immenses que la fameuse Fulvie sa femme recevoit successivement chez elle , tandis que son avide époux travailloit aux affaires du dehors. Il accorda de grandes largesses aux vieux soldats ses amis , qui n'ignoroient pas que l'ordre de César en étoit le prétexte , mais qu'ils n'en devoient avoir d'obligation qu'au seul Antoine. Le succès qu'il eut dans ces odieuses manœuvres , l'enhardit de plus en plus : il se conduisit ensuite avec si peu de précaution , qu'il commit les fraudes les plus grossières. Il forgea une donation de César en faveur des Crétois , par laquelle le Dictateur accordoit l'exemption aux Villes les plus opulentes de l'Isle de Crète , & consentoit , qu'après le tems expiré du Consulat de Brutus , elle ne seroit plus une Province Romaine , mais un Etat libre. Antoine , aveuglé par l'avarice , ne fit pas attention , dans la chaleur de

(1) *Cic. ad Attic. lib. 4. epist. 12.*

la construction de cette fausse piece , que l'Isle de Crete n'avoit été donnée à Brutus (1) que trois mois après la mort de César ; mais rien ne put l'arrêter. Les vols les plus crians ne lui coûtoient plus rien. Il s'empara des cent millions (2) que le Dictateur avoit déposés dans le temple d'Ops ; ce trésor étoit destiné à subvenir aux frais de la guerre projetée contre les Parthes. Les deux Consuls partagerent cette somme également entr'eux. Antoine, qui au commencement de Mars devoit près de sept millions, s'étoit acquitté avant la fin d'Avril, & possédoit des sommes immenses. Dolabella son collègue ne songea plus, pour payer ses dettes, au projet de la création des nouveaux registres (3). Il étoit presqu'aussi riche qu'Antoine.

Peu de tems après qu'Octavien fut arrivé à Rome, (nous le nommerons quelquefois le jeune César), il alla

(1) On lui donna ce gouvernement pour le dédommager de celui de la Macédoine, qu'on lui avoit ôté.

(2) Cette somme étoit le fruit de la ruine des plus anciennes maisons de Rome, dont César avoit détruit les Chefs.

(3) *Tabula novæ.*

rendre une visite à Antoine, comme à l'amî de son oncle; & en même tems pour lui demander compte des effets que Calpurnia lui avoit confiés. Il attendit long-tems dans le vestibule avant que de pouvoir percer jusques dans les beaux jardins de Pompée où le Consul se promenoit alors. Antoine le reçut avec beaucoup de hauteur (1), & sur ce qu'Octavien lui dit qu'il vouloit satisfaire aux dernières volontés de son pere adoptif & payer les legs faits au peuple Romain, il lui répondit séchement de ne point affecter la popularité, & ajouta qu'il devoit savoir que le peuple étoit aussi inconstant que les flots de la mer, & qu'il ne falloit jamais compter sur sa faveur.

Cette réception inattendue lui fit voir combien peu il devoit se fier à Antoine, qu'il avoit regardé comme son meilleur ami, parce qu'il tenoit tout de César: mais Octavien ne connoissoit pas encore les hommes. Un Ecrivain (2) postérieur dit qu'Antoine ne reçut Octavien avec hauteur, que parce qu'il craignoit plus son génie qu'il ne méprisoit sa jeunesse. Un autre Ecri-

(1) *Διων. Βιβ. 46.*(2) *Vell. Patere.*

vain (1) attribue cette hauteur au dépit d'Antoine, de ce que le Dictateur, dans son adoption, ne l'eût pas, en considération de ses services, préféré au fils de sa niece. Il ne sera pas inutile de remarquer ici en passant une circonstance particulière de son entrée dans Rome. Un cercle (2) lumineux & marqué des couleurs de l'iris, parut autour du soleil : ce phénomène n'est pas tout-à-fait extraordinaire ; mais comme c'étoit la forme des couronnes dont les Romains honoroient les Héros, on en fit une ingénieuse application lorsqu'Octavien fut le maître de l'Empire.

Son élévation, au tems du phénomène, pouvoit à peine être prévue ; il étoit encore jeune : mais il étoit fort ambitieux & très-entreprenant. Après avoir servi autrefois comme volontaire pendant deux années, il avoit osé demander la Lieutenance de la Dictature, qui étoit la seconde Dignité de l'Empire. Lépidus cependant l'emporta alors sur lui, plus par l'ancienneté de sa maison, que par son mérite personnel.

(1) *Ann. Florus.*

(2) *Senec. Nat. quæst. lib. 1, cap. 2.*

278 MÉMOIRES DE LA COUR

Antoine fit naître tous les obstacles possibles pour s'opposer aux entreprises du jeune César. Il refusa d'abord de lui rendre aucun compte de ce qu'il possédoit des biens du Dictateur. De plus il osa exiger de grosses sommes avant que de lui permettre la jouissance du privilege des loix, pour se faire confirmer héritier de César. Le frere (1) d'Antoine étoit Préteur ; c'étoit à son tribunal que cette confirmation devoit s'opérer : le Consul, à force d'argent, avoit gagné les Tribuns pour y mettre empêchement. Quelques mois se passerent dans ces termes : les Vétérans forçoient de tems en tems Antoine & Octavien à une réconciliation apparente qu'ils rompoient à mesure que leurs intérêts l'exigeoient. Amis ou ennemis, les hommes agissent selon leur caractère particulier. Ces deux rivaux mirent tout en œuvre pour s'entre-détruire ; les harangues, les calomnies, les tumultes, le fer, le poison, tout fut tenté : ils parcoururent les villes de l'Italie pour séduire les Vétérans, & se les attacher chacun à son parti. Si dans ces conjonctures on

(1). *L. Antonius.*

s'étonne de l'inaction des Sénateurs & des Patriotes Romains, qu'on se refouviennne que l'usurpateur en avoit exterminé la plus saine partie; que Brutus, Cassius, & leurs amis attendoient le moment de pouvoir agir selon les loix, & que le foible reste du Sénat, excepté Cicéron, étoit corrompu ou sans vigueur, & ne formoient comme des femmes, que de vains souhaits pour le salut de la République. Dolabella, par l'absence d'Antoine, étoit le seul maître à Rome; il eut bientôt une occasion d'exercer sa puissance. Depuis la mort d'Amatius Hérophilus, sa cabale continuoit, comme nous l'avons remarqué, de s'assembler autour de la colonne érigée à la mémoire de l'usurpateur. L'insolence de cette populace alla jusqu'à se saisir du *Forum* & des Cours de Justice, en exigeant avec menaces que les Magistrats vinssent eux-mêmes remplacer Amatius dans la consécration de l'Autel, & offrir un sacrifice au *Dieu César*: enfin c'étoit une rébellion en forme qui demandoit un prompt remède. Dolabella agit efficacement; il envoya quelques cohortes qui, tombant inopinément sur la populace, la dissipèrent bientôt,

& se saisirent des plus mutins. Ces factieux furent poursuivis vivement & avec rigueur. Les esclaves furent pendus ; les Citoyens furent précipités du haut de la roche Tarpéienne : & il fit ensuite démolir ce monument , de façon qu'il n'en resta aucun vestige. Cette conduite rendit l'espoir à ce qui restoit de la plus saine partie du Sénat. La démolition de ce monument étoit une condamnation des faits de l'usurpateur. Cicéron (1) , à ce sujet , écrivit une lettre de compliment au Consul son beau-pere , & le loua de sa fermeté : il fut si persuadé des heureux effets de cette punition exemplaire , qu'il ajouta que Brutus pouvoit enfin se promener sans crainte au *Forum* avec une couronne d'or sur la tête. Cette action de vigueur contint , à la vérité , la populace ; mais la République avoit de plus grands ennemis. La plupart de ceux qui étoient élevés aux dignités & aux charges de confiance , n'agissoient que par des vues particulières ; le bien public ne les touchoit plus.

Antoine , qui parcouroit l'Italie , où il possédoit les plus belles terres dont

(1) *Ad Attic, lib. 14, epist. 16 & 19.*

il s'étoit emparé, vint à Capoue avec la suite la plus brillante & la plus nombreuse. Ce Consul étoit presque au comble de ses desirs ; il étoit revêtu de la première dignité de la République & jouissoit d'immenses (1) trésors. La vie licencieuse qu'il avoit autrefois menée à Rome, n'est pas comparable aux excès qu'il commit dans ses voyages. C'est dans ces momens de relâche que les hommes découvrent leurs inclinations naturelles. C'étoit la troisième fois qu'il fouloit les Habitans de l'Italie. Pour mieux faire connoître son caractère, on croit devoir parler ici de ses deux premières *tournees* ; la première fut lorsque César marcha contre Afranius & Pétreus, Lieutenans Généraux de Pompée en Espagne. Antoine, qui n'étoit alors que Tribun, resta en Italie avec une partie de l'armée, & en parcourut toutes les villes, sous prétexte de les contenir & de s'affurer de leur fidélité.

Son équipage d'abord étoit remarquable. Ce Tribun se fit porter dans un char, précédé de Licteurs (2) cou-

(1) On lui comptoit cent soixante millions.

(2) Ces Officiers ne marchent qu'avec les Consuls, ou avec le Dictateur.

ronnés de lauriers ; & suivi de la fameuse Cythérís (1), dans un Phaéton superbe. Cette comédienne joignoit à une beauté ravissante, tous les talens de sa profession : on n'ignore pas quel pouvoir cet assemblage si rare & si séduisant au théâtre peut avoir sur les cœurs.

Antoine, pour pallier en quelque sorte son infamie, faisoit passer Cythérís, qui n'étoit que trop connue, pour la Dame Volumnia. Toute la Noblesse de l'Italie, qui venoit rendre hommage au Lieutenant de César, se prêta servilement à ce déguisement grossier, & l'appelloit de ce nom que le commodé Volumnius Eutrapélus voulut bien lui prêter. Ce n'étoit pas Volumnius le Sénateur ; mais c'étoit un homme de plaisir de la suite d'Antoine, & qui par sa complaisance souvent criminelle, & par ses traits plaisans, avoit fait auprès de lui une très-grande fortune (2) : il lui succéda même dans les faveurs de Cythérís après le mariage de son maître avec Octavie (3). Le reste

(1) *Mima.*

(2) Combien de *Volumnius* ne voyons-nous point encore aujourd'hui ?

(3) *Horat. epist. 18, lib. 1, vers. 31.*

de sa suite étoit composé de gens à peu près de même espece ; de Gentilshommes débauchés & ruinés, de joueurs, de complaisans, de gladiateurs, de danseurs & d'histrions.

La seconde *ournée* fut après la bataille de Pharsale. Vainqueur & couronné de lauriers, il partit pour Rome, muni des plus grands pouvoirs de la part de César. Cythéris alla au-devant de lui jusqu'à Brindes ; & quoique tout ce qui appartenoit au théâtre (1) fût infame, & que l'ancienne discipline militaire tint pour tel un Général qui s'abandonnoit ouvertement à la débauche, Antoine ne voulut plus se contraindre, & dédaigna de cacher son commerce avec cette actrice. Aveuglé par sa fortune, il poussa l'indécence jusqu'au point de recevoir Cythéris dans son char, qu'il fit traîner par des lions : ce spectacle, le premier qu'on ait vu de cette espece, fut regardé par les Romains comme un présage de la perte prochaine de leur liberté (2) par l'assujettissement de ces fiers animaux. C'est ainsi que ce Tribun voyagea depuis Brindes jusqu'à Rome. Sur la route

(1) *August. de Civit. Dei*, lib. 1, §. 13.

(2) *Plin.*

il faisoit dresser ses tentes dans les vergers les plus agréables ou sur les bords des rivières ; il y trouvoit à son arrivée des festins où régnoient la délicatesse , la magnificence & la profusion ; dans les villes , sa suite étoit logée chez les personnes les plus considérables : des hommes graves & des femmes vertueuses étoient obligés de recevoir ces vils bouffons & ces impudentes créatures , dont les mœurs dissolues déshonoroient leur maître , & le firent abhorrer. L'insolence & l'indiscipline des soldats augmentèrent les clameurs du peuple , qui devinrent plus grandes à mesure qu'on s'approchoit de Rome. Enfin arrivé dans cette ville , il ne changea point de conduite. Ses gens commirent impunément toutes sortes de désordres , fouillant par-tout , & enlevant tout ce qu'ils trouvoient de précieux , sous prétexte de chercher les effets qui appartenoient aux partisans de Pompée. Antoine n'étoit encore alors que Lieutenant de César ; nous devons donc juger par ces traits de ce qu'il a pu faire , quand il se vit revêtu de la puissance suprême.

Ce Consul , pour obliger ses amis , suivit le plan de César dans l'aliéna-

tion (1) des terres réservées comme un fonds public. La campagne de Rome & la Sicile formoient cette réserve. Antoine y mena sa maison avec tous les débauchés qui lui faisoient ordinairement la cour. Il leur distribua, ainsi qu'aux Vétérans qui étoient entrés à son service, les terres de ce beau pays. Son Médecin eut seul plus de deux mille arpens; son Maître de Rhétorique en eut dix-huit cents. Comme ils étoient tous deux étrangers, leurs portions leur furent assignées dans les riches champs Léontins (2); tout cela fut encore fait en vertu d'un ordre trouvé dans les tablettes du Dictateur, c'est-à-dire, de la même manière qu'il avoit amassé tant de richesses par son intelligence avec le faussaire Fabérius.

Il mena ensuite à la Colonie de Casalinum dans le voisinage de Capoue, ceux des vétérans qui n'étoient pas récompensés. Dans cette opération il agit encore contre la loi, parce que cette Colonie n'étoit formée que depuis peu de tems; mais il vouloit empiéter sur le domaine d'une ville riche, florissante, fiere, & qui étoit attachée au

(1) On a parlé de cette aliénation au liv. 3.

(2) En Sicile.

Sénat. Il fit donc passer la charrue (1) jusques près des portes de Capoue, & vint se rendre à ses plaisirs.

Antoine se livra à l'intempérance de la table, vice nouveau introduit en Italie. En retournant à Rome, il prit un chemin de traverse pour aller prendre possession d'une terre qui appartenoit au célèbre Marcus Varron. Quoique cette terre n'eût jamais été vendue, l'avidé Consul assuroit l'avoir achetée de César (2) au tems de la guerre d'Alexandrie, & vouloit constater le droit qu'il prétendoit avoir sur elle. Ce Château lui plut tant, qu'il y passa quelques jours. On y commit les plus grands excès (3) que la pu-

(1) La maniere romaine de fonder une Ville, étoit de sillonner non-seulement l'enceinte de ses murs, mais les limites de son territoire & de sa juridiction.

(2) *Sueton. in Julio*, §. 44. Tout le monde savoit que César ne vouloit point toucher aux biens de ce grand homme (Varron) : il l'avoit consulté, & lui avoit même demandé des secours pour former une bibliothèque qu'il projettoit de rendre publique.

(3) Le public en fut d'autant plus irrité, que ces excès se commirent dans la maison de Varron, l'asyle des vertus, des talens, de la politesse & du bon goût.

deur ne permet pas de peindre. Les Députés des villes voisines, qui venoient pour saluer le Consul, n'eurent point d'audience ; il eut honte lui-même de les recevoir dans cet état d'indécence. Le jour qu'il partit de cette maison pour se rendre à Rome, il étoit plongé dans une ivresse si honteuse, que quand les Magistrats & les Citoyens d'Aquino vinrent au devant de lui pour le complimenter, ses domestiques le cachèrent dans une sorte de chaise à porteurs bien fermée pour ne pas compromettre la Dignité du suprême Magistrat de Rome.

Arrivé dans cette Capitale, il trouva son collègue jouissant de l'honneur d'avoir rétabli la tranquillité dans le marché public. Les honnêtes gens & le Sénat espéroient enfin d'avoir trouvé dans ce Consul un homme qui s'opposeroit aux entreprises d'Antoine ; mais ils ne connoissoient point Dolabella, & sembloient avoir oublié par quels degrés il monta à la puissance suprême.

On a observé que Brutus & Cassius devoient avoir des Provinces à l'expiration de leurs Prétures ; le premier, la Macédoine ; & le second, la Syrie

qu'il avoit autrefois arrachée des mains des Parthes. C'étoient les Gouvernemens les plus considérables de l'Empire, l'un par son opulence, & l'autre parce que la plus forte armée de la République s'y trouvoit alors. Elle étoit composée des Légions *Vétérans* que César avoit choisies pour son expédition projetée contre les Getes & contre les Parthes. Antoine, qui desiroit que ces légions fussent dans toutes autres mains que dans celles de Brutus, alla trouver Dolabella à qui il fit encore quelques nouveaux présens par le secours de Fabérius. Il lui représenta ensuite l'opulence de la Syrie, & lui dit que cette Province lui convenoit d'autant mieux qu'il l'avoit parfaitement connue avec son ami Gabinius; que d'ailleurs la conduite de la guerre contre les Parthes, étoit le plus vaste champ de gloire qu'un jeune homme pût désirer. Enfin, il le persuada de demander cette Province, non au Sénat, qui la lui eût sûrement refusée; mais au Peuple, la ressource ordinaire de tout politique qui recherchoit une autorité & des honneurs illégitimes. Il le pressa même, s'il obtenoit ce Gouvernement, de demander aussi

aussi l'armée destinée à cette guerre , pour pouvoir la terminer avec succès.

Dolabella goûta si fort ces propositions , qu'il convoqua sur le champ une assemblée du peuple ; il en obtint la Syrie & l'armée de la Macédoine : le Sénat , irrité de cette démarche , gagna un des (1) Tribuns , avant que les voix fussent entièrement recueillies , pour s'opposer à cette nomination sous le prétexte d'un signe qui paroissoit au ciel. Mais quelle fut la surprise de cet auguste Corps , quand il vit Antoine reprendre sévèrement ce Tribun , & ordonner que l'on continuât à recueillir les voix ! Ce fut ici où le public fut détrompé sur leur mésintelligence ; mais la manœuvre de Fabérius n'étoit pas encore tout-à-fait connue. Antoine avoit deux objets ; le premier étoit de diminuer la puissance de ses vrais ennemis , & le second de brouiller à jamais Cassius & Dolabella , & de faire voir en outre aux Sénateurs qu'ils s'étoient vainement flattés de l'opposition de son collègue à ses desseins. C'est ainsi que la Syrie fut enlevée à Cassius , malgré les *dispositions* de Cé-

(1) *Asprenas.*

far que l'on prétendit suivre en tout ; & que la Macédoine fut laissée sans force, pour que Brutus ne pût la tenir soumise ni la défendre contre les incursions des peuples Septentrionaux.

On sera sans doute étonné de ce que les libérateurs de la Patrie ont eu jusqu'à ce moment si peu de part aux affaires publiques. Quand le tyran tombe, la puissance passe ordinairement à ceux qui l'ont abattu, à moins qu'ils ne soient incapables de gouverner, ou qu'ils le refusent ; ce qui arrive rarement. Mais Brutus & Cassius n'avoient cherché que le bonheur des Romains, en leur rendant la liberté ; ils ne voulurent, dans l'administration des affaires, d'autre part que celle qu'ils avoient par leurs charges avant que d'avoir sauvé Rome : ainsi, après que l'acte de l'amnistie fut passé, & que la tranquillité fut en apparence rétablie, ils se contenterent de vivre sous la protection des loix auxquelles ils crurent avoir redonné leur force. Ils ne desiroient ni terres, ni maisons ; ils n'ambitionnoient aucune charge irrégulière, ni pour eux, ni pour leurs amis ; & ne cherchoient point à former des cabales avec les anciens partisans de Pom :

pée. Leur conduite désintéressée étoit une preuve incontestable de la droiture de leurs intentions. Ils laissèrent même des personnes indignes jouir des biens & des honneurs conférés par César, plutôt que de troubler le repos (1) public. Dans la suite Antoine abusa ouvertement de sa puissance, & se rendit odieux, non-seulement au Sénat, mais aux villes principales de l'Italie; ces villes se joignirent aux Sénateurs, & offrirent leurs secours à Brutus s'il vouloit par la force des armes limiter la puissance du Consul, ou en délivrer la Patrie. Le trop généreux Brutus refusa ces offres, & dit qu'il falloit laisser expirer le tems du Consulat d'Antoine, & que s'il entreprenoit alors quelque chose contre les loix & la liberté, ce seroit aux Magistrats à le retenir dans son devoir.

Si l'extrême bonté a jamais été une faute, ce fut dans ces circonstances; la conduite de Brutus étoit digne d'un héros; mais, dans un état corrompu, elle n'étoit pas assez politique: quoique conforme à l'ancien esprit de la République, elle étoit très-pernicieuse

(1) Cic. ad Brut. inter fragmenta, & ep. 15.

dans la conjoncture présente. S'il eût voulu passer les bornes de l'autorité que sa charge lui donnoit , & s'il eût mis en pratique cette grande maxime (1), que *le salut de la République doit être la loi suprême* , on n'auroit point vu les scènes horribles de *Modene* , de *Philippe* , & de la *proscription*. Loin de le blâmer , admirons plutôt les rares & sublimes vertus d'un homme dont la bonté incompatible avec les mœurs corrompues de son tems , étoit sa plus grande faute. On ne fait s'il reconnut ses erreurs ; mais bientôt il ne se trouva plus en sûreté à Rome , par la multitude de soldats vétérans *Césariens* , qu'Antoine & Octavien y avoient attirés par l'espoir des récompenses & du pillage. M. Brutus & Cassius , Préteurs , écrivirent alors conjointement cette lettre à M. Antoine , Consul.

« Si nous étions moins persuadés de
 » votre sincérité & des favorables in-
 » tentions que vous avez pour nous ,
 » nous ne penserions point à vous écri-
 » re. Mais , disposé comme vous l'êtes
 » à notre égard , nous nous flattons que
 » vous prendrez cette lettre dans le

(1) *Salus Reipublicæ suprema lex esto.*

» meilleur sens. On nous écrit qu'il s'est
 » déjà rassemblé à Rome un grand nom-
 » bre de Vétérans , & qu'on en attend
 » beaucoup davantage pour le premier
 » jour de Juin. Il seroit indigne de nous
 » de former des soupçons, ou de nous
 » abandonner à la crainte. Cependant,
 » après nous être livrés à vous de si
 » bonne foi , après avoir congédié,
 » suivant votre conseil , & non-seule-
 » ment par notre édit , mais encore par
 » des lettres particulières, les amis qui
 » venoient nous joindre de toutes les
 » grandes villes , notre confiance mé-
 » rite que vous ne nous fassiez pas un
 » mystère de vos desseins , sur - tout
 » dans une affaire qui nous intéresse
 » essentiellement. Ne refusez donc pas
 » de nous apprendre quelles sont vos
 » intentions ; croyez - vous qu'il n'y
 » ait rien à risquer pour notre sûreté
 » dans cette foule de Vétérans , dont
 » on prétend même que le dessein est
 » de relever l'autel de César, entrepri-
 » se que ceux qui souhaitent notre sû-
 » reté & notre honneur , ne peuvent
 » vous croire capable d'approuver ?
 » Les effets prouvent assez que nous
 » n'avons jamais eu d'autre vue que la
 » paix & la liberté. Vous êtes le seul qui

» puissiez nous tromper. Cette crainte
 » feroit contraire à l'idée que nous
 » avons de votre vertu & de votre
 » bonne foi : mais vous êtes le seul qui
 » puissiez nous tromper , parce que
 » notre confiance repose , & conti-
 » nuera de reposer uniquement sur
 » vous. Nos amis tremblent pour nous ;
 » car , tout persuadés qu'ils sont de vo-
 » tre droiture , ils considerent qu'une
 » multitude de Vétérans peut être pouf-
 » sée à la violence avec beaucoup plus
 » de facilité que vous n'en sauriez avoir
 » pour l'arrêter. Expliquez-vous donc
 » sur toutes ces circonstances ; il n'y
 » auroit pas de vraisemblance à nous
 » répondre que les Vétérans s'assem-
 » blent , parce que vous devez faire ,
 » au mois de Juin , quelque proposi-
 » tion en leur faveur. De qui pour-
 » roient-ils craindre de l'opposition ,
 » lorsqu'il est certain qu'ils n'en rece-
 » vront pas de nous ? Au reste , on ne
 » doit pas nous soupçonner d'avoir
 » trop d'attachement pour la vie , si
 » l'on considere qu'il ne peut nous
 » arriver rien de funeste sans le ren-
 » versement total de la République.
 » Adieu ».

On ignore si Antoine répondit à

cette lettre ; mais ses actions firent voir que leur confiance en lui étoit fort mal placée ; d'ailleurs que pouvoit-il répondre ? Sa conduite étoit inexcusable : la forme & la constitution de la République ne donnoit aucun prétexte aux ennemis de la liberté pour qu'ils pussent ouvertement s'opposer à ses défenseurs. Dès que le Consul se crut affermi , il ne s'amusa point à chercher des prétextes ; il renversa tous les obstacles qu'il trouvoit entre l'Empire & lui : mais ceux du parti de César , qui étoient les plus modérés , prenoient au moins les prétextes spécieux de l'humanité , & de leur amitié pour leur chef. . . « Pou-
 » vons-nous », disoient-ils , « favoriser
 » les meurtriers de notre bienfaiteur ?
 » Nous est-il défendu de chérir sa mé-
 » moire , de pleurer sa mort , & de
 » regretter les jours heureux que nous
 » avons passés sous lui ? Nos larmes
 » sont-elles criminelles ? & notre re-
 » connoissance envers un homme qui
 » nous a comblés de biens , peut-elle
 » être blâmable ? » Tels étoient leurs discours , d'après lesquels ils se conduisoient. Les maximes du Gouvernement étoient contre eux : la liberté ,

plus chere que la vie ; le bien public ; l'autorité des loix, la gloire & la grandeur de l'Empire , étoient des motifs qu'ils se diffimuloient, ou plutôt qu'ils ne vouloient plus connoître.

On ne sauroit mieux peindre le parti modéré de César qu'en rapportant ici une lettre de C. Matius à Cicéron. Celui-ci qui depuis quelque tems ne se mêloit plus des affaires publiques, étoit naturellement fin & délicat ; il pesoit trop ses démarches pour plaire à un parti qui demandoit à être servi sans réflexions. Cette prudence l'avoit même rendu peu agréable à Pompée & à ses ambitieux partisans ; mais son intégrité & son habileté dans les affaires le firent respecter de César & de tous les gens d'esprit de son parti. L'agrément de sa vie privée, sa gaieté, sa douceur , ses connoissances lui attirerent beaucoup de visites à sa maison de campagne, où les principaux Ministres de César se rendoient souvent. Ce fut dans cette retraite agréable que, heureusement pour l'humanité, il employa son loisir à la philosophie & à la littérature. Croyant , à la mort de César, la liberté rétablie, il reparut à la tête du Sénat où il fit passer le dé-

cret de l'amnistie. Mais Cicéron voyant les infames manœuvres d'Antoine, se retira encore une fois, & continua, comme ci-devant, à être visité par ce qui restoit du parti du Dictateur; tels que Pansa, Hirrius, Dolabella, Balbus, & quelques autres. La plupart d'entr'eux étoient Epicuriens en speculation seulement; car s'ils eussent été de vrais disciples d'Epicure, ils eussent vécu sans ambition, & selon les regles de la tempérance. Mais ils se contentoient de la théorie, & laissoient la pratique de ces vertus à Brutus & à Cicéron.

C'est dans ces entrevues que ce dernier pénétra les plus secrètes pensées de ses convives. Comme son amour pour la patrie étoit sincere, il découvrit avec douleur les terribles projets qu'ils méditoient. Ils eurent beau dissimuler, Cicéron les dévoila; il étoit difficile de cacher ses inclinations: il connoissoit les hommes, & avoit trop particulièrement étudié les créatures de César.

C. Matius, dont je vais rapporter la lettre, étoit d'un âge avancé, & avoit beaucoup de capacité & d'expérience. Son savoir, son éloquence,

298 MÉMOIRES DE LA COUR
son habileté dans les affaires l'avoient
rendu recommandable à César. Il pro-
fita si bien de ses premières années de
faveur, que lorsque César usurpa la
puissance suprême, il n'eut plus besoin
de ses bienfaits. Il y a dans cette épître
une adresse singulière; il y cache sous
le voile de la sincérité, des sentimens
bien différens.

C. M A T I U S

A C I C É R O N (1).

» Il m'est bien doux d'apprendre par
» votre lettre que vous conservez de
» moi l'opinion que j'ai toujours sou-
» haitée, & dont j'ai cru pouvoir me
» flatter. Quoique je n'eusse pas le
» moindre doute, le prix que j'y atta-
» che étoit capable de me causer de l'in-
» quiétude : mon cœur me rendoit té-

(2) Pour bien entendre cette lettre, il faut
lire la vingt-septième du onzième livre de
Cicéron à ses amis, les cinq premières du
quatorzième livre à Atticus, & la fin de la
neuvième, où Matus est désigné par les
noms de *Calpurnia* & de *Madarus*, parce que
jeune encore, il étoit devenu chauve. Dif-
formité assez ordinaire à ceux qui se livrent
trop aux plaisirs ou à l'étude, & que l'habillem-
ent Romain ne cachoit pas alors.

» moignage que je n'ai rien fait qui
 » puisse offenser un honnête homme; &
 » je ne pouvois par conséquent m'ima-
 » giner, qu'avec un mérite si extraor-
 » dinaire, vous vous fussiez prévenu
 » sans raison contre un ancien ami,
 » dont les sentimens n'ont jamais chan-
 » gé pour vous. Puisque les vôtres sont
 » tels que je le desire, je veux m'expli-
 » quer sur ces accusations, contre les-
 » quelles votre bonté & votre amitié
 » vous ont fait prendre si souvent mon
 » parti. Je n'ignore point ce que cer-
 » taines personnes ont dit de moi de-
 » puis la mort de César. On me fait un
 » crime de la douleur que je ressens
 » d'avoir perdu mon ami. On prétend
 » que le service de la patrie doit être
 » préféré aux devoirs de l'amitié; com-
 » me s'il étoit bien prouvé que le meur-
 » tre de César est en effet de quelqu'u-
 » tilité pour la patrie. Mais je ne veux
 » point employer ici l'artifice. J'avoue
 » que je ne suis point à ce haut degré
 » de sagesse. Ce n'est pas César que j'ai
 » suivi dans nos dernières dissensions :
 » c'est à mon ami que je me suis atta-
 » ché ; & quelque aversion que j'eusse
 » pour le parti des armes, je n'ai pu
 » voir marcher mon ami sans moi. Ja-

» mais je n'ai approuvé la guerre civile :
 » j'ai fait au contraire tous mes efforts
 » pour l'étouffer dans sa naissance. Aussi
 » ne m'a-t-on pas vu profiter de la vic-
 » toire de mon ami pour avancer ma
 » fortune , ou pour augmenter mon
 » bien. Ceux qui ont le plus abusé de
 » cet avantage , avoient moins de part
 » que moi à la confiance de César ;
 » & je puis dire même que mon bien a
 » souffert de la loi qu'il a portée ; tandis
 » que ceux qui se réjouissent aujour-
 » d'hui de sa mort en ont tiré de meil-
 » leurs fruits. J'ai sollicité le pardon
 » des vaincus avec autant de zèle que
 » si je l'avois demandé pour moi-même.
 » Comment voudroit-on qu'après m'é-
 » tre employé pour le salut de tout le
 » monde , je ne regrettaissent point la
 » mort de celui qui me l'accordoit de si
 » bonne grace , sur-tout lorsque je le
 » vois périr par la cruauté des mêmes
 » personnes qui s'étoient toujours ef-
 » forcées de le rendre odieux ? Mais
 » on me fera repentir , disent-ils , d'a-
 » voir condamné leur action.
 » Insolence inouïe ! Quoi , il sera
 » permis aux uns de tirer gloire d'une
 » action détestable , & les autres seront
 » punis d'en avoir marqué du regret !

» Jusqu'à présent du moins on avoit
 » laissé aux esclaves le triste pouvoir
 » de craindre , de se réjouir , de s'af-
 » fliger suivant les mouvemens de leur
 » cœur. Aujourd'hui cette liberté nous
 » est ôtée par la terreur , & c'est à ceux
 » qui se nomment les vengeurs de la
 » liberté que nous en avons l'obliga-
 » tion. Mais ils peuvent s'épargner les
 » menaces. Il n'y a point de danger
 » ni de crainte qui puisse m'empêcher
 » de remplir le devoir de l'humanité :
 » mon principe a toujours été qu'une
 » mort honnête ne doit jamais être évi-
 » tée , & qu'elle mérite quelquefois
 » d'être cherchée. Enfin , pourquoi
 » me font-ils un crime de souhaiter
 » qu'ils puissent se repentir d'une ac-
 » tion que je déteste ? Si c'en est un ,
 » j'en fais gloire. Oui , je souhaite que
 » tout l'univers regrette la mort de
 » César. Je suis membre de la société
 » civile , & cette qualité , disent-ils ,
 » m'oblige de m'intéresser au bien & à
 » la sûreté de la République. Si toutes
 » les actions de ma vie passée , & mes
 » espérances pour l'avenir , ne prou-
 » vent pas , sans que je le dise , le sincè-
 » re intérêt que j'y prends , je renonce
 » à le prouver par d'inutiles argumens :

» je vous supplie donc , de la maniere
» la plus pressante , de juger de moi
» par les actions plutôt que par les pa-
» roles ; & si vous croyez que dans
» ma situation je sois capable de distin-
» guer la justice & la vertu , persuadez-
» vous bien que je n'aurai jamais de
» liaison avec ceux dont je connoîtrai
» les mauvais desseins. Je ne me suis
» point écarté de ces maximes dans ma
» jeunesse , quoique l'erreur soit plus
» pardonnable à cet âge ; puis-je les
» oublier dans la maturité de ma rai-
» son ? Non , je suis résolu de ne rien
» faire qui m'expose à de justes repro-
» ches ; & si je suis capable d'offenser
» quelqu'un , ce n'est qu'en pleurant
» le cruel destin d'un ami qui fut le
» plus illustre de tous les hommes.
» Comptez que si j'avois d'autres sen-
» timens , je ne les défavouerois pas ,
» & que je ne voudrois pas joindre à
» mes fautes la honte de la dissimula-
» tion. Mais on me fait encore un crime
» d'avoir pris la direction des jeux que
» le jeune César avoit fait célébrer pour
» les victoires de son oncle. Je répons
» que cet engagement n'a point de rap-
» port aux devoirs publics : c'est un
» office d'amitié que j'ai cru devoir à

» l'honneur de mon ami, & que je n'ai
 » pu refuser aux instances d'un jeune
 » homme aussi respectable qu'Octavien.
 » Je rends des assiduités à Marc-An-
 » toine; mais ceux qui me le repro-
 » chent, ne le voient-ils pas plus sou-
 » vent que moi pour solliciter ses fa-
 » veurs? Quelle est donc cette arro-
 » gance? Quoi, lorsque jamais César
 » n'a prétendu gêner mes démarches &
 » me contraindre dans mes liaisons,
 » ceux qui m'ont cruellement privé de
 » ce cher ami, croiront pouvoir m'em-
 » pêcher de suivre les mouvemens de
 » mon inclination & de mon estime?
 » Mais je suis sans inquiétude, ma con-
 » duite suffira toujours pour réfuter
 » leurs fausses imputations, & je me
 » soucierai peu que ceux à qui la conf-
 » rance de mon amitié pour César me
 » rend odieux, cherchent à se faire des
 » amis qui leur ressemblent. Si la bonté
 » du Ciel permettoit que mes desirs
 » fussent remplis, je voudrois passer
 » tranquillement le reste de mes jours
 » dans l'Isle de Rhodes. Mais si je suis
 » retenu à Rome par quelque accident,
 » la vie que j'y menerai fera connoître
 » que mes vœux sont toujours pour la
 » vertu & la justice. J'ai beaucoup d'o-

» bligation à Trébatius, des assurances
 » qu'il m'a données de votre amitié &
 » de votre estime : c'est me faire un
 » devoir des sentimens que j'ai toujours
 » eus pour vous par inclination. Prenez
 » soin de votre santé , & conservez-
 » moi votre affection. Adieu.

Jules César avoit formé le projet de célébrer des jeux magnifiques à la dédicace d'un Temple qu'il fit bâtir (1) à Vénus (2), en reconnoissance des victoires qu'il avoit remportées (disoit-il) par son secours. Pendant la vie de César, il ne manquoit pas d'entrepreneurs pour la célébration de ces jeux ; mais à sa mort , soit crainte , soit négligence , on n'y pensa plus. Cependant Octavien jugeant qu'il étoit de son intérêt de renouveler dans le peuple , par ces jeux , la mémoire d'un homme qui leur avoit donné tant de spectacles , il chargea Matius & Posthumus d'en être les ordonnateurs. C'étoit un moyen sûr d'obtenir la faveur du Peuple pour s'élever aux dignités qu'on desiroit. Entr'autres honneurs qu'on avoit accordés à César , par un décret du Sénat , une chaise & une couronne

(1) A la fin de ses guerres.

(2) *VENERI GENITRICI.*

d'or devoient , dans tous les jeux publics , être placées pour lui , soit qu'il y fût présent , ou non. On voulut suivre le décret à la lettre , même après sa mort ; mais de concert avec Antoine , les Tribuns s'y opposerent : l'ordre des Chevaliers s'éleva contre cette entreprise ; Octavien eut le dessous : il en fut bien dédommagé par un phénomène qui parut alors , & qu'il interpréta en sa faveur. « Tandis que mes jeux se » célébroient », dit-il dans ses Mémoires , « une comete parut vers le nord » pendant sept jours. La populace », ajoute-t-il , « crut que l'ame de César , » reçue au nombre des Divinités , » vouloit encore honorer ces jeux de » sa présence ; c'est pourquoi nous » eûmes grand soin de mettre une étoile » le sur la tête de sa statue , qui fut peu » de tems après consacrée dans le *forum* ». C'est ainsi qu'Octavien en parla en public ; mais dans son cœur (1) , il crut que cette comete étoit l'astre (2) heureux de sa naissance , qui

(1) *Pline* , lib. 2 , cap. 25.

(2) Auguste naquit sous le Consulat de Cicéron & d'Antoine , le 21 de Septembre , quelques momens avant le lever du soleil , l'an de Rome 690 , 63 ans avant la naissance

paroissoit à sa première entreprise. Ce phénomène, naturel & simple, devint remarquable par l'élévation d'Octavien ; s'il eût toujours mené une vie privée, nous n'eussions jamais entendu parler de l'apparition de ce signe céleste aux jeux célébrés en mémoire de son père adoptif.

Le premier de Juin approchoit ; Antoine avoit indiqué l'assemblée du Sénat pour ce jour. Les provinces devoient y être réglées ; & l'on devoit délibérer sur tout ce que les Consuls proposeroient. Antoine, comme nous l'avons observé, étoit puissant ; il possédoit des richesses immenses, & ses partisans étoient en grand nombre. Il ne lui manquoit qu'une sorte de *sanc-*

de Jésus-Christ. Les Devins, quelques mois avant la naissance d'Auguste, s'accorderent à dire, à l'occasion d'un prodige que l'Histoire ne décrit point, que la nature étoit occupée à former un Roi aux Romains.

Outre les phénomènes du cercle lumineux de la comète, & du prodige ci-dessus, Suétone compte jusqu'à 17 présages qui annoncèrent la grandeur d'Auguste & le bonheur qui l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours. Les curieux de l'astrologie judiciaire peuvent le consulter, ainsi que les autres Historiens Romains.

tion pour s'assurer l'impunité des altérations qu'il vouloit faire dans les loix, dans les Cours souveraines ; & qu'un titre légitime pour avoir les Provinces les mieux situées , & commander enfin à l'Empire. Pour parvenir à ses vues, il commença par augmenter sa garde, qui déjà étoit trop nombreuse, & marcha à Rome comme s'il eût marché à l'ennemi. Le jour de l'assemblée arrivé, il fit mettre des détachemens dans toutes les avenues du Temple (1) où le Sénat devoit se tenir. Ces précautions extraordinaires firent voir aux Sénateurs opposans & amis de la liberté ; qu'il étoit dangereux pour eux de se trouver dans une assemblée où Antoine agissoit en maître. Lucius (2) César, oncle d'Antoine , & cousin du Dictateur , s'absenta de Rome : Philippe , beau-père d'Octavien , suivit cet exemple : L. Cotta , Servius Sulpitius , Cicéron , Hirtius & Pansa , Consuls désignés pour l'année suivante , en firent de même : c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la République. Il semble inutile d'ajouter , après cela , que M. Brutus &

(1) Ce jour-là le Sénat se tint au Temple de la Concorde.

(2) *Cic. Philip. 1.*

Cassius ne voulurent pas se confier à cette garde *Césaréenne*, ni même rester à Rome.

En l'absence de ces grands hommes, Antoine (1) fit tout ce qu'il lui plut. Le premier jour, on passa un décret qui donnoit pouvoir aux Consuls de déterminer, avec avis cependant, quelles étoient les donations que César avoit faites. Cette réserve de l'*avis* ne fut insérée dans ce décret que par décence : car on sent bien qu'Antoine, par le moyen de cet acte, vouloit faire passer, pour de vraies donations de César, tout ce qu'il avoit fait lui-même, d'intelligence avec Fabérius.

Il obtint ensuite un second décret qui annulloit, ou plutôt qui éludoit une loi de César. Cet usurpateur, après avoir renversé la constitution, détruit la liberté, & s'être rendu maître des Romains, voulut faire, pour son repos, revivre la discipline & la

(1) Il avoit fait jurer aux soldats de ratifier & de maintenir tout ce que César avoit fait & décrété. Il proposa ensuite de nommer des Officiers pour visiter une fois par mois les Registres publics, & pour faire rapport si le testament du Dictateur étoit suivi & exécuté.

régularité. Pour obvier aux moyens (que lui-même avoit si souvent employés) de pouvoir exciter la populace à la révolte , il avoit , par cette loi , déclaré la sédition un crime digne de l'exil , & il l'avoit définie *un acte contraire à la grandeur de l'Etat Romain*. Antoine , qui ne goûtoit point cette loi , parce qu'il craignoit , avec raison , qu'elle ne lui devînt fatale , ainsi qu'à ses créatures , en proposa une autre , savoir , que les personnes convaincues de rébellion ou de trahison pourroient en appeller au peuple.

C'étoit en effet éluder la loi du Dictateur ; car qui eût osé accuser un homme populaire de manœuvres séditionnelles , si le peuple lui-même devoit le juger en dernier ressort ? Et quel Juge auroit osé condamner cet homme qui , renvoyé absous par le peuple , pouvoit lui faire rendre compte de sa sentence devant une multitude mercénaire , corrompue & complice de son crime ?

Pour mieux affermir son parti , Antoine forma une troisième Décurie de Juges. Par la constitution Romaine , les gardiens de ces loix devoient être des hommes (1) dont le caractère &

(1) ΔΙΩΝ. ΒΕ. μ.

la fortune les eussent rendus moins susceptibles de corruption. Elle prescrivait, outre les vertus & les talens nécessaires, le revenu annuel qu'un homme devoit avoir pour remplir une charge si importante; & nommoit de plus, l'état ou l'ordre d'où l'on pouvoit seulement tirer ces Juges, pour que l'éducation eût influé sur leur esprit & sur leurs mœurs. Mais Antoine avoit besoin d'une Cour de Justice composée de Centurions. Ces militaires n'étoient point exclus de ces charges. Ils devoient avoir, comme les autres, toutes les qualités prescrites par la constitution; & il y en avoit peu dans ce cas. Enfin, par ce décret, tout homme qui avoit commandé une troupe, quelque caractère ou fortune qu'il eût, pouvoit être Juge; on vit bientôt, sur les bancs de Justice de Rome, des Crétois, des Achéens, des Gaulois, aussi ignorans que dérangés dans leurs affaires.

Ayant ainsi pourvu à sa sûreté & à celle de son parti il ratifia une autre loi, & la fit afficher au Capitole. Cette loi, par laquelle les gouvernemens de provinces furent prolongés aux Titulaires actuels pendant cinq ans, étoit

contraire à un statut de César, qui portoit qu'aucun Préteur ne garderoit une Province au-delà d'un an, ni aucun Consul au-delà de deux. Ce décret subreptice qu'Antoine avoit obtenu du peuple de faire passer clandestinement (1), abrogeoit non-seulement le statut & toutes les dispositions de César, mais encore le décret même du Sénat qui les confirmoit. Ayant assez terminé d'affaires ce jour-là, il remit l'assemblée au cinq du même mois (2).

Il craignit cependant que ces violens procédés ne suscitassent contre lui une forte opposition. Par la loi qu'il venoit de faire passer, il dépouilloit Brutus de la Macédoine, & Cassius de la Syrie : il savoit bien d'ailleurs qu'ils n'étoient pas hommes à souffrir patiemment de telles injures. Il chercha, par un échange, à pallier l'affront qu'il leur avoit fait. Le Sénat même desiroit de couvrir cette injustice par quelque réparation. Brutus & Cassius, qui ne pouvoient exercer en sûreté leur Préture, furent chargés, à l'assemblée nouvelle, de pourvoir Rome des bleds de l'Asie & de la Sicile ; & à l'expira-

(1) *Cic. Philip. 1.* . . (2) De Juin.

312 MÉMOIRES DE LA COUR
tion de l'année on donna à Brutus la
Crete, & à Cassius la Cyrene (1).

On ne croit pas devoir observer
que toutes les démarches d'Antoine
étoient autant opposées au plan du
gouvernement de César qu'au bon or-
dre & à la tranquillité publique. En
combien peu de tems une faction ou-
blie-t-elle ses prétextes, lorsque ses in-
térêts varient ! Il falloit d'abord, selon
eux, maintenir les actes du Dictateur,
observer religieusement son testament,
jusqu'à la moindre disposition écrite
sur ses tablettes ; mais ensuite ses or-
dres furent exécutés à peu près de la
même maniere que ses volontés furent
accomplies : car Antoine s'empara des
statues & des tableaux que César avoit
laissés au peuple, avec ses jardins ; &
les mit dans ceux de Pompée, & dans
la maison de campagne de Scipion,
dont il s'étoit également rendu maître.

Se croyant enfin en sûreté, il ne
dissimula plus. Peu de tems après, il
convoqua le peuple (2) au *Forum*. Il
y dit ouvertement « qu'il y avoit des
» Romains qui desiroient de voir un

(1) Ou Cyrénaïque, province d'Afrique.

(2) On ignore s'il ne s'adressa pas pre-
mièrement au Sénat.

» meurtrier de César commander les
 » anciennes légions, & gouverner ses
 » provinces ; mais qu'il espéroit que
 » le peuple ne souffriroit pas que l'on
 » fit un tel affront à sa mémoire.... ».
 Il vouloit se débarrasser de Décimus
 Brutus, voisin fâcheux, qui comman-
 doit une bonne armée dans le Modé-
 nois. Il envioit cette Province tant
 pour son opulence que pour sa situa-
 tion favorable à ses vues. La populace
 l'écouta avec plaisir ; elle avoit sou-
 vent été l'objet des largesses de César :
 ce peuple alors étoit assez dégénéré
 pour entendre sans indignation parler
 d'armées & de provinces Romaines
 comme du bien de l'usurpateur. An-
 toine obtint le Modénois de la voix du
 peuple ; ce qui lui fournit un prétexte
 de mettre ses troupes en marche vers
 ce riche pays qui communiquoit à Ro-
 me par une route aisée.

En même tems, par une intelligen-
 ce criminelle avec Dolabella, il en
 eut cinq de ses meilleures légions qui
 lui avoient été données, avec la Syrie,
 pour la conduite de la guerre contre
 les Parthes. Ces légions étoient can-
 tonnées dans la Macédoine, où An-
 toine envoya un Courier à son frère

Caius pour le presser de les embarquer pour l'Italie. Le bruit de cet embarquement jeta l'épouvante dans le Sénat. Formées par le destructeur de la liberté romaine, elles l'avoient trop bien servi, pour ne pas rendre, sans scrupule, les mêmes services à Antoine, qui marchoit sur les traces de son maître, & qui par ses trésors & son armée avoit presque acquis la même puissance.

On ne peut, dans ces conjonctures, s'empêcher de blâmer l'indifférence de Pomponius Atticus, qui doit sa célébrité (1) à sa correspondance avec Cicéron, & leur mutuelle amitié. Atticus au fond étoit ami de l'ordre & de la liberté; mais il portoit trop loin cette maxime de la philosophie Epicurienne, *de ne se mêler d'aucune affaire publique*. Il avoit été, dès sa jeunesse, lié intimement avec Brutus, dont il admiroit les vertus. Il avoit pour lui une telle vénération, que, lorsqu'il recommanda une de ses affaires à Cicéron, qui pour lors étoit Proconsul en Cilicie, il ajouta dans sa lettre qu'il seroit bien dédommagé des travaux de son Pro-

(1) *Senec. epist. 19.*

consulat, si, en rendant service à M. Brutus, il en rapportoit son amitié.

C. Flavius, Chevalier Romain, noble, opulent, & d'un courage inébranlable, ressembloit fort à Brutus par les mœurs, par le caractère, & lui étoit très-attaché. Il s'opposa aux desseins de César, même après ses victoires. Ce dernier, pressé par ses favoris de prendre le titre de Roi, se comporta d'une manière bien équivoque. Un homme du peuple décora une de ses statues (1) d'une guirlande de lauriers, & la ceignit d'un diadème (2); C. Flavius, & Epidius Marullus, Tribuns, firent arracher ces ornemens royaux, & firent mettre ce Plébéien en prison. L'usurpateur s'en offensa, & dit que les Tribuns, par cette action téméraire, lui ravissoient la gloire de refuser la royauté. Comme il exerçoit la Censure, il les dépouilla tous deux de leurs charges, & les déclara à jamais incapables d'en exercer aucune : il voulut même les immoler à sa colere (3). Il fut si vivement piqué de l'action des Tribuns, qu'il envoya chercher Césétius

(1) Dans le Forum. (2) Suet. in Jul.

(3) Vell. Patercul.

Flavius , pere de Caius Flavius , pour l'engager à le déshériter , en lui promettant d'avancer ses autres fils. . . .
 « Vous pouvez par votre puissance » , lui répondit fièrement Césétius , « dé-
 » truire toute ma famille , mais vous
 » ne pourrez jamais me faire déshéri-
 » ter aucun de mes enfans ». On ne
 doit pas être étonné que le fils d'un
 homme capable de faire cette réponse
 au tyran, se soit opposé, selon son pou-
 voir, aux entreprises de l'usurpateur.
 Après la mort de César , Caius Flavius
 devint Grand-Maitre des machines de
 guerre , Lieutenant général & Gou-
 verneur député des Provinces de son
 ami Brutus; il fit frapper à cette occa-
 sion une médaille (1) pour servir de
 monument à sa dignité & à sa recon-
 noissance.

La conduite d'Antoine ne laissoit
 plus aucun doute sur ses vues tyranni-
 ques. Quoiqu'il fût aimé de la solda-
 tesque licencieuse , le Sénat cependant,
 la plus saine partie de la République,
 & la plupart des villes de l'Italie le dé-
 testoient. Ils jetterent donc les yeux
 sur Brutus & Cassius pour se défaire

(1) Cette Médaille est conservée dans la
 maison des Ursins en Italie.

d'un second maître, plus chargé de vices encore que le premier. Mais comme Antoine s'étoit rendu formidable par le nombre de troupes qu'il leva, on jugea à propos, pour balancer sa puissance, d'engager l'ordre opulent des Chevaliers Romains à contribuer à l'établissement d'un fonds nécessaire pour secourir les amis de la liberté. Ce projet louable auroit certainement réussi, si les principaux Chevaliers eussent donné l'exemple aux autres, en souscrivant pour ce fonds *patriotique*. Ce fut à Pomponius Atticus, le plus considérable de cet ordre, tant par son âge (1) & son caractère, que par ses richesses, que C. Flavius s'adressa d'abord à cet effet, au nom de son ami Brutus. Il le pressa par les raisons les plus fortes que lui inspiroit l'amour de la patrie, de montrer l'exemple dans une affaire où il s'agissoit de la sûreté publique. Le vieux Epicurien l'écouta tranquillement, & lui répondit que si M. Brutus avoit personnellement besoin de sa bourse, elle étoit à son service ; mais qu'il ne vouloit avoir aucune part à la moindre affaire,

(1) Soixante ans.

ni voir qui que ce fût à ce sujet. Ce refus absolu découragea les autres, & étouffa un projet salutaire qui auroit fait accepter à Brutus & à Cassius les offres d'hommes & d'armes faites par les villes de l'Italie; ce qui sans doute auroit prévenu le carnage de *Modene*, la jonction des *Césaréens*, & les horreurs des *proscriptions*. Tels sont les funestes effets de ce principe vil, barbare, & trop suivi de nos jours, de ne vivre que pour soi, & de tout sacrifier à son repos. Le refus d'Atticus doit d'autant plus nous surprendre, que Brutus étoit son ami intime. On ne voit pas cependant que ce dernier en ait conservé le moindre ressentiment, quoique ce refus ne lui sortît jamais de la mémoire. Il semble au contraire qu'il chercha à l'excuser en lui marquant dans une lettre, qu'il ne pouvoit pas, absolument parlant, blâmer sa conduite, puisque son âge, sa retraite, le soin de sa famille, tout enfin, selon ses maximes, le portoit à l'éloigner des dangers. Pendant ces odieuses manœuvres des Consuls, il se formoit deux partis qui s'éloignoient en effet du ministère public, mais qui prenoient des mesures pour

l'avenir. L'un étoit composé des amis de la vertu, conduit par Brutus & Cassius; l'autre d'Officiers *Césaréens* subalternes, qu'Antoine & Dolabella avoient éclipsé, & qui espéroit de reparoître bientôt sur le théâtre des affaires. Ce dernier parti avoit à sa tête Hirtius, Pansa & Octavien que sa jeunesse éloignoit encore des grandes charges, mais dont la puissance augmentoit tous les jours par l'attachement des Vétéran, & par la faveur du peuple. M. T. Cicéron étoit placé entre ces deux partis : ami sincere du premier, & vivant familièrement avec ceux du second; il forma, pour ainsi dire, le ciment qui les réunit contre Antoine.

Cette familiarité de Cicéron avec le parti *Césaréen* fit espérer à Brutus & à Cassius que l'on pourroit gagner Aulus Hirtius, & l'attirer dans le bon parti. Cassius en conséquence écrivit à ce sujet une lettre pressante à Cicéron, qui lui répondit que A. Hirtius étoit bien l'ennemi d'Antoine, mais qu'il étoit toujours l'ami des *Césaréens*. Cicéron cependant en écrivit à Hirtius avec toute l'adresse imaginable. Après quelques questions sur le Sénat,

il lui fit sentir qu'en conservant son repos & sa liberté, il pouvoit dans ce moment travailler à sa gloire & au bonheur de la République, en concourant à faire maintenir Brutus & Cassius dans leurs dignités. Il lui recommanda leurs intérêts, comme inséparables de ceux de l'Etat; & insista sur une union qui produiroit les meilleurs effets. Voici la réponse d'Hirtius.

« Vous me demandez si je suis encore à la campagne : pouvez-vous croire que j'y sois tranquille, tant dis que tout est en mouvement? Je viens de quitter Rome pour ne pas être obligé de paroître au Sénat; & chemin faisant, je vous écris de Tuscum. Je ne voudrois pas cependant que vous me crussiez assez empressé pour me rendre à l'assemblée prochaine : d'ailleurs, je ne vois pas de quelle utilité notre présence pourroit y être, puisque toutes choses sont réglées pour long-tems.

« Je souhaite que Cassius & Brutus ne prennent aucune résolution violente, & que vous puissiez le leur persuader avec la même facilité que je peux vous accorder ce que vous

» me demandez en leur faveur. Vous
 » dites qu'ils vous ont écrit leur des-
 » sein de quoi faire, je vous
 » prie ? & pourquoi ? Au nom des
 » Dieux, Cicéron, tâchez de les con-
 » tenir. Ne laissez pas détruire tout ce
 » qu'on a fait pour le repos public ;
 » car vous n'ignorez pas que les défor-
 » mes & les plus grands maux en se-
 » roient les tristes fruits. S'ils craignent
 » pour leurs personnes, qu'ils se tien-
 » nent sur leurs gardes, sans rien en-
 » treprendre : je suis intimement con-
 » vaincu que les procédés violens n'a-
 » vanceront pas tant l'arrangement des
 » affaires que la modération. L'état ac-
 » tuel des choses ne peut pas durer ;
 » mais si la guerre se déclare, tout est
 » perdu. Instruisez-moi de ce qui se
 » passera. Adieu ».

Cicéron l'assura qu'ils ne pren-
 droient aucune résolution violente ;
 & dit à un ami, qu'il voyoit bien que
 le parti *Césaréen* avoit plus de craintes,
 que de raisons de craindre. *Pansa* &
Hirtius, qui haïssoient *Antoine*, sou-
 haitoient autant de voir expirer son
 Consulat que de voir échouer les pro-
 jets de *Brutus* & de ses amis, pour

avoir eux-mêmes le champ libre, quand ils voudroient paroître.

Brutus, en attendant, se tenoit toujours à la campagne; il fut informé qu'Octavien vouloit le faire assassiner : à cette nouvelle, tous ses amis allèrent le voir à Antium, village agréable sur le bord de la mer, & que le temple de la fortune (1) a rendu célèbre. Servilia sa mere, Porcia, fille de Caton; sa femme, Tertia, ou par diminutif, Tertulla, la jeune épouse de Cassius, sa fille, étoient toutes trois chez lui. Cicéron partit de sa maison de campagne pour les aller joindre, & Favonius, l'admirateur de Caton, acheva de former cette illustre compagnie.

Quand on vint à parler de la situation des affaires, Cicéron fut d'avis que Brutus devoit se saisir du prétexte que le Sénat lui avoit fourni de passer en Asie (2), & que Cassius devoit également aller en Sicile, pour pourvoir d'abord à leur sûreté personnelle, dont le bien public dépendoit. Cassius arriva dans ce moment, & Cicéron persista dans son avis.... Jen'irai jamais en Sicile, interrompit Cassius d'un ton ferme, je

(1) *Horat. lib. 1, ode 35.*

(2) Pour former des magasins de bleds.

n'accepterai point un emploi qui m'a été si indignement offert... Que voulez-vous donc devenir, lui dit Cicéron?... J'irai droit en Achaïe, répondit Cassius : & vous, Brutus, reprit Cicéron, que ferez-vous?... J'irai à Rome, si vous m'y croyez nécessaire, répondit à son tour Brutus... Vous n'y seriez pas en sûreté, répartit Cicéron... Supposé que j'y fusse sans danger, répliqua Brutus, approuveriez-vous cette démarche?... Sans doute, continua Cicéron, je vous conseillerois, dans ce cas, de ne pas aller en Asie, pas même à l'expiration de votre *Préture* ; mais cette supposition est fautive : les choses, à Rome, sont dans une telle fermentation, que vous y perdriez sûrement la vie. Ils finirent alors par gémir sur Rome, & se plaindre, sur-tout Cassius, de ce qu'on avoit laissé échapper les meilleures occasions d'affermir l'autorité de la République. Ils blâmerent particulièrement Decimus Brutus de n'avoir pas, avec trois légions qu'il commandoit pour ainsi dire aux portes de Rome, marché droit à la ville pour empêcher Antoine de faire passer ses injustes & odieux décrets, de voler le trésor public, & de devenir enfin si

formidable. Cicéron avoua que cette plainte étoit bien fondée ; mais qu'il étoit trop tard , & qu'il étoit inutile de rappeler des choses auxquelles il n'y avoit plus de remede. Il ajouta que le Sénat auroit dû être convoqué , & le Peuple être excité aux cris de *liberté* , à la mort de César , & au moment que les Romains étoient encore dans l'admiration de leurs libérateurs ; & que par ce moyen la République auroit été rétablie sur des fondemens (1) solides. Servilia, que la conversation ennuyoit sans doute , dit froidement que c'étoit la première fois qu'elle en avoit entendu parler. Cicéron , à ce discours, cessa de parler , ne voulant point toucher cette matiere délicate en présence de tant de femmes , & sur-tout de Servilia, qui avoit été long-tems liée à l'autre parti.

On délibéra enfin que Brutus, comme Préteur , feroit , quoiqu'absent , célébrer des jeux avec la dernière magnificence ; qu'aussi-tôt il mettroit à la voile pour l'Asie , & que Cassius iroit en Achaïe. Servilia alors promit de faire , par son crédit , biffer des actes publics

(1) *Cic. ad Attic. lib. 15, epist. 10.*

la commission dont ils étoient chargés, de pourvoir à la subsistance de Rome.

Une promesse de cette nature, hasardée par une femme, de faire annuler une clause d'un décret du Sénat Romain, doit naturellement nous exciter à la connoître. Servilia, sœur utérine de Caton & mere de Marcus Brutus, avoit le génie fort élevé; elle tint toute sa vie un très-grand état à Rome; les charmes de sa figure, la douceur de ses mœurs, sa prudence, ses grandes alliances, la faisoient aimer & respecter. Jeune encore, elle captiva par sa beauté le cœur de César, & le rendit heureux: on ignore (1) même qui des deux fit les premières avances. Servilia étoit tendre, & César, outre ses autres qualités, passoit (2) pour le plus bel homme de son tems. Cette intrigue commença à se former vers le tems de la conjuration de Catilina, dans laquelle il fut soupçonné d'avoir trempé. Servilia alors étoit mariée à Décimus Silanus, Consul désigné, auquel l'artificieux César s'adressa pour faire commuer la peine de mort, infli-

(1) Πλῆταρχ. Βρούτος.

(2) Vell. Patercul. lib. 2, §. 42.

326 MÉMOIRES DE LA COUR
gée aux Conspirateurs, en celle de pri-
son perpétuelle.

Lorsqu'au sujet de cette conjuration le Sénat fut assemblé, on fit glisser un billet dans la main de César. Le soup-
çonneux Caton s'en apperçut ; & crai-
gnant que ce ne fût quelque avis secret
& dangereux, il exigea que le billet fût
lu publiquement. Le discret César se
leva, & répondit que ce billet ne re-
gardant que ses affaires domestiques ,
il espéroit que le Sénat n'en prendroit
point connoissance. Plus il vouloit ca-
cher cette lettre, plus l'inflexible Caton
insistoit qu'elle devînt publique : disant
que le Sénat, dans ces conjonctures,
avoit droit de demander à voir des pa-
piers rendus si mystérieusement, &
quel'on refusoit si obstinément de mon-
trer. César, poussé à bout, répliqua
qu'il ne consentiroit jamais à publier
une affaire qui lui étoit personnelle ;
mais que puisque Caton vouloit en être
instruit, il l'aimoit trop, & avoit en
lui trop de confiance pour ne pas lui
faire voir ce papier. Caton le prit, &
l'ayant lu des yeux, il trouva qu'au
lieu de projet de conspirations contre
l'Etat, c'étoit un billet fort tendre de
sa sœur à l'aimable César. Il le lui ren-

D'AUGUSTE. *LIV. IV.* 327
dit aussi-tôt d'un air indigné , en lui reprochant la corruption de ses mœurs. Cette aventure fit du bruit ; mais César ne rompit point avec Servilia. Il lui fit présent même , la première fois qu'il fut Consul , d'une perle estimée un million : & lorsque , long-tems après , il revint des guerres civiles vainqueur à Rome , il lui fit adjuger , pour un écu , dans la vente des biens confisqués , une très-belle maison près de Naples , pour laquelle Servilia avoit témoigné quelque goût. On ignore si elle donna des enfans à Silanus , mais elle eut de Marcus Junius Brutus , son premier mari , un fils & deux filles , qui toutes deux furent extrêmement belles.

Junie (*l'aînée*) fut mariée à Marcus Emilius Lépidus , héritier d'une des plus opulentes & illustres Maisons de Rome. Soit qu'elle eût de l'aversion pour son époux qui étoit difforme , & dont l'esprit étoit fort borné ; soit qu'elle reçût de sa mere un penchant naturel à la tendresse , elle eut d'intimes liaisons avec T. Vedio Pollio , le confident du grand Pompée.

Lorsque le voluptueux Vedio fit le voyage de l'Asie , il se fit traîner , contre

l'usage des Romains (1), dans une chaise à quatre roues, suivie de deux chariots couverts, où étoit tout ce qui pouvoit servir à son luxe. Dans les mauvais chemins, il se faisoit porter en litier, & plaçoit dans sa chaise un finge énorme qu'il avoit à sa suite. Dans cet équipage bisarre, il arriva à Laodicée (2), où, pour voyager plus légèrement, il laissa ses plus grosses malles dans la maison d'un ami commun de Pompée & de lui, & continua sa route. Cet ami vint à mourir; & ayant, selon la coutume, laissé à Pompée, son Patron, la meilleure partie de ses biens, ce légataire envoya C. Vennonius prendre en son nom possession du nouvel héritage. Vennonius étoit exact; & ayant, dans l'inventaire, fait ouvrir les coffres de Vedius, qu'il croyoit appartenir au testateur, il y trouva des raretés singulieres. On peut en juger par ce trait. L'un des coffres renfermoit cinq petites statues, faites d'après nature, & parfaitement ressemblantes à cinq Dames de Rome du plus haut rang. Celle de Junie n'étoit pas la moins re-

(1) Ils voyageoient à cheval.

(2) Ville d'Asie.

marquable. Cicéron , par hafard , fe trouvoit alors à Laodicée , & en écrivant cette aventure à fon ami Atticus , il dit qu'il s'étonnoit fort de ce que Pompée ne rougiffoit point de vivre familièrement avec des hommes perdus tels que Vedius , & de ce que Brutus pouvoit entendre de pareilles hiftoires de fa fœur avec fi peu d'émotion. Junie alors avoit plufieurs enfans ; entr'autres ce jeune ambitieux qu'Antoine avoit envoyé , avec fon fils , en ôtage au Capitole , & qui étant de la plus belle figure du monde , ne refsembloit nullement à fon pere (1).

La feconde fille de Servilia (fon troifieme enfant) fe nommoit Junie Tertia , ou Tertulla par diminutif , & fut mariée au fier Caffius. On croit que l'étroite amitié entre Caffius & Brutus , frere de Tertulla , n'a pas peu contribué à ce mariage. Mais il eft certain , qu'outre la noblefle & l'opulence de la maifon de Brutus , le crédit de fa mere auprès de Céfar , rendoit ce mariage fort confidérable. Si nous voulons ajouter foi aux chroniques fcanaleufes de ce tems , la jeune Dame n'étoit pas

(1) M. E. Lepidus.

moins bien que sa mere avec le Dictateur ; cette calomnie sans doute doit sa naissance à la haute faveur de Servilia. Quoi qu'il en soit, le don de cette belle terre près de Naples donna lieu à un bon mot (1) de Cicéron, qu'on ne peut bien rendre dans notre langue. Des Critiques modernes fondent cette calomnie sur le fragment d'une lettre d'Antoine à Octavien. Parmi les noms de plusieurs maîtresses qu'il cite, il y a celui de Tertulla que l'on veut être la fille de Servilia & la jeune veuve de Cassius, comme s'il n'y avoit pas cinq cens personnes de ce nom à Rome, où chaque troisième enfant (fémelle) s'appellât *Tertia* ou *Tertulla*. D'ailleurs, peut-on supposer, quoique jeune & tendre, qu'elle se soit livrée au plus corrompu des hommes & au plus grand ennemi de son cher Cassius ? Ce qui seul prouveroit son innocence, ce seroit sa

(1) *Bello civili, super alias donationes amplissima prædia ex auctionibus hæc, ei nummo addixit. Cum quidem plerisque vilitatem mirantibus, facetissimè Cicero, quo meliùs, inquit, emptum sciatis tertia deducta est. Existimabatur enim Servilia etiam suam filiam Tertiam Casari conciliare. Suet. in Jul. §. 50.*

fermeté à ne vouloir jamais s'attacher au parti de César. Elle parvint à un grand âge (1) sous les regnes d'Auguste & de Tibere ; & fit son testament , comme si la liberté & l'ancienne République fussent encore dans toute leur force. Ce qui fait voir , dit Tacite , que le tems ne peut effacer les impressions de la jeunesse. Après avoir , dans son testament , parlé avec éloge des grands hommes qui , de son tems , avoient rendu des services signalés à la République , elle ne dit pas un mot de Tibere , alors en possession de l'Empire. Cicéron regrette la perte du jeune Cassius , à propos d'une fausse couche qu'elle fit peu de tems avant le départ de son mari , qu'elle ne revit plus.

Nous remarquerons ici que Pompée , à son retour à Rome de l'expédition de l'Orient , fit sa cour à ces jeunes Dames. Il demanda même l'ainée en mariage , & la cadette pour son fils. Quoique le plus puissant de la République , quoique couvert de gloire & l'idole du Peuple , il trouva des obstacles auxquels il ne s'attendoit pas. Pour assouvir son ambition , il avoit fait ôter à

(1) Elle survécut soixante - quatre ans à son mari.

332 MÉMOIRES DE LA COUR

Lucullus la conduite de la guerre contre Mithridate. Ce célèbre Général devint son ennemi déclaré ; Caton même se joignit à lui dans l'opposition contre Pompée , parce que ce vertueux Patriote trouvoit qu'il étoit trop puissant pour un Etat libre. Cette uniformité de sentimens lia entr'eux une étroite amitié ; & pour mieux la éimenter encore , Lucullus épousa la cadette de Servilia (1), après avoir répudié l'effrénée Clodia (2), sœur de Clodius le Tribun, & maîtresse de Catulle. Pompée , pour détacher Caton de Lucullus , proposa , comme nous venons de le dire , le double mariage de ses nieces. Il crut , par ce moyen , le gagner , & se servir de son crédit au Sénat , pour faire ratifier (3) tout ce qu'il avoit fait en Orient. Mais la proposition de ce double mariage , quoique portée par Munatius , ami intime de Caton , fut rejetée par ce Romain austere , en disant que ni l'intérêt de sa famille , ni rien au monde ne pour-

(1) Sœur utérine de Caton.

(2) Connue dans les Poésies de Catulle sous le nom de *Lesbia*.

(3) Réglemens , gratifications , donations faites aux Princes de l'Asie , du Pont , &c.

roit jamais le corrompre.

Le mauvais succès de cette négociation, & la constante amitié de Caton & de Lucullus, déterminèrent Pompée, plutôt que de recevoir un affront éclatant, à se joindre à Crassus & à César. Il épousa la fille de ce dernier; & entra, comme nous l'avons rapporté, dans cette ligue qui fut fatale à tous trois & à la liberté de la République. Exemple mémorable de la petitesse des événemens d'où peut dépendre la destinée des plus grands Empires ! Car si l'inflexible Caton eût accepté (1) la proposition de Pompée qui étoit un homme modéré & d'excellentes mœurs, il ne se fût point jetté dans cette funeste union, sans laquelle Jules César n'eût jamais donné des fers à sa patrie, ni forcé Caton de mourir libre plutôt que de vivre esclave.

Ces réflexions paroîtront peut-être légères à ceux qui connoissent l'incertitudes des choses humaines, & qui savent que les moindres causes sont capables de renverser les projets les mieux concertés ; mais, au fond, elles

(1) *Cic. lib. 1, ep. 8 ad Lentulum.*

n'en sont pas moins solides, parce que ces incertitudes augmentent en proportion des vices d'un peuple. Dans les tems heureux de la République Romaine, dans ces tems où l'intégrité & l'amour de la patrie conduisoient le Sénat ; où le courage & la liberté animoient le peuple ; où tout Romain n'aspiroit enfin qu'à immortaliser son nom par des traits généreux ; les liaisons, les amitiés, les affinités, les mariages mêmes étoient incapables d'ébranler un gouvernement fondé sur les vertus publiques & particulières. Ce n'est que la corruption générale qui affoiblit une nation ; c'est elle qui la fait dépendre de ces petits événemens que nous appelons aujourd'hui caprices de la fortune, l'abyrinthes de la politique moderne.

Cependant les affaires empiroient à Rome. Les passions & les intérêts opposés des Gouverneurs, mirent l'Etat dans la situation la plus déplorable (1). Les vues tyranniques d'Antoine devenoient de jour en jour plus évidentes & par sa conduite, & par l'impudence de ses discours. Il n'épargnoit

(1) *Florus.*

rien pour se faire des créatures : il enrichit les vieux Officiers de César , particulièrement les Tribuns & les Centurions Saxa , Capho , Mustela , Laco (1). Dans une lettre qu'il écrivit à un homme de considération , on y voit ce trait (2) remarquable , *desirez , & vous serez satisfait*. Une semblable promesse faisoit clairement voir qu'Antoine vouloit fouler aux pieds toutes les loix divines & humaines. T. Canutius , Tribun , encore animé de l'ancien esprit de la République , eut le courage de le fommer à comparoître à l'assemblée du peuple , & d'y rendre compte de sa conduite. Il le peignit des couleurs les plus vraies & les plus vives ; mais le collègue du Tribun , que l'on suppose avec raison avoir été corrompu , s'opposa à Canutius. Antoine dit ouvertement dans cette conjoncture que Canutius recherchoit la faveur de ceux qui , tandis qu'il vivroit , n'auroient jamais d'emplois dans la République. En même tems il fit ériger une statue dans la Tribune aux harangues , à son protecteur Jules César , avec cette

(1) Surnommé le Grand Buveur.

(2) *Quid concupiscas , tu videris ; quod concupiveris , certè habebis.*

inscription : *Au digne pere de la patrie.* Il suivoit en tout les traces de son ancien ami ; mais l'aveugle ambition fait tomber les hommes dans les contradictions les plus étranges : il paroïsoit chérir & respecter la mémoire de César , tandis qu'il haïssoit mortellement Octavien , le fils adoptif du Dictateur. Leur réconciliation dans le Capitole , faite , pour ainsi dire , sous les yeux du *Jupiter* , n'étoit au fond qu'une vraie comédie : car ils ne laissoient échapper aucune occasion de s'entre-nuire pour s'attacher l'armée , l'un à l'exclusion de l'autre.

Le jeune César n'avoit ni le droit de lever des troupes , ni celui de se mêler des affaires publiques : il n'avoit point encore l'âge requis par les loix. Dans de meilleurs tems , lever des soldats , eût été un crime capital. On lui conseilla donc de ne faire paroître aucun ressentiment contre Brutus & ses amis , & de ne montrer aucune envie de venger la mort de son pere ; mais de faire au contraire assiduellement sa cour aux chefs du parti républicain , afin d'obtenir par leur crédit , un commandement de l'aveu du peuple & du Sénat. M. T. Cicéron en étoit alors le Prince

Prince & le Chef. Mais , voyant Antoine environner le Sénat de *barbares* armés, & remplir l'Italie de ses légions, il se retira à la campagne , dans le dessein d'aller ensuite en Grece, tant pour éviter le danger , que pour attendre l'expiration du Consulat d'Antoine , auquel devoient succéder Hirtius & Pansa, ses amis , du moins en apparence.

Cette résolution paroîtra moins timide , si l'on réfléchit à l'oubli dans lequel vivoient , pour ainsi dire, Brutus & Cassius , les libérateurs de la patrie. Ces vertueux Romains , dans leur retraite & dans le triste état de doute & d'irrésolution où ils étoient , ne pouvoient se persuader que leurs compatriotes voulussent se soumettre sans résistance à un maître tel qu'Antoine. C'est pourquoi ils attendoient qu'un moment favorable s'offrît pour pouvoir rétablir les affaires, & pour retourner à Rome avec honneur (1). Mais ils connurent , par expérience, que les hommes qui ne sont plus en place , quelque réputation de courage & d'intégrité qu'ils aient eue , ne peu-

(1) *Cic. lib. 16, ep. 5.*

vent influencer sur les affaires. Les hommes déplacés & sans pouvoir sont bientôt oubliés : on ne recherche que ceux qui peuvent nous rendre des services réels. En effet, ces héros patriotes restoient isolés dans leurs campagnes, tandis qu'Antoine avoit tous les jours à son lever une foule de courtisans qui s'empressoient à le servir dans ses funestes desseins.

Ce tour singulier que prirent les affaires, confirme l'opinion que la mort de César n'étoit fondée sur aucune vue d'intérêt ou d'ambition : il fut tué par des hommes d'un esprit altier, courageux, qui ignoroient ce que nous appellons politique, mais qui étoient conduits par un principe plus noble. Car enfin, laisser Antoine & Dolabella dans la paisible possession de la puissance suprême ; permettre à Lépidus de s'emparer du Pontificat ; confirmer les décrets & les donations de César, étoient des fautes capitales & impardonnables. C'étoit en effet se livrer à la merci des créatures de l'usurpateur, que leur abandonner les parties réelles & apparentes du Gouvernement. Cela est si vrai, & les conséquences en furent si fatales, qu'on

ne put s'empêcher d'être du sentiment de Cicéron , lorsqu'il dit que , dans cette glorieuse entreprise de délivrer la patrie , « ils avoient projeté en en- » sans ce qu'ils exécuterent en hom- » mes ».

Brutus , en conséquence de la délibération prise à Antium , équipoit une petite flotte à l'embouchure de l'Hallente pour passer en Asie ; mais ses pensées se tournoient toujours vers Rome. Il desiroit voir revivre l'amour de la liberté , & il se flattoit que s'il restoit encore une étincelle du courage Romain , elle éclateroit aux jeux solennels que l'on devoit célébrer au commencement de Juillet (1) en l'honneur d'Apollon. Le peuple aimoit beaucoup ces sortes de spectacles : il espéroit qu'une grande fête donnée par les libérateurs de Rome , & de laquelle sur-tout ils n'auroient osé faire eux-mêmes les honneurs , eût produit les meilleurs effets.

Brutus rendit cette fête de la dernière magnificence , tant par la diversité des spectacles , que par la réputa-

(1) Ces jeux se célébroient tous les ans , & se donnoient par les Préteurs.

tion des acteurs (1). On épargnoit ordinairement quelques bêtes fauves qui combattoient dans l'amphithéâtre ; mais il voulut qu'elles combattissent toutes jusqu'à la mort, pour augmenter le divertissement du peuple. Il écrivit à Cicéron pour le prier d'honorer ces jeux de sa présence ; & Pomponius Atticus, leur ami commun, en fut le principal Ordonnateur. Les jeux furent en effet très-magnifiques, & plurent beaucoup au peuple. Il y eut un grand concours de monde aux comédies latines où Accus (2) fut encore applaudi 60 ans après sa mort. On y représenta son *Tereius*, tragédie infiniment goûtée à Rome. Le battement de mains fut général de la part des trois ordres ; & dans l'admiration de la beauté de ces jeux, on s'écria plusieurs fois, *vive* (3) *le noble Brutus*. Mais, ainsi qu'à la mort de César, on se contenta de faire des vœux stériles, sans rien entreprendre pour la

(1) Brutus écrivit à ses amis pour engager, à quelque prix que ce fût, *Canutius*, célèbre Comédien Grec, qui alors étoit à Naples, de venir à Rome pour ces jeux.

(2) *Horat. ad Pison.*

(3) *Cic. Philip. 1.*

sûreté publique , ni pour celle de leurs libérateurs.

Dans la lettre que Brutus écrivit à Cicéron à l'occasion de ces jeux , il lui parla légèrement & avec réserve de la situation des affaires.

L'Orateur Romain , en envoyant cette lettre à Atticus , lui dit , à ce sujet , que Brutus de tems en tems laissoit encore échapper quelques étincelles de virilité. Ce trait , qui paroît peu intéressant , nous montre cependant l'esprit de Brutus , dont le caractère étoit éloigné de toute ostentation & de l'envie de dominer. Il pouvoit , dans cette lettre , parler librement des affaires à Cicéron & à Atticus , qui étoient ses amis intimes. Néanmoins Brutus & Cassius , pour faire connoître leurs sentimens à tous les Romains , & pour rendre raison de leur retraite , publierent un édit par lequel , après avoir exposé le danger qu'ils couroient de la part des soldats d'Antoine , ils déclarerent qu'ils ne vouloient , pour avoir délivré la patrie , d'autre récompense que la gloire d'avoir fait une grande action ; & qu'ils ne demandoient que leur sûreté personnelle. Ils ajouterent que , comme il étoit du de-

voir du Consul de conserver la paix ; ils exigeoient de pouvoir sûrement & librement exercer leurs charges de Préteurs de la Ville ; que si on leur refusoit cette juste demande , ils déclaroient qu'ils donneroient leurs démissions plutôt que de causer la guerre civile ; & qu'enfin ils s'exileroient à jamais , si leur éloignement pouvoit conserver la tranquillité publique. Un manifeste de cette nature devoit naturellement faire rougir Antoine ; & exciter sa colere contre ces vertueux patriotes : il publia à son tour un édit violent , & leur écrivit ensuite une lettre pleine d'invectives & de menaces , à laquelle ils firent cette réponse.

*M. BRUTUS & C. CASSIUS,
PRÉTEURS,*

A M. ANTOINE, CONSUL.

« Nous avons lu votre lettre , qui ne
 » dément point votre édit. Mêmes ou-
 » trages , mêmes menaces ; enfin nous
 » l'avons trouvée indigne d'un Consul,
 » & de gens tels que nous. Songez ,
 » Antoine , que nous ne vous avons
 » provoqué par aucune injure. Nous
 » n'avons pas dû nous imaginer qu'il

» pût vous paroître étrange que des
 » Préteurs & des gens de notre sorte
 » employassent la voie d'un édit, pour
 » faire quelque demande à un Consul ;
 » & si cette liberté vous choque à ce
 » titre , permettez-nous de gémir que
 » vous ne l'accordiez pas du moins à
 » Brutus & à Cassius. A l'égard des
 » troupes & de l'argent qu'on nous
 » accuse de lever , des armées qu'on
 » nous charge d'avoir sollicitées par
 » nos offres , & des messagers à qui
 » l'on veut que nous ayions fait passer
 » la mer ; nous nous persuadons , puis-
 » que vous nous l'assurez , que vous
 » n'avez fait là-dessus aucune plainte ,
 » & nous regardons votre désaveu
 » comme une preuve de vos bonnes in-
 » tentions. Mais nous désavouons aussi
 » tous ces faits , & nous admirons que
 » n'ayant point d'objections de cette
 » nature à nous faire , vous ne cessiez
 » point de nous reprocher la mort de
 » César. Considérez s'il est raisonna-
 » ble que des Préteurs ne puissent se
 » départir de leur droit par un édit
 » en faveur du repos public & de la
 » liberté , sans que le Consul les me-
 » nace aussi-tôt de prendre contre eux
 » les armes. Ne vous flattez pas néan-

» moins de nous effrayer par cette
» voie, la crainte est au - dessous de
» notre caractère, & ce n'est point
» Antoine qui doit attendre de la sou-
» mission de ceux à qui il doit la liberté.
» Si quelqu'autre raison étoit capable
» de nous donner du penchant pour
» une guerre civile, votre lettre n'est
» pas propre à nous l'ôter. Les mena-
» ces font peu d'impression sur des
» cœurs libres. Mais comme vous n'i-
» gnorez pas qu'il n'est guere possible
» de forcer notre volonté, peut-être
» ne nous menacez - vous que pour
» faire croire au public que nos ré-
» solutions sont l'effet de nos craintes.
» Nous ne voulons pas laisser cette es-
» pérance. Voici nos sentimens. Nous
» souhaitons de vous voir vivre ho-
» norablement dans une République
» libre. Nous serions fâchés de vous
» donner le moindre sujet de haine :
» mais la liberté nous paroît plus pré-
» cieuse que votre amitié. Il vous im-
» porte donc autant qu'à nous de bien
» considérer ce que vous voulez en-
» treprendre, & ce que vous êtes ca-
» pable de soutenir. Ne faites point at-
» tention combien César a vécu, mais
» combien il a régné. Au reste, nous

» prions les Dieux de vous inspirer
 » des conseils qui soient également sa-
 » lutaires à la République & à vous-
 » même. Si vous en suivez d'autres ;
 » nous souhaitons qu'ils vous nuisent
 » aussi peu que votre intérêt pourra
 » s'accorder avec le salut & l'honneur
 » de la République. Adieu ».

Cette lettre devint publique , & donna une nouvelle preuve de l'intégrité des Préteurs qui se virent forcés de prendre des mesures pour leur sûreté personnelle & pour celle de l'Etat. Ils résolurent donc , malgré tout ce qu'Antoine put faire , de prendre possession de la Macédoine & de la Syrie, Provinces qui leur avoient été d'abord destinées. Ils cachèrent leur dessein ; mais ils se hâtèrent d'équiper une flotte , & de rassembler une suite convenable à leur caractère & à leur rang. Cicéron prit aussi le parti de la retraite ; on doit d'autant moins s'en étonner que cet Orateur avoit le cœur sensible , délicat & peu propre aux affaires tumultueuses : c'est pourquoi , lors de son gouvernement il souffrit beaucoup. Il faut être formé par la nature ou par l'usage , pour ne pas sentir tout le poids des sollicitations impudentes ,

& des persécutions des gens à placets ; c'est dans sa retraite , où il voyoit souvent d'illustres amis (1) , qu'il composa quelques - uns de ces morceaux (2) qui font l'admiration de la postérité.

Ceux du parti de César , qui admiroient son éloquence, alloient quelquefois lui rendre visite : Hirtius (3) & Panfa vouloient même paroître de ses

(1) *Serv. Sulpitius. L. Casar. Martius Philippus, &c. . . .*

(2) *De Divinatione.*

De Nat. Deorum.

Cato Major, sive de Senectute.

Laelius, sive de amicitia.

De Officiis ad Marcum Filium. Et l'histoire de son tems , qui malheureusement n'est point parvenue jusqu'à nous.

(3) Vers ce tems-là, il entreprit à la sollicitation de Cor Balbus , d'ajouter un supplément aux mémoires de Jules César ; & ce que nous avons d'Aulus Hirtius sur les guerres des Gaules & d'Alexandrie est très-élegant. La guerre d'Afrique a été écrite à la hâte ; & celle d'Espagne , qui par son importance & par la connoissance qu'en avoit Hirtius , puisqu'il y avoit commandé , auroit dû être la mieux faite & la plus détaillée, est plutôt un Journal qu'un Mémoire. On attribue ce défaut à la foiblesse de sa santé & à la multitude des affaires que lui donnoit l'approche du Consulat.

amis. Cicéron cependant, quoique concentré dans la Philosophie, ne perdoit pas la République de vue; c'est à l'amour de la patrie & à sa correspondance avec les plus grands hommes des deux factions qu'on doit la plus estimable collection de lettres que l'on ait. Il y disoit, & sur-tout à P. Atticus son ami, ses sentimens avec franchise sur les personnes & sur les choses.

Comme il avoit pénétré les vieux *Césariens*, il vit avec douleur qu'ils vouloient absolument s'agrandir à quelque prix que ce fût, même aux dépens de la liberté publique. Ceux-ci cherchoient à cacher leurs desseins : en effet, oseroit-on avouer de semblables projets? Il étoit difficile, comme nous l'avons observé, de se cacher à Cicéron, qui, en écrivant à Atticus, dit :
 « que Pansa parloit admirablement ;
 » mais qu'il étoit attaché à Hirrius ,
 » & qu'il ne falloit attendre , quoique
 » l'intérêt pût le porter au bon parti ,
 » aucun secours (1) utile au bien public d'un homme plongé dans la dé-

(1) Cicéron, à cette occasion, se trompa ; Pansa demeura attaché au bon parti, & fut tué à la bataille qu'il donna à Antoine, pour faire lever le siège de Modene.

» bauche : qu'au reste Hirtius chériffoit
 » & respectoit trop la mémoire de
 » César, qu'il étoit l'ami de Balbus ,
 » & qu'il craignoit la paix ».

Dans ces entrefaites , Octavien , qui n'étoit pas demeuré dans l'inaction , se rendit près de Capoue où Jules César avoit établi deux Colonies (1) de Vétérans de l'armée Espagnole. Octavien , avant tout , eut la précaution de se faire des sommes immenses , tant de son patrimoine que de ses legs. Il distribua la valeur de *seize louis* à chaque Vétéran (2) , marqua son quartier général à Capoue , forma une légion , & se prépara ouvertement à la guerre sans l'aveu du Sénat , ni du peuple. Il sentit bien cette irrégularité ; c'est pourquoi il rechercha l'amitié de Cicéron , à qui il écrivoit quelquefois deux lettres par jour , lui demandant une entrevue secrète , soit à Capoue , soit ailleurs. Cicéron lui répondit qu'il étoit impossible qu'une semblable en-

(1) *Calvi & Caiazzo.*

(2) *Aux Officiers à proportion.* Cependant Cic. ép. 8 à Attic. liv. 16 , ne parle que de cinq cents deniers qui , évalués à trois sols & demi environ , ne feroient tout au plus que quatre-vingt-dix livres.

trevue fût ignorée ; mais que si ses intentions étoient louables , il pouvoit être assuré de son estime. Le jeune César protesta que lui & ses troupes étoient dévouées au bon parti. Oppius & Balbus , ses tuteurs , répondirent de sa bonne foi & de son amitié pour les partisans de la liberté. Cicéron cependant conserva toujours sa défiance, & dit qu'Octavien n'aimeroit jamais sa patrie aussi long - tems qu'il seroit entouré de gens qui la haïssoient & qui ne cherchoient que sa destruction. Enfin, après avoir fait connoissance avec lui , l'Orateur avoua que le jeune César avoit de l'esprit , de la capacité, & sembloit vouloir favoriser les libérateurs de Rome ; « mais », ajouta-t-il, « peut-on se fier à son âge , à son nom, » sur-tout à son éducation & à ses » principes ? » Voilà comme pensoit Cicéron avant son départ pour la Grece.

Dans son voyage , il évita le grand chemin de Brindes , à cause du bruit de l'arrivée des légions Macédoniennes ; & marcha le long des côtes sur lesquelles il y avoit plusieurs maisons de ses amis , où il logea. Il passa à Syra-

cuse en Sicile (1) où, pour éviter tout soupçon, il ne resta qu'une nuit ; & remettant à la voile, il fut jetté par un vent de couchant dans le petit port de *Punta della Saeta* dans l'Abruzze. Il partit le lendemain pour Corfou, vers la côte d'Epire, mais un vent de midi l'obligea de relâcher à Punta. Fatigué de la mer, il alla se reposer chez P. Valerius, son intime ami, qui heureusement étoit dans une de ses terres peu éloignée de ce port. Tandis qu'il attendoit un vent favorable, les principaux Citoyens de Rheggio vinrent lui rendre visite, & quelques-uns d'entr'eux, qui arrivoient de Rome, lui donnerent la copie d'un discours que le Consul avoit fait au peuple.

Antoine ne se croyoit pas encore assez en force pour en venir à une rupture ouverte avec la République. Il connoissoit l'affection de tous les honnêtes gens pour Brutus & Cassius, & il voyoit dans Octavien un rival qui

(1) Cicéron y avoit été Questeur ; il y étoit adoré, tant par ses vertus que par ses talens. Il avoit fait indemniser les Syracusains de la valeur de quatre cents mille sels que l'odieux Verrès leur avoit extorqués.

n'étoit nullement à mépriser. Il eut donc recours à la dissimulation, & convoqua une assemblée du peuple; il y parla favorablement de la République, modérément du jeune César, & fort honorablement des amis de la liberté. Ces nouvelles retarderent son voyage. L'édit (1) de Brutus & de Cassius le fit balancer; & les Citoyens de Rheggio acheverent de le déterminer à retourner à Rome, en lui disant, à tout hasard, qu'il y auroit une grande assemblée du Sénat le premier Août; que les libérateurs de la patrie avoient prié tous les Sénateurs d'y assister; qu'on espéroit un accommodement avec d'autant plus de raison qu'Antoine, ayant rejeté les conseils des méchans, devoit se démettre de son titre à la Province de la Gaule Cisalpine, & se soumettre au Sénat; qu'enfin Brutus & Cassius retourneroient à Rome avec les plus grands honneurs.

Cicéron partit sur le champ & vint à Velia (2), à trois lieues d'Halente, où Brutus étoit avec sa flotte. Celui-ci ne fut pas plutôt informé du retour de

(1) Cicéron le voyoit pour la première fois.

(2) Aujourd'hui *Castel di Mare*.

son ami, qu'il alla le joindre. Ils se revirent avec joie ; & Brutus félicita l'Orateur Romain d'avoir évité le reproche d'abandonner sa Patrie, de désespérer de la liberté publique, & d'aller à son âge en Grece voir les Jeux Olympiques. Cicéron à son tour complimenta son ami sur son courage, sur son espoir, & sur ce qu'il étoit plus fort qu'il ne le croyoit pour maintenir la liberté. Le regret de Brutus étoit de ce que Cicéron ne se trouva pas au Sénat, quand L. Pison y fit un discours digne de sa naissance & de son rang. Comme il ne fut secondé par aucun Sénateur, il ne retourna pas le jour suivant (1) dans cette assemblée, d'où l'esprit du patriotisme étoit entièrement banni, & dont les chefs vertueux avoient succombé (2) sous la tyrannie de Jules César.

Octavien avoit déjà formé un corps de trois mille Vétérans ; & ce fut au retour de l'Orateur qu'il le pressa de le prendre sous sa direction. Les légions Macédoniennes étoient arrivées à Brindes : Antoine ne perdit pas un moment pour aller à leur rencontre afin de se

(1) *Cic. ad Attic.* (2) *Cic. Philip. II.*

les attacher. C'étoient les mêmes troupes dont les Officiers , à la mort du Dictateur , ainsi que nous l'avons remarqué , avoient offert leurs services à son petit-neveu. Ayant appris l'inimitié qui régnoit entre lui & Antoine , ils reçurent ce dernier très-froidement. Le Consul irrité les accabla de reproches de stupidité & d'ingratitude envers lui , qui les avoit retirés des tristes régions des Parthes & des Hongrois , pour les faire jouir de l'abondance & des plaisirs de l'Italie. Ce discours ne fit aucun effet ; Antoine furieux les fit décimer , & fit abattre quelques têtes ; cela ne produisit encore rien. Outré de rage , il sonde & veut intimider les principaux Centurions qui résistent & bravent ses menaces. Il en fit venir le même soir un grand nombre dans sa tente d'où plusieurs ne sortirent jamais. On dit que la cruelle Fulvie , son épouse , voulant jouir du plaisir barbare de voir décoller ces malheureux(1), se mit si près de l'Exécuteur , qu'elle fut toute couverte de leur sang.

Cependant le jeune César consulta Cicéron sur ce qu'il avoit à faire ; s'il

(1) Trois cents tant soldats que Centurions , furent sacrifiés à la fureur d'Antoine.

marcheroit droit à Rome avec ses trois mille Vétérans, ou s'il mettroit une garnison dans Capoue pour en fermer les portes au passage d'Antoine, ou bien s'il iroit à Brindes joindre les trois légions Macédoniennes, qui, selon toute apparence, lui étoient attachées, puisqu'elles avoient bravé Antoine & l'avoient abandonné au milieu de sa harangue. Cicéron fut d'avis qu'il allât à Rome, où il auroit pour lui, s'il étoit sincere, le peuple & les amis de la liberté. Mais on ne sauroit mieux peindre la situation de Cicéron dans ce moment que par cette lettre qu'il écrit à Atticus.

« J'ai reçu en un même jour deux
 » lettres d'Octavien. Il me prie d'aller
 » au plutôt à Rome, & m'assure qu'il
 » ne veut agir que par l'autorité du Sé-
 » nat & que par mes conseils. Je lui ai
 » mandé qu'il ne s'assembleroit point
 » avant le premier Janvier. Enfin Oc-
 » tavien est pressant & je suis irrésolu.
 » Je ne me fie point à sa jeunesse. Je
 » ne fais d'ailleurs s'il est bien inten-
 » tionné ; & je ne veux rien faire sans
 » votre ami Panfa. Je crains qu'Antoine
 » ne soit le plus fort ; ainsi je n'aime
 » point à m'éloigner de la mer : d'un

» autre côté, je crains qu'en mon ab-
 » sence, on ne frappe quelque grand
 » coup. M. Varron n'approuve point
 » les projets de ce jeune homme; mais
 » je ne suis point de cet avis. Il a de
 » bonnes troupes qu'il paie bien; & il
 » peut se joindre aux Brutus. Il agit
 » ouvertement; son quartier général
 » est à Capoue: nous allons avoir la
 » guerre. Mandez-moi ce que vous
 » pensez de tout cela. Adieu ».

Atticus fut d'opinion que si Octavien
 devenoit puissant, les décrets de l'usur-
 pateur en auroient encore plus de for-
 ce: ce qui seroit très préjudiciable aux
 amis de la liberté. Cicéron trouva
 qu'Atticus n'avoit jamais fait une meil-
 leure observation politique. « Quoi-
 » qu'Octavien, lui dit-il dans une de
 » ses lettres, puisse s'opposer avec vi-
 » gueur aux entreprises d'Antoine,
 » nous devons cependant prévoir les
 » suites de sa puissance... Mais quel
 » discours prononça-t-il devant le
 » peuple (1)! Quel morceau! (Car on
 » me l'a envoyé)... en portant la
 » main vers la statue de Jules César...

(1) Dans le Temple de Castor & de Pollux,
 ayant été présenté par Lanutius, Tribun du
 peuple, & ennemi d'Antoine,

» *Ainsi puiffai-je , s'écria-t-il , parvenir*
 » *aux mêmes honneurs que mon pere !...*
 » Non , continue Cicéron (1) , je ne
 » veux point d'un pareil libérateur ».

Les circonftances empêchèrent Cicéron de fuivre fon plan. Antoine, furieux du refus des légions Macédonniennes , leva enfin le masque : il étoit outré de voir que le jeune Céfâr étoit plus agréable aux foldats que lui-même. Sa rage tomba fur quelques émiſſaires qu'Oſtavier avoit envoyés pour corrompre des troupes ; & il les fit mourir à Sueſſa. Il forma enfuite , comme ſi l'ennemi eût été dans le cœur de l'Italie , une cohorte Prétorienne de mille hommes choiſis , fit prendre les armes à la fameuſe légion (1) de Céfâr , & marcha droit à Rome.

Les Loix défendoient , ſous peine de haute trahiſon , d'y entrer avec une troupe armée , ſans la permiſſion expreſſe du Sénat , qui ne l'accordoit que pour les triomphes ou pour les cas

(1) *Ne ſalvus quidem ſiam à tali.* Ep. 15 ; lib. 16 , ad Attic.

(2) Surnommée la Légion des Alaudes ou de l'Alouëtte ; parce que les enſeignes & le deſſus des casques repréſentoient cet oiseau.

urgens. C'est pourquoy le jeune César eut grand soin de ne donner le rendez-vous à ses troupes que dans la plaine de Rome, & envoya un détachement à Arrezzo en Toscane. Il fit cantonner un autre corps de nouvelles levées dans les environs de Ravenne, pour qu'ils fussent dans la route des légions Macédoniennes, qui venoient par la Marche d'Ancone vers Rimini, sur les frontieres de la Gaule.

Mais Antoine, au mépris de ces Loix, entra dans la Ville avec ses troupes armées: il laissa, à la vérité, sa légion & sa cavalerie dans les Fauxbourgs; il ne se fit suivre que par sa garde Prétorienne, commandée par Capho & Saxa, qui, pendant la nuit, faisoient faire, l'épée nue, une patrouille exacte autour de la maison d'Antoine, donnant le mot de l'ordre, & relevant les sentinelles comme à l'armée. Les citoyens consternés, craignant le pillage & le massacre, fuyoient avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux; les uns vers Brutus, les autres vers Octavien: presque tous redoutoient Antoine, qui avoit eu l'audace de dire, sous le portique du temple de Castor & de Pollux, où il

358 MÉMOIRES DE LA COUR
étoit un jour assis, que dans la guerre civile qui s'allumoit, les vainqueurs seuls reverroient leurs foyers.

Cicéron cependant, à son retour à Rome, prit hautement la défense de la liberté. Il parla fièrement en faveur des droits de la République au milieu d'une foule de Sénateurs craintifs & corrompus, & prononça devant eux & devant le peuple ces discours admirables qu'il nommoit agréablement ses *Philippiques*, à l'imitation de celles de Démosthènes, prononcées pour la même cause contre Philippe, le destructeur des libertés de la Grèce. L'Orateur Romain craignant la fureur d'Antoine, que la première *Philippique* avoit extrêmement irrité, se trouva dans la nécessité d'abandonner la cause de sa Patrie, ou de se lier à Octavien. Cette nécessité & les apparences de vertu du jeune César, fixèrent enfin son irrésolution. Antoine, malgré sa fureur, respecta Octavien, qui avoit placé un corps nombreux de Vétérans dans le voisinage de Rome. Il n'osa le premier tirer l'épée contre un rival, dont il voyoit que le nom seul gaignoit le cœur des soldats; il prit d'autres mesures pour ruiner les projets de

son ennemi. Il assembla ses principaux Officiers, & fit paroître devant eux des témoins, qui affirmerent avoir reçu de l'argent du jeune César pour assassiner (1) le Consul. Il publia ensuite un Edit où il l'accusoit des plus grands crimes; entr'autres, de n'avoir mérité l'adoption de Jules-César, son grand-oncle; que par la plus infâme complaisance; d'avoir, nouveau Spartacus, assemblé une troupe de voleurs; & il lui reprochoit ensuite du ton le plus méprisant la bassesse de sa naissance (2).

Antoine, comme Consul, convoqua le Sénat au 22 Novembre, & fit préparer par une (3) de ses créatures un décret qui déclaroit Octavien ennemi de la Patrie. Le dernier article portoit que si quelque Sénateur manquoit de se trouver à l'assemblée, on le regarderoit comme l'auteur des conseils les plus violens, & comme un homme qui méditoit la ruine du Con-

(1) Cela étoit vrai. *Cic. ad Cornificium.*

(2) Antoine prétendoit que le bisaïeul d'Octavien avoit été Cordier & fils d'un esclave; que son grand-pere avoit été Banquier; que le grand-pere de sa mere étoit un noir d'Afrique; qu'il avoit été Parfumeur & Boulanger à Arezzo.

(3) *Fufius Calenus.*

ful. On sent bien que cet article concernoit Cicéron. Mais soit débauche, soit négligence, Antoine ne tint pas l'assemblée, & remit la tenue du Sénat au Capitole pour le 26, & fit menacer de mort trois Tribuns (1), dont il craignoit le veto, s'ils osoient en approcher.

Ce même jour, Antoine reçut dès le matin la fâcheuse nouvelle que la légion *Martianne*, une des quatre arrivées de la Macédoine, dont il avoit fait périr les Centurions, marchoit vers Rome, & avoit pris possession d'Albe, ville fortifiée. Cet événement commença à l'inquiéter. Un moment après, comme il alloit au Capitole, il reçut un second courrier, par lequel il apprit que la quatrième légion avoit suivi l'exemple de la *Martianne*, & que sous les ordres du Tribun, L. Egnatuleius, elle avoit joint les troupes d'Octavien. A cette nouvelle il fut déconcerté; il manqua de courage, & craignit la désertion de son armée. Cependant il parut au Sénat, mais avec un air embarrassé. Dans l'action de grâces qu'on y rendit aux Dieux pour les succès de

(1) Q.^o *Cassius*, frère du Préteur. T. *Cannutius*. D. *Carfulenus*; tous trois amis de la liberté.

M. Lépidus contre quelques Nations Espagnoles , il proféra quelques paroles entre-coupées , & tout se passa avec autant de confusion que de précipitation. Il se retira chez lui , & revint vers le soir au Sénat , qui n'étoit composé que d'un petit nombre de Sénateurs , la plupart ses Créatures. Il procéda à la distribution solennelle des Provinces par le sort , qu'il sut arranger & fixer selon ses vues. Il y entremêla cependant des gens tels que L. Lentulus , P. Nazo , L. Philippus & L. Cinna , qui , indignés de cette odieuse manœuvre , rejetterent cette distribution ; mais les trois freres , Marcus , Caius & Lucius Antoine la saisirent avidement. Cette cérémonie achevée , il quitta la robe magistrale , prit l'habit militaire , & partit cette même nuit pour rejoindre son armée. Ainsi il tint parole ; car il avoit eu l'impudence de dire , dans une assemblée du peuple , qu'il garderoit ses troupes , & reviendrait à Rome avec elles à l'expiration de son Consulat. Il n'y avoit cependant pas de guerre déclarée ; aucun Préteur ou Gouverneur n'avoit informé le Sénat de l'invasion d'un ennemi ; mais ce discours audacieux étoit bien une

déclaration ouverte, qu'il vouloit être le tyran de sa Patrie.

Il marcha donc promptement vers la Lombardie pour s'en saisir, comme de sa Province, & pour en chasser Décimus Brutus, qui y commandoit avec quatre légions. Le pillage & la dévastation marchoient par-tout sur ses traces (1). Mais l'ardent Octavien le suivit de près : il résolut de s'unir à Décimus, l'un des meurtriers de Jules César, plutôt que de ne pas détruire Antoine, qui l'avoit si indignement traité, & qui lui avoit injustement retenu de sa succession la valeur de plus de sept cents soixante & quinze mille louis. Frustré de cette somme immense, & voulant se rendre populaire pour mieux se venger d'Antoine, il vendit tout ce qu'il possédoit, & engagea même Pédus & Pinarius, ses cohéritiers, à lui céder leur part dans la succession de César, pour payer les legs que le Dictateur avoit faits au Peuple Romain. C'est être bien ambitieux, que de se dépouiller soi-même & ses amis, pour acheter la faveur précaire d'un peuple inconstant ! Ce-

(1) *Cic. Philip. V.*

pendant il réussit & s'attacha par ce moyen une armée de Vétérans. La guerre alors fut ouvertement déclarée. Antoine, en vertu d'un prétendu décret du peuple (1) vouloit se rendre maître de la Gaule Cisalpine ; ce qui ne pouvoit pas se faire sans coup férir. Le Gouverneur de cette Province étoit résolu de repousser la force par la force. Antoine avoit levé deux légions, & avoit été joint par deux autres venues de Macédoine. Il comptoit encore sur trois autres légions commandées par Ventidius, soldat de fortune, qui sous l'espoir de nouveaux troubles, les avoit rassemblées, & les avoit cantonnées dans la marche d'Ancone ; en sorte qu'outre les troupes auxiliaires & sa garde prétorienne, Antoine avoit environ trente mille hommes. Mais comme ces légions n'étoient pas complètes, & qu'il en attendoit encore une de la Macédoine, conduite par son frere Lucius, les armées d'Octavien & de Brutus auroient été plus nombreuses par leur réunion. Décimus & les amis de la liberté s'étant tenus sur la défensive, ils ne s'étoient pas donné,

(1) *T. Livii, Epitom. lib. 117.*

pour lever des troupes , autant de mouvemens que leurs ennemis : d'ailleurs l'union projetée entre l'un des destructeurs du tyran , & son fils adoptif ne pouvoit jamais être bien sincere. Antoine , dont les soldats étoient plus aguerris que ceux de Décimus Brutus , envoya sommer ce dernier d'évacuer sa Province , sous peine d'être traité comme ennemi de l'Etat. Décimus Brutus répondit qu'il la tenoit par une autorité légitime , & qu'il la défendrait de tout son pouvoir. Il se jeta sur le champ dans Modene , qu'il avoit eu soin de faire bien fortifier , & de pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siege. Antoine furieux investit la ville , & donna plusieurs assauts pour l'emporter avant l'arrivée d'Octavien ou des deux nouveaux Consuls.

On étoit fort inquiet à Rome : il s'agissoit de condamner ou d'approuver la conduite des chefs de cette guerre allumée dans son voisinage , & sans l'aveu du Sénat. Les nombreux & riches habitans de la Lombardie , qui détestoient Antoine , se déclarerent pour Décimus , & lui envoyèrent un secours de huit mille hommes. Ce des-

nier publia un édit où il déclaroit avoir pris les armes pour conserver cette Province sous l'obéissance du Sénat & du Peuple Romain. Ces Tribuns convoquerent le Sénat pour le 18 Décembre, où l'on rapporta l'édit de Décimus. Antoine, parmi les Sénateurs, avoit quelques amis; mais sa cause étoit si mauvaise, & sa conduite si blâmable, que personne n'osa parler en sa faveur. Cicéron, après un assez long silence, parla avec autant de liberté que d'énergie; enfin, en vrai Sénateur Romain, il représenta aux Peres Conscrits l'état actuel de la République, les dangers qui la menaçoient, & les moyens de les éviter: il leur dit que les choses étoient venues au point qu'il falloit qu'Antoine pérît, ou qu'ils vécussent ses esclaves. Il les conjura de se souvenir des vertus de leurs ancêtres, & de rétablir cette liberté qui étoit le caractère distinctif de la nation; ou, si le moment fatal de sa perte étoit arrivé, de préférer une mort glorieuse à l'esclavage, le dernier de tous les maux. Il leur rappella qu'ils étoient les Souverains de la plus grande partie de l'Univers, & leur assura que le Peuple Romain, enflammé du desir

de l'ancienne liberté, n'attendoit que le signal pour courir aux armes; il finit par peindre Antoine, & par exposer les conséquences terribles de cette guerre, s'il étoit vainqueur. Le Sénat dans l'instant passa un décret où l'on approuva la conduite des deux légions qui avoient abandonné Antoine, quoique Consul, aussi bien que celle d'Octavien, qui avoit levé des troupes pour la défense de la République. On confirma D. Brutus dans le commandement de la Gaule Cisalpine, & L. Plancus dans celui de la Gaule ultérieure, jusqu'à ce que le Sénat eût nommé des successeurs.

Cette vigueur du Sénat inspira au Peuple les mêmes sentimens qui se communiquèrent aux provinces voisines & se répandirent dans les plus éloignées. Une ardeur égale se montroit par-tout en faveur de la liberté & de la République. Quand l'assemblée fut finie, le peuple accourut en foule au *forum*, & pria Cicéron de monter dans la tribune aux harangues, & de l'informer des intentions du Sénat. Ce grand homme leur dit d'abord qu'Antoine, quoique non encore convaincu de haute trahison, étoit regardé comme enne-

mi de la patrie.... Il fut interrompu par un cri général qui déclara Antoine ennemi de Rome.... Il leur dit ensuite qu'on avoit approuvé la conduite des légions qui n'avoient pas regardé Antoine comme Consul légitime.... On répondit par de nouvelles clameurs, qu'il n'étoit pas Consul.... Il continua de les informer de la disposition du Sénat envers Octavien, de la confirmation du Gouvernement de la Gaule Cisalpine, donné à Décimus Brutus, & il commençoit à leur développer le caractère & les desseins d'Antoine, lorsqu'il fut une troisième fois interrompu par mille imprécations contre le nouveau tyran, & par des acclamations de reconnaissance de ce que l'Orateur avoit encore sauvé la République Romaine. Tel étoit le caractère du Sénat & du peuple.

C'est dans ces occasions que l'on peut voir l'étendue de la puissance que la vertu trouve en elle-même. Quelle énergie, quelle force accompagnent la droiture des intentions & la poursuite constante du bien public! Cicéron n'étoit point homme de guerre; il n'avoit par conséquent aucune influence sur les légions. Il n'étoit pas

fort riche , & ne cherchoit à corrompre personne par ses largesses. Il n'exerçoit alors aucune charge dans l'Etat, & n'avoit pas la disposition des emplois lucratifs. Cependant , depuis le départ d'Antoine jusqu'à son retour avec une armée , il fut le Prince du Sénat , le Chef des Conseils , l'oracle du peuple , l'idole des amis de la liberté , en un mot le plus grand (1) homme de Rome. Il ne faut pas croire qu'il dût cette autorité à son éloquence seule : c'étoit plutôt à sa sagesse , à son intégrité & à son attachement inviolable aux intérêts de la patrie. Ces vertus font écouter l'homme le moins éloquent , & donnent du poids aux discours les plus simples : mais quand elles sont ornées de la force de l'expression , de la dignité du geste , l'Orateur dispose à son gré des cœurs de son auditoire , & opere les merveilles qu'on a vues du tems des Démosthène & des Cicéron.

La suprême autorité de l'Empire devoit en peu de jours passer entre les mains des Consuls élus. Quoiqu'élevés avec Antoine dans les camps de César , ils étoient plus humains , & leurs mœurs étoient plus douces. Panfa sur-

(1) *C. Cassius* , *epist. ad M. T. Cicer.*

tout avoit non - seulement la gravité & la fermeté d'un ancien Sénateur ; mais il s'étoit montré généreux envers les amis infortunés de la patrie pendant les guerres du Dictateur.

Cependant Antoine pouffoit vivement le siege de Modene : les Consuls élus vouloient observer les formes, & ne pas exercer leur charge avant le premier jour de l'an. Ils convoquerent alors le Sénat , & firent un discours (1) digne des Consuls Romains. Les vieux liens des partis se rompent difficilement : ils parlerent de leurs prédécesseurs avec beaucoup de réserve. Pansa demanda l'avis de son beau-pere Q. Fufius Calenus, sur les matieres à délibérer. Calenus étoit *Césaréen*, ennemi de la liberté & des honnêtes gens. Ainsi au lieu d'agir avec vigueur, pour obliger Antoine à mettre bas les armes , sous peine d'être formellement déclaré l'ennemi de l'Etat , il fut d'opinion de lui envoyer des ambassadeurs, avec des propositions de paix. Calenus fut secondé par Domitius Calvinus, & par Piso. Ce dernier étoit un vieux Patricien rempli de l'idée fas-

(1) *Cic. Philip. 3.*

tueuse de ses ancêtres, & ne se mettant plus trop en peine des affaires de la République. Il avoit cependant fait dans le Sénat, comme nous l'avons observé, un mois auparavant, un discours admirable contre les violences d'Antoine ; mais dans cette nouvelle assemblée, soit qu'il fût jaloux de Cicéron, ou intimidé par Antoine, il opina pour l'ambassade, & l'emporta malgré l'éloquence de Cicéron & les bonnes intentions du Sénat & du peuple. Il fut donc nommé Commissaire député avec Servius & L. Philippe pour aller vers Antoine. En attendant l'événement de cette négociation, parcourons les autres parties de l'Empire Romain.

Dolabella, par une convention avec Antoine, comme nous l'avons remarqué, devoit aller en Syrie pour enlever cette Province à Cassius, en vertu d'un prétendu décret (1) du peuple. Il se hâta donc d'y passer ; mais il jugea à propos de faire route par l'Asie, qui étoit gouvernée par le patriote C. Trébonius, Proconsul. Dolabella fit marcher en avant un Sénateur (2) nommé

(1) *Vell. Paterc. lib. 2, §. 60.*

(2) De la création de César.

Oclavius avec une légion qui vivoit à discrétion par-tout où elle passoit. Ces violences autorisées par le Chef, obligèrent le Proconsul de fermer les portes de Pergame & de Smyrne à l'arrivée d'*Oclavius*. Mais quelques jours après, Dolabella s'adressant à Trébonius d'un air ouvert & pacifique, le Proconsul le reçut avec amitié. Après des protestations mutuelles d'estime, Dolabella prit congé du Proconsul, & marcha vers la Syrie. Trébonius cependant le fit observer par un corps de troupes: voyant enfin qu'il continuoît sa route, il fit rentrer ses soldats, ne laissant qu'un petit détachement pour s'assurer des mouvemens de Dolabella. Aussi-tôt que la nuit fut venue, ce dernier retourna sur ses pas, surprit le détachement de Smyrne, le tailla en pièces, escalada les murs de la ville, & s'en rendit maître avant le jour. Le Proconsul dormoit profondément; le bruit des épées de ceux qui venoient pour le faire périr, fut la première nouvelle qu'il eut de cette trahison. Le cruel Dolabella vint lui-même insulter au malheur de son prisonnier. Il le fit déchirer à coups de fouet, par le Transfuge Samarius, pour découvrir

où étoit le trésor public. Trébonius expira dans les tourmens avec une fermeté digne d'un Romain. On lui trancha la tête ; & après avoir été traîné sur la claie , son corps fut jetté dans la mer. Dolabella , croyant avoir conquis l'Asie par l'assassinat du Proconsul , marcha de ville en ville , leva des troupes , & mit tout à contribution. Il auroit sans doute parcouru avec la même fureur toute la partie orientale de l'Empire , si un homme (1) dont nous parlerons bientôt , ne l'eût arrêté dans sa course.

Asinius Pollio commandoit dans l'Espagne ultérieure ; le Grand-Prêtre E. Lépidus dans la citérieure ; L. Munatius Plancus dans la Gaule ultramontaine ; Décimus Brutus dans la Gaule Cisalpine ; L. Cornificius en Afrique ; & l'Égypte n'étant pas encore une Province Romaine , avoit pour Chef la fameuse Cléopâtre , qui , épouvantée de la mort de son amant (2) , prit la fuite de Rome , & rejoignit ses anciens Etats. Tandis que la République sembloit reprendre le dessus , ces Gouverneurs paroissoient de vrais patrio-

(1) Cassius.

(2) Jules César.

tes ; tout ce qui dépendoit d'eux , selon leurs lettres mêmes , étoit aux ordres du Sénat & du peuple. Mais par la fuite les seuls Cornificius & Décimus restèrent fideles à la patrie ; les autres n'attendoient que le moment de se déclarer pour le parti le plus fort.

Sextus , le plus jeune des fils de Pompée avoit échappé au carnage de Munda , avec son frere aîné Cneius. Ce dernier , en sautant d'une chaloupe pour prendre terre , s'embarraffa le pied dans des cordages ; quelqu'un de sa suite coupa les cordes & le blessa au talon : ce qui l'empêcha de prendre la fuite , mais non pas de faire une vigoureuse résistance contre les soldats de César , qui l'atteignirent sous un arbre près de Cartéia au bord de la mer. Sextus alors se retira dans les montagnes de Portugal & de Cantabrie ; il vécut inconnu pendant quelque tems , & se fit , dit-on , chef de voleurs. Mais trouvant la situation du pays commode pour se garantir de toute surprise , il reprit son nom , qui en Espagne étoit fort aimé & respecté. Les débris de l'armée vaincue à Munda , & un grand nombre de volontaires Espagnols vinrent le rejoindre. Il devint

en peu de tems assez puissant pour mériter l'attention du Dictateur , qui envoya contre lui son Lieutenant C. Carinas. Sextus le harcela tant par des attaques subites , par des marches , des contre-marches , par l'enlèvement de ses convois , que César se vit forcé d'envoyer contre le jeune Pompée un Général plus actif & plus intelligent. Asinius Pollio fut chargé de cette commission : mais il ne fut pas plutôt arrivé dans la Province , qu'il apprit la mort de César ; ce qui ralentit son ardeur , & suspendit même ses projets.

Sextus Pompée étoit alors à Carthagene : il apprit cette mort le jour même que ses troupes emportèrent d'assaut la ville de Boréa. La joie , dans son armée , fut inexprimable. Toute l'Espagne , pour ainsi dire , se déclara pour lui : la Noblesse accourut de toutes parts pour le féliciter. Il se vit en peu de tems à la tête de sept légions (1) ; dans cette prospérité il écrivit une lettre aux Consuls , par laquelle , après avoir déploré les malheurs de la patrie , il proposa de licencier toutes les armées indistinctement. Philo , l'af-

(1) 36000 hommes & plus.

franchi de Pompée, & porteur de cette lettre, avoit ordre de la faire voir au Sénateur L. Scribonius Libo son beau-pere, avant que de la remettre aux Consuls.

Libo la confia à Brutus dans la petite Isle de Nisita, sur la Côte de Naples, où Cicéron se trouva par hasard, lorsqu'il vouloit passer en Grece. L'Orateur vit cette lettre, & dit que sans être fiere, elle étoit écrite avec dignité à quelques légères fautes de langue près: il fut d'avis qu'à cette lettre adressée aux Consuls seulement, on ajoutât, dans la crainte qu'ils ne la rendissent pas publique, aux *Préteurs*, aux *Tribuns* & au *Sénat*. Cependant Sextus écrivit une lettre particuliere à Libo, où il lui dit qu'il n'accéderoit à aucun traité qu'après avoir été rétabli dans les biens de son pere, dont Antoine s'étoit injustement emparé (1).

La lettre étant remise, M. Lépidus Préfet de l'Espagne citérieure, qui ne vouloit pas avoir de guerre avec Sextus, lui proposa, sous prétexte d'amour de la paix, de le rétablir dans sa patrie; de le faire, comme son pere,

(1) *Cic. ad Att. epist. 4, lib. 16,*

Amiral de l'Empire ; & stipula en même tems par amitié pour Antoine , que la valeur des biens du grand Pompée seroit rendue à Sextus son fils par le trésor public. Le Sénat goûta extrêmement cette proposition ; & Sextus se croyant véritablement rétabli dans les honneurs & dans les possessions de son pere , congédia son armée de bonne foi , & vint à Marseille par mer. Au lieu d'y voir la confirmation de la paix, il apprit le siege de Modene , & la marche du Consul Hirtius & du jeune César contre Antoine. Il ne perdit pas un moment ; & se prévalant de sa commission d'Amiral , il rassembla une flotte capable de donner la loi dans la Méditerranée.

Ce fut au-delà du Golfe Adriatique , que la plus grande révolution arriva. M. Brutus , sans déclarer s'il alloit en Crete ou en Macédoine , avoit mis à la voile avec une suite peu nombreuse. Il débarqua à Athenes , qui alors étoit remplie de la jeune Noblesse de Rome. Malgré leurs malheurs , les Athéniens conservoient toujours leur politesse & l'amour de la liberté. Ils reçurent Brutus & Cassius avec la plus grande distinction : ils leur décernerent des sta-

rues à côté de celles d'Harmodius & d'Aristogiton, qui tous deux avoient délivré leur patrie de la tyrannie d'Hipperchus, le fils de Pisistrat.

Brutus ne prit point de caractère public : il logea chez un de ses amis, & alloit passer une partie de la journée aux écoles de Théomnestus le Platonicien & du Péripatéticien Cratippus, comme s'il n'étoit venu à Athenes que pour y voir des Philosophes. Par cette conduite, il pouvoit faire sans bruit tous ses préparatifs. Il envoya son confident H. Ostratus pour sonder les Préfets & les Commandans de l'Illyrie & de la Macédoine ; & s'informa de ceux qui avoient le plus de crédit dans les Etats de la Grece. Parmi les Romains qui étoient alors à Athenes, il y avoit un grand nombre de jeunes héritiers (1) des premières maisons de Rome, dont les Chefs étoient morts en combattant pour la patrie contre Jules-César. Brutus eut des égards particuliers pour le fils de Cicéron, qui étudioit sous Cratippus ; & pour Q.

(1) Cn. Domitius Enobarbus.

L. Licinius Lucullus.

T. Labienus. M. P. Caton.

Le jeune Cicéron, &c. . . .

Horatius Flaccus, écolier de Théophrastus. Flaccus étoit plus recommandable par son génie & ses mœurs que par l'antiquité de sa famille. Il lui confia, quoiqu'âgé de vingt-deux ans (1), le commandement d'une légion. Ces jeunes Patriciens suivoient par-tout Brutus. Ses vertus, son urbanité gagnaient leurs cœurs qui recherchoient la gloire autant qu'ils fuyoient les vices. A son départ, les écoles des Philosophes d'Athènes furent presque désertes ; il emmena avec lui l'élite de cette Noblesse.

Il faut remarquer qu'avant son arrivée dans cette ville célèbre, Brutus avoit rencontré sur mer, près de Caristo, à la pointe méridionale du Négrepont, Appuleius, Proquesteur (2) de l'Asie qui en revenoit avec le revenu de cette riche province. Appuleius étoit un homme accompli ; il aimoit Brutus & la liberté (3) ; il lui remit volontiers le trésor, joignit sa flotte à la sienne, & entrèrent ensemble dans le Pyrée (4), aux acclamations

(1) *Horat. epist. ad Florum Epod. Ode 16, lib. 1, satyr. 6, vers. 48.*

(2) Vice-Trésorier.

(3) Ἀρεὰ χάριτα καὶ γνῶσιμον.

(4) Port d'Athènes.

du peuple. On avoit préparé dans la ville un festin somptueux où ils se rendirent ; le hasard voulut que ce jour fût celui de la naissance de Brutus : la joie en devint plus vive par les santés qu'on lui porta. On offrit des libations aux Dieux, & on fit des vœux pour la prospérité de Brutus & de Cassius. On proposa ensuite de boire à la liberté des Romains ; à ce nom chéri, le sobre Brutus s'enflamma ; & ayant demandé la coupe, il la vuیدا à une santé qu'il croyoit ne pouvoir acheter trop cher au prix de tout son sang. Antistius Vétus, Trésorier de l'Achaïe, lui remit tout l'argent (1) qu'il avoit entre les mains, & se joignit à lui. Antistius étoit un vrai Romain : lorsque Dolabella parcouroit les Provinces avec ses soldats, il aima mieux s'exposer à tout plutôt que de lui donner la moindre somme. Par ces moyens, Brutus se forma une caisse militaire d'environ 72 millions (2). En retenant ces deniers publics, il agissoit toujours par

(1) La valeur de 16000 louis.

(2) *Αππιαν Εμφυλ. Βιβ. γ.*

On croit que cette somme est exagérée ; & qu'on la confond avec celle que possédoit Brutus dans sa plus haute prospérité.

le même principe qui l'avoit porté à abattre le tyran , & à délivrer la République de ses oppresseurs. Cependant c'étoit déclarer la guerre ; & il ne tarda pas à agir en conséquence.

Soutenu de ces nouveaux secours , (1) il franchit les neiges & les glaces , pour joindre la Macédoine , où commandoit Q. Hortensius , fils de l'Orateur célèbre. Ce Gouverneur étoit entré dans les vues de Brutus , & se donnoit de grands mouvemens pour lui procurer des troupes.

Marcus Junius Brutus , ou par son nom adoptif , Q. Cæpio Brutus étoit descendu du premier Consul de Rome , qui chassa les Tarquins , & auquel on disoit qu'il ressembloit beaucoup. Du côté maternel , il comptoit parmi ses ancêtres Servilius Ahala , qui tua Spurius Moelius dans le *Forum* , pour avoir voulu se rendre maître des Romains. Sa maison avoit de tous tems produit de grands hommes ; & son pere même (2) , à la guerre de Sylla , s'étoit jetté sur la pointe de son épée , plutôt que

(1) *Cic. Philip. X.*

(2) Quelques Auteurs assurent qu'il fut tué par les ordres de Pompée , qui alors servoit sous Sylla.

de tomber vif entre les mains de fes ennemis. M. Brutus avoit le caractère affable, noble & généreux ; fon amour pour la liberté le rendoit incapable de fouffrir patiemment la moindre atteinte à fes sentimens d'honneur. Il fut affez heureux, ainfi que fon cher Caffius, pour avoir été élevé par Straberius Hiera, qui eut le courage & la générofité d'inſtruire gratis, pendant les troubles de Marius & de Sylla, les enfans de famille dont les biens avoient été confifqués. Son ardeur pour les ſciences s'augmenta avec l'âge. Il connoiffoit les différens ſyſtèmes des Philoſophes Grecs. Mais il préféroit Platon, dont les principes allioient l'auftrérité des mœurs aux grandes vues de la nature. Il avoit aſſiſté avec beaucoup de plaifir aux lectures d'Antiochus d'Aſcalon (1), l'afſocié d'Ariſtus fon frere, tous deux Platoniciens : ce dernier n'étoit pas auffi éloquent que le premier ; mais par la douceur & par la régularité (2) de ſes mœurs il égaloit les plus ſages Philoſophes. Brutus aimoit à avoir auprès de lui des perſonnes de ce caractère. Empylus, par ſon inté-

(1) Ville de la Paleſtine.

(2) *Cic. de Fin. lib. 5.*

grité, son éloquence & son érudition, profonde, montra qu'il étoit digne de vivre familièrement avec son grand patron. Il lui dédia le détail (1) exact & concis qu'il publia de la mort de Jules-César. Les discours & l'exemple de Caton, son oncle, portèrent davantage le jeune Brutus à la vertu, que les leçons des Philosophes. Il le prit pour le modele de sa conduite publique & particuliere. Quand Brutus fut capable des affaires, Caton le fit venir à l'Isle de Chypre pour qu'il contiât & contrôlât les Régisseurs du trésor public. Quoique cet emploi fût au-dessous de lui, & que, par cette raison, il s'en chargeât avec assez de répugnance, il s'en acquitta cependant au gré de son oncle. C'est-là qu'il vit le modele du vrai patriotisme & de la plus sublime vertu (2) qu'on puisse trouver chez

(1) Ce morceau n'est malheureusement point venu jusqu'à nous.

(2) Toute l'antiquité admira Caton. Cicéron a fait son éloge [1], Jules César en fit la critique [2]. On verra peut-être avec plaisir les reproches qu'on a faits à cet homme irréprochable, & auxquels on a tâché de répondre.

Premier reproche. Son affectation de s'habiller

[1] (*Cato.*) [2] (*Anti-Cato.*)

les hommes. Brutus, avec une humeur douce, avoit une grande élévation

ier simplement & singulièrement [1], marchand nuds pieds, &c.

Réponse. Les Romains étoient devenus si efféminés, si fastueux, qu'ils avoient besoin d'un modèle qui méprisât le luxe pour les rappeler à leur antique simplicité

2. Ses lectures au Sénat, comme s'il ne pouvoit pas lire ailleurs

Réponse. Comme il y arrivoit toujours le premier, & que tout le monde se faisoit attendre, il aimoit mieux lire & s'instruire que de perdre son tems à causer avec ceux qui arrivoient successivement, jusqu'à ce que le Sénat fût assemblé.

3. Sa méfiance envers Canidius, à qui il donna Munatius pour Contrôleur, en chargeant encore Brutus de les contrôler tous deux.

Réponse. Il s'agissoit du maniment du trésor de Ptolomée [2]. Il ne pouvoit donc prendre trop de précaution : cette conduite devoit donc être louée.

4. Son ingratitude envers Munatius son ami, qui partit de Chypre très-mécontent.

Réponse. Voici le fait. Munatius, soit négligence, soit affaires, n'arriva en Chypre que long-tems après Caton. Il alla, à son arrivée, rendre visite à Caton [Préteur], qui dans ce moment étoit enfermé, & tra-

[1] Portant du noir au lieu du pourpre, & paroissant dans le forum en habit court sans robe.

[2] Roi de Chypre.

384 MÉMOIRES DE LA COUR
d'ame ; moins prompte , il est vrai ;
que dans les esprits impétueux ; mais

vaillait dans son cabinet avec Canidius. Munatius n'y fut pas admis ce jour-là. Il se plaignit de ce procédé , & ne voulut point aller dîner chez Caton , ni assister au Conseil , quoiqu'il en fût prié , & repartit de Chypre sans prendre congé du Préteur. Ce fut donc jalousie & obstination de la part de Munatius. Cependant ils se raccommodèrent dans la suite , & Munatius donna même des Mémoires à Thraseas [1] Paetus , pour qu'il pût faire l'Histoire de Caton.

5. Son ambition à vouloir contrôler les élections , tandis que ce soin n'appartenoit qu'aux Consuls ; ou , en leur absence , aux Préteurs.

Réponse. C'étoit l'effet merveilleux de son intégrité. On déféroit plutôt à ses avis qu'aux décisions des Tribunaux supérieurs.

6. Son avarice dont J. César prétend donner trois preuves. La première , de s'être séparé de la femme Marcia , pour qu'elle pût épouser l'opulent Hortensius ; & de l'avoir reprise ensuite , avec un gros douaire à la mort de son nouvel époux. La seconde , d'avoir fait passer par le tamis les cendres de son frère Cæpio , pour retrouver l'or fondu de ses vêtemens brûlés avec son corps. La troisième , d'en avoir approprié la plus grande partie du trésor de Chypre , & de n'avoir , pour cacher sa malversation , tenu ni inventaire des meubles , ni donné aucun compte de l'argent comptant.

[1] Tacite nommoit ce Thraseas , la vertu même.

plus

D'AUGUSTE. *LIV. IV.* 385
plus solide & plus constante. Comme
il étoit naturellement froid, tranquille,

Réponse. A l'égard de la première preuve, il faut avouer qu'on ignore pourquoi Caton s'est séparé de Marcia; mais il est certain qu'il la reprit pour gouverner sa maison lorsqu'il fut sur le point de passer la mer au tems des guerres civiles. La seconde preuve est une calomnie. Caton aimoit beaucoup son frere; à sa mort, il eut la foiblesse de laisser paroître une douleur immodérée. Il lui fit ériger à Enos en Thrace, un superbe monument qui lui coûta la valeur de dix mille écus. Des Princes voisins lui envoyèrent à cette occasion des présens considérables qu'il refusa; & lorsqu'il partagea la succession de son frere avec sa petite-niece, il ne lui comptâ rien pour les frais funéraires. La troisième preuve est encore une calomnie. Il se donna des peines incroyables pour que le trésor public profitât des effets du Roi de Chypre; & prit toutes sortes de précautions pour prévenir les malversations. Ses comptes étoient des modèles d'exactitude; mais il perdit les deux seules copies qu'il devoit présenter: l'une fut brûlée avec sa rente à Corfou; & l'autre fut submergée avec son Secrétaire Philargyrus.

7. Son orgueil & son manque d'égard pour les Consuls, les autres Magistrats & le peuple, qui l'attendoient à son retour sur la rive du Tibre.

Réponse. Les Consuls, les Sénateurs, les Préteurs, &c. n'étoient point là comme Ma-

386 MÉMOIRES DE LA COUR
& peu susceptible de colere & degaieté,
il n'agissoit que par les vues fermes de

gistrats. La curiosité seule de voir les galeres royales de Chypre les y avoit attirés. D'ailleurs , à Rome , on affectoit la *popularité* , & Caton au contraire vouloit la faire mépriser.

8. Sa partialité en accusant Licinius Murena de *corruption* aux élections consulaires , sans comprendre dans son accusation D. Syllanus son beau-frere qui étoit également coupable.

Réponse. Si ce trait est véritable , il peut ternir la vie de Caton. La justice est la premiere vertu. Mais Plutarque , qui n'est pas ordinairement exact , est le seul qui avance ce fait ; ainsi on peut croire qu'on a supprimé quelques circonstances qui eussent éclairci cette affaire en faveur de Caton.

9. Sa pusillanimité en abandonnant à Asinius Polio , pendant la guerre civile , la Province de Sicile , qu'il auroit aisément pu défendre , & la faire servir de retraite aux Sénateurs ses amis.

Réponse. Caton voyoit la guerre civile d'un œil différent des chefs de partis : de quelque côté que dût pencher la victoire , elle lui paroissoit toujours un très-grand malheur. Il vouloit sauver les Citoyens Romains de leur propre fureur. Ce fut dans cette vue qu'il voulut engager Pompée à ne pas hasarder une bataille. Ce fut dans cette vue qu'il livra une Province dans une occasion qui ne pouvoit pas être décisive. On s'étonne de ce que Cicéron , dans ses lettres [1] à Atticus ,

[1] *Lib. 10 , epist. 13 & 17.*

l'honneur & du devoir. Sans mépriser ceux d'un mérite inférieur, admirons

semble aussi désapprouver Caton à cet égard.

10. Son ivresse & son incontinence. César prétendoit que ce premier vice étoit notoire, & qu'on pouvoit le soupçonner du second, après avoir pris la jeune & coquette Servilia pour l'accompagner en Grece & en Asie.

Réponse. Les grandes & nombreuses affaires que Caton avoit pendant le jour, ne lui permettoient de donner que le soir à ses amis. Il rassembloit chez lui Athénédore le Stoïcien, surnommé Cordylion; Apollonides de la même secte, & Démétrius le Péripatéticien. Il passoit une partie de la nuit à converser avec ces hommes savans.

Memmius, pour excuser son libertinage, disoit par-tout que Caton passoit la nuit à boire.

« Que ne dites-vous aussi, lui répliqua Cicéron, qu'il passe la journée à jouer ? »

Servilia, sœur de Caton, fut dans la fleur de sa jeunesse, mariée à Lucullus, qui étoit âgé. Elle tenoit plus du caractère de sa sœur, (l'épouse de Silanus), que de son frere Caton. Ses désordres devinrent si publics, que Lucullus fut obligé de la répudier. Ce coup la fit rentrer en elle-même; elle reforma ses mœurs, tout fut bientôt oublié. La guerre civile arriva: elle accompagna son vertueux frere à l'armée de Pompée, emmenant avec elle son fils Lucullus. Ce voyage sous un tel tuteur, persuada que son

les vertus de ce grand homme , & réfléchissons sur elles. Un cœur sincere & généreux , ne se nourrit que de sentimens mâles ; il agit sans crainte quand il croit bien faire , & demande naturellement ce qu'il croit lui être dû ; cette conduite ne peut paroître blâmable qu'au vulgaire.

En effet , si elle l'étoit , on pourroit la reprocher aux plus grands hommes qui , ne desirant que ce qu'ils croient juste , ne parlent & n'écrivent qu'avec force & dignité. Un petit esprit , au contraire , qui souvent est vicieux , lâche , vain , trompeur & intéressé , se conduit avec souplesse ; il prodigue de frivoles complimens qu'il substitue aux réalités. Voilà les sources de l'imputation de hauteur & de rusticité

retour à la vertu étoit sincere ; mais César , par méchanceté , tourna ce voyage en ridicule , & lâcha quelques mauvais propos sur le prétendu commerce amoureux que le sévere Caton entretenoit avec sa belle & fragile compagne de voyage. Toute la vie de Caton dément cette calomnie : on sait qu'avant son mariage , il n'eut aucune passion ; & qu'étant absolument maître dans l'Isle de Chypre , le vrai séjour de Vénus , il y vécut [1] dans la plus austere sagesse.

[1] *Cicer, epist. 39 & 44, lib. 12.*

que l'on faisoit à Brutus & à Cassius. Le délicat Cicéron, accoutumé à être extrêmement flatté, par de puissans criminels que son éloquence faisoit souvent absoudre, avoit ce préjugé malheureux : il se plaignoit (1) de l'arrogance & de la dureté qu'il croyoit voir dans les lettres de Brutus. Mais qui de nous n'est pas sujet à l'erreur ? Attachons-nous à la vérité. Un homme vertueux dont les vues sont pures, & qui a le courage de les remplir, dédaigne la moindre flatterie. Il parle ou il écrit avec trop de véhémence, pour s'appercevoir s'il manque à la politesse convenable aux seuls cliens. On avoit inspiré à Brutus une haine mortelle pour Pompée, qu'on lui disoit être le meurtrier de son pere. Il le rencontra souvent sans daigner seulement le regarder ; mais quand, à son retour de Chypre, il trouva sa patrie prête à être déchirée par la guerre civile, & qu'il le vit à la tête du Sénat, combattant pour les loix & pour la constitution du Gouvernement, il sacrifia son ressentiment aux intérêts de la République. Il fit voile pour la Thessalie,

(1) *Cic. ad Attic. lib. 6, epist. 1, 3.*

voulant participer aux dangers, ou à la gloire d'une bataille (1) décisive. Son arrivée, dans un tems si critique, fut si agréable à Pompée, qu'il se leva de son tribunal, lui tendit les bras, & le salua, comme s'il eût été son supérieur. Dans ses momens de loisir, au camp, il s'adonnoit à l'étude : la nuit même avant la bataille, il travailloit sur Polybe. On ignore pourquoi César, en donnant ordre aux soldats de frapper les patriciens au visage, recommanda à ses centurions d'épargner Brutus ; car la commune opinion qu'il étoit son fils (2), est destituée de tout fondement. L'histoire à cet égard n'a pas fait assez remarquer qu'il ne vivoit pas intimement avec le Dictateur, tandis qu'il auroit pu être, après lui, le premier de l'Empire. Il ne fit jamais usage de sa faveur que pour protéger les honnêtes gens. Il lui fit même voir, dans sa défense hardie du Roi Dejotarus, qu'on ne pouvoit lui

(1) La Pharsale.

(2) Brutus n'avoit que seize ans de moins que César ; & il en avoit vingt à la conjuration de Catilina, c'est-à-dire, lorsque l'intrigue de César avec Servilia, mere de Brutus, étoit à son plus haut point d'ardeur.

plaire qu'en rétablissant la République. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que toutes les actions de Jules tendoient à resserrer les odieuses & injustes chaînes dont il avoit chargé un peuple libre ; c'est pourquoi ce vertueux Romain forma & exécuta la glorieuse entreprise de délivrer sa patrie , & son nom devint la terreur des tyrans.

Le bruit donc ne fut pas plutôt répandu , que Marcus Brutus avoit tiré l'épée , que les débris de l'armée du Sénat , rompue à Pharsale , vinrent se ranger sous ses étendards. L. Pison, Lieutenant du nouveau Gouverneur, C. Antoine , menoit une légion à son Général. Il fut rencontré par le jeune Cicéron ; les soldats de Pison quittèrent leur chef , & se rendirent au digne fils de l'Orateur. Brutus, admirant sa capacité , sa valeur , ses vertus & son amour pour la liberté , lui confia le commandement de toute sa cavalerie.

Antoine & Dolabella avoient projeté de transporter en Italie les troupes de la Syrie , destinées à la guerre contre les Parthes ; ils convinrent que l'un d'eux (Dolabella) garderoit la

R iv.

cavalerie. Cette cavalerie marchoit donc en deux corps séparés ; l'un sous les ordres de Cor. Cinna, & l'autre sous ceux du Questeur de Dolabella. Le premier corps abandonna bientôt son conducteur, & rejoignit Brutus dans la Theffalie. L'autre, à l'exemple des troupes de Pison, se rendit à Cn. Domitius, jeune homme digne de sa naissance. Brutus en même tems fut informé que le magasin d'armes préparées contre les Parthes, étoit à Démétriade, & qu'on alloit les embarquer pour l'armée d'Antoine : il s'y rendit aussi-tôt, s'en saisit & regarda, avec raison, cette prise comme très-importante au commencement d'une guerre. Marchant ensuite vers le nord, il entra dans la Macédoine, & forma deux légions de nouvelles levées faites par Hortensius, partie de Romains, partie de Macédoniens, qu'il disciplina à sa manière. Ayant eu avis que C. Antoine étoit arrivé dans la Macédoine, qu'il avoit dessein de s'emparer de l'Illyrie & de s'attacher les troupes des environs d'Apollonie & de Durazzo, il rassembla promptement ses forces, & fit une marche forcée au travers d'un pays de montagnes, dans la sai-

son la plus rigoureuse. Se trouvant près du Durazzo, & n'ayant point ses équipages qui n'avoient pu le suivre assez promptement, il tomba d'inanition évanoui dans la neige. Ses gardes coururent aux portes de la ville pour demander aux sentinelles avancées, quelques vivres pour leur Général : la garnison se hâta de lui envoyer des rafraîchissemens avec autant de zèle que s'il eût été leur chef. Quelques jours après, cette garnison força l'infame Vatinius d'ouvrir ses portes, & de céder le commandement de sept légions à Brutus, qui leur témoigna, ainsi qu'aux habitans, la plus vive reconnaissance de ce qu'ils l'avoient secouru si généreusement.

C. Antoine cependant étoit entré en campagne avec sept mille hommes. Le jeune Cicéron, à la tête d'un gros détachement, le rencontra vers Butrinto, & engagea un combat où C. Antoine fut mis en déroute avec perte de douze cents hommes. Après cette défaite, n'osant plus tenir contre les forces supérieures de Brutus, il lui dressa une embuscade pour pouvoir l'enlever. Le prudent Brutus, non-seulement l'évita, mais enveloppa son

ennemi & toute sa troupe dans une vallée où il pouvoit aisément la tailler en pieces. Au lieu de les détruire, il donna ordre à ses soldats de les saluer en amis ; ces malheureux refusèrent obstinément de rendre le salut : la bonté de Brutus ne se laissa point. Il leur permit de se retirer sans vouloir les attaquer. Peu de tems après, il les rejoignit encore dans les rochers de Canina ; il les enferma alors de façon qu'il leur étoit impossible d'échapper au vainqueur : ils s'attendoient aux plus grandes extrémités, lorsqu'ils se virent de nouveau saluer comme Citoyens. Cette conduite les désarma ; ils s'écrierent que Brutus étoit tel qu'on le représentoit, le plus généreux de tous les hommes. Ils rendirent le salut, & se mirent à sa discrétion. Brutus, enfin maître (1) de la Macédoine & de l'Illyrie, écrivit à Rome, & rendit compte de ce qu'il avoit fait, en assurant que ces Provinces & son armée étoient à la disposition du Sénat & du peuple. Cette lettre adressée aux Consuls fut lue dans le Sénat, par Pansa, qui fit l'éloge de Brutus ; &

(1) En deux mois.

approuva si sincèrement sa conduite ,
que l'on vit cette maxime vérifiée....

*L'homme doué d'un mérite solide , n'en-
vie pas celui d'un autre.* Le Sénat rati-
fia tout ce que Brutus avoit fait , &
lui donna pouvoir de commander l'ar-
mée qu'il avoit levée , de protéger les
Provinces , & de prendre sur l'argent
public , les sommes dont il auroit be-
soin pour le service de la patrie.

Pendant que ces choses se passoient ,
les trois anciens Sénateurs de dignité
consulaire , désignés pour l'ambassade
vers Antoine , faisoient le voyage de
Modene : le plus recommandable des
trois , Servius Sulpicius , homme âgé
& infirme , ne s'étoit chargé de cette
négociation qu'avec beaucoup de répu-
gnance. Il se flattoit que son âge & les
maladies dont il étoit menacé , l'en
auroient exempté ; mais le Sénat vou-
lut d'autant moins écouter ses raisons ,
qu'il croyoit que personne n'auroit
eu autant de crédit que lui , sur l'es-
prit d'Antoine. Pansa dit , à cette oc-
casion , des choses plus fortes que Sul-
picius n'étoit accoutumé d'en enten-
dre. Ce dernier prit donc à part son
fils & Cicéron ; il leur dit qu'il per-
droit plutôt la vie que de désobéir au

Sénat. En effet, ce vieillard n'ayant pu supporter les fatigues du voyage, sur-tout dans cette saison rigoureuse, mourut à une journée du camp d'Antoine : sa mort laissa l'ambassade sans chef. C'étoit un ami sincere de la République, un Magistrat ferme, un Juge integre, & d'une capacité supérieure pour expliquer les loix, & pour les concilier avec l'équité. Il ne s'étoit pas moins appliqué au fond de la justice qu'à la forme ; & sur-tout il avoit cherché à saisir l'esprit de ces mêmes loix, pour en faciliter l'exécution, & les faire servir au soulagement des peuples. La plus saine partie du Sénat le regarda comme martyr de la liberté. On lui fit des funérailles publiques, & on érigea une statue d'airain, avec un terrein de cinq pieds de circonférence, pour que ses héritiers pussent à jamais venir sacrifier à ce monument de leur ancêtre.

Les autres députés (1), tous deux *Césariens* (2), étant arrivés au camp d'Antoine, lui présentèrent de la part

(1) Philippe & Pison.

(2) Calpurnia, fille de Piso, avoit été mariée à Jules César. Philippe étoit le mari d'Asia, nièce de César, & mere d'Octavien.

du Sénat l'ordre de lever le siege de Modene , de cesser toute hostilité contre Décimus Brutus , de ménager la Lombardie , & de contenir son armée au - delà du Rubicon , ses limites ; de ne point approcher Rome de deux cents milles au moins de distance , & de se soumettre , avec ses troupes , au pouvoir du Sénat & du peuple Romain. Antoine reçut ces députés avec une hauteur qui approchoit fort du mépris : il pressa même en leur présence les travaux du siege , & ne voulut jamais leur permettre d'entrer dans la ville , pour remplir auprès de Décimus Brutus la commission (1) du Sénat ; & comme s'il eût eu à traiter d'égal à égal , il fut assez impudent pour leur donner un mémoire de ses demandes , qu'ils eurent la bassesse de recevoir. Le style en étoit arrogant , hautain : « Je veux bien , y disoit-il , » quitter mes deux provinces & mon » armée pour devenir simple Citoyen ; » je veux bien oublier , même sans retour , tout ce qui s'est passé , si l'on

(1) Elle portoit que le Sénat & le Peuple Romain étoient satisfaits des services que D. Brutus rendoit à la République , &c. :.

» assigne des terres à mes six légions ;
 » à ma cavalerie & à ma garde préto-
 » rienne. J'exige de plus que tout ce
 » que Dolabella & moi avons statué ,
 » soit valable & ait son effet ; j'entends
 » que mes soldats ne soient point in-
 » quiétés pour tout ce qu'ils auroient
 » pu commettre contre les loix. Je ren-
 » drai la Lombardie ; mais on me don-
 » nera la Gaule ultérieure, avec trente
 » mille hommes, qui seront recrutés
 » des troupes de D. Brutus, & que je
 » garderai aussi long-tems (1) que M.
 » Brutus & Cassius feront en charge ».

Antoine envoya à Rome, en qua-
 ré d'Envoyé, L. Varius Cotyla, pour
 voir comment ses demandes seroient
 reçues, & pour examiner (2) tout ce
 qui s'y passeroit. La moindre de ces
 demandes auroit autrefois excité l'in-
 dignation du Sénat, dont un seul mem-
 bre, armé d'un décret de cet auguste
 Corps, pouvoit dans de semblables
 circonstances, perdre un Lépidus,
 un Catilina. Mais les Sénateurs n'a-
 voient plus que l'ombre de leur an-
 tique autorité. L'armée victorieuse,
 au tems où nous parlons, décidait seule

(1) Cinq ans. (2) *Cicer. Philipp. 8.*

du destin de l'Etat; & son Général, quelle que fût sa cause ou son caractère, commandoit despotiquement dans la République. Tel fut le malheureux fruit de l'exemple pernicieux de César. Les Officiers corrompus inspiroient à la jeunesse le mépris des loix, du Sénat, & l'excitoient à ne vouloir dépendre que de leur Général & de leur épée. Il n'est donc pas étonnant que ces Députés dissimulassent leur indignation, à la vue des demandes d'Antoine. Quel triste changement ! Ce Sénat, autrefois le principe & la vie qui, pour ainsi dire, faisoit mouvoir à son gré la plus grande partie du monde connu, cédoit aux caprices d'ambitieux chefs d'armée, sans oser interposer l'autorité publique, & reprendre cette vigueur & cette fermeté qui lui avoient acquis jadis tant de réputation. Cicéron (1) cependant, par la force de son éloquence, tira encore des Sénateurs quelques étincelles de ce courage & de cet amour de la liberté, qu'ils avoient perdus. Ils eurent assez de force pour dédaigner de répondre au rébelle Antoine; & pour

(1) Cic. *Philip.* 2.

passer une sorte d'acte d'amnistie pour tous ceux de ses partisans qui, avant les Ides de Mars, l'abandonneroient, & iroient joindre les Consuls ou le jeune César. Pour mieux les attirer, on donna même pouvoir aux Consuls d'accorder des récompenses à quiconque rendroit quelque service important à l'Etat; en ajoutant qu'à l'avenir, toute personne qui, à l'exception de L. Varius Cotta (1), iroit joindre le camp d'Antoine, seroit déclarée ennemie de la République. Nous devons remarquer ici la mauvaise foi des derniers Ecrivains de l'Histoire Romaine, particulièrement de deux (2) Grecs du bas Empire. Comme ils vécurent en esclaves, ils ne connurent aucune des vertus qu'inspire la liberté. Pour flatter les successeurs de César, ils cherchèrent à diffamer l'Orateur Romain & les vrais patriotes ses amis. Appien ose assurer que Cicéron, par ordre du Sénat, dressa les instructions des Commissaires envoyés vers Antoine, & les falsifia même pour rallumer la guerre civile (3).

(1) On l'excepta; apparemment, comme envoyé d'Antoine.

(2) Appien l'Alexand. Dion Cassius.

(3) Σμυρν. βιβ. γ.

Cette odieuse accusation est aussi grossière qu'insoutenable : tous les Sénateurs favoient le contenu de ces instructions qui devoient être présentées publiquement. Cicéron les avoit même publiées au *Forum* (1). S'il les eût falsifiées, à quelle confusion, & à quelle infamie ne se fût-il pas exposé au retour des Commissaires ? Avec quel mépris & quel ressentiment n'eût-il pas été traité par le Sénat & par le peuple ? Ne continua-t-on pas de le révéler, de le chérir, & de se fier à lui comme au Pilote de l'Etat, aussi longtemps que Rome jouit de sa liberté ?

Appien a mis dans la bouche de Piso une harangue absurde en réponse à celle de Cicéron : & Dion en met une autre, également supposée, dans la bouche de Fufius Calénus. Ces harangues sont encore précédées de deux piéces factices qu'ils attribuent à Cicéron. Il ne faut que les comparer avec les ouvrages que nous avons de ce grand homme, pour voir clairement qu'elles ne sont pas de l'Orateur Romain. Jamais plume envenimée n'a répandu plus de fiel que celle de Dion

(1) *Cic. Philip. 6.*

Cassius. La plupart de ces traits scandaleux n'ont été lancés contre Cicéron, que parce qu'il fut l'ornement de sa patrie & de son siècle. Une jalousie, ou plutôt une haine nationale animoit les Grecs contre ce célèbre Orateur de Rome. Plutarque même n'a pas été exempt de cette basse jalousie. Velleius Paterculus & Valerius Maximus, vils flatteurs de Tibere & de son favori, se rendirent coupables du même reproche pour plaire aux tyrans. C'est aux lettres de Cicéron même, à l'építome de Tite-Live, aux caractères de Sénèque, aux écrits de Joseph, où les affaires des Juifs se trouvent liées avec celles des Romains, à Suétone tranquille, & à différens fragmens que nous devons avoir recours pour connoître la vérité historique.

Cependant le siège de Modene se faisoit toujours ; les négociations avoient ralenti les opérations des Généraux de la République. Outre les deux Consuls, le jeune César fut autorisé à commander l'armée qu'il avoit levée sous le titre de Propréteur. Il n'avoit point eu jusqu'alors d'autre caractère public que celui du Sacer-

doce, que son grand-oncle lui avoit conféré. Sa jeunesse étoit un obstacle à l'exercice des charges ; mais le Sénat, en reconnoissance des services qu'Octavien avoit rendus à la patrie, en contenant Antoine à son retour de Brinde, lui confia ce commandement, & l'admit dans ses assemblées : on lui érigea même une statue équestre dans le *Forum*.

Le Sénat lui accorda de bonne grace tous ces honneurs, à mesure qu'ils furent proposés. Cicéron parla pour le commandement & l'admission au Sénat ; Servius Sulpicius pour la dispense d'âge, & Philippe son beau-pere pour la statue. Ces trois hommes cependant étoient inviolablement attachés aux intérêts de la République.

Octavien n'étant pas assez en force pour faire seul lever le siege de Modene, fit hiverner ses troupes à Imola, tandis que celles d'Antoine étoient cantonnées dans Parme, Quaderne, Boulogne, Reggio, & dans le Modénois. Mais l'ordre du Sénat de marcher contre ce rébelle, engagea Hirtius, malgré sa convalescence & la rigueur de la saison (1), à faire un mouvement pour

(1) En Janvier.

joindre Octavien : la jonction de ces deux armées ne fut pas plutôt faite, que l'on commença à resserrer les quartiers d'Antoine. Hirtius enleva Quaderne, l'épée à la main; la saison ne leur permit point de tenir la campagne, & de pousser plus loin leurs attaques. Décimus Brutus, qui étoit enfermé dans Modene, ignoroit l'approche du secours; mais ayant appris que plusieurs émissaires d'Antoine avoient trouvé le moyen de se glisser dans la ville pour corrompre ses troupes, il convoqua sur le champ ses soldats & le peuple. Il leur fit un discours convenable aux circonstances; & tout d'un coup, au milieu de sa harrangue, il ordonna aux militaires de se ranger d'un côté de la place, & aux Citoyens de l'autre. Un ordre si peu attendu étourdit les espions d'Antoine, de sorte que, ne sachant de quel côté se jeter, ils se trouverent au milieu du marché, & furent pris. Ces moyens de corruption n'ayant pas réussi, Antoine poussa vigoureusement les travaux, & acheva les lignes de circonvallation sur le modèle de celles que César fit devant Alésia (1) en Bourgogne. Décimus alors

(1) Ville ancienne : *M. Mandajors* prétend

commença à manquer de provisions. Hirtius n'ignoroit point son embarras ; & craignant qu'il ne capitulât trop tôt, il fit alumer des feux aux sommets de quelques arbres , pour tâcher de faire connoître aux assiégés qu'on cherchoit à les secourir : mais voyant qu'on ne répondoit point à ces signaux , il imagina d'écrire sur de légères feuilles de plomb , qu'il envoya à Décimus par des plongeurs qui entrèrent dans la ville sous la Secchia (1). Cette correspondance dura quelque tems ; mais Antoine la soupçonnant enfin , fit jeter des rêts dans la rivière , pour intercepter ces plongeurs. Le siège traînant en longueur par la belle défense de Décimus , Hirtius eut recours à d'autres moyens pour continuer ses intelligences avec les assiégés. Il fit attacher des billets aux cols des pigeons (2), sortis de Modene, pressés par la faim ; ce moyen réussit encore : ces pigeons rassasiés retournoient dans

que l'*Alésta* de César est la ville d'Alais en Languedoc , mais on croit plus communément que c'est la ville d'*Alise* en Auxois.

(1) Rivière qui traverse Modene.

(2) *Frontinus stratagem. lib. 111. Plin. lib. 10.*

leur retraite ordinaire, ce que les lignes d'Antoine ne pouvoient empêcher.

C'est ainsi que ces Généraux déployoient leur habileté militaire. Mais Antoine espérant toujours de réveiller dans le cœur d'Hirtius & d'Octavien, cet ancien esprit de parti qui les avoit attachés à César ; & se flattant de parvenir à les détacher des intérêts de la République, il leur écrivit une lettre où il déguisa ses véritables sentimens.

Avant que de rapporter cette lettre, il faut remarquer que tous les honnêtes gens de Rome, à la nouvelle de l'invasion de l'Asie par Dolabella, & de la mort déplorable de Trébonius, furent remplis d'indignation. Fufius Calénus, quoique *Césaréen*, fut le premier qui proposa au Sénat assemblé à cette occasion, de déclarer Dolabella ennemi de la patrie. Il fut déclaré tel unanimement, comme infracteur des loix divines & humaines. On étoit persuadé qu'il agissoit de concert avec Antoine, & que celui-ci cherchoit à enlever Décimus Brutus, pour le traiter sans doute de la même manière que Trébonius.

A HIRTIUS ET A OCTAVIEN.

« La nouvelle de la mort de C. Tré-
 » bonius a fait naître dans mon cœur
 » des sentimens bien opposés. Je me suis
 » d'abord réjoui que ce malfaiteur soit
 » tombé, comme une victime d'ex-
 » piation aux cendres d'un homme il-
 » lustre ; & que la divine providence
 » ait fait éclater son jugement sur ce
 » parricide, avant la fin de l'année.
 » Mais le décret du Sénat qui déclare
 » Dolabella ennemi de la République,
 » pour avoir puni cet assassin, m'afflige
 » sensiblement. Je suis également fâché
 » que le fils (1) d'un bouffon soit plus
 » chéri du peuple Romain, que J. Cé-
 » sar, le pere de la patrie. D'ailleurs,
 » ce qui met le comble à mon afflic-
 » tion, Hirtius, vous le favori de
 » César, & vous, jeune Octavien, qui
 » devez tout à son nom, c'est de vous
 » voir poursuivre avec chaleur la con-

(1) Il ne leur donne aucun titre, pour ne point reconnoître l'autorité du Sénat : il a même soin de n'en point prendre lui-même.

(2) Trébonius étoit fils d'un Chevalier Romain fort riche & très-estimé.

» damnation de Dolabella, secourir le
 » malheureux que j'assiége, & faire tous
 » vos efforts pour mettre la puissance
 » suprême entre les mains de Brutus
 » & de Cassius. Vous avez sans doute
 » la même idée de ces affaires que quel-
 » ques-uns ont eue des dernières *tran-*
 » *sactions*. Vous traitez le camp de Pom-
 » pée de *Sénat* (1); vous obéissez à
 » cet homme (2) de robe obscur, com-
 » me à votre Général; vous renfor-
 » cez de troupes la Macédoine; vous
 » avez donné l'Afrique à Garus, deux
 » fois captif; vous avez envoyé Cas-
 » sius en Syrie; vous avez fait C. Cas-
 » ca Tribun; dépouillé les Prêtres de
 » César; détruit les colonies de Vété-
 » rans établies par décret du Sénat;
 » abrogé la loi qui rendoit un *Pompéien*
 » incapable d'aucun emploi. Vous vous
 » êtes engagé à restituer aux Marseillois
 » ce qu'ils avoient perdu dans une
 » guerre juste. Vous avez donné à Bru-
 » tus l'argent d'Apulcius, & approuvé la

(1) Il y avoit dans le camp dix Consu-
 laires, plusieurs Préteurs, Caton, &c...
 Dans celui d'Antoine, au contraire, il n'y
 avoit que quelques Sénateurs dont les noms
 seuls excitoient la risée & le mépris.

(2) Cicéron.

» mort

» mort de Paétus , de Ménédémus ,
 » Citoyens Romains & cliens de Cé-
 » sar ; vous avez permis que Théopom-
 » pus fût chassé par Trébonius , & que ,
 » dépouillé de tout , il fût envoyé à
 » Alexandrie. Vous voyez tous les jours
 » dans votre camp Sergius Galba , ceint
 » du poignard dont il perça César. Vous
 » avez enrôlé mes soldats , sous le pré-
 » texte de venger la mort du Dicta-
 » teur ; & vous les menez ensuite con-
 » tre leur Général & contre leurs ca-
 » marades militaires : en un mot , vous
 » faites tout ce que feroit Pompée , s'il
 » vivoit encore , & ce que feroit Sex-
 » tus son fils , s'il étoit à Rome. Vous
 » ne voulez écouter aucunes proposi-
 » tions de paix , que je ne permette à
 » Brutus de sortir de Modene , ou que
 » je ne lui fournisse des vivres : par-
 » lez-vous ainsi ? Croyez-vous que ce
 » soit l'opinion de mes Vétérans , qui
 » n'ont pas encore tiré l'épée ? Vous
 » vous êtes vendus à la flatterie & aux
 » honneurs séduisans du Sénat. Mais ,
 » dites-vous , il faut sauver les soldats
 » renfermés dans la ville : je ne m'y
 » oppose pas. Qu'ils s'en aillent où
 » bon leur semble , pourvu qu'ils li-
 » vrent Décimus à la mort qu'il mé-

» rite. Vous dites encore que, dans le
 » Sénat, on a parlé d'un traité, & que
 » cinq Consulaires sont nommés Com-
 » missaires à cet effet. J'ai peine à croire
 » que ceux qui m'ont poussé à bout,
 » lorsque j'offrois des conditions rai-
 » sonnables, veuillent agir avec mo-
 » dération. Il n'est pas probable que
 » ceux qui ont déclaré Dolabella en-
 » nemi de la patrie pour avoir fait un
 » acte de justice, voulussent m'épar-
 » gner, moi qui suis du même senti-
 » ment. Réfléchissez donc, & consi-
 » dérez s'il vaut mieux venger la mort
 » de Trébonius, que celle de César ?
 » S'il vaut mieux nous entre-détruire
 » que de relever le parti des *Pompéiens*.
 » Entendons-nous, soyons d'accord ;
 » ne devenons pas la risée & la proie
 » de nos ennemis : ne leur donnons
 » point ce spectacle agréable de voir
 » des soldats du même corps s'entre-
 » déchirer au commandement de Ci-
 » céron, qui comme un chef de gla-
 » diateurs, presse le combat. Il vous
 » a séduits avec le même appât qui sé-
 » duisit César. Je ne souffrirai jamais
 » aucune indignité, & je ne veux pas
 » que mes amis en souffrent. Je n'aban-
 » donnerai jamais ce parti que Pompée

» a détesté. Les Vétérans ne seront pas
 » chassés de leurs établissemens ; on ne
 » nous traînera pas l'un après l'autre
 » dans les tortures. Je garderai ma foi
 » avec Dolabella ; je ne romprai point
 » avec M. Lépidus , le plus pieux des
 » hommes ; je ne trahirai pas Plancus
 » le confident de tous mes desseins. Je
 » vivrai avec plaisir , si les Dieux im-
 » mortels favorisent mes projets. Mais
 » si un sort contraire m'attend , je jouis
 » d'avance de votre punition future &
 » certaine : car si les Pompéiens vain-
 » cus sont si insolens , puissiez - vous
 » éprouver ce qu'ils seront étant vain-
 » queurs ! Voici ma dernière résolu-
 » tion : je veux bien oublier les torts
 » que l'on a eu envers moi & les miens,
 » si l'on veut oublier qu'on me les ait
 » faits , ou si l'on se joint à moi pour
 » venger la mort de César. Je ne crois
 » pas que vos Commissaires viennent :
 » jusqu'alors , je continuerai la guerre ;
 » s'ils arrivent enfin , je pourrai (1)
 » entendre leurs demandes ».

Hirtius , au lieu de répondre à cette
 Lettre , l'envoya à Cicéron qui la lut

(1) Il est à présumer qu'Antoine n'étoit
 pas à jeûn lorsqu'il écrivit cette lettre.

en plein Sénat, pour faire voir ce qu'on devoit attendre d'un tel homme, si le succès répondoit à ses vues. Piso & Calenus avoient engagé les Sénateurs à envoyer une seconde Ambassade à Antoine, sur les fausses représentations de son prétendu retour au bon parti, & du triste état où ils avoient trouvé sa (1) famille : mais on découvrit que ce n'étoit qu'une nouvelle ruse pour gagner du tems, & pour que Décimus Brutus, réduit enfin à toute extrémité dans Modene, pût être enlevé d'assaut, ou fût obligé de se rendre. Au lieu donc d'une nouvelle députation, le Consul C. Vibius Pansa, homme ferme & courageux, après avoir abrogé les loix factieuses d'Antoine, & annullé ses donations factices, sortit de Rome à la tête de quatre légions (2) nouvellement levées, & composées de jeunes volontaires, qui témoignoit beaucoup d'ardeur pour soutenir la cause de la liberté. L'armée de la République alors devint supérieure à celle des rebelles; mais l'armée d'Antoine étoit aguerrie & accoutumée au pillage, aux fatigues & aux dangers.

(1) *Cic. Philip. 12.* (2) 26000 hommes.

Au bruit de l'approche de Vibius, Antoine projecta de le surprendre, & de détruire ce corps inexpérimenté. Pour cet effet, il se mit en marche le 14 Avril de grand matin avec sa cohorte, celle de Silanus, deux autres Prétoriennes, deux légions de Vétérans, & une troupe de vieux soldats rappelés à leurs drapeaux après avoir servi le tems prescrit par les loix. Pour remplir son projet, Antoine se porta sur Boulogne, persuadé que Panfa n'avoit que ses quatre nouvelles légions. Le Modenois est un pays plat & marécageux : comme c'étoit la grande route de la Gaule & de l'Espagne, les Romains avoient construit pour les troupes un chemin (1) qui régnoit sur des champs couverts de roseaux. Antoine, ayant devant lui le village de Castel-Franco, cacha dans ces roseaux ses légions pesamment armées, ne montrant que sa cavalerie & quelques troupes légères. Mais Hirtius, Officier expérimenté, ayant prévu les desseins d'Antoine, avoit détaché la légion *Martianne*, dont Sergius Galba étoit Tribun, avec sa cohorte Prétorienne

(1) Nommé l'Emilien.

& celle de César pour joindre le Consul Panfa. La jonction se fit à l'insu d'Antoine. La légion *Martianne* & la cohorte Prétorienne d'Octavien étoient composées des mêmes soldats, qui, comme nous l'avons dit, après le massacre de leurs Centurions, avoient abandonné Antoine à Brindes. Ils regardoient par conséquent ceux qui l'avoient suivi comme des traîtres & des infames. Ceux-ci, de leur côté, regardoient les premiers comme de lâches déserteurs. Dans cet esprit d'indignation réciproque, ces troupes ne s'entrevirent pas plutôt, que leur fureur s'alluma au point que la légion *Martianne*, n'écoutant plus d'ordres, se jeta impétueusement entre un marais & un bois pour attaquer l'ennemi. Panfa, ne pouvant les contenir, laissa deux légions pour garder le camp, sous les ordres de Torquatus son Questeur, & marcha lui-même avec deux autres pour soutenir la *Martianne*. Sur ce mouvement, Antoine parut avec ses légions, & engagea un combat, le plus furieux qu'on ait vu dans la guerre civile. Un farouche silence & le bon ordre regnerent des deux côtés. On vint à la charge sans cri militaire, sans me-

naces & sans tumulte. Au lieu de bruit de guerre , le choc des armes & les sours des mourans animoient les soldats au carnage. A la droite du Consul, huit cohortes (1) de *Martiens*, & Galba à leur tête , firent perdre à l'ennemi plus de cent pas de terrain ; & le poursuivant avec trop d'ardeur, elles coururent risque d'être enveloppées par la cavalerie Numide d'Antoine. Mais à la gauche, la garde Prétorienne d'Octavien & deux autres cohortes, ayant été attaquées de front par une légion, & en flanc par la cavalerie, commençoient à plier, lorsque le Consul vint les soutenir avec ses légions de nouvelle levée, & renouvela le combat. Le trop ardent Vibius, agissant autant en soldat qu'en Général, reçut deux blessures dans le côté, & fut transporté à Boulogne : son armée se retira en bon ordre au camp, & laissa Antoine maître du champ de bataille. Ce dernier, qui étoit supérieur en cavalerie, ordonna à deux légions de marcher & d'attaquer le camp du Consul. Mais elles furent repoussées avec la perte de leurs plus braves soldats, & furent obligées de se retirer vers Castel-

(1) 3400 hommes.

Franco. Il s'est passé peu d'actions plus sanglantes entre deux armées Romaines. La trente-cinquieme légion d'Antoine souffrit beaucoup, & la deuxieme, à l'attaque du camp, fut extrêmement maltraitée. Du côté de Pansa, deux cohortes *Martiannes* furent taillées en pieces; la cohorte Prétorienne d'Octavien fut écharpée, & de ceux qui échapperent, il n'y en eut presque pas un qui ne fût blessé (1).

Hirtius, ayant été informé sur le champ de ce qui se passoit entre son Collegue & Antoine, ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion de se signaler. Il laissa le jeune Octavien au camp, avec quatre cohortes pour le garder; & se mettant à la tête de la quatrieme & de la septieme légion, il marcha vers Castel-Franco, pour couper la retraite d'Antoine. Il réussit en partie dans son projet; car il arriva dans ce Village avant les rebelles: mais il ne put empêcher qu'une légion du camp devant Modene ne les joignît. Hirtius, voyant alors que l'ennemi avoit trois légions & de la cavalerie, contre deux simplement, résolut de

(1) *Appian. lib. 7.*

vaincre ou de mourir : il prit l'Aigle (1) Romaine des mains de celui qui la portoit, & mena cette troupe au combat, en s'exposant le premier aux coups (2). Ce spectacle anima tellement ses légions, qu'après un choc très-rude & très-sanglant, elles repoussèrent celles d'Antoine, qui, blessées & fatiguées, furent bientôt mises en déroute. Il y eut même des compagnies entières renversées & foulées aux pieds par leurs camarades qui, se repliant sur les derniers, acheverent leur défaite. L'attaque d'Hirtius fut si brusque & si rapide, que la quatrième légion ne perdit pas un seul homme (3). Antoine, voyant trois de ses meilleures légions détruites en un jour, prit la fuite avec sa cavalerie pour regagner son camp devant Modene, où il arriva le même soir.

La proximité des armées faisoit répandre promptement les nouvelles. Ce même jour, un corps d'*Antonien*s, ayant été informé de la marche d'Hirtius, voulut s'emparer de son camp, jugeant qu'il devoit être foiblement

(1) De la quatrième légion.

(2) *Cic. Philip. 14.*

(3) *Quarta legio victrix desiderat neminem.*
Cic. Philip. 14.

gardé. Octavien soutint l'attaque avec bravoure , & la repoussa avec peu de perte de sa part. Cette première action lui acquit l'estime des troupes. Il est incertain qu'il se soit trouvé à la bataille de Munda , au moins est-il sûr qu'il n'y avoit pas le moindre commandement. M. Antoine fit courir le bruit qu'Octavien ne put soutenir la vue de l'attaque des siens , & qu'effrayé il se cacha pendant deux jours , après lesquels on le trouva sans cheval & sans sa robe de Préteur (1). Mais le témoignage du Consul Hirtius, en faveur du jeune César , est sans réplique , & détruit cette odieuse imputation de lâcheté (2).

Deux jours avant que les nouvelles de ces combats arrivassent à Rome, une terreur panique s'empara de tous les esprits. On avoit mystérieusement répandu des bruits sourds que Décimus Brutus étoit à la dernière extrémité ; que les deux Consuls , & Octavien même , n'étoient pas aussi grands ennemis d'Antoine qu'on les croyoit ; que les affaires seroient arrangées de façon que Modene seroit prise , & que ces anciens amis feroient une nouvelle al-

(1) *Sueton. Octav. §. 10.*

(2) *Cic. Philip. 14.*

liance. Mais tout d'un coup on assura qu'Antoine avoit remporté une victoire complète sur les armées de la République, & qu'il marchoit à Rome. Tous les honnêtes gens frémirent ; en un moment les rues furent remplies de monde ; la tristesse étoit peinte sur tous les visages. Chacun croyoit déjà voir sa femme & ses enfans exposés aux insultes , à la brutalité & à la scélératesse des soldats d'Antoine. Les plus aisés se préparoient à abandonner la patrie , & à se transporter , avec ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux , dans un autre climat , au camp de M. Brutus , ou dans les Provinces qu'il protégeoit. Outre ces bruits, F. Calenus, Servilius & Pison avoient encore malicieusement répandu que Cicéron devoit se montrer en public , accompagné de Licteurs & des Faisceaux ; qu'il vouloit se déclarer Dictateur & usurper la puissance suprême. Cette histoire , peu vraisemblable , fut imaginée pour seconder leurs mauvais desseins. L'ancien parti de César , alors dévoué à Antoine , s'assembloit tous les jours sous les murs de l'édifice où Jules avoit reçu la récompense de ses crimes. Ce fut-là qu'ils convinrent de se saisir , à l'ap-

410 MÉMOIRES DE LA COUR
proche d'Antoine , du Capitole , du
Forum & des portes de la ville , pour
pouvoir disposer du Sénat à leur gré.
Mais ils jugerent bien qu'à leur pre-
mier mouvement, le plus grand con-
cours des Citoyens se feroit à la mai-
son de Cicéron ; c'est pourquoi ils
avoient répandu la fable de son usur-
pation projetée. Ils avoient même apos-
té de faux Liſteurs , qui devoient pa-
roître aussi-tôt que Cicéron sortiroit
de chez lui ; & ils devoient eux-mêmes,
à cette vue , crier *au Tyran* , se jeter
sur lui & l'assassiner.

Pour détruire ces bruits injurieux à
son ami, P. Apuleius, Tribun du Peu-
ple , convoqua l'assemblée au *Forum*. Il
y fit un discours véhément où il exposa
toute la noirceur de cette calomnie. On
rendit justice aux vertus de Cicéron ,
en s'écriant que jamais il n'avoit aban-
donné les intérêts de la République.

Deux ou trois heures après cet hono-
rable témoignage du Peuple Romain ,
le courier des Consuls arriva avec un
détail de leurs opérations & de leurs
victoires. Ces nouvelles furent bientôt
répandues ; une joie extrême succéda
à la tristesse. Dans un moment le Sénat,
les Chevaliers & le Peuple se rendi-

rent chez Cicéron, & , aux acclamations de la multitude, ils conduisirent ce grand homme au Capitole, pour rendre grâces aux Dieux tutélaires de Rome, des succès du bon parti. Ils le firent ensuite monter dans la tribune aux harangues : il essaya vainement d'y parler. L'idée ravissante de la liberté recouvrée, ses vertus, son mérite, excitoient successivement des cris de joie qui marquoient leur attachement pour ce vrai Patriote, & qui lui firent ressentir le plaisir le plus pur qu'un mortel puisse goûter. Etre chéri d'un Peuple, réussir dans la bonne cause & mériter les suffrages réunis d'un Empire, sont en effet des choses bien flatteuses pour un homme, même moins sensible aux louanges que Cicéron. On le reconduisit aux mêmes acclamations de *Pere*, de *Libérateur de la Patrie*; & pendant le reste du jour, le Peuple parcourut tous les Temples.

Il y eut quelques contestations au Sénat, sur les lettres des Consuls. Fufius Calenus avoit déjà ci-devant proposé une formule d'approbation de la lettre publique de M. Brutus, savoir, qu'elle étoit assez bien écrite (1),

(1) *Cic. Philip.* 10.

comme s'il avoit simplement voulu louer son Secrétaire. Son but étoit de diminuer la réputation de Brutus, d'é luder la ratification de tout ce qu'il avoit fait pour la Patrie, & d'empêcher qu'on ne lui donnât de plein-pouvoirs. A son imitation, P. Servilius, désolé de la défaite d'Antoine, proposa aussi de rendre de solennelles actions de grâces aux Dieux pour la victoire des Consuls; mais étant obligé de dire sur quels ennemis, il se contenta de répondre, « sur des méchans & pré-
 » somptueux Citoyens (1). Cicéron releva ces traits avec feu, & fit déclarer M. Antoine, avec tous ses adhérens, ennemis de la République. Les trois (2) Généraux, qui avoient participé à sa défaite, furent décorés du titre d'*Imperatores* (Commandans en chef) d'abord par leurs troupes, ensuite par le Sénat (3). Pour animer de plus en plus les vainqueurs, il donna ordre aux Consuls de faire ériger un superbe Mo-

(1) *Cic. Philip.* 14.

(2) Panfa, Hirtius, Octavien.

(3) Les Ecrivains du parti de César ont dit sans fondement, que le Sénat, en comblant d'honneurs les deux Consuls, ne parla point du tout d'Octavien.

nument de pierres quarrées , à la mémoire des Citoyens tués en cette occasion , avec cette inscription profondément gravée *Ce monument est consacré à ceux qui ont répandu leur sang pour la défense de la liberté Romaine.* Il fut aussi statué que les dons promis aux troupes , au rétablissement de la République , seroient payés par le trésor public , aux veuves , aux enfans ou parens des soldats qui périrent dans cette bataille.

Le Modénois , depuis la défaite d'Antoine , qui se tenoit dans son camp , commença un peu à respirer. Quelque tems auparavant cette affaire , T. Plancus (1) , Commandant de la cavalerie légère d'Antoine , avoit été rencontré & mis aussi en déroute par Pontius Aquila ; ensorte qu'aucun corps des rebelles n'osoit paroître en campagne pour exercer leurs violences & leurs rapines. Toutes les villes & les colonies de la Lombardie secoururent (2) l'armée des Consuls avec une ardeur égale. Les villes voisines de l'Italie en avoient

(1) Ce Plancus n'est pas celui qui gouvernoit alors la Gaule ultérieure , & qui étoit Consul élu.

(2) *Cic. Philip. 12.*

donné l'exemple. L'esprit du Sénat sembloit avoir passé dans le Conseil de chaque bourgade. Fermo se cottisa ; les Marruciniens (1) notèrent d'infamie les jeunes gens qui refusoient de s'enrôler. Les Padouans chasserent la garnison d'Antoine, fermèrent leurs portes à un de ses détachemens, & envoyèrent aux Consuls des hommes , des armes & de l'argent. Les Norfiens (2) éleverent un monument aux soldats tués à Modene pour la bonne cause. Antoine, outré de rage de ses mauvais succès, l'assouvit sur les Parmesans. Lucius, son frere, attaqua leur ville à l'improviste , & l'emporta l'épée à la main. Les cruautés qu'on y exerça font frémir d'horreur ; on ne vit jamais de scene plus barbare. Les habitans furent massacrés, après avoir souffert les tourmens les plus cruels ; les femmes & les filles, traînées dans les rues par les cheveux, furent publiquement violées le poignard sur la gorge. Mais enfin leur fureur fut arrêtée par l'approche des armées réunies des Consuls & d'Octavien. Ces Généraux vinrent camper à la vue des lignes d'Antoine, & restèrent

(1) Peuples d'Italie sur la Mer Adriatique.

(2) La ville de Norfia est dans l'Ombrie.

dans cette situation pendant quelques jours. Décimus Brutus , enfermé dans Modene , où régnoit la famine , étoit exposé à toute extrémité. Hirtius , pour le secourir , se détermina à attaquer les lignes de circonvallation , & de percer jusqu'à la ville. Il donna donc ordre à trois légions *Vétérans* de tourner les marais au couchant , & d'attaquer les retranchemens par les endroits les plus foibles. Sur ce mouvement , Antoine détacha sa cavalerie pour prendre ces légions en flanc. La cavalerie d'Hirtius la contint par des évolutions faites à propos , & couvrit cette infanterie pendant sa marche. Antoine alors mena deux légions pour attaquer en queue ; mais les légions Consulaires , qui se présentèrent fièrement , engagèrent près des lignes un combat furieux. Dans ce moment , D. Brutus , s'étant apperçu de ces manœuvres , sortit de Modene , à la tête de sa légion de *Vétérans* , & attaqua brusquement la garde de la tranchée. Soudain il s'en éleva un grand cri , qui fit tourner la tête aux *Antonien*s , & qui leur fit croire que l'ennemi avoit pénétré. Le courage les abandonna , & ils ne résistèrent plus que foiblement : la victoire se déclara.

encore une fois pour Hirtius, qui les poursuivit jusque dans leurs lignes, où la confusion se jetta. L'ardent Consul y entra pêle-mêle avec les *Antonien*s, & fit détruire la plus grande partie de leurs ouvrages. Voyant que, malgré ce désordre, la garde Prétorienne d'Antoine faisoit encore bonne contenance devant la tente du Général, il marcha promptement contr'elle, la rompit & la mit en fuite : mais s'étant trop exposé dans la chaleur de cette attaque avec Pontius Aquila, ils reçurent la mort au sein de la victoire. Le jeune Octavien, de son côté, se comporta avec beaucoup de valeur ; quoique blessé en menant sa troupe à l'attaque, il ne voulut point se retirer ; il prit même l'Aigle des mains de l'Enseigne, qui reçut une blessure mortelle, & porta cette Aigle pendant tout le combat.

Antoine, dans cette troisième affaire, perdit son armée de Vétérans, à l'exception de sa cavalerie, qui se sauva presque toute entière. Il alla se réfugier avec elle & avec les débris de son infanterie, dans les rochers des Apennins, faisant des marches forcées jusqu'au lieu nommé les Gués (1), situé

(1) Στραβων. βιβ. δ.

entre les Alpes & les Apennins , & entouré de précipices. L'homme (1) d'esprit à qui on demanda ce qu'Antoine faisoit dans sa fuite , & qui répondit assez plaisamment , faisant allusion aux chiens altérés des rives du Nil , qu'il bûvoit & fuyoit (2) , se trompa fort ; car il n'avoit ni équipages ni cantines , & souffrit beaucoup de la faim (3). Des racines & de l'eau étoient la nourriture de cette armée fugitive , encore fut-elle obligée à la fin de se contenter , ainsi qu'Antoine , d'écorces d'arbres. C'étoit dans ces occasions extrêmes que ce perfide se revêtoit des apparences de la vertu. Son corps , endurci dès la jeunesse aux fatigues , supportoit (4) aisément tous ces maux ; & il donnoit aux soldats un exemple de courage , de patience & de fermeté.

La joie qu'auroit dû causer cette victoire fut troublée par la perte d'Hirtius. Ce Consul avoit de grandes qualités ; il étoit éloquent , & également propre aux lettres & aux armes. Sa réputation auroit été brillante , s'il s'é-

(1) *Macrob. Saturn. lib. 2, §. 2.*

(2) *Bibit & fugit.*

(3) *Πλευταρχ. Ἀντωνίου.*

(4) *Cic. Philip. 2.*

toit moins livré aux plaisirs , à l'ambition & au parti de Jules César. Les élèves de ce tyran mettoient alors en pratique les uns contre les autres, les leçons qu'ils avoient prises sous lui dans les Gaules & dans les trois parties du monde où ils avoient combattu contre la République. La perte récente de ces Romains qui auroient dû servir de barrière à l'Etat , contre les incursions des barbares , ou à étendre ses bornes aux extrémités de la terre, étoit le triste fruit de l'ambition démesurée d'Antoine.

La levée du siege de Modene & la conservation de D. Brutus pour lesquelles cette guerre avoit été entreprise , furent très-agréables au Sénat. La sortie qu'il fit si à propos lui fut très-glorieuse. On lui décerna le triomphe , & l'ovation (1) fut accordée au jeune Octavien. Quelques Sénateurs, (2) , partisans secrets d'Antoine, vou-

(1) Petit triomphe. Au lieu de faire son entrée sur un char, celui à qui l'ovation étoit accordée ne la faisoit qu'à pied ou à cheval avec des couronnes de Myrthe nommées *Ovales*.

(2) *Cicero ad M. Brutum per Messal. Idem ad C. Cassium.*

lurent s'opposer à ce décret ; & tâchèrent d'obscurcir la gloire de Décimus Brutus. Mais les amis de la République l'emportèrent sur eux.

Jusqu'ici les affaires avoient été bien conduites , tant par l'esprit & la sagesse de Cicéron , que par la valeur & l'habileté des Généraux. Mais après la dernière défaite d'Antoine , une langueur mortelle s'empara des esprits , comme s'il n'étoit plus rien resté à faire. On commit une faute irréparable en ne poursuivant pas Antoine dans sa fuite aux Alpes. Le reste de son parti , encore étonné de sa défaite , eût été facile à anéantir : mais par une fatalité incompréhensible , & qui semble quelquefois conduire les plus grands événemens , on laissa à Antoine le tems de se remettre de sa frayeur , & de réparer ses pertes.

Le jour de cette dernière action , D. Brutus , occupé des soins de sa sortie de Modene , & de procurer , après la Bataille , des vivres à ses soldats affamés , ne s'informa point d'Hirtius ; il le crut à la poursuite d'Antoine que ses troupes de Modene , exténuées par la famine & par leur dernier effort , ne pouvoient pas suivre. Il ne vouloit

point voir Octavien sans avoir conféré avec Hirtius. Cette défiance n'étoit pas déplacée ; cependant dans l'entrevue qu'il eut avec lui, quelque tems après , Décimus parut assez satisfait du jeune César. Le lendemain Vibius Panfa , qui étoit à Boulogne dangereusement blessé , envoya un courier à Décimus pour venir lui parler sur le champ. Il partit à l'instant ; mais ayant appris sa mort avant que d'arriver à Boulogne , il retourna promptement à son armée. Antoine, par ces accidens, gagna deux jours de marche ; il ne s'arrêtoit que pour ouvrir les prisons , & enrôler des malfaiteurs. Décimus, au moment de son retour au camp , proposa à Octavien de se joindre à lui , & de poursuivre Antoine sans relâche. Le jeune César hésita, sans cependant refuser la proposition. Mais , soit que ses Vétérans n'aient pas voulu le suivre , soit que, depuis la mort des deux Consuls , il ait eu d'autres vues , il est certain qu'il ne sortit pas de son camp. Décimus , dont l'armée étoit fatiguée & peu nombreuse , ne put exécuter son dessein qu'en partie. Si Octavien l'avoit secondé, Antoine & les débris de ses

troupes auroient péri dans ces montagnes , & la guerre auroit été terminée. Cependant , pour remplir ses vœux , il essaya , mais en vain , de gagner les légions *Martiannes* , & la quatrième légion , qui faisoient toute la force de l'armée Consulaire. Malgré sa foiblesse , l'infatigable Décimus traversa l'Apennin , pour chasser l'ennemi de l'Italie , & pour surprendre Ventidius , qui devoit rejoindre Antoine. Mais l'irrésolution & l'inaction d'Octavien , jointe aux accidens dont nous avons parlé , donnerent le tems à Ventidius (1) de joindre son Général avec trois légions qui franchirent les rochers crus jusqu'alors inaccessibles. Ce fut dans la vallée (2) de Livadi , au territoire de Gênes , que se fit cette jonction.

Antoine , par ce secours arrivé dans un moment où il en avoit le plus besoin , se vit encore à la tête d'une espece d'armée , avec laquelle cependant il n'osa pas regarder les vainqueurs en face. C'est pourquoi , après

(1) Il avoit été mulétier ; ce ne fut point par des vertus qu'il parvint à cette fortune.

(2) On y trouve un des lacs qui fournit aux eaux du Pô.

avoir harangué ses soldats , & loué leur courage , leur constance , il leur proposa de passer les Alpes pour joindre les troupes de M. Lépidus son ami. Ils refuserent obstinément de sortir de l'Italie , en s'écriant qu'ils y vouloient vaincre ou mourir ; & prièrent Antoine de les mener à Polenzo. Il fut obligé de condescendre à leur volonté , & envoya Trébellius avec un détachement de cavalerie pour prendre possession de ce poste. Mais Décimus , qui étoit déjà arrivé à Tortonne , ayant été informé des projets d'Antoine , le prévint en envoyant une demi - légion s'emparer de Polenzo. Cette troupe y arriva une heure avant Trébellius , qui , étonné de la promptitude de Décimus , porta la terreur parmi les siens. La crainte d'être attaqués par une armée victorieuse dans un pays où ils manquoient de tout , fit changer de résolution aux soldats d'Antoine. Ils se déterminèrent à passer les Alpes , pour joindre Lépidus , qui étoit sur les bords de l'Argens en Provence , avec environ quarante mille hommes. Dans ces entrefaites , la mort de C. Vibius Pansa , qui suivit celle d'Hirtius , tous deux Consuls ,
acheva

acheva d'affoiblir la République chancelante. Si l'un des deux au moins avoit survécu à l'autre, il auroit conservé l'union dans l'armée combinée du Sénat, & poursuivi Antoine avec autant d'ardeur qu'on l'avoit combattu. Les plus sages regretterent Panfa, & regarderent sa mort comme le coup (1) fatal donné à la République Romaine. Quoiqu'il suivît autrefois le parti de César, Cicéron & Cassius parlent de lui très-honorablement : ils louent son humanité ; & quoiqu'il fût Epicurien, ils le donnent pour un modele de fermeté & de valeur. Panfa avoit été le plus aimé de son parti : loin d'insulter aux vaincus qui avoient combattu pour la liberté, il étoit auprès de Jules César leur plus zélé protecteur. Comme son mérite lui donnoit beaucoup de crédit, il obtint la grace de T. Ampius Balbus (2) le *Champion* de la République, tant par sa plume que par son épée. Mais depuis son Consulat & la maturité de son jugement,

(1) *D. Brutus ad M. T. Ciceronem.*

Cicero ad Cassium. Cassius ad Ciceronem.

(2) *Cicero, ad T. Amp. Balbum.*

Les Césariens le nommoient la trompette de la guerre civile.

Pansa réfléchit sur les malheurs causés par César & Antoine , & parut s'attacher au bon parti. Il parla (1) , écrivit (2) & combattit ensuite avec un desir sincere de rétablir la liberté & l'ancienne forme (3) du Gouvernement.

Le discours prétendu qu'Appien lui fait tenir à la mort au jeune Octavien, le feroit regarder comme un traître qui n'auroit jamais eu d'autre but que sa propre élévation. Une lettre (4) de Décimus Brutus dément ce discours qui peut-être a été composé par quelque *Césaréen*, pour couvrir la perfidie du jeune César. Appien l'a servilement copié, ou l'a lui-même imaginé , ainsi que la contestation supposée entre Décimus & Octavien , immédiatement après la bataille de Modene.

Il est bien vrai que , lorsqu'Hirtius & Pansa se préparoient à marcher contre Antoine , Quintus Cicéron , Officier d'un mérite distingué , écrivit à leur sujet au Secrétaire (5) de son fre-

(1) *Cic. Philip.* 12.

(2) *C. Asinius Pollio ad Ciceronem.*

(3) *Cic. ad Brutum.*

(4) *Cic. ad Familiar. lib. XI , ep. 13.*

(5) *M. T. Tiro.*

re, & lui marqua qu'il les connoissoit parfaitement tous deux : « Ce sont ,
 » lui dit-il , deux hommes livrés à la
 » débauche , auxquels , loin de con-
 » fier le gouvernail de l'Etat, que sûre-
 » ment ils feront périr, on ne devroit
 » pas seulement donner l'inspection des
 » *cabarets*. Je ne doute pas , d'ailleurs ,
 » par tout ce que je leur ai vu faire au
 » camp (1) en présence même de l'en-
 » nemi, qu'Antoine, par la ressemblan-
 » ce des mœurs, ne les attire bientôt
 » dans son parti, si l'on ne lui oppose
 » pas quelque chose de plus ferme :
 » & ce n'est que par l'autorité des Tri-
 » buns , ou par celle d'autres graves
 » Citoyens, qu'on peut dans ce mo-
 » ment fortifier le parti de la Républi-
 » que , &c. »

Quintus est trop sévère. Ses mœurs, à la vérité, étoient pures, & ne s'accordoient pas avec celles des Consuls, ses rivaux ; ainsi il ne seroit pas étonnant qu'un peu de jalousie l'eût animé contr'eux. Le brigandage, la profusion, & par conséquent le luxe & la débauche régnoient dans le parti *Césarien*. Hirtius & Pansa avoient été les fa-

(1) Quintus avoit servi avec eux sous César.

voris de César, & s'étoient livrés à tous les excès, que non-seulement il permettoit dans ses camps, mais dont il montrait lui-même l'exemple. Quoique l'austérité des mœurs, & la vraie sagesse aient sans contredit tout l'avantage sur les vertus commodes & relâchées (1), on doit cependant avouer que le plaisir, le libertinage, & même la dissolution ne rendent pas un homme, d'ailleurs instruit, absolument incapable d'une sorte de conduite, d'honneur, & d'aptitude pour les affaires. Ce siècle ne nous en fournit que trop d'exemples : il seroit à souhaiter que le nombre en fût moins grand. La conduite d'Hirtius n'a pas été sans reproche (2); mais celle de Panfa (3) fut si noble, si désintéressée, que l'on peut du moment de sa mort, dater la ruine de la République Romaine.

Par cet événement, Octavien se trouva seul à la tête des armées con-

(1) Ces demi-vertus dans les hommes d'état, ou plutôt ces vices mitigés, ont toujours immédiatement précédé la décadence des empires.

(2) *M. T. Cicero ad Brutum.*

(3) *Pompo. Atticus. Q. Cornificius. D. Brutus. C. Cassius. M. T. Cicero,*

fulaires & des légions *Vétérans*. La mort des deux Consuls , arrivée si à propos pour favoriser ses desseins ambitieux , le fit soupçonner de manœuvres criminelles. Il se répandit un bruit sourd que Glauco , Médecin de Panfa , avoit été corrompu par le jeune César , pour empoisonner ses blessures ; & que quelques soldats d'Hirtius avoient été gagnés pour le tuer dans la chaleur du combat (1). Glauco fut long-tems dérenu dans les prisons par les ordres de Torquatus , Trésorier de Panfa. La conduite postérieure d'Octavien sembla justifier ces soupçons.

Il ne refusa pas nettement à Décimus , comme nous l'avons observé , de poursuivre Antoine , mais il éluda cette proposition ; il en agit de même avec L. Munatius Plancus , Consul , élu Gouverneur de la Gaule ultérieure , qui le pressa par lettre de venir le joindre. Cette conduite concertée & uniforme , fait clairement voir un dessein fixe , guidé par un autre conseil. Il étoit enfin parvenu à humilier Antoine ; & la conjoncture lui parut favorable pour tenter l'exécution de ses

(1) *M. T. Cicero , lib. sing. ad M. Brutum , epist. 6.*

odieux projets, c'est-à-dire, pour opprimer sa patrie, & s'en rendre le maître. Toutes ses protestations d'amour de la liberté & d'attachement aux amis de la bonne cause ne furent jamais sincères; il dissimula pour remplir sa vengeance & ses vues ambitieuses. Il donna toute sa confiance aux créatures de son pere adoptif: il n'étoit entouré que d'hommes (1) rusés, hardis, & d'Officiers des légions *Césariennes*, qui aimoient la guerre autant qu'ils haïssoient le Sénat. Par leurs conseils il engagea à son service les chefs des Vétérans de l'armée consulaire, & résolut ensuite, au mépris des loix & de ses engagements, de se faire Consul le reste de l'année. Comme patriote, il auroit dû poursuivre l'ennemi public. Il s'amusa au contraire dans les environs de Modene, cherchant tous les jours de nouveaux prétextes pour cacher sa perfidie (2) préméditée. Il affectoit la modération, tandis qu'il avoit ordonné à ses Officiers de se plaindre hautement de ce que le Sénat le traitoit en jeune homme, & négligeoit leurs chefs, pour frustrer les soldats des récompenses

(1) *Balbus, Matius, Posthumus, &c.*

(2) *Cn. Plancus ad Ciceronem, epist. 24.*

méritées, puisque dans l'acte qui assignoit des terres aux troupes à la fin de la guerre, il n'étoit seulement pas question de Décimus ni d'Octavien. Pour se dispenser ensuite de la reconnaissance qu'il devoit à celui (*Cicéron*) qu'il avoit jusqu'alors appelé son pere, il fit courir le bruit par Ségulius Labéo, sur un mot prétendument équivoque, qu'on vouloit le perdre. L'Orateur avoit dit qu'Octavien devoit être loué, *laudandum adolescentem*; honoré, *ornandum*; élevé aux dignités, *tollendum*. Octavien donnant à ce dernier mot un sens forcé, prétendit que *tollendum* signifioit *mis à mort*. Sur quoi il s'écria qu'il empêcheroit bien ses ennemis de le faire assassiner. Après avoir attendu que Ventidius eût joint Antoine, & que tous deux fussent réunis à M. Lépidus, il envoya une députation d'Officiers à Rome pour demander le Consulat. Les Sénateurs furent surpris de cette demande, mais ils en voyoient les conséquences que par le moyen de laquelle elle fut faite. On ne douta plus alors de sa trahison & de ses vues tyranniques. Quoique le Sénat, qui connoissoit les forces (1) supérieures d'Oc-

(1) *Cic. Philip. XI.*

tavien, n'eût rien à lui opposer (1); cependant il agit en cette occasion avec une fermeté digne des anciens Romains. Il rejetta sa demande insolente : personne n'osa l'appuyer. Les centurions députés en furent très-surpris ; l'un d'eux eut l'impudence, en montrant son épée, de dire en plein Sénat : « Ceci le fera Consul ».

La défaite d'Antoine, que l'on croyoit décisive, à Rome, & la confiance qu'on avoit en Décimus & Plancus, jointe à la nouvelle de la révolution de l'Orient, réhaussèrent encore le courage du Sénat.

Après le nom du grand Pompée, il n'y avoit pas de nom Romain en Orient, plus terrible aux ennemis, & plus cher aux amis de la bonne cause que celui de C. Cassius. N'étant encore que Questeur de l'avare Crassus, il avoit déjà fait connoître ses talens militaires. Il avoit opiné contre les propositions qui rendirent cette expédition si funeste à Rome ; & il sauva par son habileté les débris des légions vaincues. La belle retraite qu'il fit au travers de vastes pays presque déserts,

(1) *Cicer. ad Brutum, epist. 10.*

toujours harcelé par une cavalerie légère & victorieuse , le combla d'honneur. Il regagna Antioche , où il fut bloqué par les Parthes ; mais ceux-ci connoissant peu l'art d'assiéger des villes , & étant d'ailleurs informés de la marche d'une armée Romaine sous M. T. Cicéron , alors Gouverneur de la Cilicie , leverent bientôt le Blocus. Cassius , à son tour , se mit à leur poursuite , tomba sur eux avec avantage , tua le fameux Osakès leur Général , & les mit en déroute. Les Parthes , honteux de cette défaite , revinrent à la charge sous la conduite de Pacorus , que quelques-uns font passer pour le fils de leur Roi. Cassius , renforcé par de nouvelles troupes , marcha à leur rencontre (1), les défit après un combat très-vif , & garantit la Syrie de leurs incursions (2). C'est pourquoi son nom étoit révéré dans la Phénicie & aux limites orientales de l'Empire.

Lorsque M. Brutus & Cassius se séparèrent à Athenes pour chercher leur sûreté , & travailler à celle de la République , ce dernier faisant route vers la Syrie , rencontra Cn. Lentulus , fils

(1) *Just. l. 1. c. 1. d. §. 26.*

(2) *Cic. Philip. 11.*

442 MÉMOIRES DE LA COUR
du Consul , & Proquesteur de l'Asie.
Celui-ci s'étoit réfugié au camp de M.
Brutus , pendant l'incursion de Dolabella dans cette Province ; & y retournoit avec de la cavalerie & quelques troupes de nouvelles levées. Lentulus livra ce corps à Cassius , avec la caisse des taxes. Ce secours d'hommes & d'argent le mit en état d'entrer dans la Syrie d'une maniere convenable à la dignité d'un Général. A son arrivée , il trouva la confusion & la division dans l'armée Romaine. Le jeune Sextus César , fief de la protection du Dictateur , son cousin , qui l'avoit établi Gouverneur dans cette Province , étoit devenu si insolent & si cruel , que ses soldats se mutinerent & le massacrerent. Cecilius Bassus , à la tête d'une légion de six mille auxiliaires envoyés par les Princes voisins , se révolta , & s'empara d'Apamée , ville forte , & repoussa L. Statius Murcus & Q. Marcus Crispus , qui , avec leurs troupes , étoient venus pour le réduire. Ces vrais patriotes , ayant appris l'arrivée de Cassius , & tout ce qui se passoit à Rome , se joignirent volontiers à ce Général pour défendre la République. On ignore si C. Bassus accepta de gré

ou de force le commandement de la légion ; cependant il fit mine de vouloir soutenir un siège : mais les mutins, jugeant l'occasion favorable pour obtenir leur pardon , envoyèrent traiter avec Cassius , & se rendirent (1) malgré Bassus. Vers ce même tems, Cassius fut informé que le Proconsul A. Alliénus , Lieutenant de Dolabella , conduisoit au travers de la Palestine , quatre légions de l'Egypte, débris malheureux des armées du *Triumvirat*. Il se hâta donc d'aller à leur rencontre & les joignit à Tarichéa , près de Caparnaüm. Par cette jonction , son armée montoit à environ soixante - dix mille homme. Pour soutenir la guerre qu'il entreprenoit , il fut obligé d'imposer sur les villes de grosses taxes qu'il levait avec rigueur. Ce mal nécessaire , que ce digne Citoyen & grand Capitaine ne pouvoit éviter , étoit la suite funeste de l'ambition effrénée de Jules-César & de ses imitateurs.

Cassius n'étant pas éloigné de Jérusalem , envoya demander à Antipater, pere d'Hérode le Grand, alors Préfet

(1) *Cassius ad Ciceronem.*

de la Judée (1), un subside de sept (2) mille talens. Il ne brûla pas Laodicée, qui avoit invité Dolabella à venir dans ses murs; mais il la pillà de façon qu'il n'y resta rien. Ceux de Tharse furent punis avec la plus grande rigueur, parce qu'ils favorisoient le parti de César. Il les taxa à quinze mille (3) talens; ce qui les réduisit à la dernière misère. Pour payer cette somme énorme, ils furent obligés d'enlever non seulement les richesses & les ornemens de tous les édifices, & même des temples, mais encore de vendre leurs enfans pour esclaves. Le Général touché de leurs malheurs, à son retour de la Syrie, leur accorda pour l'avenir une immunité de tous impôts.

De tous tems, les vertus ont été persécutées par l'envie. Quelques Sénateurs, aussi lâches que corrompus, trouverent mauvais que Brutus & Cassius eussent pris, de leur propre mouvement, la conduite des armées, gouvernassent les provinces, & disposassent du revenu public. C'est le re-

(1) Ιωσφ. Αλφ. α. §. ζη.

(2) C'est environ cent trente mille louis.

(3) Environ deux cents quatre-vingt mille louis.

proche commun des Ecrivains *Césariens*. Ils oublient que le Sénat, libre à la mort du tyran (1), confirma Brutus & Cassius dans le Gouvernement de ces Provinces ; & que C. V. Panfa, avant que de marcher au secours de Modene, abrogea les loix & les ordonnances qu'Antoine avoit fait passer par la fraude & par la force. Mais ces Sénateurs, ennemis de la liberté, ne formerent que des plaintes sourdes. Cicéron les contint : il avoit trop de génie & d'expérience, pour ne pas peindre avec les plus fortes couleurs, la conduite louable & salutaire de ses amis. Quoique cet Orateur ne cessât de rappeler l'ancienne forme, la dignité du Sénat, & l'observance des regles, cependant il s'accommoda aux circonstances des tems, se relâcha de sa rigidité, & ne balança point, lorsqu'il fut question de revêtir M. Brutus de la dignité Proconsulaire, & le jeune Octavien de la Proprétoriale, de former lui-même le décret, en conciliant l'ancienne austérité à la corruption présente. Il avoue de plus que les libérateurs de Rome avoient été forcés.

(1) Jules César.

d'être eux-mêmes leur Sénat, en ajoutant que dans ces violentes secousses, & dans ce désordre public, les hommes sages (ce qui est très-vrai) ne devoient se conduire que selon les événemens. La liberté de la patrie est la loi la plus sacrée d'après laquelle on doit régler sa conduite.

M. Brutus, qui connoissoit ces maximes, continue Cicéron, n'attendit point de décret. Au lieu d'aller en Crete, il alla en Macédoine, où il ne regarda, comme siennes, ces choses que vous souhaitez être à vous, que pour vous les conserver. Il leva des troupes, reçut les anciennes à son service, prit la cavalerie du Consul Dolabella, & le déclara ennemi public. Cassius agit avec la même magnanimité : il quitta l'Italie pour empêcher cet incendiaire de se rendre maître de la Syrie. De quel droit, ou par quelles loix ont-ils fait toutes ces choses ? Par celles que *Jupiter lui-même* a gravées dans les grandes ames ; par la loi enfin, que tout ce qui concourt au bien public, est toujours estimé juste & légitime.

En conséquence de ces principes, Cicéron proposa le décret suivant :

« P. Cor. Dolabella & ses parti-
 » sans seront poursuivis à toute ri-
 » gueur , tant par mer que par terre.
 » Le Sénat veut que le Proconsul C.
 » Cassius gouverne la Syrie , comme
 » ayant le meilleur titre pour garder
 » ce Gouvernement ; qu'il prenne à
 » son service les armées commandées
 » par Q. Marcius Crispus , L. Staius
 » Murcus, Proconsuls, & par Alliénus
 » Lieutenant Général ; qu'il soit re-
 » vêtu du commandement en Syrie ,
 » en Asie , en Bithynie & au Pont ; qu'il
 » ait le pouvoir de lever dans ces pro-
 » vinces l'argent , les vaisseaux , & les
 » munitions qu'il jugera nécessaires ;
 » que dans quelque département de
 » l'Empire où la guerre le porte , celui
 » qui y gouvernera devra lui obéir en
 » tout. Le Sénat , en outre , & le peu-
 » ple Romain prient les Rois *Déjotarus*
 » (1), & autres Princes & Tétrarques
 » leurs amis , de secourir Cassius dans
 » toute occasion , les assurant d'une
 » reconnoissance sans bornes pour les
 » services qu'ils lui rendroient ».

En vertu de ce décret & d'un autre
 qui avoit accordé les mêmes pouvoirs

(1) Pere & fils.

à M. Brutus, dans les provinces étendues de l'Helléspont, tout l'Orient de l'Empire Romain, depuis l'Italie jusqu'à l'Euphrates, étoit sous les ordres de M. Brutus & de C. Cassius. Ce dernier étoit connu dans ces pays, tant par ses exploits contre les Parthes, que comme Amiral de Pompée au tems de la dernière guerre civile; ce qui l'avoit rendu célèbre sur les côtes de la Syrie, de l'Asie, du Pont & des Isles. Sa bravoure & son habileté (1) militaire avoient fait l'admiration des Phéniciens & sur-tout des Tyriens, les plus habiles Mariniers de l'ancien monde.

C. Cassius, informé que Dolabella étoit enfin arrivé en Cilicie sur l'invitation des Habitans (2) de Tharse, dirigea ses pas de ce côté, en prenant sa route par la Phénicie. Mais avant

(1) Il avoit cependant manqué César qu'il voulut surprendre dans une embuscade à sa descente du Cydnus (*fleuve de la Cilicie*), à l'embouchure duquel le tyran s'étoit embarqué avec quelques navires. Mais le dessein avoit réservé cet usurpateur pour être sacrifié à la liberté, en plein Sénat. *Cicero Philip. 2.*

(2) Ils étoient presque tous Juifs: ils en ont été bien punis, comme nous venons de le dire, ainsi que ceux de Laodicée.

que Cassius pût arriver en Syrie, Dolabella, courant de ville en ville, & dévastant la Province, avoit déjà donné à Antioche sa capitale un assaut que la garnison, fidelle à la République, avoit repoussé avec avantage. Pressé par les Laodicéens de se joindre à eux, il quitta ses desseins sur Antioche, après y avoir perdu beaucoup de monde; & marcha vers les côtes, avec toutes ses forces qui étoient encore assez considérables. Etant arrivé à Laodicée, il fit abattre une partie du mur de la ville, du côté de l'Isthme où elle est située; & par ce moyen joignant son camp à la ville, il ordonna à sa flotte, qui, en grande partie, étoit composée de Lyciens & de Rhodiens, de se mettre à l'abri dans le port. Mais Dolabella avoit pour adversaires des hommes qui lui étoient supérieurs en tout. Q. Cassius, frere du Général, avoit équipé une flotte le long des côtes de l'Asie; & ayant été joint par l'Amiral Sextilius Rufus, & les Contr'amiraux Turulius & Patiscus, avec leurs escadres, il bloqua Laodicée par mer, tandis que C. Cassius, qui vouloit épargner le sang Romain, la bloquoit par terre pour l'obliger de se

rendre fans combat. Mais les délais concertés des Magistrats de Rhodes & le peu de diligence de leur flotte lui coûtèrent trois combats navals, avant que Laodicée pût être entièrement bloquée. La famine alors ne tarda pas à se faire sentir tant dans la ville que dans le camp de Dolabella. Celui-ci tenta vainement une sortie; elle ne réussit point. Ses soldats reçurent secrètement les troupes de Cassius dans la ville, qui y répandirent bientôt l'alarme. A ce bruit, Dolabella, dans la crainte de tomber vif entre les mains de l'ami de Trébonius, qu'il avoit si cruellement traité, tendit le col à un de ses esclaves qui lui abattit la tête. Octavius le *Marsien*, son Lieutenant, suivit l'exemple de son Général. Cassius, qui, par la mort de ces deux hommes, se voyoit maître de toute l'Asie, depuis les confins de l'Egypte, jusqu'au Pont-Euxin, & depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Egée, ordonna que leurs corps fussent enterrés avec décence, quoiqu'ils ne méritassent aucun égard. La nouvelle de ces succès rapides, arrivée à Rome, ranima le courage du Sénat, qui, voyant de si fortes armées aux ordres des libérateurs de la patrie, eut la fer-

meté de refuser le Consulat à Octavien, quoique demandé par une députation de quatre cents Vétérans.

Ce jeune ambitieux leva enfin le masque, & fit voir que son amour pour la patrie, & sa modération pour les destructeurs du tyran, n'étoient que feinte & dissimulation (1). Nouveau Marius, il se déclara l'ennemi du Sénat & des Patriciens. Il condamna à une amende exorbitante les Citoyens de Norſie (2), parce qu'ils avoient fait inscrire sur le monument érigé aux soldats de la République, tués à la bataille de Modene, qu'ils étoient morts en combattant pour la liberté. Il y envoya ensuite des troupes qui dépouillèrent ces malheureux habitans de ce qui leur restoit, & les chasserent de leur ville. Il fit ensuite venir les prisonniers que le Sénat avoit déclarés ennemis de la patrie, & leur donna ouvertement le choix de rester avec lui, ou de rejoindre les Drapeaux d'Antoine; & pour mettre le comble à son audace, il fit jurer à ses légions qu'elles ne serviroient jamais contre ceux qui au-

(1) *Simulatam Pompeianarum gratiam parium* : mox ubi, &c. &c. Tacitus.

(2) Ville de l'Ombrie.

452 MÉMOIRES DE LA COUR
roient porté les armes sous J. César.

Les Chefs du Conseil d'Octavien avoient été les favoris du Dictateur , & ses agens pour renverser les loix & fouler aux pieds les droits de l'humanité. Tels étoient Cor. Balbus , Cn. Matius & Q. Oppius. Ils entretenoient une exacte correspondance à Rome avec ceux de la même faction , C. Servilius Vatia , Calvisius Sabinus , & Fufius Calenus l'ami d'Antoine. Octavien , jeune , ambitieux , mal affermi dans les voies de la vertu , & ébloui par les brillans projets que lui présentoient ces hommes vicieux & intéressés , fut aisément porté à rompre ses engagemens , à trahir le Sénat , & à devenir le chef d'un parti où ces mêmes hommes espéroient trouver leur élévation. Il faut joindre à cette cour une bande de jeunes gens , hommes de mains , chefs de légions , & ses propres favoris ; tels étoient M. Salvidienus Rufus , M. Vipsanius Agrippa , Cornélius Gallus & C. Cilnius Mécénas. Ces deux derniers , qui étoient de l'ordre Equestre , joignoient l'urbanité & la belle littérature aux talens civils & militaires. Le jeune Octavien , environné de ces courtisans , commen-

ça à se mettre en marche vers Rome , pour venir demander le Consulat à la tête de quarante mille hommes. Il vérifia ce mot de Cicéron , qui dit au Centurion insolent, lorsqu'il mit la main sur la garde de son épée.... « Si » c'est ainsi , mon ami , que votre maître demande le Consulat , il l'obtiendra sûrement (1) ».

On dit communément que Cicéron fut la dupe du jeune Octavien. Cela n'est pas étonnant. Les gens de probité soupçonnent rarement les fourbes. Peut on d'ailleurs se garantir de la perfidie ? Octavien avoit bien débuté : aimé des honnêtes gens dont il avoit pris le parti , il parut bon patriote. Il fit non-seulement la guerre à Antoine, l'ennemi de la liberté , il tenta encore de le faire assassiner lorsqu'il étoit Consul. Ce trait, quoiqu'odieux (2), le fit croire sincère. Cicéron le crut un vrai Romain , & répondit de lui au Sénat. La bonté de son cœur lui fit espérer qu'Octavien seroit toujours le même qu'il parut être lorsqu'il marcha au se-

(1) Voyez ci-devant.

(2) L'animosité, la vengeance , & non le bien public, le faisoient agir.

454 MÉMOIRES DE LA COUR
cours de Modene (1). Mais, dès qu'il vit ses manœuvres à la mort des deux Consuls, Cicéron commença à douter (2) de sa bonne foi; ses doutes augmentèrent (3) bientôt, & s'éclaircissent enfin par la trahison ouverte d'Octavien.

Le Sénat alors étoit occupé à faire rendre les tristes & derniers honneurs aux fideles Consuls, & à Pontius (4) Aquila, morts au service de la patrie. Leurs corps furent portés à Rome; on leur fit des funérailles publiques; & on leur décerna un beau monument au champ de Mars. Le Préteur M. Cornutus eut ordre de faire prix avec la Compagnie ordinaire des Entrepreneurs pour faire des obseques les plus magnifiques. La mort de ces Patriotes fut si généralement pleurée, & cette perte fut si profondément sentie par les Citoyens, que la douleur publique ôta à ces traitans cette avidité que naturellement ils ont pour le gain; & leur inspira une générosité qui leur est ordinairement inconnue. Ils voulu-

(1) *Cic. Philip. V.*

(2) *Cic. ad Brutum.*

(3) *Ibid.*

(4) Lieut. de D. Brutus. Il mourut à côté d'Hirtius.

rent faire toute la dépense à leurs frais, & insisterent obstinément à contracter avec le Préteur (pour la forme seulement) au prix d'une seule piece (1) de monnoie; ce qu'enfin on leur accorda (2). Pontius Aquila, qui venoit de perdre la vie au service de la République, & qui l'avoit ci-devant risquée aux remarquables Ides de Mars, fut séparément honoré d'une statue équestre. On expédia en outre des ordres pour que les héritiers fussent remboursés des sommes qu'il avoit données à Décimus Brutus pour le paiement des troupes.

Telles étoient les dispositions du Sénat & du peuple Romain, quand on reçut la nouvelle de la marche du jeune Octavien vers Rome. Les Sénateurs s'assemblerent, & eurent le courage d'ordonner de nouvelles levées. Dans ce moment deux légions venant d'Afrique, débarquerent à l'embouchure du Tibre, comme si le Ciel les eût envoyées pour protéger la ville. Mais la joie que ce secours inopiné avoit répandue, s'évanouit bientôt; car à l'approche d'Octavien, ces légions

(1) De deux sols.

(2) *Valer. Maxim. lib. 5, cap. 2, §. 10.*

passèrent à son service. La terreur alors s'empara des esprits , & fit Consul de Rome , à l'âge d'environ vingt ans , le fils adoptif de l'usurpateur. Il prit pour collègue son cousin Q. Pédius, homme propre à se laisser conduire. Ce jour malheureux fut le dernier jour de la liberté de Rome. Les vertus se réfugièrent sous les drapeaux de Brutus & de Cassius. L'ingrat & le traître Octavien mena contre la République les armées qu'elle lui avoit confiées. Il entra à Rome , enseignes déployées , comme s'il l'eût prise d'assaut , lui qui, même dans un jour de triomphe , ne devoit pas mettre le pied dans ces murs, sans la permission (1) expresse du Sénat ; mais Octavien se croyoit au-dessus de toutes règles. Il menaça de verser le sang de ceux pour la conservation desquels il avoit juré de répandre le sien. Le Tribunal du Préteur & les Chaires Curules des Ediles , d'où la liberté fut bannie , virent briller des épées & des javelots. Le Peuple Romain , autrefois le vainqueur & le pa-

(1) Lorsqu'un Général revenoit à Rome avec une armée victorieuse , le Sénat alloit à sa rencontre hors de la ville , & l'armée étoit licenciée.

cificateur des nations les plus éloignées, trembloient dans ses murs, à l'aspect de ses propres Aigles (1).

Le nouveau Consul débuta par s'emparer de tout l'argent public, & le distribua à ses troupes (2). Il révoqua ensuite le décret qui déclaroit Dola-bella ennemi de l'État, & promulgua au nom de son collègue au *forum*, qu'il avoit eu soin de remplir de ses Vétérans, une loi pour poursuivre les libérateurs de la patrie, comme meurtriers de Jules César. Quelques vieux Citoyens, qui avoient vu les glorieux jours de la liberté, ne purent retenir leurs larmes, quand ils entendirent le crieur public citer Brutus & Cassius. Cette sensibilité leur coûta la vie. Par cette loi, plus de soixante-dix des plus considérables d'entre les Romains, furent accusés au nom de quelque *Césarien*. Comme ils ne parurent pas au jour marqué, ils furent condamnés par contumace; & on leur défendit l'usage du feu & de l'eau. Le Sénateur Icilius, un des Juges, eut l'intégrité & la noble hardiesse de mettre dans l'Urne, aux

(1) *Senec. de benef. lib. 5, §. 15.*

(2) D'autres disent à la populace, pour acquitter les legs de son pere adoptif.

458 MÉMOIRES DE LA COUR
yeux même de l'usurpateur , un billet blanc , tandis que les autres y en jetoient de noirs. Cette action courageuse le fit envelopper dans la ruine de ceux qui chérissoient la liberté & la patrie.

Quelque tems avant qu'Octavien marchât vers Rome avec son armée, Cicéron, sentant bien qu'il ne pouvoit plus le diriger par ses conseils, voulut au moins lui inspirer de la modération. Il lui écrivit une lettre , par laquelle il le pressoit de guérir les blessures de la République ; en le prévenant qu'on s'attendoit à le voir lui-même travailler à assurer les jours & les biens de Brutus , de Cassius , & des autres Citoyens , pour lesquels tous les honnêtes gens & le peuple avoient la plus grande estime. Cicéron envoya une copie de cette lettre à Atticus ; & celui-ci envoya à M. Brutus , dans un extrait, l'article qui le concernoit. M. Brutus regardoit toujours Octavien comme un enfant qui ne devoit que légèrement influer dans les affaires publiques : au reste , il regardoit Antoine comme perdu sans ressource ; sur - tout depuis qu'il venoit de défaire C. Antoine , frère du rébelle , & de recouvrer par

ce moyen la Macédoine , la Grece , & qu'il se voyoit à la tête de soixante mille hommes. Brutus d'ailleurs avoit été l'ame de l'entreprise contre l'oppresser de l'Etat ; ainsi le ton humble de cette lettre ne convenoit nullement à son caractère. Il lut l'extrait avec indignation, qu'il dissimula cependant jusqu'à ce que Atticus le pressa de répondre , en lui marquant que Cicéron s'étonnoit de ce qu'il ne disoit rien sur la conduite qu'il avoit tenue. Ce fut alors que Brutus leur écrivit ses sentimens dans deux lettres célèbres , par la variété d'opinions qu'elles ont produite. Quelques-uns les regardent comme l'effet d'une mauvaise humeur ; d'autres les admirent comme le fruit des plus sublimes vertus & du plus vrai patriotisme.

Cicéron & Brutus étoient de grands hommes ; tous deux d'une bonté singulière , & tendant tous deux au même but , au rétablissement de la liberté & au bonheur de l'Etat. Mais c'étoient des hommes d'un caractère différent , qui par conséquent agissoient par différens principes. Brutus , le fléau des tyrans , élevé à la guerre , né pour l'action , rempli de dignité , dédaignoit la négociation , & menaçoit ouverte-

460 MÉMOIRES DE LA COUR
ment les ennemis de Rome & de la liberté, Convaincu de sa droiture, il méprisoit les craintes qui commandent à la plupart des hommes, & vouloit que les tems pliaissent devant lui. Cicéron, au contraire, par sa douceur, sa prudence & son adresse, cherchoit à concilier les esprits. Elever l'un de ces patriotes pour abaisser l'autre ; louer le Héros aux dépens du Ministre : c'est ne point connoître le caractère des hommes.

Octavien, après ces actes de violence, se remit en marche vers la Gaule pour aller à la rencontre de M. Antoine & de Lépidus, ses nouveaux amis, qui s'étoient joints, & qui avançaient ensemble vers l'Italie. Pour pallier la trahison du jeune César, quelques historiens, & particulièrement le flatteur Velleius Paterculus (1), veulent nous persuader que ce fut Antoine qui le premier proposa cette fatale union ; mais d'autres Écrivains, quoique zélés *Césariens*, avouent naturellement que ce fut Octavien (2). Décimus Brutus, qui l'avoit pressé de se joindre à lui, voyant qu'on le jouoit, marcha à la

(1) *Senec. nat. quæst. lib. 4.* (2) *Αππiana.*

pour suite d'Antoine avec une armée de recrues & une seule légion de Vétérans. Antoine passa les Alpes avec beaucoup de difficulté ; & arriva le 15 Mai à Fréjus en Provence, avec les débris de son armée , deux jours avant Ventidius son Lieutenant. Au bruit de la guerre de Modene , Lépidus avoit quitté Lyon , & étoit venu camper à l'é Luc (1) sur l'Argens , à vingt-quatre milles d'Antoine. Munatius Plancus avoit passé le Rhône à la fin d'Avril , & se tenoit sur les bords de l'Isère en Dauphiné. Plancus avoit déjà entamé une négociation avec Lépidus , quoique ci-devant ennemis , pour rassembler leurs forces , & s'opposer de concert à Antoine , au cas qu'il voulût entrer dans leur Province. L'armée de Lépidus , disciplinée par Jules César , n'aimoit point le Sénat ; mais le Lieutenant Général Juventius (2) Laterensis , homme plein d'honneur , de probité , & attaché au bon parti , pressa si fort Lépidus de respecter sa patrie , & d'épouser la bonne cause , qu'il l'en-

(1) Bourg de Provence à six lieues de Fréjus.

(2) Il avoit été au camp de Plancus pour travailler à cette négociation.

462 MÉMOIRES DE LA COUR
gaga à écrire à Plancus pour se joindre contre l'ennemi de Rome.

Plancus décampa le 19 de Mai, en laissant un bon détachement pour garder le pont qu'il avoit sur l'Isere; & après avoir envoyé la fleur de sa cavalerie sous les ordres de Plotius son frere, zélé Republicain, pour observer & contenir Lucius Antoine, il marcha droit sur le Luc. Mais dès le second jour il reçut un courier de Lépidus, avec ordre de ne pas avancer davantage dans le pays, parce qu'il suffisoit seul contre Antoine. Plancus, qui connoissoit l'inconstance de Lépidus, continua sa marche dans l'espérance que son approche retiendrait les troupes corrompues de Lépidus dans le bon parti; il croyoit d'ailleurs que Lépidus ne vouloit l'arrêter que pour jouir seul de la gloire de la défaite d'Antoine. Etant donc arrivé à la distance de quarante milles de le Luc, il reçut une autre lettre de Juventius Laterensis, par laquelle il apprit la trahison de Lépidus: « Il n'y a plus rien à espérer de cette » armée perverse », lui dit Juventius, » l'honneur & le devoir m'engagent à » vous en prévenir, pour que vous » ne vous laissiez pas tromper par ce

« traître qui m'a abandonné ; & je vous
 » exhorte toujours à soutenir la bonne
 » cause ». . . . En même tems Plancus
 fut informé que Lépidus avoit fait un
 discours pour sonder l'inclination de
 ses soldats qui , instruits & gagnés par
 Canidius & Rufrenus , s'écrierent tous
 qu'ils vouloient la paix , & ne vou-
 loient plus combattre. Lépidus ne s'é-
 tant donné aucun mouvement pour
 châtier l'insolence séditieuse de ses
 troupes , on vit alors clairement sa
 trahison. Antoine cependant s'appro-
 choit de son camp ; il lui en défendit
 l'entrée, dans la crainte prétendue qu'il
 ne lui débauchât ses troupes : tandis
 qu'il permettoit , entre les soldats des
 deux camps , une libre communica-
 tion au moyen d'un pont de bateaux
 qui étoit sur l'Argens. Pour finir cette
 sorte de comédie , Lépidus ferma les
 yeux sur la manœuvre de ses troupes
 qui comblèrent une partie des retran-
 chemens , pour donner une libre en-
 trée à Antoine. L'austere & fidele La-
 térentis alors , qui avoit eu le courage
 de presser Lépidus en plein Conseil ,
 de ne pas se joindre à l'ennemi déclaré
 de l'Etat , voyant cette perfidie , eut
 recours à un remede Romain , & se jet-

ta fut une épée qui auroit été mieux employée contre les traîtres. Le Sénat lui fit faire des funérailles publiques; son oraison funebre fut prononcée: on lui décerna une statue qui fut érigée à la place de celle de Lépidus, qu'on renversa.

Les armées réunies d'Antoine & de Lépidus firent le 28 Mai un mouvement vers Plancus, à qui ce dernier écrivit encore une fois pour l'inviter à s'approcher de lui, sans doute pour l'envelopper & le forcer à concourir à leurs funestes desseins. Ils n'étoient qu'à vingt milles de son camp, lorsque Plancus en fut informé. Il regagna (1) l'Isère avec la plus grande diligence, repassa le pont qu'il rompit, & résolut d'attendre l'arrivé de son collègue Décimus Brutus, qui n'étoit alors éloigné de lui que de trois jours de marche. Décimus étoit à Vercelli en Piémont le 18 Mai, & le 21 à Ivray, où il avoit reçu des nouvelles de Plancus & des bonnes dispositions de Lépidus envers la République. Mais avant le 2 Juin il fut détrompé; il apprit tout ce qui se tramait, & se hâta de

(1) Le 3 Juin.

D'AUGUSTE. LIV. IV. 465
passer les Alpes & de joindre Plancus
en Dauphiné.

Il prit sa route au travers de la vallée d'Aost, habitée alors par les *Salassés*, peuple féroce, qui avoit ci-devant pillé les équipages de Jules César, & avoit fait payer au Consul Messala tout le bois dont il eut besoin. Ce peuple voulant profiter des dissensions Romaines & de la nécessité pressante de la marche de Décimus Brutus, s'empara des gorges & des défilés de ces montagnes, pour l'obliger, s'il vouloit promptement passer, à payer sept sols (1) par homme. Comme le salut de l'Etat dépendoit de sa prompte jonction avec Plancus son collègue, Décimus aima mieux payer à ces barbares cette espèce de contribution, que de perdre, à les combattre, des hommes & un tems précieux à la République. Antoine, outre sa cavalerie qui souffrit peu, & qui étoit sa principale ressource, avoit ramassé dans sa fuite environ neuf mille hommes; mais sa réunion avec Ventidius (2) & avec Lépidus (3), le mit encore une fois à la tête

(1) Σεπτεβ. βε. Δ.

(2) Il avoit trois légions.

(3) Il avoit six légions, parmi lesquelles se

466 MÉMOIRES DE LA COUR
d'une armée (1) formidable. Ainsi la
guerre étoit aussi allumée qu'avant la
victoire de Modène.

Dans l'armée des deux Consuls élus,
il y avoit environ quatre-vingt mille
hommes. Cette armée (2), supérieure
en nombre à celle des rebelles étoit
bien moins aguerrie, & par consé-
quent moins forte. Cependant les ba-
tailles de Castel-Franco & de Modène
avoient instruit Antoine à se conduire
avec plus de circonspection. Il ne se ha-
sarda point à attaquer ces Consuls,
comme il avoit fait vis-à-vis d'Hir-
tius & de Panfa. Il attendit l'arrivée
d'Asinius Pollio, qui revenoit d'Espa-
gne, & sur lequel il comptoit comme
sur son ami. D'ailleurs, par son crédit
sur l'esprit des soldats accoutumés sous
César & lui dans les Gaules, aux vio-
lences & au pillage, & par l'espérance
qu'ils avoient d'un nouveau butin dans
l'Italie, il se rendit maître absolu de

trouvoit la dixième de César, qu'Antoine
avoit souvent commandée.

(1) Environ soixante mille hommes d'in-
fanterie sans compter sa belle cavalerie.

(2) Elle étoit composée de neuf légions
nouvelles, d'une des deux armées de service,
& de quatre légions de Vétérans.

Parmée de Lépidus à qui il laissa le vain nom de Général & les marques impuissantes du commandement. Antoine avoit en effet lieu d'attendre tout d'Asinius Pollio : car ce dernier (1), malgré ses protestations de sincérité à Cicéron, engagea non-seulement ses troupes à se révolter contre la République, mais réussit même à corrompre Plancus, & à le persuader d'abandonner Décimus Brutus pour se joindre aux ennemis de la Patrie.

Ces Consuls élus avoient été assez long-tems dans une grande union ; mais les forces réunies d'Antoine & de Lépidus, les nouvelles qu'ils avoient reçues de Rome sur l'usurpation du Consulat par Octavien, & les sollicitations de Pollio, ébranlèrent la confiance de Plancus, qui enfin se rendit à l'empressement des ennemis de la liberté. Pour gagner la confiance de ses nouveaux amis, il eut la bassesse de tendre un piège à Décimus pour le livrer à Antoine. La découverte de cet infame procédé sépara bientôt les camps des Consuls élus. Plancus joi-

(1) *Asin. Pollio ad Ciceronem, lib. 16, ep. 33.*

gnit Lépidus & Antoine ; & Décimus, ne pouvant feul faire face aux ennemis de Rome, se retira plus avant dans les Gaules, vers la fource du Rhin chez les Suiffes. Il ne put repaffer par la même route des Alpes, ayant Antoine devant lui & Octavien derriere. Ils ne lui laiffoient d'autre choix que de faire un grand circuit au travers du pays des grifons, & de gagner l'Illyrie, en tournant le golfe de Venife, pour joindre son ami Marcus Brutus qui, avec fa grande armée, étoit dans l'Epire & dans la Macédoine. Mais le foldat, découragé par tant de travaux, abandonna (1) lâchement Décimus, qui avoit aflez de fermeté, d'exécution & d'intelligence pour réuffir dans cette marche difficile. Ses troupes déserterent par bandes : les Vétérans rejoignirent Antoine ; les autres allerent trouver Plancus & Octavien.

C'est ainfi que toutes les légions des parties occidentales de l'Empire, se révolterent contre l'autorité légitime, par la trahifon des Généraux, & par une fuite naturelle de la licence effrénée qui régnoit dans troupes. Les prin-

(1) *Nulla fides, pietasve viris qui castra sequuntur, &c.* . . . Lucan. lib. 10.

cipaux Gouvernemens de la République, par Décret du Sénat, qui ratifioit (1) toutes les nominations de Jules César, étoient remplis par ses créatures. Ces Gouverneurs semblerent, par leurs protestations, être attachés au bon parti, aussi long-tems qu'il fut en force. Mais à la vue de cette jonction formidable, au moyen de laquelle les Généraux *Césaréens* pouvoient donner des loix à leur patrie, ils leverent le masque (2), & conspirerent sa ruine.

Le Sénat, irrité de la perfidie de Lépidus (3), le déclara, comme Antoine, ennemi de l'Etat, aussi-bien que tous ceux qui, avant le mois de Septembre, ne quitteroient pas leur camp. Lépidus avoit été long-tems de la bande scélérate de César, de laquelle toutes vertus patriotiques étoient bannies. Il étoit, de plus, étroitement lié avec Antoine, qui, pendant son Consulat, l'avoit fait élire souverain Pontife par la plus grande violence; & avoit conclu ensuite le mariage de sa fille avec le fils de Lépidus. Ce traître

(1) *Jusque sceleri datum.* Lucan. *ibid.*

(2) *Cicero, ad Brutum.*

(3) *Cicer. ad Cassium.*

d'ailleurs étoit un homme irrésolu, inconstant ; enforte que les Généraux, ennemis de la République , le gagnèrent facilement.

Décimus Brutus, abandonné par ses légions , & ensuite par sa garde Prétorienne , ne fut suivi dans sa retraite ou plutôt dans sa fuite, que par trois cents hommes qui , désertant peu à peu aux passages des rivières, des montagnes, le laisserent avec dix soldats seulement , & son Lieutenant Servilius Téreñtius. Pour mieux se cacher dans sa fuite , il prit l'habit des Gaulois ; comme il parloit facilement leur langue , il passa pour un Celte jusqu'au près d'Aquilée , où il fut pris prisonnier par une troupe de brigands qui infestoient les montagnes, & qui le dépouillèrent de tout ce qui lui restoit. Dans cet état il demanda le nom du Chef de ce pays ; on lui dit que c'étoit Camillus (1). Comme il le connoissoit beaucoup , & qu'il l'avoit même souvent obligé , il pria qu'on le menât à lui. L'ingrat & perfide Camillus , à la vue d'un Sénateur Romain réduit dans cet état , parut être

(1) Ou Capenus.

irrité contre ces brigands. Il ordonna d'abord qu'on lui ôtât ses liens, & le reçut avec toutes les marques apparentes de reconnoissance & d'amitié, tandis que sous main il fit avertir Antoine qu'il avoit Décimus en sa puissance. Antoine envoya aussi-tôt le Centurion Furius, avec un détachement de cavalerie, pour se défaire de ce vertueux patriote. A leur approche Décimus chercha à se sauver dans un antre obscur, moins pour se soustraire à la fureur des assassins, que pour se conserver pour la République. Mais il fut découvert par les soldats d'Antoine. Servilius Téreñtius, alors son fidèle ami qui ne l'avoit pas quitté un instant, se présenta à eux avec fermeté, en leur disant que s'ils cherchoient Décimus, qu'ils pouvoient frapper, & que c'étoit lui-même qui leur parloit. Les soldats, qui connoissoient Décimus, ne furent pas la dupe de cette généreuse supercherie. Ils trouverent l'infortuné Décimus, & le massacrèrent sans pitié. Helvius Blefo, l'un des dix qui l'avoient constamment suivi, se jeta sur la pointe de son épée, ne pouvant défendre son Général, ni le voir expirer à ses yeux.

Décimus Brutus , avec la plus grande partie de la jeune noblesse Romaine , avoit suivi Jules César dans les Gaules , où il se distingua par son courage , son habileté , & servit avec tant d'approbation qu'il fut nommé Lieutenant Général. Trompé par César , & ayant servi sous lui dans une guerre légitime , il resta dans son parti à la guerre civile. Mais voyant à la mort de Pompée , que le Dictateur l'avoit séduit ; & que , loin de rétablir la liberté , il cherchoit à l'anéantir , l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur. Il se joignit avec ardeur aux vrais Patriotes qui détruisirent le tyran. Après la mort de Jules César , ce grand homme fut le premier qu'Antoine attaqua. Il étoit généreux & désintéressé. Pour soutenir la cause publique , il dépensa non-seulement , de son bien , plus de trois cents vingt mille louis , mais il engagea même tous ses amis à s'endetter pour la bonne cause. Deux traits que nous rapporterons , découvrent bien la générosité de son caractère. Pendant le siège de Modene ; un Sénateur qui y étoit renfermé avec lui , choisit une nuit obscure pour passer au camp d'Antoine. Décimus , quoique piqué de cette trahison , lui ren-

voya ses gens & ses équipages. Depuis, sur les bords du Rhin, voyant la difficulté de conduire la cavalerie, qui composoit sa garde prétorienne, au-delà de ce fleuve, & au travers des montagnes, il leur permit de se retirer chacun chez eux, & leur distribua même la plus grande partie de la caisse militaire. Outre ces heureuses qualités, il avoit encore le talent rare d'écrire avec autant de force que de clarté & de bon sens, d'un style enfin convenable à un grand militaire. Ses vertus le rendirent la victime des nouveaux tyrans, qui ne pouvoient espérer de réussite dans leurs projets odieux, aussi long-tems que de semblables hommes s'y fussent opposés.

Par cette mort, toutes les parties occidentales de l'Empire restèrent sans obstacle au pouvoir d'Antoine, de Lépide, & de leurs associés (1). Ils ne tardèrent pas à repasser les Alpes, & le jeune Consul (Octavien) alla à leur rencontre, en marchant (2) lentement.

C'est ici que les trois Chefs eurent cette fameuse entrevue dans une petite

(1) *Plancus. Pollio.*

(2) Au travers du pays appelé aujourd'hui le territoire du Pape.

Isle formée par le Réno (1), à cinq milles de Bologne, sur le grand chemin de Reggio & de Modene (2). Des hommes coupables de trahisons, de meurtres, d'assassinats, ne pouvoient pas se voir sans médiateur & sans précautions. Lépidus se chargea de rapprocher les deux ennemis, Antoine & Octavien. Chacun de ces trois Chefs avoit un camp séparé, formé de cinq légions : on jetta deux ponts, aux deux côtés opposés, pour passer dans cette Isle ; & l'on mit à la tête de chacun une garde forte & en nombre égal. Lépidus alors, comme médiateur alla dans l'Isle pour la visiter, & pour y chercher un endroit propre à l'entrevue. Le signal enfin étant donné pour marquer qu'il n'y avoit rien à craindre, & que l'on pouvoit avancer, le jeune César entra par le pont qui étoit de son côté, & Antoine par l'autre. Lépidus commença par les fouiller tous deux pour voir s'ils n'avoient pas des poignards cachés. Cette cérémonie, digne de tels hommes, étant finie, ils eurent une

(1) Le Laino, ou Lavino, petite rivière qui arrose le Boulonnois.

(2) *F. Guicciard. lib. 11.*

conférence (1) secrète ; & comptant sur l'aveugle soumission de leurs Vétérans , ils prirent ces horribles résolutions. 1°. De marcher droit à Rome ; de détruire la forme du Gouvernement , & de s'en rendre maîtres , en établissant entr'eux une puissance , ou plutôt une tyrannie égale , pendant cinq ans , sous le nom de *Triumvirat*. 2°. De faire mourir tous les partisans de la liberté & tous les gens riches , pour pouvoir s'emparer de leurs biens. 3°. De chasser les habitans de vingt-sept villes & colonies Romaines , les plus opulentes de l'Italie , pour y substituer leurs soldats , & les récompenser de leurs services. 4°. De donner à Antoine le gouvernement des deux Gaules , les plus voisines de Rome ; celui d'Espagne à Lépide ; & l'Afrique , avec la Sicile & la Sardaigne , au jeune Octavien. 5°. Qu'Antoine & ce dernier , à la tête de chacun vingt légions , marcheroient au printems suivant contre M. Brutus & Cassius , tandis que Lépide resteroit à Rome avec trois légions pour contenir le peuple , & prévenir les soulèvemens.

(1) Pendant deux jours.

Le second article souffrit plus de difficultés que tous les autres, parce qu'un ennemi de l'un des trois tyrans se trouvoit l'ami des deux autres. Chacun d'eux demandoit une compensation du sacrifice qu'il faisoit d'un frere, d'un oncle, d'un ami. Cet échange barbare est peut-être la plus horrible transaction qu'on trouve dans l'Histoire. Lépidus consentit au meurtre de son propre frere Emilius Paulus. Antoine sacrifia L. César, frere de sa mere. Octavien parut ne consentir qu'avec une feinte répugnance au meurtre de Torannius son tuteur, &, à son éternelle infamie, à celui de M. T. Cicéron, qu'il appelloit son pere depuis plus d'un an.

Plancus & A. Pollio, les deux principaux Chefs après les Triumvirs, eurent la même cruauté. L. Plotius, frere du premier, alors Préteur; & Quirius, beau-pere du second, furent tous deux destinés à la mort.

On assure qu'Octavien, dans la premiere conférence, se déclara contre toutes proscriptions. Mais Antoine & Lépidus lui persuaderent qu'elles étoient indispensables. Il les surpassa alors en cruauté, en voulant qu'aucune personne portée pour la République

ne fût épargnée. Cette conduite est bien lâche ; les naturels doux & timides abhorrent l'effusion du sang ; mais, semblables aux femmes, quand ils ont fait un pas vers le crime, ils poursuivent, par la crainte d'un revers, le carnage avec bien plus de fureur que les hommes violens & emportés.

Le jeune César, qui, en sa qualité de Consul, devoit être le soutien des loix, le protecteur des opprimés, & le pere de la patrie, n'eut pas honte de proclamer ces résolutions ; à l'exception de celles du massacre. Ce qui se fit aux acclamations des troupes qui l'entouroient, & qui avides du pillage, étoient charmées de l'article (1) qui les concernoit. Mais les Officiers, craignant avec raison une rupture entre leurs chefs réconciliés, & par conséquent la perte du butin promis, les pressèrent, pour cimenter leur union, de contracter entr'eux quelque alliance. Octavien épousa Clodia (2), quoiqu'elle ne fût pas nubile, & qu'il eût auparavant contracté avec Servilia, fille de Ser. Isauricus. Mais rien ne put

(1) Art. 3.

(2) Belle - fille d'Antoine, fille de Fulvia & de l'infame Tribun Clodius.

478 MÉMOIRES DE LA COUR
le retenir : il sacrifia tout à ce nouvel engagement.

Le premier acte du Triumvirat fut de se faire annoncer à Rome par un gros détachement , avec une liste de douze (1) Magistrats, dont le principal étoit M. T. Cicéron , que le chef de ce corps devoit faire mourir sans autre forme de procès , par-tout où il les pourroit trouver. En conséquence de ces ordres , le Tribun Salvius & le Préteur Minutius furent assassinés ; l'un chez lui, & l'autre dans le *Forum*. Cette cruauté répandit bientôt l'alarme dans la ville. Il y régna d'abord un silence effrayant ; la confusion ensuite lui succéda , par la fuite précipitée des vrais Patriotes , qui abandonnerent leurs maisons , pour éviter les épées meurtrieres des Vétéranes. Pedius, qui avoit prêté son nom pour accuser Brutus & Cassius , courut la ville toute la nuit en montrant , pour calmer les esprits , une fausse liste (2). Mais la vraie montoit à cent quarante Sénateurs , & à dix mille citoyens Romains , qui fu-

(1) Quelques Auteurs disent dix-sept.

(2) Le mouvement qu'il se donna à cette occasion , fit tellement fermenter son sang , qu'il mourut la journée suivante.

rent impitoyablement massacrés. Les Triumvirs entrèrent dans la ville l'un après l'autre. Octavien entra le premier, Antoine le second, & ensuite Lépidus, que les deux premiers vouloient faire Consul à la place de Décimus Brutus. Le quatrième jour après leur arrivée successive, ils publièrent des sentences de mort contre leurs plus intimes amis, pour faire voir aux autres qu'il n'y avoit point de salut pour eux. On publia ensuite le fameux édit (1) de proscription, dont Appien nous a donné la forme; ce qui prouve qu'on peut donner une apparence de justice aux actions les plus illégitimes & les plus inhumaines. Les Historiens qui ont écrit, après que la succession dans la maison de César fut bien établie, ne parlent de cette tragédie horrible qu'avec beaucoup de modération. Velléius (2) dit simplement qu'on avoit imité la proscription de Sylla. Je ne prétends pas excuser les cruautés de Sylla; mais au moins ce ne fut pas lui qui commença à répandre du sang. Il vengea, par la

(1) Il fut dicté par Octavien en dinant avec Antoine, qui fit l'office de Secrétaire: *Senec. de Clem. lib. 1.*

(2) *Vell. Patercul. lib. 2.*

480 MÉMOIRES DE LA COUR
mort d'un grand nombre de Plébéiens;
celle des Sénateurs égorgés (1) par le
peuple. Mais les cruels Triumvirs n'a-
voient pas ce sujet de représailles : tout
leur prétexte étoit de venger la mort
d'un traître (2) sur des hommes libres,
fideles aux loix, & attachés à leur
patrie.

Aussi-tôt qu'on eut affiché cet édit (3)
de proscription, on ferma les portes
de la ville; on y posa des gardes, ainsi

(1) L. Damasippus, Préteur Plébéien,
à l'instigation de Marius, convoqua le Sé-
nat pour les affaires de la République.
Quand il fut assemblé, il le fit investir par
des troupes, & fit périr toute la noblesse
qui y étoit.

(2) Jules César.

(3) En voici la teneur : « Il est défendu à
» toutes personnes, de quelque qualité &
» condition qu'elles puissent être, de secourir,
» retirer, ou faire évader ceux dont les noms
» sont ci-dessus inscrits, sous peine de la mê-
» me punition. On paiera pour chaque tête
» des condamnés apportée au Forum, huit
» cents louis, à un homme libre, & soixante
» à un esclave outre sa liberté. On paiera
» les mêmes sommes à ceux qui découvi-
» ront la retraite desdits condamnés; & l'on
» n'enregistrera point les noms de ceux qui
» recevront la récompense promise, soit
» pour avoir apporté la tête d'un condamné,
» soit pour l'avoir découvert, &c.... »

que

que dans tous les environs de Rome. Ces affreuses précautions étant prises, on lâcha dans la ville les Centurions furieux, qui, semblables à des bêtes féroces, volèrent au carnage. En un moment, on vit le sang couler partout. Les régions les plus barbares n'ont jamais vu de scène plus effroyable que celle qui se passa dans cette capitale du monde. Cet édit exécrable autorisa tous les crimes; il arma le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, le client contre le patron, le serviteur contre le maître, & fit oublier tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Ce que le fer de Jules César avoit épargné du meilleur sang Romain, fut alors répandu par le Triumvirat. L'ordre fut renversé; le crime triompha, & la vertu fut proscrite. Les Princes du Sénat, & les autres Magistrats respectables, qui protégeoient les Rois, & donnoient des Royaumes, se tuoient eux-mêmes, ou, s'ils chérissoient la vie, ils tomboient aux pieds de leurs propres esclaves, pour qu'ils voulussent les cacher aux yeux des assassins. Les jeunes héritiers des maisons Patriciennes, encore mineurs, furent revêtu de la robe virile, dans

laquelle on les égorgeoit, pour que leurs biens pussent être légalement confisqués au profit des Triumvirs. Ces trois tyrans étoient tranquillement assis au forum. Ils passoient en revue les têtes défigurées de leurs amis, de leurs concitoyens, & en payoient le prix aux meurtriers. La détestable Fulvie en faisoit de même chez elle, & ne pouvoit se rassasier d'un spectacle si affreux. Antoine, las d'être au forum, & de retour chez lui où il y avoit quantité de têtes, dit entr'autres, les examinant avec autant de soin que de sang froid; « Cet homme me n'étoit point de ma connoissance » ce ». La malice & la haine particulière, profitant de ce moment d'impunité, remplirent leurs noirs projets. Les rues, les carrefours étoient jonchés de cadavres; & la tête non payée, faisoit distinguer le crime des Triumvirs, & du citoyen scélérat.

Un détail plus circonstancié de cette sanglante catastrophe, inspireroit trop d'horreur. Nous rapporterons en son tems, quelques aventures surprenantes de ceux qui se réfugièrent au camp de Brutus, ou en Sicile auprès du jeune Pompée. Nous ne parle-

rons ni des mesures que le Triumvirat voulut prendre pour colorer cette tyrannie, ni du décret absurde que proposa le Tribun Titius, pour revêtir ces violences de la forme de justice. Cette entreprise étoit une nouvelle insulte faite aux Romains, & même à la postérité; car la cruauté avec laquelle on égorga les gens riches de tous partis, pour jouir de leurs biens, de leurs femmes, de leurs filles, & pour un bijou (1) même, démontroit que leur usurpation étoit le dernier bouleversement des loix, & l'extinction entière de toute humanité.

Dans le nombre des tableaux affreux que l'on voyoit à chaque coin de Rome, aucun ne toucha plus les Romains, que celui de la tête & des mains de M. T. Cicéron, attachées à la tribune aux harangues. Les services continuels qu'il avoit rendus à la république, ses vertus particu-

(1) Nonius Asprénas, Sénateur, n'avoit emporté dans sa fuite qu'une bague où il y avoit un cachet estimé la valeur de *seize mille louis*. Antoine, outré de rage d'avoir manqué ce bijou, ordonna une recherche si exacte de Nonius, que sa tête & l'anneau fatal lui furent rapportés.

484 MÉMOIRES DE LA COUR
res, ses talens supérieurs, & sa fin
tragique mirent le comble à leur dou-
leur. Les tirans n'en furent que plus
abhorrés. Les qualités sublimes de Ci-
céron ont été si généralement recon-
nues, que les écrivains (1), même dé-
voués à la tyrannie, ont toujours dé-
ploré sa fin malheureuse.

A l'approche du Triumvirat, Ci-
céron s'étoit retiré à Tusculum (2).
Il partit ensuite pour Asture, où il
s'embarqua pour aller joindre Sextus
Pompée, qui commandoit en Sicile.
Mais, ne pouvant souffrir l'extrême
agitation de la mer, causée par des
vents opposés, il débarqua au cap de
Circello (3), où il passa la nuit sans
fermer l'œil, inquiet du sort de Ro-
me, & incertain s'il iroit en Macédoi-
ne ou en Sicile. Ces inquiétudes le
portèrent à préférer la mort dans le
pays même qu'il avoit sauvé, plutôt
que d'aller à son âge chercher sa sûreté
dans les camps. Mais ses gens l'ayant
persuadé de se rembarquer pour gagner
au moins le cap de Gaëta (4), il re-

(1) *Val. Martial, lib. III. §. 66, &c.*

(2) L'une de ses maisons de campagne.

(3) Ou Circeum.

(4) Caiette.

mit à la voile encore inutilement , le gros tems continuant toujours : il alla à sa maison de campagne de Formies , avec la résolution d'y mourir.

Popilius (1) Lænas, soldat légionnaire , qui avoit autrefois été accusé d'un crime capital & renvoyé absous par l'éloquence & l'adresse de Cicéron , eut l'ingratitude , pour gagner le prix (2) énorme , auquel on avoit mis la tête de l'orateur , d'aller demander aux Triumvirs une commission particulière , qu'il obtint pour cet assassinat. Popilius , informé de la marche de Cicéron , le suivit à la piste , & arriva près de Formies , au moment où ses domestiques le prioient de se mettre dans sa chaise (3) à porteurs , pour pouvoir aller par des chemins détournés , gagner le rivage de la mer. L'assassin , soutenu d'une bonne escorte les joignit : les gens de Cicéron , qui étoient bien armés , se rangerent autour de la chaise de leur maître , qu'ils regardoient comme leur pere , & résolurent de le défendre jusqu'à la dernière gout-

(1) Il avoit été recommandé à Cicéron par M. Cælius.

(4) Huit mille louis.

(3) Ou litere.

te de leur sang. Mais à l'approche des assassins, il tira le rideau de sa chaise, & leur dit : « Vieux soldats, je vous » attends sans crainte ; & , si dans votre vie vous avez jamais fait quelque » chose de bien , décapitez - moi avec » adresse » . . . L'âge vénérable & la fermeté de Cicéron , étonna Popilius , & le fit hésiter. . . . « Vous semblez » craindre » , continua Cicéron , avec une sorte de sourire ; « eh ! qu'eussiez- » vous fait , si j'étois le premier que » vous eussiez voulu assassiner ? Inclinant alors sa tête vers l'assassin , il reçut l'indigne coup qui la sépara de son corps.

C'est ainsi que mourut Marcus Tullius Cicéron , né pour la gloire de la République Romaine , & pour le bien du genre humain. Il étoit parvenu à sa soixante-troisième année ; & depuis le temps mémorable qu'il entra dans les affaires où il débuta par défendre un jeune homme innocent , des embûches de Chrysogonus , affranchi de Sylla , il ne se passa aucun jour où quelque Etat , quelque ville , & quelque famille n'implorassent les Dieux pour sa prospérité.

Sa physionomie étoit agréable : sa

tempérance & ses travaux l'avoient conservé en santé jusqu'à sa vieillesse. Sa douceur, son mérite & son intégrité l'éleverent aux plus hautes charges, qu'il remplit avec l'applaudissement de tous les honnêtes gens. Il étoit le refuge des malheureux, la terreur des traîtres, le Prince du Sénat, & le libérateur de Rome. Ses ouvrages sont les délices des gens de lettres, & l'instruction des sages : en un mot, il faudroit (1) son éloquence pour oser faire son éloge.

L'abominable Popilius lui coupa encore les mains, & portant le tout à Rome, il arriva au moment où les Triumvirs continuoient leur sanglante revue au forum, entourés de tant de peuple, qu'il ne put percer la foule : mais en tenant élevée la tête de Cicéron, & le nommant à haute voix, Antoine fit faire place & le reçut avec joie. Il eut la cruauté de la toucher, & de la considérer aux yeux de la populace ; il eut même la lâcheté d'insulter aux restes de cet illustre Romain, & l'envoya aussi-tôt à Fulvie qui la mit sur ses genoux, & lui perça la lan-

(1) *Tit. Liv. frag. apud Senec. suafor. 6.*

gue avec son poinçon. Elle fit ensuite clouer cette tête & ces mains à la tribune aux harangues ; ce qui , comme nous l'avons observé , forma un spectacle d'horreur aux Romains. Ces cruautés abattirent leur courage ; la liberté s'envola à jamais de Rome. Ses habitans dégénérèrent insensiblement. Les plus généreux perdirent la vie en combattant contre Jules César ; le reste des patriotes fut massacré par le Triumvirat & ses successeurs : ces hommes vertueux furent remplacés par des Syriens , des Cappadociens , des Phrygiens , & d'autres affranchis efféminés des nations conquises ; enforte qu'un demi-siècle après , Tibère disoit de ces sénateurs , qu'ils étoient tous nés pour l'esclavage.

Nous allons détourner les yeux des calamités de Rome , & suivre la liberté fugitive aux camps de Brutus & de Cassius ses défenseurs. Mais nous observerons ici que dans la vie de celui dont ces Mémoires portent le nom , il y a trois périodes : le premier , depuis son retour d'Apollonie jusqu'à la victoire de Modène. Il agit pendant ce

(1) *Lucan. lib. VII.*

tems en Romain & en patriote, sous la conduite de Cicéron. Le second, depuis son consulat usurpé jusqu'à la défaite d'Antoine à Actium; tout ce tems est marqué au coin de la tyrannie. Le troisieme, depuis la conquête de l'Egypte jusqu'à sa mort : c'est-là où il devint le modele des princes & le pere de son peuple. Le premier période dura un an & plus; le second dura douze ans; & le dernier, quarante-quatre. C'est pour amener celui-ci que nous avons cru devoir rappeler les deux autres.

Fin du Tome premier.

T A B L E
DES SOMMAIRES
DU TOME PREMIER.



LIVRE PREMIER.

ORIGINE , *grandeur & puissance des Romains.* 35

LIVRE SECOND.

Parallele du Gouvernement des Romains; sous les Consuls , & du Ministère présent de la Grande - Bretagne. 69

LIVRE TROISIEME.

Suite du Parallele , &c. . . Décadence des Romains , corruption des mœurs , perte de leur liberté. 156

LIVRE QUATRIEME.

Vie d'Auguste depuis la mort de Jules-César jusqu'au Triumvirat. 239

Fin de la Table des Sommaires du
 Tome premier.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Mémoires de la Cour d'Auguste, tirés de l'Anglois, &c.* par M. Feutry, nouvelle édition ; & je pense qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 4 Juin 1773. LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans - Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bienamé le sieur Feutry, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition, intitulé, *Mémoires de la Cour d'Auguste*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors par le seul fait de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & de l'Arrêt du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quel un prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de

faïſſe & de conſiſcation des Exemplaires contrefaits , de ſix ſouls le livres d'amende , qui ne pourra être modérée , pour la première fois , de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive , & de tous dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères ; conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du préſent Privilège : Qu'avant de l'expoſer en vente , le manuscrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage , ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & ſeul Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & ſeul Chevalier Chancelier de France , le ſieur DE MAUREOU ; & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs , pleinement & paisiblement , ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes , qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , ſoit tenue pour dûement ſignifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & ſeaux Conſeillers-Secrétaires , ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent ſur requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & néceſſaires , ſans demander autre permiſſion , & nonobſtant clameur de Haro , Chartre - Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaisir. DONNÉ à Paris , le troiſième jour de Mai , l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt , & de notre regne le ſixième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE : EGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1017, fol. 23, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires préſcrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 10 Mai 1780.

G O G U É , Adjoint

005685303



